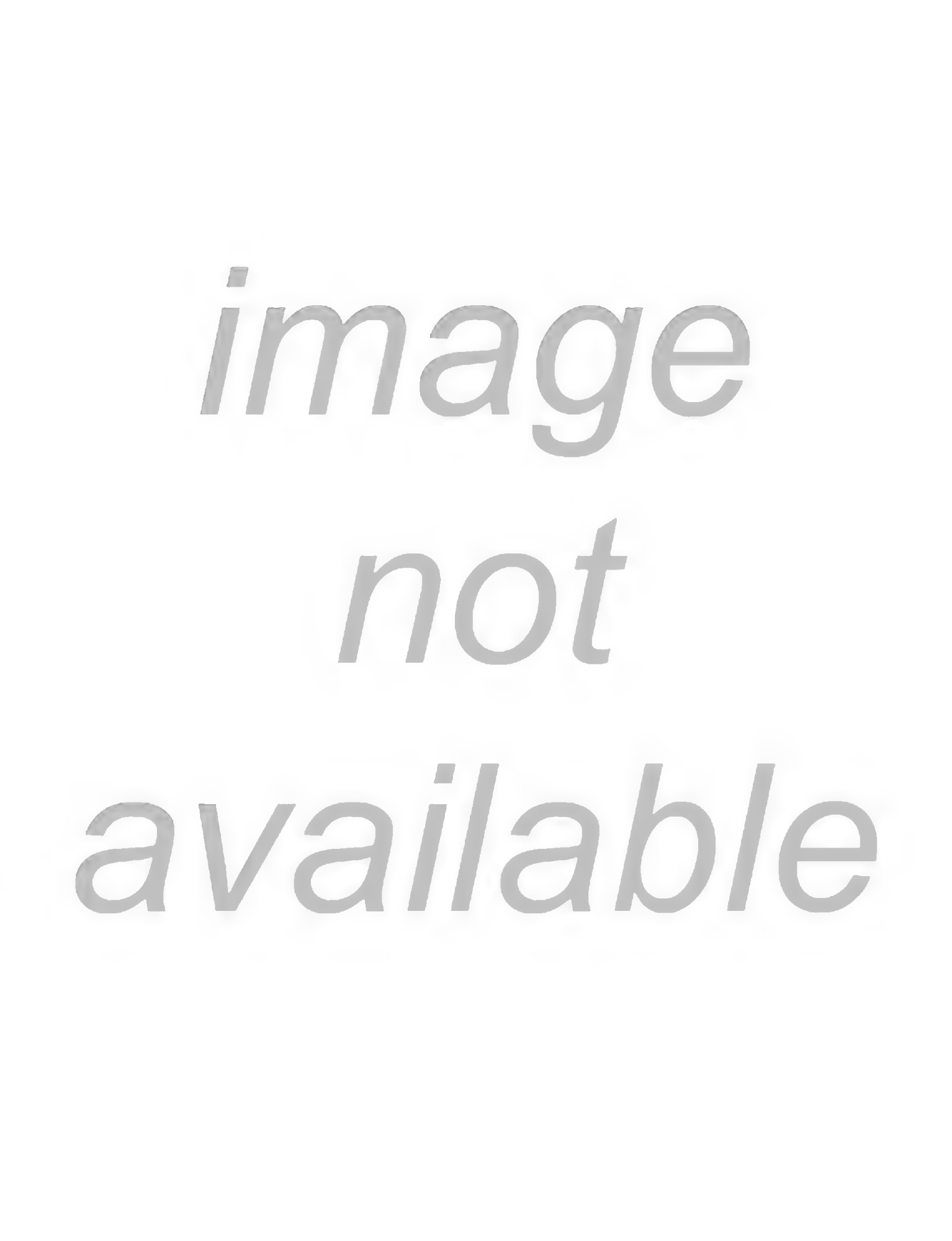
image
not
available

· BIBLIOTECA ·
· LVCCHESI · PALLI ·

Grande Sala O. S.

~~G - VIII - 24~~
1 IX 1 (24

III 1 IX 1 (24

73728

AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

JULIEN L'APOSTAT ou *Voyage dans l'autre monde*, eſt traduit de l'anglois; *Fielding* en eſt l'auteur, & nous en devons la traduction à M. *Kauffmann*, interprète juré au Châtelet de Paris, pour les langues allemande, angloiſe & italienne.

C'EST dans le ſéjour des morts que l'auteur conduit notre voyageur; il y parcourt, entr'autres, les Champs-Éliſées: c'eſt-là qu'il rencontre l'empereur Julien, il a avec lui un long entretien; ce prince lui raconte ſes aventures, & les différens états par leſquels il a été obligé de paſſer ſur la terre avant que d'être admis au ſéjour des bienheureux. C'eſt dans ces aventures que l'imagination gaie de l'auteur ſe donne une libre carrière: on voit l'empereur Romain devenir ſucceſſivement eſclave, juif avare, charpentier, petit-

maître, moine, ménétrier, roi, bouffon de cour, mendiant, miniſtre, ſoldat, tailleur, alderman, poëte & maître de danſe. L'auteur s'eſt égayé dans ces diſparates, & cette production, vraiment originale, n'eſt pas indigne de l'auteur de *Tom Jones*.

HENRI FIELDING eſt né en Angleterre, dans le comté de Sommerſet, en l'année 1707. Ses parens prirent ſoin de cultiver les talens dont la nature l'avoit doué; mais ne voulant pas le perdre de vue dans le premier âge, ils lui choiſirent un inſtituteur qui commença ſon éducation dans la maiſon paternelle. On croit que c'eſt ce précepteur qui lui a fourni le portrait du miniſtre Trulliber, dans le roman de Joſeph Andrews. On ſe détermina enſuite à mettre Fielding au collége d'Éton: ce fut là que ſon éducation ſe perfectionna, & qu'il eut le double avantage & d'étendre ſes connoiſſances & de ſe faire des amis dignes de lui, tels que milord Littleton,

& MM. Fox & Pitt. Après ſon éducation finie, Fielding entra dans le monde, & y porta un goût pour les plaiſirs qui abſorba bientôt ſa fortune, qui étoit médiocre, & abrégea ſes jours. Il ſe livra depuis vingt juſqu'à trente ans à toute eſpèce de débauche; mais en ſatisfaiſant ſes paſſions, il avoit des momens de réſerve qu'il conſacroit à la littérature, & il n'étoit pas rare de lui voir paſſer au travail une journée entière, après avoir employé la journée précédente & la nuit même aux plaiſirs de la table & de l'amour. A trente ans cependant Fielding ſubit le joug du mariage, il épouſa miſs Craddock, qui avoit été célèbre par ſa beauté; mais ce nouvel état ne changea ni les mœurs ni la manière de vivre de notre auteur: la modique fortune que ſa femme lui avoit apportée, fut bientôt conſumée. Fielding obligé d'uſer de reſſources, tenta de ſuivre le barreau; cette carrière, où ſes talens devoient lui promettre du ſuccès, devint ingrate & ſtérile par ſon goût

pour les plaiſirs & l'indépendance; il commençoit d'ailleurs à recueillir les triſtes fruits de ſes débauches; il fut tourmenté de la goutte de très-bonne heure. Fielding abandonna donc le barreau & chercha, dans ſes travaux littéraires, des reſſources contre l'indigence. Ses talens lui en procurèrent d'aſſurées. Il travailla d'abord pour le théâtre; il compoſa environ dix-huit comédies qui eurent du ſuccès; mais il dut ſa réputation toute entière à ſes romans, ils lui acquirent une place diſtinguée parmi les littérateurs Anglois; quelques-uns même le placent immédiatement après l'immortel Richardſon. Les débauches de toute eſpèce ont donné à Fielding une vieilleſſe anticipée; il n'avoit pas quarante ans qu'il étoit attaqué d'une maladie de langueur, qui inſenſiblement le conduiſit au tombeau : il fit envain différens voyages pour recouvrer ſa ſanté, il revint mourir à Londres, en 1754, âgé d'environ quarante-huit ans.

Nous ne donnerons pas ici l'énumération des comédies de Fielding, ce ſont, pour la plupart, des farces qui ne peuvent plaire qu'en Angleterre, il en eſt peu qui aient été traduites en notre langue, & celles qui ont été traduites ont eu un médiocre ſuccès qui a empêché de pouſſer l'entrepriſe plus loin. Il n'en eſt pas de même de ſes romans, nous ne citerons que les principaux : *Tom Jones*, le chef-d'œuvre de Fielding, dont nous devons la traduction à M. *de la Place*: *Amélie*, roman traduit par madame *Riccoboni*, & les *Aventures de Joſeph Andrews*, traduites par l'abbé *des Fontaines*.

Le roman de Fielding eſt ſuivi *des Aventures de Jacques Sadeur dans la découverte & le voyage de la Terre auſtrale*. On trouve ici la deſcription d'un peuple d'hermaphrodites qui, ſe ſuffiſant à eux-mêmes pour produire leurs ſemblables, ſont exempts de cette paſſion qui a cauſé tant de troubles chez toutes les nations

de la terre. C'eſt dans les Terres auſtrales que Sadeur découvre ce peuple imaginaire; & comme l'on voit, les Terres auſtrales, inacceſſibles aux voyageurs les plus intrépides, ne le ſont pas à nos romanciers; c'eſt-là qu'ils font leurs découvertes les plus curieuſes.

Nous ne connoiſſons point l'auteur des Voyages de Sadeur : quelques perſonnes les ont attribués à Gabriel Coigny, cordelier Lorrain, qui, s'il en eſt l'auteur, n'eſt connu que par cet ouvrage. Il a été imprimé, pour la premiere fois, en 1692.

AVERTISSEMENT
DE M. FIELDING.

IL ſeroit auſſi difficile que ſuperflu, de dire ſi ce qui ſuit eſt la viſion d'un ſaint, ou le rêve d'un homme de bien; ou ſi réellement cet ouvrage a été écrit dans l'autre monde, & envoyé dans celui-ci, ainſi que pluſieurs perſonnes le conjecturent; opinion qui me paroît cependant tenir beaucoup de la ſuperſtition. On pourra ſoupçonner encore que peut-être eſt-ce ici la production de quelque digne habitant du nouveau Béthléhem (1), & cette idée pourroit bien être adoptée par le plus grand nombre.

Au reſte, il ſuffira d'informer le lecteur par quelle voie le manuſcrit m'eſt parvenu.

J'EN ai l'obligation à ſir Robert Powney, marchand de papier, rue ſainte Catherine, ſur le bord de la Tamiſe, très-honnête

(1) Nom qu'on donne à Londres à l'hôpital des fous, appelé en France petites Maiſons.

homme, qui, outre ſes excellentes marchandiſes relatives à ſon commerce, eſt ſur-tout réputé pour vendre de belles plumes; aveu que je dois faire avec d'autant plus de raiſon, que c'eſt à leur bonté que je dois une écriture liſible. Ce bon homme m'envoya, il y a quelque tems, un paquet de ſes plumes, qui étoient enveloppées avec beaucoup de ſoin dans un grand cahier de papier ſur lequel je remarquai des caractères inconnus, qui me parurent avoir été tracés par une main peu habile. J'ai une envie extraordinaire de lire tout ce qui eſt illiſible, & peut-être cette envie me vient-elle de l'agréable ſouvenir des caractères informes, que dans ma jeuneſſe j'ai reçus du beau ſexe, que je révère toujours avec paſſion; cette envie ſe fondoit encore ſur le deſir particulier qui ſéduit tout homme, & qui le porte à attribuer un prix ineſtimable aux objets dans leſquels il a deviné ce qui étoit obſcur ou inconnu à tout le monde, comme par exemple dans des écritures totalement effacées, dans des ſculptures tronquées ou mutilées, dans des peintures enfumées ou barbouillées de noir.

JE donnai donc tous mes ſoins à exa-

miner ce cahier de papier, & après les plus grands efforts d'un esprit appliqué pendant un jour entier, je découvris, hélas! que je n'y connoissois rien.

Je retournai aussi-tôt chez sir Powney, je lui demandai, avec empressement, s'il avoit encore de ces papiers Il m'en apporta, dans le moment, environ cent pages, en me déclarant qu'il n'en avoit pas gardé davantage; mais que tout l'ouvrage avoit originairement composé un gros *in-folio* qui avoit été laissé chez lui par une personne qu'il avoit logée pendant neuf mois, & qui avoit apparemment imaginé payer son loyer avec ce manuscrit. Il ajouta que tous les libraires l'avoient examiné avec des yeux d'aigle, pour me servir de ses termes, mais qu'aucun d'eux n'avoit voulu s'en charger. Les uns s'étoient excusés sur ce qu'ils n'y comprenoient rien, les autres sur ce qu'ils ne pouvoient pas le lire; il s'en étoit trouvé qui avoient soutenu que c'étoit l'ouvrage d'un athée, d'autres avoient dit que cet écrit faisoit la satyre du gouvernement; enfin sur tous ces différens prétextes, tous avoient refusé de le faire imprimer. Il avoit aussi été présenté à la société royale, à ce qu'il

m'assura, mais on y avoit secoué la tête, en déclarant qu'il ne contenoit rien qui fût assez merveilleux pour elle. Powney ayant appris ensuite que le propriétaire étoit parti pour l'Amérique, avoit employé l'*in-folio* en enveloppes, dans la persuasion qu'il ne pouvoit servir à autre chose; il me dit, en même-tems, que ce qui lui restoit, étoit fort à mon service, & qu'il regrettoit même ce qui s'étoit perdu, puisque je semblois y attribuer quelque valeur.

Je le priai très-instamment de m'en fixer le prix, mais il n'en voulut recevoir d'autre paiement que l'acquit d'un petit compte que je lui devois, en me déclarant poliment que, dans les circonstances actuelles, il le regardoit comme un présent de ma part.

Je prêtai ce manuscrit à mon ami sir Abraham Adams, qui me le rendit après un examen très-long & très-exact, en m'apprenant qu'il contenoit plus qu'il ne promettoit d'abord; il m'assura que l'auteur avoit connu les écrits de Platon, qu'il eût dû seulement citer quelquefois en marge, & qu'il étoit certain qu'il l'avoit lu en original: car, continua-t il, rien n'est

plus ordinaire, de nos jours, que de ſe glorifier d'avoir lu les auteurs grecs, quoiqu'on ne les connoiſſe cependant que par les traductions.

POUR dire ici mon ſentiment ſur l'auteur de cet écrit, il me ſemble qu'il montre une façon de penſer philoſophique, & beaucoup de connoiſſance du monde, qu'il ſait apprécier aſſez juſte.

IL ſe trouvera peut-être pluſieurs perſonnes, qu'un génie plus ardent, & un état opulent porteront à ſe repréſenter cet objet de leurs deſirs, le monde, avec moins de vice & de vanité, & qui verront l'enſemble de la ſcène & des acteurs d'un œil plus favorable, qui y trouveront une plus grande importance que celle qu'on lui a donnée dans cet ouvage; mais, ſans contredire actuellement leur ſentiment, je me fais un plaiſir de croire que le nombre des hommes ſages & bien intentionnés, qui penſent comme notre auteur, ſuffit pour balancer le nombre des premiers. On n'a pas à craindre de mauvaiſe ſuite de ſes réflexions, car par-tout elles tendent à inculquer que l'honnêteté & l'amour de la vertu ſont la félicité la plus grande &

la plus durable que ce monde puiſſe procurer; doctrine qui, dans ſa certitude indubitable, tend à un but ſi noble & ſi utile, qu'elle ne ſauroit être aſſez ſouvent répétée ni aſſez fortement imprimée dans le cœur humain.

VOYAGE
DANS L'AUTRE MONDE.

CHAPITRE PREMIER.

L'auteur meurt, & rencontre Mercure, qui le conduit à la voiture, qui part pour l'autre monde.

CE fut le premier de Décembre de l'an 1741 (1), que je quittai cette vie, & ma demeure à Cheap-

(1) Quelques doctes commentateurs doutent si l'on ne doit pas lire plutôt 1641, laquelle année s'accorde davantage avec les indices donnés dans l'avertissement. Il est vrai qu'on trouve dans la suite quelques passages qui paroissent se rapporter à des aventures plus récentes & même arrivées depuis peu d'années. Comme l'explication de ces conjectures est assez embarrassante, on auroit une grande obligation au savant, qui voudroit bien se donner la peine d'éclaircir cette question, qui en vaut bien une autre.

ſide. Mais je ne pus (1) pas quitter mon corps auſſi-tôt qu'il eut perdu tout mouvement, parce que quelque heureux accident pouvoit le rappeler à la vie. Cet aſſujettiſſement a été impoſé à toutes les ames par les loix éternelles du deſtin, afin de prévenir tous les déſordres qui pourroient réſulter ſi ces ames avoient une plus grande liberté.

Auſſi-tôt que le terme de mon élargiſſement fut arrivé, c'eſt-à-dire, lorſque le corps fut devenu entièrement froid & roide, j'eſſayai de me mettre en mouvement, pour prendre mon eſſor, mais pluſieurs obſtacles s'oppoſèrent à ma retraite. La grande porte, c'eſt-à-dire la bouche, étoit fermée de façon à m'ôter toute eſpérance d'y paſſer. Les fenêtres, ou, pour parler vulgairement, les yeux avoient été ſi exactement clos par la main habile d'une garde-malade, que toutes mes tentatives furent inutiles de ce côté. Je commençois à me déſeſpérer, & je viſitois avec empreſſement tous les recoins de ma maiſon, lorſque j'apperçus un rayon de lumière au haut du toît; je m'y élançai ſoudain, je deſcendis rapidement par une eſpèce de canal de cheminée, ou, pour parler à la portée des hommes, je me ſauvai par les narines.

(1) On a aſſez bonne opinion de l'intelligence du lecteur, pour croire qu'il eſt inutile d'obſerver que c'eſt l'ame du mort qui raconte ſes aventures

Un priſonnier, qui échappe du cachot après une longue détention, ne reſſent pas plus de plaiſir que j'en eus à goûter les charmes de la liberté, après avoir été renfermée plus de 40 ans. Mais malgré ces réflexions agréables, je tournois encore quelquefois les yeux (1) ſur ma priſon.

Mes amis & mes parens avoient déjà tous quitté la chambre où repoſoit mon corps, & ſe diſputoient même aſſez vivement au bas de l'eſcalier, autant que j'ai pu le comprendre, ſur les diſpoſitions de mon teſtament.

Il n'y avoit plus auprès de mon cadavre qu'une vieille femme qui paroiſſoit le garder, mais qui dormoit d'un ſommeil profond qu'elle s'étoit procuré par une bonne doſe de vin ou d'eau-de-vie, ainſi que l'indiquoit ſon haleine un peu forte.

Une pareille compagnie me déplut. Je m'élançai par la fenêtre qui étoit ouverte, & je m'apperçus bientôt avec beaucoup de ſurpriſe que je n'étois pas faite pour voler, faculté que j'avois toujours crue propre aux eſprits, lorſque j'habitois la

(1) Le mot des yeux ne convient pas trop bien à une ſubſtance ſpirituelle; mais pour ſe rendre intelligible, on eſt contraint d'emprunter en cette circonſtance, ainſi qu'en beaucoup d'autres, des expreſſions qui ne conviennent qu'à des objets corporels.

matière. Cependant je tombai si doucement par terre, que ma chûte ne me fit aucun mal. D'ailleurs, quoique je fusse privée de la puissance des volatiles, je vis que j'étois capable de franchir un si grand espace, que cet avantage valoit presque celui de voler.

Après avoir fait quelques bonds, j'apperçus un jeune homme, d'une taille élégante, lestement habillé par une veste de soie. Sa tête étoit ornée d'une guirlande, il avoit des aîles aux talons, & tenoit un caducée à sa main droite.

Je crus l'avoir vu précédemment, mais il ne me fut pas possible de me rappeler en quel endroit.

Il m'aborda cependant bientôt, & me demanda s'il y avoit long-tems que j'étois parti. A l'instant même répondis-je. Ne vous arrêtez pas ici plus long-tems, me répliqua-t-il, à moins que vous n'ayez été assassiné; dans ce cas vous pourriez errer encore quelque tems, mais si c'est une mort naturelle qui vous a chassé de votre prison, il vous faut incontinent poursuivre votre voyage dans un autre monde.

Je m'informai de la route. Rien n'est plus aisé, — je vais vous indiquer l'hôtellerie d'où la voiture part, j'en suis le portier; je m'appelle Mercure: est-ce que vous n'avez pas quelquefois entendu parler de moi? Je vous demande pardon, monsieur,

monſieur, repris-je, j'ai eu l'honneur de vous voir ci-devant à la comédie. (1)

Il ſourit à ma réponſe, & ſans me faire d'autres queſtions il paſſa devant moi, & m'ordonna de le ſuivre en ſautillant. J'obéis, & peu de tems après, je me trouvai à Warklane. Mercure s'y arrêta ſubitement, en me montrant une maiſon où je devois m'informer de la voiture. Au même moment il me quitta, en me ſouhaitant poliment un bon voyage, & me diſant, qu'il étoit obligé d'aller chercher encore d'autres compagnons.

La voiture alloit partir au moment que je m'y préſentai, & ſans qu'aucun des eſprits fît des informations ſur mon compte, je vis qu'ils ſe preſſoient tous de me faire place, quoique le cocher me criât qu'il n'y en avoit plus pour moi. Ils étoient déjà ſix; je les remerciai, comme je le devois, de leur honnêteté, & je me plaçai de mon mieux ſans faire de façons.

Notre compagnie étoit donc compoſée de ſept perſonnes, & nous n'étions pas gênés, parce que trois dames qui étoient du nombre, n'ayant pas

(1) Ce Dieu paroît ordinairement ſur le théâtre, ainſi qu'on l'a repréſenté. Une des occupations que les anciens lui attribuoient, étoit de raſſembler les ames des morts, comme un berger raſſemble un troupeau de brebis, & de les conduire avec ſa verge dans l'autre monde.

de panier, elles n'occupoient pas plus de place que deux hommes.

Le lecteur desirera sans doute avoir une description de cette voiture, puisqu'il n'aura de sa vie occasion de la connoître.

Ce charriot a été construit par un fameux maître dans l'art de travailler la matière spirituelle; car il n'y avoit rien de corporel, & il étoit fini avec tant de délicatesse, qu'aucun œil humain ne pouvoit le discerner. Les chevaux qui menoient cette voiture extraordinaire étoient, ainsi que les voyageurs, des êtres spirituels qui étoient tous morts au service d'un certain maître de poste. Le cocher étoit un bon morceau de substance immatérielle qui avoit eu dans sa vie l'honneur de mener Pierre le grand, au service duquel son corps avoit expiré de faim & de froid.

Telle est la peinture exacte de la voiture où je fis mon voyage. Ceux qui n'ont point encore envie de me suivre, peuvent s'arrêter ici, mais il n'y a point d'inconvénient, pour ceux qui s'y trouvent disposés, à continuer les chapitres suivans qui renferment la suite du voyage.

CHAPITRE II.

L'auteur réfute premièrement quelque fauſſes opinions des eſprits voyageurs ; ils racontent enſuite leurs différens genres de mort.

C'EST une opinion commune que les eſprits, ainſi que les hibous peuvent voir dans l'obſcurité, & peuvent être vus alors ; ce qui fait que quelques perſonnes ont coutume d'allumer une chandelle pour n'être pas effrayées de leur apparition. Le ſieur Locke, qui ne connoiſſoit point de matière, a ſoutenu expreſſément qu'on pouvoit voir un eſprit auſſi bien de jour que de nuit.

Il faiſoit fort obſcur lorſque nous partîmes, & nous ne pûmes voir rien de plus que ce que chacun de nous auroit pu voir dans ſa vie. Nous fîmes bien du chemin avant de dire un ſeul mot, car la moitié de la compagnie étoit endormie (1). Comme je ne me ſentois point de diſpoſition au ſommeil, & que je m'apperçus qu'un eſprit aſſis vis-à-vis de moi n'étoit pas endormi, je réſolus de lier converſation avec lui. Je la commençai

(1) Ceux qui ont lu dans Homère que les dieux ſont ſujets au ſommeil, ne s'étonneront point de trouver ici les eſprits dans le même état.

par me plaindre qu'il faiſoit extrêmement ſombre. Oui, répondit mon compagnon de voyage; & de plus, il fait encore très-froid. Je me réjouis de n'avoir plus de corps, & de ne pas craindre de ſouffrir par-là : vous conviendrez volontiers, monſieur, que ce froid doit être fort ſenſible pour celui qui vient de ſortir d'un four : eh bien! c'eſt une demeure auſſi chaude que je viens de quitter. De quelle manière êtes-vous donc ſorti du monde, lui dis-je? J'ai été aſſaſſiné. — Je ſuis ſurpris, repliquai-je, que vous ne vous ſoyez point donné le plaiſir de roder encore un peu dans le monde pour jouer quelques tours amuſans à vos aſſaſſins. Hélas! Monſieur, me dit-il, je n'avois pas cette liberté, j'ai été tué légitimement : bref, un médecin m'a mis dans une étuve; en même tems il m'a donné quelques médecines pour chaſſer des mauvaiſes humeurs de mon corps, & je ſuis mort dans les remèdes, ou pour parler plus vulgairement, la ſœur aînée de la petite vérole, eſt mon aſſaſſin.

Un autre eſprit, qui avoit entendu ce récit, s'éveilla tout effrayé, & s'écria : vérole! Bonté de dieu! J'eſpèrois être dans une compagnie où il n'y a point de contagion, moi qui l'ai tant évitée toute ma vie, & à laquelle j'ai échappé ſi heureuſement juſqu'à préſent. Ce mouvement de peur, occaſionna parmi tous les eſprits qui

étoient éveillés, un éclat de rire; l'eſprit craintif ſe remit bientôt lui-même de ſa frayeur, & demanda excuſe avec un peu de confuſion: je vous aſſure, dit-il, que je croyois encore être en vie. Peut-être, l'interrompis-je, êtes-vous mort de cette maladie, & ſon ſimple nom peut vous cauſer cette grande frayeur. Non, monſieur, me répondit-il, je ne l'ai jamais connue; mais la grande peur que j'en ai toujours eue, m'a, à ce que je vois, tellement préoccupé, que je ne ſaurois encore la vaincre. Croiriez-vous que, crainte de cette maladie, j'ai évité d'aller à Londres pendant trente ans; mais enfin une affaire importante m'y conduiſit il y a environ cinq jours. J'étois tellement ſur mes gardes, que je refuſai, le lendemain de mon arrivée, de ſouper chez un de mes amis, parce que je ſavois qu'il n'y avoit que quelques mois que ſa femme venoit d'être guérie de la maladie que j'abhorrois. Le même ſoir, je mangeai tant de moules, que j'en eus une indigeſtion qui m'a procuré l'honneur de votre compagnie.

J'oſe parier, dit un autre eſprit, qui étoit aſſis près du dernier, que perſonne de vous ne devinera de quelle maladie je ſuis mort. Je le priai de la déclarer, puiſqu'elle étoit ſi extraordinaire. Je ſuis mort par honneur, répliqua-t-il. Par honneur, lui dis-je, avec quelque ſurpriſe! Oui,

répondit-il ; l'honneur me força de m'engager dans un duel, dans lequel j'ai été tué.

Quant à moi, dit un joli eſprit, je me fis inoculer l'été paſſé, & je fus délivré de la petite vérole avec quelques petites marques au viſage. Ce danger paſſé, je m'eſtimois très-heureux, & j'imaginois qu'il n'y avoit plus rien qui m'empêchât de jouir des plaiſirs de la ville ; mais peu de jours après ma guériſon, je gagnai une fluxion à un bal, & je mourus d'une fièvre maligne.

Le jour commençoit à paroître, il y eut un intervalle de ſilence ; enfin le joli eſprit qui avoit parlé le dernier, ſe tourna vers une demoiſelle, qui étoit aſſiſe près de lui, & lui demanda, à quel accident on étoit redevable du bonheur de la voir dans la compagnie.

Je crois, Monſieur, répondit-elle, que c'eſt à une conſomption ; mais les médecins n'étoient pas d'accord ſur la nature de ma maladie, deux d'entr'eux même ſe diſputoient encore violemment, au moment où je quittai mon corps.

Et vous, madame, demanda le même eſprit au ſixième compagnon de voyage, par quelle raiſon avez-vous quitté l'autre monde ? Au lieu de faire complaiſamment une réponſe ; je ſuis très-ſurpriſe, dit-elle d'un air ſérieux, de la curioſité de certaines gens ; bien du monde fait peut-être déjà la nouvelle de mon décès d'une manière fort

éloignée de la vérité ; mais quoi qu'il en ſoit de la cauſe de ma mort, je ſuis très-ſatisfaite d'avoir quitté un monde, où je ne trouvois aucune ſatisfaction, où règnent par-tout l'impudence & l'effronterie, principalement parmi le ſexe, dont la mauvaiſe conduite m'a fort humiliée depuis long-tems.

Le joli eſprit voyant ſes queſtions mal reçues, ne s'aviſa plus d'en faire.

Cet eſprit féminin ne diſant plus mot non plus, toute la compagnie tourna les yeux ſur lui pour le conſidérer. Il paroiſſoit réunir les agrémens extérieurs à cet air de douceur, qui rend le ſexe ſi aimable, quand il vient de la ſenſibilité du cœur. Les graces & la modeſtie brilloient dans toutes ſes manières & lui donnoient cet éclat particulier, qui embellit Séraphine (1), & qui inſpire à quiconque la voit, l'admiration & le reſpect. S'il n'eût pas été queſtion peu de tems auparavant dans notre converſation, de la maladie vénérienne, je ne doute point, que nous n'euſſions trouvé, Séraphine même, dans cet eſprit. Cette opinion avantageuſe ſe confirmoit encore par le jugement qu'elle faiſoit paroître dans ſes diſcours, par la

(1) Ce nom déſigne une certaine perſonne amie de l'auteur; mais toute femme, de condition ou non, peut s'attribuer ce caractère.

délicateſſe de ſa façon de penſer, par la politeſſe & une certaine dignité qui accompagnoient ſes regards, ſes paroles & tous ſes mouvemens : ces avantages devoient néceſſairement faire une impreſſion ſur un cœur (1), qui en eſt auſſi ſuſceptible que le mien, & bientôt il fut enflammé de l'amour ſéraphique le plus ardent. Je ne prétends pas déſigner cet amour groſſier, que le genre maſculin éprouve dans le bas monde, pour le beau ſexe, amour qui eſt plutôt un appétit qui dure rarement au-delà du deſir ; mais j'entends par amour ſéraphique, une tendreſſe pure, intellectuelle, telle qu'on la peut ſuppoſer entre des anges. Si le lecteur n'en a point d'idée, ainſi que j'ai ſujet de le conjecturer, mes peines à le lui expliquer ſeroient auſſi infructueuſes, que ſi je voulois réſoudre un problême difficile de Newton, & l'expliquer à un algébriſte ignorant & vulgaire.

Retournons donc à des choſes plus intelligibles. La converſation tomba ſur la vanité, ſur la folie & la misère du bas monde, & chacun témoigna

(1) J'ai déjà demandé pardon de ce langage, que j'applique à des eſprits ; je le renouvelle encore ici pour la dernière fois : quoique je croye que ce mot ſoit mieux employé dans le ſens méraphorique, que quand on attribue au corps des paſſions, qui, proprement, n'appartiennent qu'à l'ame.

beaucoup de ſatisfaction de l'avoir quitté. Il eſt cependant bon de remarquer que quoique tous les eſprits paruſſent être ſatisfaits de leur mort, aucun d'entr'eux ne parloit de la cauſe, que comme d'un accident qu'il auroit volontiers évité, s'il en avoit eu le pouvoir. Et même, la dame ſérieuſe, qui plus que tous les autres s'étoit empreſſée de témoigner ſa ſatisfaction de ſa mort, déclara peut-être trop promptement qu'elle regrettoit le médecin, qui étoit reſté près de ſon lit; l'homme qui étoit mort par honneur, maudiſſoit ſouvent ſa folie pour l'art des eſcrimeurs.

Tandis qu'on s'entretenoit ainſi, nous fûmes tous frappés ſubitement d'une très-mauvaiſe odeur, ſemblable à celle qu'on reſſent aux approches de la ſuperbe la Haye pendant l'été, & qui s'exhale des eaux dormantes, dont ſont remplis les beaux canaux qui environnent cette ville. Ces exhalaiſons, peut-être fort agréables à des nez hollandois, étoient extrêmement deſagréables pour des organes délicats, & devenoient plus ſenſibles à meſure qu'on avançoit.

Cet évènement engagea un eſprit de la compagnie à regarder par la portière; il nous avertit que nous étions au milieu d'une grande ville. Nous reconnûmes tous en effet que nous étions dans des fauxbourgs, que le cochet nous dit être dépendans de la ville des Maladies. La route pour

y arriver étoit facile & bien pavée ; tout, excepté l'odeur dont on a parlé étoit très-gracieux. Aux deux côtés des rues de ces fauxbourgs étoient une quantité de bains, de bouchons & d'auberges. Dans ces derniers, on voyoit aux fenêtres pluſieurs belles femmes, dont l'habillement avoit beaucoup d'apparence & d'éclat. Arrivés dans la ville, la ſcène changea tout-à-coup, & nous reconnûmes que les fauxbourgs étoient infiniment plus beaux que la ville.

C'étoit un lieu triſte & ſombre. Les rues étoient preſque déſertes ; le peu de monde qu'on y voyoit ne conſiſtoit en grande partie qu'en vieilles femmes, ou quelques hommes fort ſérieux & vêtus d'une longue robe-de-chambre, marchant en rêvant profondément, & en s'appuyant ſur une canne, dont la poignée étoit d'ambre. Nous eſpérions tous que notre voiture ne s'arrêteroit point dans cette triſte ville ; mais malheureuſement pour nous, le cocher fit entrer la voiture dans une hôtellerie, & nous fûmes contraints d'y deſcendre.

CHAPITRE III.

Aventures arrivées aux voyageurs dans la ville des Maladies.

A PEINE avions-nous débarqué dans cette hôtellerie, où nous croyions paſſer le reſte du jour, que le maître ſe préſenta devant nous, & nous apprit qu'il étoit d'uſage que toutes les ames qui paſſoient, rendiſſent viſite à madame Maladie, à qui elles étoient redevables de leur liberté. Nous repliquâmes tous que nous nous ferions un plaiſir de nous conformer à cette coutume. Notre hôte nous quitta dans ce moment, en nous diſant qu'il alloit nous envoyer auſſi-tôt les conducteurs dont nous avions beſoin.

Peu de tems après, quelques-uns de ces hommes ſérieux, à poignées d'ambre, & avec leurs robes-de-chambre, vinrent ſe préſenter comme les portiers en charge de la ville; leur dignité s'annonçoit par leurs cannes, de même que celle d'un maréchal de france par un petit bâton.

Nous leur citions reſpectueuſement les diverſes dames Maladies auxquelles nous avions l'obligation de notre liberté, & nous leur déclarions que nous étions prêts à les ſuivre; au lieu de répondre,

ils s'arrêtèrent, en ſe regardant les uns & les autres, avec une eſpèce de ſurpriſe. J'avoue que leurs mines fâchées nous causèrent beaucoup de conſternation, & même ce procédé extraordinaire nous engagea à appeler notre hôte, qui, de ſon côté, rit de tout ſon cœur, & nous avertit que la raiſon de l'étonnement de ces meſſieurs, venoit de ce qu'à leur arrivée nous ne les avions pas gratifiés ſelon l'uſage. Nous répondîmes, avec une eſpèce de trouble, que nous n'avions rien apporté avec nous, & qu'on nous avoit toujours dit pendant notre vie, qu'il étoit expreſſément défendu de rien emporter de l'autre monde. Oui, monſieur, répliqua l'hôte, je le ſais, & le tout eſt de ma faute. J'aurois dû vous envoyer auparavant auprès du ſieur M***, qui vous autoit fourni ce qu'il vous falloit. Comment le ſieur M***, répondis-je avec vivacité! Il faut vous prévenir que nous ne pouvons lui donner aucune ſûreté, & l'on ſait qu'il n'a de ſa vie prêté (1) un ſchelling à qui que ce ſoit, ſans un honnête nantiſſement. Je le ſais, monſieur, répliqua l'hôte : c'eſt par cette même raiſon qu'il eſt obligé de prêter ici. Il eſt condamné à tenir une banque, & à diſtribuer *gratis* aux voyageurs tout l'argent dont ils

(1) Nous avertiſſons ici une fois pour toutes, que les loüanges s'adreſſent toujours à quelqu'un ; mais que la cenſure n'attaque perſonne en particulier.

ont beſoin. Sa banque conſiſte dans la ſomme qui lui a ſervi à faire tant de meſquineries, & ſa peine eſt de la voir diminuer journellement d'un ſchelling; ſa ſomme abſorbée, il retoutnera dans l'autre monde pour y vivre dix-ſept ans dans la misère; enſuite, après que ſon ame aura été purifiée dans le corps d'un porc, il reprendra la figure humaine.

Vous me racontez des choſes éronnanres, lui dis-je; mais ſi ſa banque ne doir être diminuée journellement que d'un ſchelling, comment peut-il donc fournir de l'argent à tous les voyageurs? Ce qu'il débourſe de plus, répondit-il, lui eſt auſſi-tôt rembourſé, mais d'une manière que je ne ſaurois vous expliquer facilement. Monſieur, repris-je de nouveau, je ne conçois point comment ce peut être une punition pour lui que d'avancer cet argent, puiſqu'il ſair que tout ce qu'il débourſe, hors le ſchelling, lui eſt toujours rembourſé. Ne vaudroit-il pas mieux qu'on ne lui rembourſât qu'un ſchelling ſeulement? Monſieur, me répondit-il, ſi vous ſaviez combien il reſſent de douleur à payer chaque guinée, vous penſeriez autrement.

Un priſonnier qui eſt jugé à mort, ne demande pas grace avec plus de gémiſſemens, que celui-ci n'en pouſſe, en demandant la permiſſion de paſſer en enfer, pourvu qu'il y puiſſe emporter ſon argent.

Vous apprendrez encore bien d'autres choſes

qui ne ſont pas moins extraordinaires, à votre arrivée dans l'autre monde; je vais vous mener préſentement chez ce monſieur qui eſt obligé de vous payer ce qu'il vous faut.

Nous le trouvâmes aſſis à une table ſur laquelle étoit une ſomme immenſe d'argent partagée par différens tas, dont chacun auroit pu ébranler la fidélité d'un patriote, & vaincre la chaſteté d'une prude.

Auſſi-tôt que cet avare nous apperçut, il pâlit & ſoupira, vraiſemblablement parce qu'il ſoupçonnoit bien le ſujet de notre arrivée. Notre hôte l'aborda, ſans lui témoigner aucun reſpect, & j'en fus d'autant plus ſurpris, que je ſavois avec quelle vénération il avoit été traité dans ſa vie par des perſonnes beaucoup plus diſtinguées que celle qui nous ſervoit de guide. Vous ſavez à quoi votre petite ame baſſe a été condamnée, lui dit notre conducteur; payez incontinent à ces meſſieurs, qui valent mieux que vous, ce qu'il leur faut; dépêchez-vous, ſinon j'appellerai le correcteur; ne vous imaginez pas être encore dans le bas monde, où vous pouviez exercer impunément votre métier d'uſurier.

A ce propos, cet homme commença à payer, mais avec les mêmes grimaces & l'air plaintif que ſes débiteurs avoient, lorſqu'ils lui remettoient leurs billets de banque.

Quelques-uns de la compagnie furent émus de compaſſion, & nous aurions tous été ſatisfaits d'avoir ſeulement de quoi donner à nos conducteurs, ſi notre hôte ne nous eût exhortés vivement à ne pas épargner un méchant qui n'avoit jamais fait la moindre grace, malgré ſa grande opulence. Cette repréſentation endurcit nos cœurs, & nous fit remplir toutes nos poches de ſon argent. Je remarquai principalement l'animoſité d'un poëte, qui jura de ſe venger; car, dit cet eſprit, ce coquin a non-ſeulement refuſé de faire une avance ſur un de mes ouvrages, mais il a même renvoyé ma lettre ſans y faire réponſe, quoique ma naiſſance me rendît fort ſupérieur à cet uſurier.

Nous quittâmes enſuite ce malheureux, en admirant également la juſtice & la manière de ſa punition, qui, à ce que notre hôte nous dit, ne conſiſtoit uniquement qu'à débourſer de l'argent; cependant, ajouta-t-il, ne vous étonnez pas de ce qu'il en reſſent tant de chagrin : car il n'eſt pas plus difficile de comprendre comment l'on peut débourſer de l'argent à regret, que d'expliquer pourquoi l'on a tant de plaiſir à amaſſer de l'argent dont l'on ſait ne pouvoir tirer aucun profit.

D'autres conducteurs nous attendoient alors : les premiers s'étoient dépités & nous avoient abandonnés. Nous leur diſtribuâmes de l'argent dès

leur arrivée, ce qui nous attira de grands remercîemens, & d'honnêtes offres de nous conduire par-tout.

Chacun prit un chemin particulier, attendu que nous étions obligés de faire notre cour à différentes Maladies.

Moi, je priai mon conducteur de me mener chez la Fièvre des eſprits vitaux, car c'étoit cette maladie qui m'avoit délivré de ma priſon (1).

Nous paſsâmes par pluſieurs rues, nous heurtâmes à pluſieurs portes, mais inutilement : tantôt on nous annonça que la Conſomption y demeuroit, tantôt c'étoit la Maladie à la mode, une dame Françoiſe ; tantôt l'Hydropiſie, tantôt l'Intempérance, tantôt les Adverſités. Je me laſſois de tant de viſites infructueuſes qui me faiſoient perdre patience, & en même tems beaucoup d'argent que je donnois par forme de gratification à mon conducteur, à chaque nouvelle information. Il me déclara enfin d'un air ſérieux, qu'il avoit fait tout ce qui étoit en ſon pouvoir, & me quitta ſans s'embarraſſer de ce que je deviendrois.

Bientôt j'en rencontrai un autre, qui tenoit, comme le premier, un bâton avec une poignée d'ambre : je lui fis la petite libéralité, & je lui

(1) Il eſt bon de ſe rappeler que c'eſt une ame ou un eſprit qui parle toujours.

indiquai

indiquai le nom de la maladie que je cherchois. Il rêva pendant quelques minutes, & tira enſuite de ſa poche un morceau de papier ſur lequel il écrivit quelque choſe, apparemment dans une langue orientale, car je ne pus pas le lire. Il m'ordonna enſuite de remettre ce papier dans une certaine maiſon qu'il me montra, en m'aſſurant qu'il rempliroit mes vues; puis il me quitta dans le même inſtant.

Pour cette fois, je me crus dans le bon chemin; je me rendis donc dans la maiſon indiquée, qui reſſembloit à une apothicairerie : la perſonne qui ſembloit y être le maître, deſcendit environ vingt petites fiolles de liqueur, dont il verſa quelques gouttes de chacune dans une autre fiole pour en faire une mixtion, qu'il me remit après y avoir collé auparavant une étiquette ſuſcrite de trois ou quatre mots, dont le dernier compoſoit onze ſyllabes. Je lui nommai la maladie que je cherchois; je ne reçus d'autre réponſe, ſinon qu'il avoit fait ce qu'on lui avoit demandé, & que ſes drogues étoient excellentes.

J'eus peine à modérer mon dépit; je quittai cette maiſon, de très-mauvaiſe humeur; & tout en murmurant, je me diſpoſois à retourner à l'auberge, lorſque je rencontrai un autre portier dont la bonne mine me frappa, & m'engagea

à faire encore une tentative, mais toujours en lui faiſant préalablement le préſent accoutumé.

Dès qu'il eut entendu le nom de ma maladie, il ſe mit à rire de tout ſon cœur, en m'aſſûrant que l'on m'avoit trompé, puiſque cette maladie ne ſe trouvoit pas dans la ville. Il s'informa des circonſtances particulières, & auſſi-tôt qu'il les eut appriſes, il me déclara que la Maladie à la mode étoit la femme à laquelle j'avois l'obligation de mon décès; ſur quoi je lui témoignai mes remercîemens & me préparai incontinent à faire ma viſite à cette obligeante dame.

La maiſon, ou plutôt le palais qu'elle habitoit, étoit un des plus beaux de la ville; les avenues étoient plantées de tilleuls & ornées ſur les côtés de boulingrins, avec des compartimens très-agréables, mais très-petits. On me mena enſuite par une avant-cour de la même beauté, qui étoit décorée d'un grand nombre de ſtatues & de buſtes, qui, pour la plupart, étoient endommagés, d'où je conclus ſavamment qu'il falloit que ce fût de véritables antiques : cependant, on m'expliqua qu'au contraire ces figures repréſentoient de jeunes héros qui s'étoient ſacrifiés pour l'honneur de cette fameuſe dame.

Dans une ſalle ſpacieuſe, qui conduiſoit à l'eſcalier, il y avoit pluſieurs perſonnes peintes en

caricature ; l'on répondit à ma curioſité, que c'étoit les portraits de ceux qui s'étoient diſtingués particulièrement dans le bas monde au ſervice de madame. J'aurois certainement reconnu les viſages de pluſieurs médecins & apothicaires, s'ils n'avoient pas été ſi fort défigurés par le peintre. Il avoit en effet employé dans cette manière tant de méchanceté, que je me perſuadai qu'il avoit été lui-même un favori de madame. Il ſeroit difficile de ſe repréſenter une collection de figures plus groteſques & plus plaiſantes.

Je pénétrai enſuite dans une pièce ornée d'une quantité de portraits de femmes qui toutes étoient d'une phyſionomie ſi régulière, que j'aurois cru me trouver dans une galerie de beautés, ſi une pâleur tirant ſur le jaune, ne m'eût un peu fait rabattre de cette agréable idée.

A cette pièce en ſuccédoit une autre qui étoit ornée de portraits de femmes ſurannées : comme j'en fis paroître quelque ſurpriſe, un des domeſtiques me dit en ſouriant, qu'elles avoient été de bonnes amies de ſa maîtreſſe, & qu'elles lui avoient rendu des ſervices eſſentiels dans l'autre monde.

Je remarquai quelques femmes de ma connoiſſance, qui avoient autrefois tenu des bains publics ; mais je fus fort étonné de trouver parmi elles une dame de grande qualité. J'en demandai

la raiſon au domeſtique, qui ne me fit d'autre réponſe, ſinon que ſa maîtreſſe avoit des connoiſſances de toute condition.

On me conduiſit enfin à madame; c'étoit une perſonne maigre, d'une couleur fort blême, qui n'avoit preſque point de nez, & dont le viſage étoit enluminé de quelques boutons. Elle voulut ſe lever à mon entrée dans l'appartement, mais elle ne put ſe tenir debout.

Après bien des complimens réciproques, qui conſiſtoient de ſa part en félicitations ſur mon arrivée, & de mon côté en témoignages de reconnoiſſance de ſa gracieuſe protection : elle me fit ſur l'état de ſes affaires dans le bas monde, pluſieurs queſtions auxquelles je répondis à ſa ſatisfaction.

Enfin, elle me dit avec un ſouris, j'eſpère que mes gouttes, mes pillules & mes dragées auront un grand débit. Je l'aſſurai qu'on vantoit partout les cures qu'elles avoient faites. Je ne crains rien, ajouta-t-elle, des gens qui ne ſont pas de la faculté & qui n'exercent pas la médecine ſelon ſes loix; car quelles que ſoient les opinions des hommes, & tant qu'ils craindront la mort, ils aimeront toujours mieux mourir ſelon les règles, que de ſe guérir par un remède ſimple & domeſtique. Elle témoigna auſſi beaucoup de ſatisfaction du rapport que je lui faiſois de notre monde

galant. Elle me raconta qu'elle avoit placé la centième partie de ſes remèdes à Drury & à Chaeringeroſs (1), & qu'elle avoit appris avec beaucoup de plaiſir, qu'ils avoient pris faveur juſqu'à Saint-James. Elle attribuoit ſurtout des progrès auſſi rapides qu'inattendus à pluſieurs de ſes bons amis qui avoient publié nouvellement de beaux ouvrages, où ils s'efforçoient d'anéantir toute idée de religion, d'affranchir leurs frères de la crainte de l'enfer, & d'étouffer le germe des vertus; elle paroiſſoit très-ſenſible à l'honnêteté du ſavant auteur des prérogatives du célibat. Si je ne préſumois pas, continua-t-elle, que cet homme eſt chirurgien, & que des vues d'intérêt ont dirigé ſa plume, je ſerois embarraſſée de lui exprimer toute l'étendue de ma reconnoiſſance.

Elle loua beaucoup la ſage coutume qu'ont adoptée les pères & mères, de marier fort jeunes leurs enfans, ſans conſulter nullement l'inclination réciproque des parties. Elle finit enfin par me faire part de l'eſpérance qu'elle avoit, ſi cette habitude s'étendoit encore davantage, de ſe voir bientôt la ſeule maladie à laquelle les nouveaux venus d'un certain rang, feroient la cour.

(1) Ce ſont des cantons des fauxbourgs de Londres, qu'habitent des gens du commun & la populace. L'auteur veut indiquer par-là, qu'il règne les débauches les plus crapuleuſes parmi les jeunes gens de qualité.

Pendant cette converſation, ſes trois filles entrèrent dans l'appartement; elles avoient des noms très-choquans; l'aînée s'appeloit Lepra, la ſeconde Chacras & la cadette Scorbutia; elles étoient polies & galantes mais laides : je fus ſurpris du peu de reſpect qu'elles marquoient à leur mère.

Elle le remarqua, & c'eſt ce qui l'engagea, dès qu'elles ſe furent retirées, à ſe plaindre que leur éducation n'avoit pas bien réuſſi, en ce que ces trois filles pouſſoient l'ingratitude juſqu'à ne vouloir pas ſe reconnoître pour ſes enfans, quoique cependant elle eût pour toutes les trois toute la tendreſſe & tous les ſoins d'une bonne mère.

Comme les plaintes de familles ſont auſſi ennuyeuſes à entendre, qu'elles ſont agréables à raconter pour ceux qui ſe plaignent, & m'appercevant qu'elle étoit d'humeur à pouſſer ſes lamentations fort loin; je réſolus d'abréger ma viſite, & je pris en effet congé, après lui avoir marqué ma reconnoiſſance de l'affection qu'elle m'avoit témoignée.

Je me rendis promptement à l'hôtellerie, où je trouvai déjà mes compagnons de voyage prêts de monter en voiture : je me hâtai donc de faire mes adieux à mon hôte, & je pourſuivis ma route avec la compagnie.

CHAPITRE IV.

Contenant quelques converſations qui ſe ſont tenues en route, avec la deſcription du palais de la Mort.

Nous avançâmes pendant quelque tems en ſilence, juſqu'à ce que nous fûmes bien affermis dans nos places.

Je parlai le premier pour raconter ce qui m'étoit arrivé dans la ville depuis notre ſéparation; les autres en firent autant, à l'exception de la dame ſérieuſe qui s'étoit fait ſcrupule de découvrir ſa maladie. Il ſeroit ennuyeux de répéter tout ce qui fut rapporté : je remarquai ſeulement que l'Intempérance avoit marqué une haine implacable contre toutes les autres maladies, & principalement contre la Fièvre. Les fourberies des conducteurs étoient cauſe, dit-elle, que pluſieurs voyageurs témoignoient à cette dernière, des obligations qui n'étoient légitimement dues qu'à elle ſeule. En vérité, ajouta-t-elle d'un ton fâché, ces marauts de conducteurs ne mettent point de fin aux offenſes qu'ils me font : leur cœur eſt perpétuellement inacceſſible à la reconnoiſſance. Je ne trouve en eux que des ingrats inſolens, tandis

qu'après les Vapeurs, c'eſt pourtant moi, plus que toute autre maladie, qui leur donne de l'occupation. *Plus occidit gula quàm gladium*, étoit le texte ſur lequel l'Intempérance avoit établi ſon diſcours, & ſans ceſſe elle répétoit ces paroles. Tel un orateur eccléſiaſtique revient élégamment ſur le paſſage latin, qui eſt la décoration moderne des diſcours évangéliques.

A peine ce récit étoit-il terminé, qu'un des nôtres nous avertit que nous approchions d'un des plus magnifiques bâtimens qui pût ſe voir; notre cocher nous apprit que c'étoit le palais de la Mort.

La façade extérieure préſentoit en effet un aſpect ſuperbe : l'édifice étoit d'une conſtruction gothique, fort vaſte & tout revêtu de marbre noir.

Autour de ce palais, régnoit un amphithéâtre planté d'ifs ſi hauts & ſi touffus, que le ſoleil ne pouvoit les pénétrer : des ombres euſſent couvert cet endroit d'une nuit éternelle ſans la précaution qu'on avoit eue de placer entre les arbres quantité de lampions diſpoſés en pyramides.

L'éclat de toutes ces lumières, le brillant des dorures extérieures, qui n'avoient pas été ménagées, donnoient à ce palais un coup d'œil auſſi extraordinaire que magnifique; mais le bruit ſourd que le vent excitoit en agitant les feuilles des arbres, le murmure bruyant des eaux courantes, qui ſe faiſoit entendre dans l'éloignement, ſembloient

ménagés exprès pour exciter l'horreur & l'effroi.

Nous avions à peine eu le tems d'admirer toute cette ordonnance effrayante, que notre voiture s'arrêta devant l'entrée de ce palais; notre conducteur nous ſignifia qu'il falloit deſcendre pour rendre nos reſpects à ſa majeſté Meurtrière, car elle avoit adopté cet auguſte titre.

L'avant-cour étoit remplie de ſoldats; tout l'appareil de la ſouveraineté étoit ſemblable à ce qu'on voit chez les monarques terreſtres, & même encore plus recherché.

Nous traverſâmes pluſieurs autres cours pour parvenir à une belle galerie, qui nous conduiſit à une ſalle où aboutiſſoit un eſcalier: au-deſſous de la première marche, paroiſſoient en ſentinelle deux pages d'une phyſionomie rébarbative, & d'un air très-ſérieux; je fus curieux, on me répondit que les deux perſonnages devoient leurs fonctions à différentes entrepriſes hardies par leſquelles ils s'étoient jadis ſignalés dans le monde. Ce fut auſſi les deux ſeuls viſages épouvantables que nous rencontrâmes dans tout ce palais; autant ſon extérieur nous avoit paru propre à inſpirer la terreur, autant l'intérieur ſembloit fait pour porter à la joie & à la gaieté. Auſſi perdîmes-nous bientôt toutes les idées noires & effrayantes que nous avions conçues à notre arrivée.

Il eſt vrai que le calme qu'on remarquoit généralement parmi les gardes & les domſtiques, donnoit d'abord à penſer qu'on ſe trouvoit à la cour d'un monarque oriental; mais, avec de l'attention, on remarquoit ſur tous les viſages une ſérénité ſi parfaite, un air de contentement ſi réel, qu'il paſſoit dans le cœur de tous les aſſiſtans.

On nous conduiſit par différens beaux appartemens dont les murs étoient ornés de tapiſſeries qui repréſentoient des batailles, que nous nous amusâmes à examiner quelque tems : je me rappelai pour lors de beaux morceaux que j'avois vus en ma vie à Blenheim (1), ce ſouvenir me fit demander où l'on trouvoit les victoires du duc de Marborough, que je ne voyois pas parmi toutes ces tapiſſeries.

A ma queſtion, le ſquelette d'un glouton qui étoit préſent, ſecoua la tête en me diſant qu'un certain Louis XIV, qui avoit toujours vécu en bonne intelligence avec ſa majeſté Meurtrière, avoit demandé qu'on ne les exposât pas; que d'ailleurs, ſa majeſté n'avoit pas beaucoup d'eſtime pour ce général Anglois, parce qu'elle n'avoit vu venir dans ſes états qu'un petit nombre de ceux

(1) Nom de la fameuſe tour qui fut conſtruite à Londres après la bataille d'Hochſtet.

qui avoient été confiés à ſa conduite; pour cent nouveaux ſujets qu'elle en avoit reçus, elle en avoit perdu plus de mille autres.

A notre entrée dans la ſalle d'audience, nous trouvâmes une aſſemblée nombreuſe, avec la rumeur ordinaire, qui dura juſqu'à l'arrivée de ſa majeſté.

Parmi tous ces perſonnages, j'en remarquai deux qui tenoient, dans un coin de l'appartement, une converſation particulière; l'un d'eux avoit un bonnet noir carré & l'autre portoit un manteau orné de flammes, comme un Sambénito: à cette décoration, je reconnus un inquiſiteur général; l'autre me parut être un juge criminel mort depuis très-long-tems.

Je compris aiſément, par ce que j'entendis de leur entretien, qu'ils ſe diſputoient, ſi l'un avoit fait plus pendre d'hommes, que l'autre n'en avoit fait brûler pendant ſa vie.

Tandis que j'écoutois cette diſpute, qui, ſelon les apparences, auroit encore duré long-tems, le ſouverain parut & prit ſa place entre deux figures dont l'une avoit une phyſionomie triſte & farouche, tandis que l'autre ſe faiſoit diſtinguer par un air noble & par un viſage régulier. On me dit que c'étoit Charles XII de Suède & Alexandre de Macédoine.

Comme l'éloignement où j'étois ne me per-

mettoit pas d'entendre leur converſation, je cherchai à ſatisfaire ailleurs ma curioſité, en m'informant des noms des différentes perſonnes qui étoient préſentes & qui attiroient le plus mon attention.

Un page, d'une mine auſſi pâle & auſſi maigre qu'aucun page d'une cour d'Europe ; mais qui étoit avec cela beaucoup plus modeſte, me donna obligeamment les connoiſſances que je deſirois.

Il me montra deux ou trois empereurs Turcs, auxquels ſa majeſté Meurtrière paroiſſoit témoigner beaucoup de faveur, ainſi qu'à pluſieurs empereurs Romains, particulièrement à Caligula, à qui elle marquoit une grande reconnoiſſance de ce qu'il auroit voulu, comme m'en aſſuroit le page, envoyer à ſa majeſté tous les Romains d'un ſeul coup.

On ſera peut-être étonné que je n'aie point trouvé de médecins à l'audience de ſa majeſté Meurtrière ; & j'en fus ſurpris moi-même ; mais on m'apprit qu'ils étoient tous partis pour la ville des Maladies, afin de conſulter enſemble ſur les moyens d'extirper l'immortalité de l'ame.

Il ſeroit auſſi ſuperflu qu'ennuyeux de citer toutes les perſonnes que je reconnus. Je ne ferai mention que d'une figure qui fut accueillie fort gracieuſement de ſa majeſté. A la vue de l'habit

françois magnifique dont elle étoit vétue, je me perſuadai que cette figure ne pouvoit pas être moins que Louis XIV lui-même; mais mon page m'apprit que c'étoit un certain cuiſinier François à qui ſon art avoit doublement procuré une fortune brillante & une grande célébrité.

Nous fûmes enfin préſentés à ſa majeſté & admis à lui baiſer la main : elle voulut bien nous honorer de quelques queſtions que je ſupprime, parce qu'elles n'avoient rien d'aſſez important; bientôt après elle quitta l'aſſemblée.

Nous eûmes alors la liberté de continuer notre voyage, & nous en fûmes tous très-contens; car, malgré toute la pompe & la magnificence de cette cour, le long cérémonial que nous avions été obligés d'eſſuyer, avoit été ſi déſagréable, que nous quittâmes ce ſéjour avec bien du plaiſir.

CHAPITRE V.

La compagnie continue ſon voyage, & rencontre différens eſprits qui retournent dans le bas monde pour reprendre de nouveaux corps.

Nous arrivâmes bientôt au rivage du fameux fleuve Cocyte; nous quittâmes notre voiture pour le paſſer dans une barque, après quoi nous fûmes

obligés de marcher à pied une journée entière. Nous trouvâmes ſur cette route différens voyageurs qui reprenoient le chemin du monde que nous avions quitté, & qui nous apprirent qu'ils étoient des ames deſtinées pour de certains corps.

Les deux premiers que nous rencontrâmes, ſe tenoient amicalement par la main, & s'entretenoient familièrement; de ces deux ames, à ce qu'elles nous dirent, l'une devoit animer un duc, & l'autre un loueur de carroſſes.

Comme nous n'étions pas encore arrivés à l'endroit où nous devions nous dépouiller de toutes nos anciennes paſſions, cette familiarité nous parut fort étrange, & notre compagne de voyage ſi ſérieuſe, ne put s'empêcher de témoigner ſa ſurpriſe de ce que des perſonnes d'un rang ſi différent, agiſſoient avec autant de familiarité. Le cocher qui les conduiſoit ſe mit à rire, & répondit en badinant qu'ils avoient été l'un & l'autre contraints de changer d'état, parce que le duc avoit entretenu une femme qui avoit tiré vanité de partager les revenus d'un duché, & que l'autre avoit vécu avec une fille ſans être marié.

Après avoir avancé plus loin, nous apperçûmes un magnifique eſprit qui marchoit tout ſeul avec beaucoup de fierté : notre curioſité nous porta, malgré qu'il ne parût pas diſpoſé à s'entretenir avec nous, de ſavoir de lui-même quelle étoit

ſa deſtination. Il nous répondit en ſouriant qu'il auroit la réputation d'un homme ſage avec cent mille livres ſterling dans ſa bourſe : je m'exerce d'avance, dit-il, à prendre l'air de décence qui ſera néceſſaire à mon rôle.

A peu de diſtance de ce ſage futur, nous vîmes une compagnie d'eſprits fort gais. Nous jugeâmes par leur allégreſſe que le plus heureux ſort leur étoit échu; mais à nos informations, nous eûmes pour réponſe qe'ils ſeroient tous mendians.

Plus nous avançions, plus nous trouvions de de ces eſprits : enfin nous arrivâmes à un endroit où aboutiſſoient deux grands chemins dans une direction oppoſée & qui étoient fort différens; l'un ne traverſoit que des rochers & paſſoit ſur un terrein marécageux, qui étoit par-tout rempli d'épines, de ſorte qu'il étoit impoſſible de s'y tenir ſans courir du danger & ſans eſſuyer beaucoup de fatigue. L'autre étoit le plus agréable qu'on puiſſe ſe repréſenter; il traverſoit de belles prairies vertes & émaillées de fleurs qui exhaloient l'odeur la plus gracieuſe; en un mot, l'imagination la plus vive & la plus riante auroit peine à tracer un chemin qui fût plus agréable.

Nous apperçûmes néanmoins à notre grand étonnement, que la plus grande partie des voyageurs, tâchoit de pénétrer par l'autre, & que ſeulement quelques eſprits choiſiſſoient le dernier.

On nous dit que le mauvais chemin menoit à la grandeur, & que la route commode & douce conduiſoit à la bonté.

Sur ce que nous faiſions paroître notre ſurpriſe de ce qu'il y avoit tant de monde qui choiſiſſoit le chemin le plus rude, on nous dit que la muſique, le ſon des trompettes & des timbales, les acclamations flatteuſes du peuple qui honoroient les premiers, engageoient beaucoup de monde à tenter de le prendre. Nous apprîmes en même tems qu'on y trouvoit pluſieurs beaux palais qui ſervoient à recevoir ceux qui avoient ſurmonté les difficultés ſous leſquelles pluſieurs ſuccomboient; qu'on y trouvoit auſſi une profuſion de choſes précieuſes, & de richeſſes dont les voyageurs pouvoient uſer à leur volonté.

Au contraire, on ne trouvoit d'autres attraits à l'autre chemin, que les agrémens de la ſituation : ſur toute la route il n'y avoit que de chétifs bâtimens, excepté pourtant un ſeul, qu'on pourroit comparer à une certaine maiſon de Bath. Enfin on ne paroiſſoit faire ſi peu de cas de ce chemin, que parce qu'en ſuivant l'autre route, on étoit sûr d'acquérir de la gloire, & de s'attirer les louanges de la multitude.

Dans ce moment, nous entendîmes un grand bruit qui nous fit tourner la tête; nous apperçûmes une foule d'eſprits qui en pourſuivoient un autre,

autre, & qui s'acharnoient à lui faire toute ſorte d'outrages.

Je ne peux donner une idée plus exacte de ce ſpectacle, qu'en le comparant à celui que préſente une affluence de populace ſuivant les comptables qui conduiſent un filou en priſon, ou bien encore à la ſcène qui arrive lorſque notre parterre tient à ſa diſcrétion un poëte dont il vient de huer les productions.

Les uns lui rioient au nez, les autres faiſoient retentir à ſes oreilles le ſon aigu d'un ſifflet, d'autres l'apoſtrophoient malignement, le tiraillioient par la manche, crachoient ſur ſes habits, ou les couvroient de boue.

Il nous fut impoſſible d'être témoins de ces huées, ſans nous informer de ce qui les occaſionnoit; mais, ô ſurpriſe inouie! on nous dit que cet eſprit, qui eſſuyoit tant d'avanies, étoit deſtiné à monter ſur un trône dans le bas monde. On ajouta que c'étoit la conduite ordinaire des autres eſprits, autant de fois que le lot d'un empire, d'un royaume ou d'une principauté, tomboit à quelqu'un d'entr'eux, non par envie ou par dépit, mais uniquement par mépris pour les grandeurs terreſtres.

On nous dit encore qu'il arrivoit très-ſouvent par cette raiſon que ceux à qui le ſort accordoit cette brillante faveur, en faiſoient l'échange avec le lot d'un tailleur ou d'un cordonnier; qu'Alexan-

dre le Grand & Diogène avoient fait ce troc enſemble, & que celui qui avoit été jadis Diogène, le deſtin l'avoit primitivement honoré du ſort d'Alexandre qu'il avoit rejeté.

Cependant la riſée ceſſa ſubitement, & l'eſprit royal, qui étoit parvenu à faire faire un inſtant de ſilence, ſe mit à haranguer les railleurs à peu-près en ces termes :

» MESSIEURS,

» Je ſuis très-ſurpris que vous me traitiez avec » tant de rigueur, puiſque le trône qui m'eſt échu » n'eſt pas de mon choix : ſi ce lot mérite votre » indignation, il ſeroit beaucoup plus raiſonnable » de me plaindre, moi, de ce qu'il m'eſt échu, » & de vous féliciter, chacun en particulier, de » ce que vous avez eu le bonheur de l'éviter.

» Je ſais combien on mépriſe ici un ſceptre & » un empire ; je conviens volontiers que ſi la » gloire ne ſoutient pas un ſouverain ſur ſon » trône, ſon ſort eſt le plus vil qu'il y ait. Je ſens » qu'il n'eſt point d'état plus miſérable dans le » monde où je me rends, que d'être continuelle- » ment obſédé par des inquiétudes perſonnelles, » d'avoir la conſcience bourrelée, de ſe ſentir le » cœur déchiré par le ſpectacle des peines & des » tourmens d'un peuple à qui l'on a promis la » juſtice, & que l'on a juré de rendre heureux.

» Auſſi je n'imaginerai jamais que le lot d'une » couronne m'élève au-deſſus de vous, & que » par-là je deviendrai un être d'un limon plus » exquis que celui qui forme les autres créatures » comme moi.

» Serois-je donc aſſez inſenſé pour croire être » ſage ſans ſageſſe, raiſonnable ſans raiſon, vail- » lant ſans courage, & enfin ſans vertu & ſans » bonté, être meilleur que le plus vertueux des » hommes? Aſſurément un orgueil ſi abſurde me » rendroit auſſi ridicule que mépriſable; à dieu » ne plaiſe que jamais il ait accès dans mon » cœur.

» Cependant, Meſſieurs, je ne peux m'empê- » cher de faire un très-grand cas du lot qui m'eſt » échu; je l'eſtime même à un tel point, que je » ne le changerois pas contre aucun des vôtres: » l'ambition que je vous avoue reſſentir, jette » ſur mon ſort un vernis ſi agréable, que je ne » vois rien qui mérite la préférence.

» Cette ambition qui m'enflame eſt en même » tems un noble aiguillon qui m'excite à faire de » grandes actions, & elle me promet plus de » véritable gloire que vous n'aurez jamais occa- » ſion d'en acquérir.

» L'élévation dont je me glorifie, Meſſieurs, » & qui me rend infiniment ſupérieur à vous » tous, c'eſt le pouvoir de faire du bien, c'eſt la

» volonté que j'ai d'en faire un uſage fréquent &
» réfléchi. Ce qu'un père eſt à l'égard de ſes
» enfans, un tuteur à l'égard d'un orphelin, un
» homme puiſſant envers un indigent; c'eſt ce
» que je ſuis à votre égard : vous êtes mes enfans;
» je veux me comporter envers vous comme un
» tuteur & un protecteur. Tant que durera mon
» règne, que je ſais devoir être long, je n'irai
» jamais prendre de repos à la fin du jour, que
» je ne puiſſe m'arrêter ſur l'idée glorieuſe & con-
» ſolante que pluſieurs milliers d'ames me ſont
» redevables du doux ſommeil qu'elles goûtent
» pendant la nuit. Y a-t-il un bonheur égal à
» celui qui ſe dit à lui-même : je veux faire du
» bien, j'en ai des occaſions fréquentes, je n'en
» laiſſe échapper aucune?

» Avec de pareils ſentimens, un homme ſur
» le trône n'eſt-il pas ſemblable à un de ces aſtres
» brillans dont l'éclat ſe répand d'autant plus
» loin, qu'il eſt plus élevé; la gloire eſt le fruit
» de ſes actions, & cette gloire n'eſt mêlée ni de
» flatterie, ni de dériſion; elle eſt pure, ſans
» tache, telle enfin qu'une ame délicate la peut
» deſirer.

» Lorſque votre bien-être dépendra de moi,
» & que vous devrez à mon amour pour la juſ-
» tice, la ſûreté de vos perſonnes, & la ſolidité
» de vos fortunes; lorſque ma vigilance, mon

» courage veilleront continuellement ſur vous,
» pour vous garantir de vos ennemis, & pour
» repouſſer toute force étrangère; lorſque les
» encouragemens vivifieront l'induſtrie; lorſque
» les récompenſes iront chercher le mérite juſ-
» ques dans l'obſcurité où il s'enveloppe quand il
» eſt réel; lorſque mes largeſſes s'attacheront à
» faire fleurir les arts & les ſciences utiles, qui
» répandent tant d'agrémens ſur la vie, quel eſt
» celui d'entre vous qui ſera aſſez inſenſible &
» aſſez ingrat pour me refuſer du reſpect, & pour
» me dénier des louanges?

» Que les perſonnes de mon rang ſoient expo-
» ſées à la cenſure, je n'en ſuis point ſurpris;
» mais je gémis de voir qu'elles la méritent ſi
» ſouvent.

» Quelle corruption dans la nature humaine!
» Quel malheureux penchant domine donc l'in-
» clination de celui qui préfère inconſidérément
» le danger, la honte & les remords qui pour-
» ſuivent les mauvais princes, à la ſûreté, à
» l'honneur & à la ſatisfaction délicieuſe qui
» accompagnent par tout ceux qui font le bien?

» Soyez aſſurés, Meſſieurs, que ce tableau eſt
» trop préſent à ma mémoire, pour en perdre
» jamais le ſouvenir. Eh! comment pourrois-je
» ceſſer de perdre de vue l'honneur & la félicité
» de mon peuple? Je ſuis aſſuré que c'eſt l'unique

» moyen de mériter ſa fidélité & d'enchaîner ſon » cœur » ?

Après cette harangue, qu'il accompagnoit de cette vive déclamation qui part d'un cœur pénétré, le nouveau monarque ſe rendit ſur le chemin de la bonté, & tous les ſpectateurs témoignèrent leur ſatisfaction, par des applaudiſſemens, & par les plus vives acclamations de joie.

Il n'étoit pas encore fort avancé dans cette route, lorſqu'un autre eſprit courut après lui, en jurant qu'il vouloit abſolument l'en retirer.

J'étois curieux de ſavoir ce que c'étoit que cet eſprit ; je le demandai, on m'apprit que cet eſprit venoit d'avoir le lot de premier miniſtre de ce ſouverain ; alors je ne fus plus étonné.

CHAPITRE VI.

Deſcription de la roue de fortune, avec la manière de préparer les eſprits au ſéjour du globe terraqué.

Nous continuâmes notre voyage, ſans nous arrêter plus long-tems, & ſans nous inquiéter ſi ce fervent novice dans la ſouveraineté, tiendroit parole ou non.

Il ne nous arriva rien de remarquable, juſqu'à

ce que nous fussions arrivés à l'endroit où les esprits destinés à retourner dans le bas-monde, étoient obligés d'y attendre leur destin.

Nous remarquâmes une roue d'une grandeur prodigieuse, & beaucoup plus considérable que celles dont on a coutume de se servir dans les loteries. On nous dit que c'étoit la roue de la Fortune, & la déesse elle-même étoit présente. Elle me parut une des femmes les plus difformes que j'eusse jamais vues. Je fis attention que la mauvaise humeur se peignoit sur son visage, chaque fois qu'il se présentoit un joli esprit de son sexe, & qu'elle prenoit au contraire un air riant, lorsqu'un esprit mâle & bien fait s'approchoit d'elle.

Cette observation m'expliqua naturellement la vérité de la remarque que j'avois souvent faite, qu'il n'y avoit rien de plus heureux qu'un homme bien fait, & rien de plus malheureux qu'une belle femme.

Certainement mes lecteurs verront, avec quelque plaisir, de quelle manière on essaie les esprits qui sont destinés à prendre un corps.

Premièrement chaque esprit reçoit d'un homme parfaitement sage, dont la demeure ressemble à une apothicairerie, une petite fiole avec l'étiquette suivante : *Boisson pathétique pour prendre immédiatement avant sa naissance.* Ce breuvage

eſt une mixtion de toutes les paſſions ; mais non pas dans une proportion exacte ; de ſorte qu'elle contient tantôt une plus forte, tantôt une plus foible doſe de relle ou telle paſſion ; & ſouvent, en la préparant à la hâte, on oublie l'ingrédient qui eſt le plus néceſſaire.

L'eſprit reçoit en même tems une autre liqueur, ſous le nom de décoction provoquant le dégoût, pour prendre à volonté. Cette décoction eſt un extrait de toutes les inclinations du cœur, quelquefois très-forte & très-ardente, d'autres fois très-foible ſuivant ſa préparation, dans laquelle il entre toujours de la négligence.

Cet extrait eſt ſi amer & ſi déſagréable, que pluſieurs eſprits, malgré ſa grande ſalubrité, ne peuvent ſe réſoudre à en prendre ſeulement une goutte, & la verſent ou la donnent au premier qui en a envie ; ceux même que le mauvais goût ne rebute pas, en reçoivent une double ou triple doſe.

Je vis une jeune & belle dame en goûter d'abord par curioſité, enſuite faire une mine chagrine, jeter la liqueur loin d'elle. Arrivée à la roue de fortune, il lui échut une couronne qu'elle mit auſſitôt avec beaucoup de joie. Pluſieurs perſonnes de ſon ſexe ayant auſſi goûté un peu de la liqueur amère dont on vient de parler, la rejetoient auſſitôt.

Après que chaque eſprit a reçu la potion de l'apothicaire, il a la liberté de s'approcher de la roue de fortune, & de tirer ſon lot; mais ceux que le deſtin veut favoriſer, obtiennent la permiſſion de tirer en ſecret trois ou quatre billets.

Un eſprit plaiſant & gai tira un jour une poignée entière de billets; il les ouvrit & y trouva évêque, général, conſeiller privé, comédien, poëte couronné; il rejeta auſſitôt les trois premiers lots & s'en alla très-content avec les deux autres.

Chaque billet contient deux ou pluſieurs inſcriptions qui ſont ordinairement diſpoſées de manière que les lots deviennent égaux autant qu'il eſt poſſible; par exemple:

Un billet, *ou* lot portoit. . . .	Comte, Richeſſe, Santé, Inquiétude.
Un autre.	Fripier, Maladif, Eſprit content.
Un troiſième.	Poëte, Mépris, Contentement de ſoi-même.
Un quatrième. . . .	Général, Honneur, Mécontentement.

Un cinquième. . . . { Berger,
Amours heureux.

Un ſixième. . . . . { Riche financier,
Carroſſe à ſix chevaux,
Mari impuiſſant, jaloux & déshonoré.

Un ſeptième. . . . . { Premier miniſtre,
Flaterie,
Injuſtice,
Diſgrace.

Un huitième, ... { Républicain,
Patriote,
Bravoure,
Gloire.

Un neuvième. . . . { Philoſophe,
Pauvreté,
Sageſſe & ſatisfaction.

Un dixième enfin. . { Négociant,
Richeſſe,
Soucis.

De cette manière, tous ces lots étoient tellement mélangés de bon & de mauvais, que le choix étoit très-embarraſſant.

Je dois rapporter encore que ſur chaque lot étoit marqué ſi l'on devoit ſe matier ou non : la marque indicative du mariage étoit une tête de cerf.

Avant de quitter cet endroit, nous fûmes obligés de prendre chez l'apothicaire une potion qui nous purifia de toutes les paſſions terreſtres dont notre ame étoit encore enveloppée. Soudain la vapeur groſſière qu'elles formoient, ſe diſſipa devant nous, ainſi que Virgile fait diſſiper aux yeux d'Enée, le nuage dans lequel Vénus l'avoit enlevé. Nous vîmes tout alors dans un bien plus grand jour qu'auparavant.

Nous commençâmes à jeter un œil de compaſſion ſur les eſprits que le ſort appeloit à prendre une nouvelle priſon ſur terre, & dont naguère nous avions envié ſecrètement le bonheur. Tous nos deſirs s'élançoient ardemment vers les plaines agréables qui frappoient alors nos regards; & notre empreſſement pour les atteindre, quelque vif qu'il fût, étoit encore trop lent pour notre impatience. Nous rencontrâmes encore quelques eſprits qui paroiſſoient être très-triſtes; mais notre ardeur ne nous permit pas de leur faire des queſtions.

Enfin nous parvînmes à la porte des Champs-Eliſées, où nous trouvâmes une quantité d'eſprits qui ſollicitoient pour y être introduits. On ouvroit à quelques-uns; le plus grand nombre étoit renvoyé; car chacun étoit contraint de ſubir un examen rigoureux de la part du portier, qui a été ci-devant le fameux Minos.

CHAPITRE VII.

Conduite du juge Minos à la porte des Champs-Élisées.

LE hasard me plaça assez près de la porte, pour pouvoir entendre distinctement tout ce qu'alléguoient les différens esprits, dans la vue d'être admis.

Le premier qui se présenta, cita plusieurs bonnes œuvres, & en particulier se loua beaucoup d'avoir été charitable envers un certain hôpital. C'est une hypocrisie fanfaronne, répondit Minos, & il le renvoya.

Celui qui suivoit, rapporta qu'il avoit fréquemment visité les églises, qu'il avoit strictement célébré toutes les fêtes, & qu'il n'avoit jamais manqué de reprendre les hommes des défauts qu'il avoit apperçus en eux; qu'à son égard il ne craignoit pas qu'on lui reprochât ni ivrognerie, ni passion pour le beau sexe; qu'il avoit même deshérité son fils, parce qu'il l'avoit fait grand-père sans être marié. Quoi! réellement, répliqua Minos, vous avez été capable de tant de sévérité? En ce cas retournez dans le monde pour avoir plus de tendresse pour vos enfans; il n'est pas permis ici d'être dénaturé.

Une douzaine d'autres eſprits, qui s'étoient approchés avec beaucoup de confiance, furent effrayés de voir ce dernier éconduit, & prirent d'eux-mêmes le chemin de l'autre monde. Si ce ſaint, diſoient-ils, eſt exclus de l'Éliſée, comment oſerions-nous eſpérer d'y entrer?

Tel étoit le ſort de ceux que Minos jugeoit indignes de paſſer, qu'ils étoient obligés de retourner dans le monde pour s'y purifier. A l'égard de ceux qui étoient coupables de crimes très-graves, c'eſt-à-dire, contre la nature, comme meurtres, vols, parricides, &c. ils étoient auſſitôt jetés par une porte différente, & précipités dans un gouffre profond.

Arrive un nouvel eſprit qui déclare à Minos, qu'il n'a fait ni bien ni mal, ayant employé toute ſa vie à ramaſſer beaucoup de raretés, & s'étant principalement appliqué à l'étude des papillons, dont il avoit poſſédé une très-rare collection.

Minos ne daigna pas lui répondre, & le renvoya avec un geſte de mépris.

A cet eſprit en ſuccéda un autre très-joli, dont la démarche aiſée & le ſouris gracieux annonçoient le ſexe. Cette perſonne ſe préſenta d'un air de confiance, en diſant qu'elle eſpéroit mériter quelques égards par la réſiſtance qu'elle avoit faite à un grand nombre d'amans, & par la gloire qu'elle avoit eue de mourir pucelle.

Vous n'avez point encore rebuté assez d'amans; lui répondit Minos d'un ton sérieux, retournez d'où vous venez.

Un autre esprit arrive en criant orgueilleusement: monseigneur, je me flatte que mes œuvres parlent pour moi. Quelles œuvres, reprend Minos? mes drames, répliqua le poëte; ils ont tant fait de bien par les éloges que j'ai donnés à la vertu & par la censure que j'ai faite des vices! En ce cas, repart Minos, vous ferez bien de rester ici jusqu'à ce qu'il y vienne quelqu'un que vos drames aient conduit dans le sentier de la vertu, ou qu'ils aient retiré de l'abîme du vice; alors vous entrerez en même tems que lui. Cependant, ajouta le juge, si vous voulez suivre mon conseil, & ne pas perdre de tems; le meilleur parti pour vous, est de vous en retourner promptement dans l'autre vie.

A ce propos, le barde murmura & répliqua qu'indépendamment de ses travaux poëtiques, il étoit encore auteur de plusieurs bonnes œuvres: par exemple, dit-il, j'ai un jour prêté tout le gain d'une représentation à un de mes amis, & ce secours lui a sauvé la vie, ainsi qu'à sa famille.

Il avoit à peine achevé de parler, que Minos fit ouvrir la porte, & dit poliment au poëte, que s'il avoit d'abord annoncé cette action généreuse, il eût été superflu de parler de ses drames.

Monſeigneur, reprit encore le nourriſſon des muſes, ſi vous vouliez vous donner la peine de lire mes ouvrages, je me perſuade, ſans vanité, que vous en feriez quelque cas. Minos, ſans parler, lui tourna le dos & s'adreſſa à un nouvel eſprit qui arrivoit.

C'étoit un homme de belle taille, qui d'abord fit une profonde inclination devant Minos; il ſe redreſſa auſſi-tôt en portant le pied droit en avant, jetant le pied gauche ſur le côté, & en s'efforçant de ſe donner cette grace, que pourſuivent ceux qui prennent du tabac.

Qu'avez-vous à dire à votre avantage, demanda le fils de Jupiter.

Rien, répondit le révérencieux eſprit, ſinon que je deſirerois vivement de danſer un menuet avec une habitante de l'Éliſée, pour vous donner une preuve de mon ſavoir; je peux même aſſurer votre grandeur que j'ai ſi fort excellé dans tous les exercices du corps, qu'il n'y a perſonne qui puiſſe me diſputer le titre d'homme agréable & du bon ton.

Minos lui dit qu'il ſeroit fâché de priver le monde d'un monſieur auſſi utile & le pria en même tems de reprendre le chemin qui l'avoit amené.

Le joli eſprit fit une profonde révérence, débita fort poſément un petit diſcours de remercîmens,

finit par assurer qu'il ne demandoit pas mieux que de regagner l'autre monde & disparut en faisant une pirouette.

Nous fûmes tous surpris de cette résolution; mais on nous rapporta qu'il n'avoit pas pris de purgatif chez l'apothicaire dont il a été parlé.

Ensuite s'approcha en rampant un vieux esprit dont le menton couvert d'une barbe blanche très-longue, la tête pelée, les pieds nuds, joint à un habillement aussi grossier que grotesque, annonçoient un vénérable disciple de S. F.

Il fit en nazonnant un long discours sur la vie réglée qu'il avoit menée, sur les macérations qu'il avoit fait éprouver à son corps, & enfin sur grand nombre de consolations & d'encouragemens qu'il avoit donnés à des moribonds, pour les déterminer à passer tranquillement dans l'autre vie.

Est-ce là tout le bien que vous avez fait, lui demanda Minos? Non, monseigneur, répliqua-t-il; j'ai fait du bien à ma communauté tant que j'ai pu. Un jour un agonisant que j'exhortois, connoissant ma pauvreté, me fit présent de son porte-feuille, qui valoit environ cinq mille livres sterling, parce que, me dit-il, son fils étoit un dissipateur qui eût employé cet argent en débauches.

Je reçus humblement ce don; & pour entrer dans les vues de mon bienfaiteur, je distribuai ses bienfaits dans ma famille, que j'élevai par

ce

ce moyen fort au-deſſus de la baſſeſſe où elle étoit : dix années après, le fils du donateur mourut de misère à l'hôpital. Hélas! mes quarante mille écus l'euſſent fait mourir ſix ans plutôt.

Voilà je crois, monſeigneur, une aſſez belle action pour mériter d'être admis.....,

Qu'on arrête ce miſérable! s'écria le juge des enfers...., qu'il retourne dans le monde; que quarante années paſſées dans ſon ancien état, lui faſſent expier les crimes de ſa première vie.

Minos ſe retourna en même tems du côté d'un eſprit qui ſe faiſoit faire place avec grand bruit, & qui la tête haute, & le regard dédaigneux, s'avança juſqu'au trône, en diſant qu'il étoit duc, que ſon crédit, ſes richeſſes & la faveur dont il jouiſſoit.... Retournez à toutes ces belles choſes, reprit Minos, en l'interrompant, l'inquiétude de les perdre eſt un tourment pour les gens comme vous; vous êtes trop puiſſant pour reſter ici.

Au même inſtant, il porte ſes regards ſur un autre eſprit qui le prioit en tremblant & d'un air conſterné, de ne pas le jeter dans l'abîme. Monſeigneur! crioit-il, conſidérez que ſi j'ai commis un crime, j'en ai ſubi la peine.

J'ai toujours ſoutenu par mon travail, mon père, que l'âge & les infirmités accabloient doublement; je me ſuis conduit en bon mari & en bon père, juſqu'à ce que l'amitié me porta à me rendre

caution d'un homme dont la fortune fondit en peu de tems; je tombai moi-même dans la plus affreuſe indigence; enfin, pour me nourrir moi & ma famille, je volai dix-huit pences & je fus pendu.

A peine cette harangue étoit-elle finie, que la porte s'ouvrit.

Minos le fit entrer, & même lui donna en paſſant un petit coup ſur la joue, comme pour lui marquer ſon affection.

Parut alors une troupe d'eſprits qui déclarèrent qu'ils avoient tous les mêmes raiſons à dire, & que leur conducteur parleroit pour eux.

Nous avons tous été tués, dit-il en effet, comme de braves guerriers pour le ſervice de notre patrie.

Minos, à ces mots, parut diſpoſé à les recevoir; mais il demanda qui avoit été l'auteur de la guerre, qu'il falloit préparer pour lui l'entrée de la porte de l'abîme. Nous avons attaqué, nous nous ſommes battus, répliqua l'orateur de la troupe; nous avons envahi les états de l'ennemi, nous y avons pillé & brûlé pluſieurs villes. Et qui eſt-ce qui vous a porté à ces grandes actions, demanda Minos?

L'ordre de celui qui nous payoit, répliqua-t-il; un ſoldat ne connoît pas d'autres principes: nous exécutons ce qui nous eſt ordonné, autrement

nous ſerions le mépris de l'armée, & nous ne mériterions pas notre ſolde. Vous êtes en effet de braves gens, reprit le juge infernal; mais obéiſſez maintenant à mes ordres, & retournez-vous-en dans l'autre monde; que feroient ici d'auſſi braves gens? Il n'y a point de villes à piller ni à brûler. Suivez un peu plus à l'avenir la vérité dans vos paroles, & n'appelez point la dévaſtation des autres états, ſervice de votre patrie.

Comment, répliqua le conducteur en colère, vous m'accuſez de dire un menſonge? En même tems il s'efforçoit d'entrer; mais la garde de Minos le repouſſa auſſitôt, & ces hommes courageux prirent promptement la fuite dans l'autre monde.

Quatre eſprits repréſentèrent enſuite qu'ils éroient morts dans l'indigence, de faim & de froid, ſavoir le père, la mère & deux enfans, qu'ils avoient mené toujours une vie réglée, honnête & fort laborieuſe, mais que les maladies les avoient mis hors d'état de travailler. Tout cela eſt vrai, s'écria un reſpectable eſprit; je ſais les circonſtances de leur vie, ces pauvres gens étoient de ma paroiſſe. Vous êtes apparemment un curé, lui dit Minos, & ſans doute vous étiez à votre aiſe? Pas tout-à-fait dans les commencemens; j'étois dans une honnête aiſance, répondit l'eſprit, mais j'obtins bientôt après une cure très-conſidérable.

Cela eſt bien, dit Minos, laiſſez paſſer ces pauvres gens.

A ce propos, le curé ſe mit avec confiance à leur tête, comme pour les conduire. Arrête! s'écria Minos, en le tirant par la manche; doucement, monſieur le docteur, il faut que vous faſſiez encore un petit tour dans le monde; on ne laiſſe point entrer ici d'homme qui ait vu ſans pitié mourir d'autres hommes.

On vit alors une figure diſtinguée, qui, ſe préſentant à Minos comme un excellent patriote, commença par débiter un beau diſcours qui rouloit ſur ces deux points importans; l'amour du bien public & la liberté de la patrie.

Minos témoigna beaucoup d'eſtime à notre orateur, & en même tems ordonna d'ouvrir la porte.

Le patriote, non content de cette faveur & tourmenté par la démangeaiſon de diſcourir, ajouta qu'ayant exercé un emploi, il s'étoit conduit en honnête homme; car, comme il avoit été obligé d'entrer dans les vues de la cour, il avoit profité de cette circonſtance pour avoir ſoin de ſes amis, & pour leur procurer des places.

Attendez un inſtant, monſieur le patriote, reprit Minos; je fais réflexion que ce ſeroit un deuil trop douloureux pour votre patrie, que de perdre

un homme auſſi adroit & auſſi zélé que vous; ainſi je vous conſeille d'y retourner. Je me perſuade que vous ne vous en defendrez pas, & que vous ſerez très-empreſſé d'immoler votre propre félicité au bien public.

Le patriote ſouriant, prit ce propos pour une raillerie, & voulut entrer; mais le juge le retint, & perſiſta dans ſon arrêt. Et comme le patriote continuoit toujours à refuſer d'obéir, la garde le fit retourner par force.

Enſuite parut un eſprit, pour lequel la porte s'ouvrit, avant qu'il eût dit un ſeul mot. J'entendis que chacun ſe diſoit à l'oreille : c'eſt notre défunt lord Mayor.

Comme nous étions ſur le point de paroître devant Minos, nous fûmes devancés par une belle dame, dont la démarche majeſtueuſe attiroit les regards de tous les aſſiſtans qui ſe rangeoient pour lui faire place. Nous-mêmes, frappés par le coup d'œil fier que lançoit de part & d'autre cette femme, que nous prenions au moins pour une princeſſe, nous nous ſerrâmes autant qu'il fut poſſible, crainte de la gêner dans ſon paſſage; & par forme de remercîment, elle nous honora d'une inclination de tête, qu'elle nous lança rapidement par-deſſus ſon épaule, avec un regard de protection.

Je m'empreſſai de ſuivre notre princeſſe pour entendre ſa harangue, imaginant qu'il devoit y

être queſtion du ſort d'un peuple nombreux, & de quelque vaſte empire.

Eh bien! madame, lui dit Minos, ſans attendre la fin de la révérence qu'elle faiſoit lentement, qui êtes-vous, quelle eſt votre vie?

Monſeigneur! reprit-elle, je m'appelle Nolliters. Je reçus avec la vie quelques attraits & un caractère élevé. Melpomène & Terpſichore me douèrent auſſi de quelques-uns de leurs talens; mais mon goût pour la volupté & mon zèle à la rechercher, firent ma paſſion dominante.

Mes parens me voyant d'auſſi heureuſes diſpoſitions, me firent entrer à l'âge de huit ans, dans une troupe de comédiens de province, qui jouoient des tragédies françaiſes dans des jeux de paume. Mon enfance fut de très-courte durée; mais je ne me ſouviens pas bien à quel âge elle ceſſa, ni quel fut celui qui m'enleva mon innocence. Ce qui eſt certain, c'eſt que comme ma mère & mon beau-père, car pour mon véritable père, je ne le connus jamais, ne ſavoient exactement que végéter dans l'oiſiveté; je pouvois à peine ſuffire à leur entretien & au mien, quelque multipliés que fuſſent mes talens, & quelque fréquent uſage que j'en fiſſe. Hélas! ſi mes travaux redoublés les mettoient à l'abri de la misère, je ne pus les garantir des atteintes mortelles d'une ennemie plus cruelle, qui les perſécutoit depuis long-tems.

Ils rendirent l'eſprit entre mes bras, à peu de mois de diſtance l'un de l'autre, & l'on m'apprit qu'ils étoient morts comme notre grand François Premier. Je voulus prendre des informations ſur cette maladie qui m'étoit alors inconnue. On me fit ſon hiſtoire; je reconnus que c'étoit la plus terrible que pût redouter une prêtreſſe de Vénus dont j'avois adopté le rôle.

La vivacité de mes regrets me fit répandre en malédictions ſur le voyage de Colomb, ſur la découverte de l'Amérique; & ce fut-là le tribut que je payai à la mort de ma mère.

J'étois maîtreſſe de mon ſort; j'avois dix-huit ans; je manquois de fortune, mais non pas d'agrémens. Une vieille comédienne eut la bonté de me conſeiller de me rendre à Paris, dès que mon engagement ſeroit expiré, & elle s'offrit même de m'y ſervir de mère. Sa propoſition fut acceptée; nous arrivons, & deux jours après je fus honorée de la viſite d'un duc, qui, ſans m'avoir vue qu'un inſtant, jura qu'il m'aimoit paſſionnément, & que j'étois faite pour être adorée.

Je fus logée convenablement, & je débutai ſur le théâtre de cette capitale avec un ſuccès brillant. J'eus cependant beſoin de tout le crédit de mon duc pour me ſoutenir contre la cabale de mes confrères & contre l'intrigue de leurs femmes qui ne portoient pas moins envie à mes

petits appas, qu'aux talens de toute eſpèce dont on diſoit que j'étois douée. A la ſatisfaction du public, & pour l'honneur de la ſcène, je fus admiſe au rang fortuné d'actrice, malgré les ſifflets de la couliſſe, & malgré les anecdotes ſecrètes que la calomnie répandoit au foyer.

Mon caractère majeſtueux, mes talens éminens, & la faveur de mon amant m'eurent bientôt portée au premier rang. Comme chargée des rôles de princeſſe au théâtre, je devins auſſi la ſouveraine à l'aſſemblée de ma troupe. Ma voix avoit la prépondérance, & ma volonté dirigeoit tout.

Mon antichambre étoit continuellement remplie de jeunes poëtes qui vouloient ſe faire jouer, & d'anciens, qui demandoient à être repris; mais à parler vrai, je les jouois les uns & les autres. Je ne ſortois des bras de Melpomène, que pour me jeter dans ceux de l'amour; je ne me conduiſois que par les conſeils d'un jeune colonel que j'avois donné au duc pour adjoint, & qui joignoit les forces d'Hercule à tout l'eſprit d'Apollon. Ah! monſeigneur, il ne m'eſt pas poſſible de vous exprimer le nombre, de vous peindre la douceur des momens délicieux que j'ai paſſés avec mon colonel! O ſort barbare! la gloire l'avoit obligé de me quitter pour faire une campagne à la tête de ſon corps: Mars ſacrifia cette victime que je deſtinois à Vénus.

Dans le premier mouvement de la douleur accablante que me cauſa cette mort, je jurai de me retirer à la campagne, pour y finir mes jours dans les regrets. Mais dès le lendemain cette réſolution s'évanouit. Je ſentis que mon cœur n'étoit pas fait pour avoir du fiel contre l'amour. Je me preſſai donc de chercher de nouvelles conſolations. Parmi la foule qui ſe préſentoit, je choiſis trois jeunes gens de famille pour ſervir de vicaires à mon duc. L'un étoit mouſquetaire, âgé de dix-huit ans; le ſecond plus mûr, étoit deſtiné à une grande charge de magiſtrature; & le troiſième, homme fait, étoit déjà pourvu de la ſurvivance & de l'exercice d'un riche financier. Ce fut un trait de modeſtie, autant que de diſcernement, de me borner à trois amis; car plus d'une de mes ſemblables en avoit juſqu'à ſix, & trouvoit encore bien du vide dans ſes momens. Mon choix toujours dirigé par la réflexion, ne m'expoſa jamais à de pareils inconvéniens.

Il ſeroit trop long, monſeigneur, de vous faire l'hiſtoire de toutes les affaires que j'eus avec différens perſonnages qui ſe ſuccédoient annuellement par terne, & quelquefois même par ſonnez. Mon duc m'abandonna : ſon ſucceſſeur fit ma fortune; & dès-lors n'ayant plus à craindre de revers, je me plongeai tout-à-fait dans le torrent des plaiſirs. Je ne dois pas vous cacher que j'eus ſouvent des

reproches amers à eſſuyer de la part de quelques jeunes gens qui m'accuſoient de trop reſſembler à ma mère. Quoi qu'il en ſoit, moitié par raiſon, moitié par complaiſance pour le genre maſculin, je pris la réſolution d'extirper la racine d'une maladie ſi funeſte à mes goûts. Hélas! je ne fus pas heureuſe avec mes médecins.

Un jour que dans un rôle de princeſſe, j'avois mis tout l'emportement, & toutes les fureurs d'une amante jalouſe & délaiſſée; je tombai en foibleſſe, & dès ce moment je reſtai dans un état de débilité qui me permettoit à peine l'uſage de mes facultés corporelles, & auquel tout l'art de la médecine ne put rien changer. Ma ſanté reſta languiſſante; mais mes talens devenoient d'autant plus agréables au public, qu'il les voyoit plus rarement. Je ne me montrois plus, que la ſalle ne retentît d'acclamations & d'applaudiſſemens, avant que j'euſſe parlé.

Enfin, un jour qu'à une répétition je rendois mal le rôle d'une reine déſeſpérée de la perte de ſon fils, l'auteur de la pièce eut l'inſolence de me faire des menaces, qu'il n'auroit dû faire qu'à des valets de théâtre. Il avoit cependant bien tort; car j'étois ſi pénétrée de mon rôle, qu'imaginant être la ſouveraine que je repréſentois, mon indignation s'alluma par ſes propos indécens, & je lui appliquai un ſoufflet. Auſſitôt il tire ſon

épée, mais je m'enfuis, & je me ſauvai dans les détours des couliſſes. La frayeur que me cauſa cette ſcène, occaſionna chez moi une telle révolution, que la fièvre ſe joignant aux maux anciens qui me rongeoient ſourdement, je ſuccombai en huit jours; & c'eſt, monſeigneur, ce qui me procure l'honneur de vous faire ma révérence. Vous êtes trop juſte, pour diſconvenir que je ne doive être admiſe au rang des ames fortunées. Doucement, mademoiſelle, reprit Minos: Vous n'avez point, il eſt vrai, commis de crimes qui méritent le gouffre éternel; mais vous avez ruiné des vieux, vous avez empoiſonné des jeunes; vous avez trompé les uns & les autres, & vous avez eſſentiellement bleſſé la bienſéance qui convient à votre ſexe; on n'a pas beſoin de mauvais exemples dans l'Eliſée. *Retournez dans le monde*; reprenez votre état, & comptez que, ſi vous pouvez avoir de bonnes mœurs, l'Eliſée vous ſera ſûrement ouvert.

Enfin vint le jour de notre compagnie. Le joli eſprit féminin, dont j'ai fait mention avec une eſtime ſi diſtinguée, ne trouva point de difficulté; mais notre dame ſérieuſe fut renvoyée; Minos déclara que dans tout l'Eliſée il n'y avoit pas une ſeule femme prude ni bigote.

Auſſitôt le juge ſe tourna vers moi, & j'avoue franchement que je déſeſpérois de bien me tirer d'un examen rigoureux.

Je confeſſai ſans détour, que dans ma jeuneſſe j'avois été un peu trop adonné aux femmes & au vin; mais que de ma vie je n'avois jamais offenſé perſonne, ni négligé une ſeule occaſion de faire du bien; qu'à la vérité, je ne pouvois me glorifier d'avoir fait des efforts pour pratiquer la vertu, mais que j'avois toujours eu une humanité générale, & quelque amitié particulière. J'allois continuer, lorſque Minos m'ordonna d'entrer, & de ne pas m'arrêter plus long-tems au récit de mes propres vertus.

Je ne tardai pas à ſuivre mon aimable compagne: je l'embraſſai avec toute la délicateſſe d'une intelligence aérienne, & avec cette innocence qui n'eſt plus qu'aux champs Eliſées. Elle me rendit mes embraſſemens ſans ſcrupule. Nous nous félicitions mutuellement d'être parvenus dans ces contrées délicieuſes, dont la beauté ne ſauroit être ni conçue par l'imagination la plus riante, ni repréſentée par le pinceau du plus grand maître.

CHAPITRE VIII.

Premières Aventures de l'auteur, après ſon arrivée aux Éliſées.

NOUS voyageâmes par une agréable forêt d'orangers, où je vis pluſieurs eſprits, que je connoiſſois tous, & dont je fus auſſitôt reconnu : car dans ce ſéjour céleſte, il ſuffit de ſe voir pour ſe connoître.

Bientôt après je rencontrai ma petite-fille, que j'avois perdue depuis quelques années. Pourrois-je trouver des expreſſions propres à décrire la joie raviſſante qui ſaiſit nos ſens ? Nous nous baiſions avec tranſport ; nous verſions des larmes de tendreſſe ; la vivacité des ſentimens que nous éprouvions, les efforts avec leſquels nous nous preſſions mutuellement l'un contre l'autre, nous ôtoient toute autre faculté ; j'aſſurai que pendant une demi-année au moins que nous reſtâmes enſemble, s'il eſt poſſible de meſurer le tems dans un lieu de délices, nous ne ſentîmes que notre amour.

Je continuai ma route enſuite, & le premier eſprit avec lequel j'entrai en converſation, étoit Léonidas de Sparte. Je lui racontai qu'un de nos

plus fameux poëtes lui avoit rendu des honneurs particuliers ; il répondit ſimplement, qu'il lui en étoit très-obligé.

Une muſique excellente ſe fit alors entendre de notre côté ; une voix des plus belles chantoit un *duo*, accompagnée par un violon qui me parut ſurpaſſer Gaffarelli & Piantanida. Je reconnus que ce muſicien raviſſant & cette divine Chanteuſe étoient Orphée & Sapho.

Le bon-homme Homère aſſiſtoit à ce concert ; & madame Dacier étoit aſſiſe ſur ſes genoux.

Il me demanda d'abord des nouvelles de M. Pope, & marqua un vif deſir de le voir. J'ai lu, me dit-il, ſa traduction de l'Iliade, & en honneur, elle m'a ſatisfait autant que l'original même a pu ſatisfaire quelques autres lecteurs. Je ne pus m'empêcher de lui demander, s'il avoit en effet exécuté ce poëme par chants détachés, & s'il avoit chanté ces différens morceaux par toute la Grèce, ainſi que les hiſtoriens l'ont raconté Il ſourit à cette queſtion : trouvez-vous, me répondit-il, de l'ordre & une ſuite dans mon poëme ? Dans ce cas, vous pouvez très-facilement réſoudre vous-même cette queſtion.

Je le priai de me dire quelle étoit celle des différentes villes qui ſe diſputoient l'honneur d'être ſa patrie, qui avoit raiſon. En vérité, je ne ſaurois le décider moi-même, me répondit-il.

Virgile s'approcha de nous avec le ſieur Addiſſon, & me pria de lui dire combien il s'étoit fait de traductions de ſon Enéïde, dans ces dernières années ? Quatre ou cinq, répondis-je, mais je ne ſaurois m'en ſouvenir, n'ayant lu que la traduction du docteur Trapp. En effet, repliqua-t-il, cet ouvrage eſt aſſez ſingulier.

J'appris en même tems au chantre de Didon, que M. Warburton avoit découvert les myſtères éleuſiniques dans ſon Enéïde. Quels myſtères ? demande Addiſſon. Les myſtères d'Eleuſine, répondit Virgile, dont j'ai fait la deſcription dans mon ſixième livre. Comment, répliqua Addiſſon, vous ne m'en avez rien dit depuis que nous nous connoiſſons ? J'ai cru, dit Virgile, que cela n'étoit pas néceſſaire pour un homme de votre ſavoir, qui m'a ſouvent aſſuré qu'il m'entendoit très-bien par-tout.

Il me parut que notre critique perdit un peu de ſon aſſiette, & ſe troubla ; il ſe tourna vers un eſprit gaillard, un certain Dick Steele. Celui-ci d'abord l'embraſſa, & lui jura qu'il étoit un des plus grands hommes de ſon tems. Je ne puis, continua Steele, refuſer d'avouer que mes propres ouvrages ſont effacés par les vôtres.

Ce propos flatteur ramena la ſérénité ſur le front de M. Addiſſon, qui d'un air riant frappa ſur l'épaule de Steele, en lui diſant avec beaucoup

de ſatisfaction, vous avez raiſon, mon cher monſieur.

J'apperçus enſuite Schakeſpear, au milieu de Bettertons & de Booth; il jugeoit une diſpute que ces deux meſſieurs avoient eue au ſujet de l'endroit d'une de ſes ſtrophes, où il falloit mettre un accent.

Cette diſpute continua même en ma préſence, avec une ardeur que je ne croyois pas trouver dans l'Elyſée; mais l'expérience m'apprit que chaque ame y conſerve le caractère qu'elle avoit dans le monde terreſtre, & que c'eſt même ce caractère qui fait l'eſſence de l'ame.

La ſtrophe qui cauſoit la conteſtation, ſe trouve dans l'Othello, du tragique Anglois, &, ſuivant Bettertons, il felloit lire:

(Put out the light, and then put out the light (1).

Booth au contraire vouloit qu'on s'exprimât ainſi;

Put out the light, and then put out the light;

& que l'accent devoit tomber ſur le dernier *le*.

(1) C'eſt-à-dire, éteins la lumière, & alors éteins la lumière. C'eſt un des fades jeux de mots, dont Schakeſpear eſt rempli. Il prétend dire par-là, éteins la lumière, & enſuite meurs.

Je

Je ne pouvois me retenir de découvrir ma conjecture, qu'on devoit dire peut-être :

Put out the light, and then put out they light (1).

Un autre avoit un autre ſentiment, & vouloit lire :

Put out the light, and then put out thee light (2);

de ſorte que *light* devient le vocatif.

Un autre vouloit changer le dernier mot, & lire :

Put out the light, and then put they ſight.

Mais Bettertons diſoit; ſi on altère le texte, je ne vois pas pourquoi on ne pourroit pas changer auſſi-bien un mot entier, qu'une ſyllabe, & lire plutôt :

Put out they eyes (3).

Enfin tous s'accordèrent à remettre la déciſion à M. Schakeſpear lui-même, qui s'énonça de la manière ſuivante. En vérité, meſſieurs, il y a ſi long-tems que j'ai écrit ces lignes, que j'ai oublié moi-même quelle étoit alors ma penſée; & ſi j'euſſe pu prévoir qu'on barbouilleroit tant de pa-

(1) C'eſt-à-dire, éteins ta lumière.

(2) C'eſt-à-dire, éteins toi-même, ô lumière!

(3) C'eſt-à-dire, & alors creve-toi les yeux.

pier, pour un ſujet auſſi ridicule qu'indifférent; je me ſerois certainement abſtenu tout-à-fait de les écrire; car je remarque, que ſi une des façons nouvelles de lire ce paſſage, rend ma penſée, il me fait fort peu d'honneur.

On le queſtionna encore ſur différens autres paſſages douteux de ſes œuvres; mais il ne voulut rien décider; il dit ſeulement: que ſi ce que M. Théobald avoit écrit en ſa faveur, n'étoit pas ſuffiſant, il avoit paru trois ou quatre nouvelles éditions de ſes drames, dans leſquelles chacun pouvoit ſe ſatisfaire à ſon choix. Au reſte, ajouta-t-il, je ne trouve rien de ſi inſipide, que de s'occuper ſérieuſement à découvrir dans un ouvrage des beautés cachées même à ſon auteur.

Les véritables beautés ſont celles qui ſont claires, & qui frappent tout le monde. L'on peut aſſurer que toutes les fois qu'un paſſage eſt ſuſceptible de deux interprétations & qu'il prête également à deux conjectures, c'eſt une certitude que le paſſage & les explications ne valent rien.

De ſes œuvres, la converſation paſſa ſur ſon épitaphe, ce qui le fit rire de tout ſon cœur; puis ſe tournant vers Milton: Frère, lui dit-il, en vérité on a raſſemblé ici une couple de poëtes qui ſont au mieux aſſortis; on auroit eu regret de les avoir invités à la même table pendant leur vie. Cela eſt certain, répondit Milton, à moins

que nous n'euſſions eu alors auſſi peu d'appétit, que nous en avons actuellement.

CHAPITRE IX.

Autres aventures de l'Élifée.

ARRIVA dans le moment une troupe d'eſprits, que je reconnus pour être tous ces héros, qui doivent leur immortalité aux poëtes, & qui venoient leur témoigner leur reconnoiſſance.

Achille & Ulyſſe s'adreſſoient à Homère; Enée & Jules-Céſar à Virgile; Adam s'approcha de Milton.

Ce dernier m'excita à dire à Dryden à l'oreille, il me ſemble qu'il n'y auroit pas de mal, que le diable témoignât ſa reconnoiſſance, ainſi qu'autrefois.

Je crois, répondit Dryden, que le diable conduiſoit ma plume, lorſque j'écrivis ſon panégyrique.

Parmi pluſieurs perſonnages qui s'approchoient de Schakeſpear, pour lui marquer leurs obligations, Henri V ſe diſtinguoit principalement.

Tandis que je conſidérois ce monarque, accourut à moi un très-petit eſprit, qui, tout en me ſecouant amicalement la main, me dit qu'il étoit

Thomas Thumb. Je lui marquai beaucoup de satisfaction de le rencontrer; je ne pus en même tems m'empêcher de parler avec indignation des historiens qui avoient rapporté que sa taille n'alloit tout au plus qu'à une palme de hauteur, puisque je pouvois juger au premier coup d'œil, qu'il avoit un pied & demi complet de circuit, & même, comme il le disoit lui-même, la trente-septième partie d'un pouce de plus. On voit conséquemment qu'il étoit encore moins petit que quelques petits-maîtres distingués de notre tems.

Je le questionnai pour savoir la vérité de certaines aventures qu'on raconte de lui; par exemple, celle du *pudding*, celle de la vache. Quant à la première aventure, me dit-il, elle est entiérement de l'invention de quelque honnête romancier, & ne mérite pas plus d'attention que les billevesées ordinaires de ces messieurs.

A l'égard de la vache, je ne crois pas avoir mérité de honte, pour avoir été dévoré par cet animal, puisque je l'ai été par surprise; & certainement si j'avois eu quelque arme à la main, la vache auroit plutôt avalé le diable, que moi. Il proféra ces dernières paroles avec tant de vivacité, & me parut en même tems être si animé, que j'aurois beaucoup craint pour sa santé, si je n'eusse tourné la conversation sur les géans. Il m'assura qu'il étoit si peu vrai qu'il en eût tué quelques-

uns, qu'au contraire, de toute ſa vie, il n'en avoit apperçu aucun; qu'il y avoit apparence qu'on lui avoit fait honneur des faits & geſtes, qui n'appartenoient qu'à Jack, l'étrangleur des géans, qu'il connoiſſoit bien, & qui méritoit d'être regardé comme le héros qui avoit exterminé toute la race géante.

Je le contredis ſur cette dernière circonſtance, en lui racontant que j'avois vu moi-même un géant monſtrueux & apprivoiſé, qui avoit paſſé un hyver entier à Londres, pour ſes affaires, & que des intérêts de famille avoient enſuite rappelé en Suede, ſa patrie.

J'apperçus en cet inſtant un eſprit qui s'appuyoit ſur les épaules d'un autre, & qui obſervoit les aſtres. Je m'arrêtai pour l'examiner, & je reconnus que le premier étoit Olivier Cromwel, & l'autre Charles-Martel.

Je dois convenir que je fus fort étonné de trouver ici Cromwel; puiſque ma grand'mère m'avoit aſſuré que le diable l'avoit emporté dans un orage. Il me jura ſur ſon honneur, que rien n'étoit plus faux que ce conte. Il m'avoua cependant qu'il avoit eu beaucoup de peine à échapper au gouffre éternel, & que ſi la première moitié de ſa vie n'avoit pas été meilleure que la dernière, il y auroit été certainement précipité; mais qu'il en avoit été quitte pour retourner quelque tems dans

le bas monde. J'y ſuis rentré, ajouta-t-il, le jour même du couronnement ſolemnel de Charles II, & je fus membre d'une famille qui avoit conſumé des biens conſidérables au ſervice de ce prince, ſans recevoir d'autre récompenſe que celle qu'on reçoit ordinairement de meſſieurs les princes.

Lorſque j'eus atteint ma ſeizième année, mon père me procura un petit emploi militaire, que j'exerçai ſans aucun avancement, pendant tout le règne de ce roi, & de ſon frère.

Après la révolution qui renverſa mon maître de ſon trône, je ſuivis fidèlement ſa fortune, & la récompenſe de mes ſervices fut une bleſſure dangereuſe que je reçus à la bataille ſur la Boyne, où je combattis comme un ſimple ſoldat.

Après mon rétabliſſement, je me rendis à Paris auprès de cet infortuné roi, & je tombai dans un état ſi miſérable, que, pour nourrir une femme & ſept enfans, je fus contraint de prendre la place de décroteur & moucheur de chandelles à l'Opéra. Après avoir paſſé quelques années dans ce malheureux état, je mourus une ſeconde fois d'inquiétude & de misère.

Je me préſentai devant Minos, qui par pitié du malheur que j'avois ſouffert pour l'amour d'une famille dont j'avois autrefois été le plus cruel ennemi, m'accorda l'entrée de l'Eliſée.

La curioſité me porta à lui demander s'il avoit

eu réellement des velléïtés pour la couronne? Pas autrement, répondit-il en ſouriant, mes deſirs pour le ſceptre n'étoient pas plus grands que ceux qu'un eccléſiaſtique a pour la mître, lorſqu'il chante, *nolo epiſcopari.*

Il parut, au reſte, répondre à cette queſtion avec beaucoup de mépris, & auſſitôt s'éloigna de moi.

Un eſprit d'un air reſpectable frappa mes regards; c'étoit Livius, hiſtorien Romain. Alexandre le Grand, qui venoit d'arriver du palais de la Mort, paſſa devant nous avec une mine fâchée: l'hiſtorien s'en apperçut, & cria au prince Macédonien, vous avez bien ſujet d'être de mauvaiſe humeur; car il eſt ſûr que vos héros, qui ont vaincu tous ces eſclaves Aſiatiques, ſe ſeroient mal tirés d'affaires avec les Romains. Nous regrettâmes enſuite entre nous la perte d'une grande partie de ſon hiſtoire, & il prit occaſion de vanter la belle collection des œuvres de M. Hooke, qu'il préféra à toute autre.

Comme j'oppoſois les œuvres d'Echard à ſon opinion, il rendit un ſon aigu ſemblable au ſifflement d'une fuſée qui fend les airs, & voulut ſe retirer; mais je l'arrêtai, & je le priai de vouloir bien me dire auparavant s'il avoit été réellement ſuperſtitieux, comme je l'avois toujours cru, juſqu'à ce que Leibnitz m'eût informé du con-

traire. Leibnitz, reprit-il d'un ton dédaigneux, ce Leibnitz avec ſes monades, me connoîtroit-il donc mieux que moi-même ? Et dans l'inſtant je me trouvai ſeul.

CHAPITRE X.

Étonnement de l'auteur de trouver Julien l'Apoſtat aux Éliſées. Julien l'en fait revenir par le récit de la manière dont il a acquis cette félicité. Aventure de ce prince dans la condition d'eſclave.

COMME Livius me quittoit, je l'entendis qui ſaluoit un autre eſprit, qu'il appeloit Julien l'Apoſtat.

J'en treſſaillis de frayeur, car j'avois toujours cru fermement que perſonne n'avoit plus juſtement mérité les flammes éternelles. Ma frayeur ſe diſſipa pourtant un peu, lorſque j'appris que ce Julien & l'archevêque Latimer, étoient la même perſonne.

Il me raconta qu'on avoit débité beaucoup de fauſſetés ſur ſa première apparition dans le monde, où cependant il n'avoit pas été auſſi méchant homme qu'on l'avoit univerſellement dépeint.

Avec tout cela, me dit-il, on ne voulut pas m'admettre ici la première fois. J'ai été obligé de faire pluſieurs voyages ſur terre.

J'y ai ſucceſſivement repréſenté la perſonne d'un eſclave, d'un juif, d'un général, de mon propre héritier, d'un charpentier, d'un petit-maître, d'un moine, d'un mauvais ménétrier, d'un ſage, d'un roi, d'un bouffon, d'un mendiant, d'un prince, d'un homme d'état, d'un ſoldat, d'un tailleur, d'un échevin, d'un poëte, d'un chevalier, d'un maître de danſe & d'un archevêque. Enfin tous ces longs tourmens, & ſurtout ma conduite dans le dernier caractère, m'ont mérité la grace d'entrer dans ces heureuſes contrées.

A ce que je conjecture, lui fis-je entendre, tous ces différens caractères ont dû vous occaſionner des aventures qui ne ſeroient pas déſagréables à entendre; ſi vous vous en ſouveniez, & que vous vouluſſiez avoir la complaiſance de me les raconter, je vous en aurois certainement une très-ſincère obligation.

Je me ſouviens très-bien de tout, répondit-il, & je dois vous prévenir qu'il eſt du devoir de tous ceux qui habitent ces lieux de délices, de contribuer chacun de ſon côté aux plaiſirs des autres.

A ces mots, je pris ma fille d'une main, & ma chère compagne de voyage de l'autre & nous nous rendîmes avec Julien au bout d'un parterre

émaillé de toutes ſortes de fleurs, ſous un berceau touffu d'orangers & de citronniers entrelacés de chevrefeuille & de jaſmin.

Je ſuppoſe d'abord, commença-t-il, que vous connoiſſez mes aventures du tems que j'étois revêtu de la pourpre impériale : mais il faut bien vous garder d'ajouter foi à tous les bruits que la poſtérité a débités ſur mon compte ; certains imbécilles les ont ſaiſis avec avidité, & répandus avec empreſſement : ſurtout défiez-vous des préſages ſinguliers que le fanatiſme a inventés pour faire croire que ma mort étoit agréable au ciel, & néceſſaire au bonheur de la terre. Tous ces contes abſurdes & populaires, ne méritent pas que je m'arrête à les réfuter. Si les hiſtoriens ont regardé l'hiſtoire de ma vie & de ma mort, comme une occaſion de faire briller leur imagination, & d'amuſer des ſots par des ſottiſes, je leur laiſſe leur ignorance, & je n'envie point le plaiſir qu'ils y ont pu trouver.

Après être deſcendu du trône dans l'empire des morts, je retournai donc dans le monde, & je tombai à Laodicée en Syrie, dans une famille romaine, d'un état honnête, mais non qualifiée.

J'étois d'un caractère vif & turbulent ; j'abandonnai ma famille à l'âge de dix-ſept ans, pour me rendre à Conſtantinople, où je ſéjournai juſqu'à ce que le déſir de voyager me conduiſit en

Thrace, peu après que l'empereur Valens eût reçu les Goths dans ces contrées.

Là je vis & j'aimai une beauté gothique, femme d'un certain chef des Goths, nommé Roderic.

Le cas particulier que j'ai toujours fait du beau ſexe, me porte à cacher ſon nom aujourd'hui, parce que ſa conduite envers moi ne prouve pas un cœur excellent, & parce qu'elle m'a paru toujours mépriſer cette vertu ſévère qui réſiſte à la ſéduction, & très-éloignée de cet attachement qu'une honnête femme doit à un amant malheureux pour elle-même.

Je devins donc ſi paſſionné pour madame Roderic, que je ne trouvai point d'autre moyen de me ſatisfaire, que de me vendre en qualité d'eſclave à ſon mari.

Il étoit d'une nation qui connoiſſoit peu la jalouſie; il me préſenta donc à ſa femme par une raiſon qui eût retenu un jaloux, c'eſt-à-dire, parce que j'étois un jeune homme bien fait.

Je ne fus pas long-tems ſans remarquer quelques petites circonſtances qui flattoient mes deſirs, & la ſuite ne fit que fortifier le germe de mon eſpérance.

Je m'apperçus très-bien que je ne déplaiſois pas à madame Roderic, & qu'elle recevoit mes ſoins avec complaiſance; lorſque ſes yeux rencontroient les miens, elle ne les baiſſoit jamais ſans quelque

trouble, & ce trouble n'a sûrement jamais lieu lorsque le cœur est innocent & pur.

La considération de mon état m'empêcha longtems de hazarder une attaque en forme; elle me sembloit aussi vouloir observer si sévèrement le *decorum*, que je ne devois pas m'attendre qu'elle blesseroit les loix austères de la bienséance pour me prévenir.

Ma passion éteignit mon respect, & me fit résoudre à courir les risques d'un assaut en régle.

Je profitai de la première absence de mon maître, pour pousser l'ouvrage jusqu'au fort, & j'eus le bonheur de l'emporter d'emblée.

Je dis d'emblée, car la résistance fut réelle, & me parut avoir été mesurée sur ce que prescrit la bienséance.

Elle me menaça plusieurs fois de crier; je lui représentai qu'elle s'épuiseroit inutilement, puisque personne ne pouvoit l'entendre; apparemment que je la persuadai, car elle ne jeta, dans le fait, aucun cri; cependant elle eût certainement été délivrée.

Lorsqu'elle se fut persuadée que sa chasteté avoit été forcée, elle prit son parti, & me permit volontiers de moissonner fréquemment les fruits agréables de ma victoire. Hélas! le sort jaloux de mon bonheur, me fit payer bien cher mes plaisirs.

Un jour que nous nous étions entièrement aban-

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

Il les empoigne et les tire violemment de dessous le lit

donnés aux délices de notre félicité, nous fûmes surpris par le retour imprévu de Roderic, qui arrivant d'abord à l'appartement de sa femme, me laissa à peine le tems de me cacher sous le lit. Le désordre où il la trouva, en auroit certainement fait deviner la cause à tout autre homme moins confiant; mais il parut n'avoir aucun soupçon, & tout se seroit très-bien passé, si par une malice de la fortune, il n'avoit découvert mes jambes qui n'étoient point assez cachées. Il les empoigne, & me tire violemment de dessous le lit; se tournant ensuite vers sa femme avec un œil furieux, il porta la main sur un poignard qu'il avoit au côté. Je crois qu'elle alloit être immolée à sa jalousie, si je ne l'eusse assuré qu'elle étoit absolument innocente, & si je n'eusse protesté que j'étois seul le coupable, dont toutefois le crime n'avoit encore consisté que dans la mauvaise intention.

Elle appuya si bien ce que je disois, qu'il reconnut son innocence.

En revanche, sa fureur se tourna sur moi; il me menaça de toutes sortes de tourmens.

Soit frayeur, soit finesse, la bonne femme n'osoit employer aucune raison pour le dissuader de l'exécution des menaces qu'il me faisoit; peut-être le moindre chagrin qu'elle auroit fait paroître à mon sujet, auroit excité la jalousie de son mari, &

l'auroit porté à quelque choſe de funeſte contre elle-même.

Après un moment de réflexion, Roderic me déclara qu'il avoit trouvé une punition proportionnée à mes deſſeins criminels, qui me garantiroit en même-tems de toute tentation de pareille eſpèce.

Sa cruelle réſolution fut auſſitôt exécutée; l'on me rendit indigne de porter le nom d'homme.

Etant donc hors d'état de l'offenſer, ni aucun autre mari, Roderic n'eut point de ſcrupule à me laiſſer davantage dans ſa maiſon. Mais ſa femme qui avoit été la cauſe de mon malheur, ne m'accorda, depuis ce tems, pas un regard favorable; elle dédaigna de me conſoler par un ſeul mot gracieux. Elle fit pire encore, car s'étant fait un grand échange d'eſclaves contre des chiens, entre les Romains & les Goths, cette bonne dame eut la bonté de me troquer contre le petit chien d'une veuve romaine, à qui elle donna encore en retour une ſomme conſidérable.

Je reſtai ſept ans au ſervice de cette veuve, & je fus très-maltraité pendant tous ce tems. Je travaillois continuellement, ſans recevoir d'autre marque de reconnoiſſance que des coups de bâton, appliqués par une groſſe ſervante, qui ne m'appeloit jamais autrement que l'animal. Tous les efforts que je faiſois pour plaire, tous les ſoins officieux que je m'empreſſois de rendre, étoient inutiles; ni la

veuve, ni ſes femmes, ne vouloient manger de ce que j'avois touché, & diſoient que j'étois attaqué de la peſte.

Je ne vous ferai pas un plus long récit des mauvais traitemens que j'eus à eſſuyer; vous ne pouvez en imaginer, ni en trop grand nombre, ni d'aucune eſpèce que je n'aie ſoufferts dans cette maiſon romaine.

Un prêtre payen m'obtint enfin en préſent de cette veuve, & la ſcène changea totalement. Autant j'avois eu ſujet de me plaindre de la rigueur de ma condition paſſée, autant j'eus à me féliciter de mon ſort préſent. Je parvins en peu de tems à captiver la faveur de mon maître, au point que les autres eſclaves me rendoient preſque autant de reſpect qu'à lui-même, lorſqu'ils ſe furent apperçus que leurs bons ou mauvais traitemens dépendoient entièrement de moi.

Je devins le confident même du prêtre : je fus le dépoſitaire de ſes plus grands ſecrets, & le complice de ſes fourberies.

C'étoit avec mon ſecours qu'il emportoit ſecrètement pendant la nuit, les ſacrifices des autels, & le peuple imbécille imaginoit que les dieux eux-mêmes les mangeoient; chaque jour étoit un feſtin; les mets les plus exquis, les plus flatteurs, ne nous manquoient jamais.

Une intelligence si particulière entre un prêtre payen & un esclave chrétien, aura peut-être de quoi vous surprendre; mais mon maître qui connoissoit toutes les intentions des dieux, avec lesquels, à ce qu'il me disoit, il avoit l'honneur de converser souvent, m'assura qu'ils ne blâmoient jamais des hommes de vivre en frères avec d'autres hommes, quand bien même ils auroient des opinions différentes.

Cette heureuse vie dura quatre ans, & fut terminée par la mort de mon maître, dont l'intempérance & la gourmandise abrégèrent les jours.

Je passai ensuite au service d'un homme, dont le caractère étoit bien différent, c'étoit saint Chrysostôme. Au lieu d'alimens succulens & recherchés, il me nourrissoit de belles paroles qui rempliſſoient les oreilles d'excellentes vérités, mais qui laissoient l'estomac très-vide.

Bien loin d'être à portée d'acquérir de l'embonpoint, par la pratique des règles d'une cuisine délicate, je n'appris que des recettes d'hermite, & je n'entendis parler que de mortifications & de pénitences. Je vous avoue que je fus tellement édifié de tout cela, qu'en peu de mois je ressemblois à un squelette. Cependant l'habitude de ce régime me fit bien, au bout de quelque tems, surtout, lorsque mes passions eurent plié sous les principes austères

auſtères de mon ſaint, leſquels, à ce qu'il m'aſſuroit, devoient me procurer une prochaine récompenſe.

Ce ſaint étoit, au reſte, un homme d'un bon naturel, & je n'en reçus jamais aucun reproche amer, ſi ce n'eſt une ſeule fois que j'avois oublié de mettre ſous le chevet de ſon lit Ariſtophane, qui étoit ſon compagnon de nuit. Il étoit fort entiché de ce poëte grec; ſouvent j'étois obligé de lui lire ſes comédies.

Lorſqu'il ſe rencontroit quelques paſſages trop libres, le ſaint ne pouvoit s'empêcher de ſourire, en diſant, c'eſt dommage que la matière ne ſoit pas auſſi pure que le ſtyle: cependant il étoit ſi amoureux de ces paſſages ſi purs de mots, & ſi impurs de choſes, que je me ſuis vu contraint de les lui lire plus de dix fois. D'ailleurs il paroiſſoit avoir beaucoup d'horreur pour toutes les impuretés.

Au reſte, le caractère de ce bon homme a été différentes fois attaqué par des payens ſes contemporains, qui l'ont accuſé d'avoir du goût pour le ſexe. Mais la manière dédaigneuſe & même mépriſable dont je l'en ai entendu parler pluſieurs fois, ſemble devoir le juſtifier pleinement.

Ce ſaint homme me donna la liberté; je paſſai au ſervice de Timaſius, un des officiers principaux de l'armée impériale. Je réuſſis ſi bien auprès de ce nouveau maître, qu'il me procura un emploi con-

ſidérable dans le militaire; il me fit ſon ami & ſon confident.

Tant de proſpérités me rendirent orgueilleux. Plus il m'accordoit de faveurs, plus je me confirmois dans l'opinion que j'en méritois davantage; plus je devenois inſenſible à ſes bienfaits, que je regardois alors comme des devoirs de ſa part, plutôt que comme des graces.

La fierté de mon ame ne put ſupporter le joug de la reconnoiſſance. Du murmure je paſſai au mécontentement. L'envie ſuccéda, la haine marcha bientôt à ſa ſuite. Je devins l'ennemi ſecret d'un maître, dont j'euſſe été toute ma vie le fidèle domeſtique, s'il m'eût moins accablé de bontés.

Mon rang, ma fortune me firent lier avec un certain Lucilius, créature du premier miniſtre Eutropius, qui l'avoit élevé à la dignité de colonel. Ce Lucilius étoit un homme d'un caractère pervers, ſans ame comme ſans talens, ou du moins il ne poſſédoit que le plus mépriſable de tous, celui d'être habile à tromper & verſé dans toute eſpèce d'artifices.

Imaginant que je pourrois ſervir à l'exécution des vues du premier miniſtre, il commença par ſonder mes principes ſur l'honneur & ſur la probité, qu'il qualifioit de mots vides de ſens & de réalité.

Lorſqu'il ſe fut apperçu que j'entrois dans ſes ſentimens, il me recommanda au miniſtre, comme

un homme utile & capable d'exécuter les deſſeins les plus criminels.

Lucilius me propoſa donc de me préſenter à Eutropius, qu'il me dépeignit comme un homme prévenu en ma faveur par ſa recommandation, & comme un miniſtre éclairé qui ſavoit apprécier le mérite & récompenſer les talens.

Je me rendis volontiers aux propoſitions de mon ami Lucilius, & nous convînmes de nous rendre le ſoir même chez le miniſtre; rien de plus aimable que cet homme d'état. Il me reçut avec cette politeſſe extérieure des cours qui eſt ſi ſéduiſante; il me marqua l'eſtime la plus profonde, dans des termes ſi énergiques, que moi qui ne connoiſſois pas les grandes ſcènes du grand monde, je me tins pour certain qu'Eutropius étoit le protecteur le plus ſincère & le plus déſintéreſſé que je puſſe avoir. Je me ſentois plein de la plus vive reconnoiſſance pour Lucilius, qui m'avoit procuré ce bonheur : la ſuite fera voir combien j'étois neuf avec mes vieux préjugés.

Après ſouper, la converſation tomba ſur la conduite mal-adroite des hommes de mérite, qui prétendoient mériter des bienfaits & des récompenſes de la part des grands, ſans ſe montrer abſolument diſpoſés à tout ſacrifier pour leur ſervice.

Quel cas puis-je faire, dit Eutropius, de la ſcience, de l'eſprit, du courage & de tous les

autres vertus d'un homme, s'il ne m'eſt pas utile? Celui qui manque de tous ces avantages, mais qui prend mes intérêts à cœur, qui eſt dévoué à mes ordres, n'a-t-il pas réellement le plus grand mérite à mes yeux, & ne lui dois-je pas toute ma faveur?

Mes réponſes étoient ſi conformes aux ſentimens du miniſtre & aux vues de ſon favori, qu'ils en devinrent plus hardis.

Après quelques détours encore, on parla de Timaſius, & l'on en parla dans les termes les plus mépriſables : la méchanceté, l'envie & la calomnie ſe mêloient du portrait; les couleurs en furent des plus noires & des plus affreuſes. Moi, j'écoutois tout ſans dire mot, & ſans penſer ſeulement à défendre mon bienfaiteur. Lucilius qui m'obſervoit, jura que Timaſius étoit indigne de vivre, & que dès ce moment il falloit rechercher les occaſions de s'en défaire.

Il pourroit y avoir du danger, reprit Eutropius. A la vérité, Timaſius eſt très-coupable; ſes crimes ſont ſi bien connus de l'empereur, que ſa mort ne manqueroit pas d'être très-agréable à ſa majeſté, & de mériter de ſa part de grandes récompenſes : mais le point de queſtion eſt de ſavoir ſi vous êtes en état de lui rendre ce ſervice important.

Si Lucilius n'eſt pas en état, dis-je avec vivacité, j'y ſuis moi; perſonne n'a de plus juſtes raiſons de ſe charger de cette entrepriſe; car, outre ſes per-

fidies envers mon prince, à qui je dois toute fidélité, il m'a fort offenſé moi-même, en employant, au grand préjudice de l'état, des ſujets infidèles comme lui, & en me préférant des gens qui ne me valoient ſûrement pas.

Il ſeroit ſuperflu de rapporter tout ce qui ſe paſſa dans cette converſation; c'eſt aſſez que de dire quelle en fût la ſuite.

En nous ſéparant, le miniſtre me ſerra la main amicalement, vanta beaucoup la nobleſſe de mes ſentimens, & m'aſſura de la plus tendre bienveillance.

La ſoirée ſuivante, il me fit venir ſeul chez lui. Après m'avoir entretenu de mon empreſſement, de mes talens & de ſes vues; il me propoſa enfin d'accuſer Timaſius du crime de lèze-majeſté, en me promettant la plus haute fortune.

Je fis tout ce qu'il voulut, & la perte de Timaſius fut le fruit de mon accuſation; mais hélas! je n'y gagnai que des regrets.

La première fois que je revis Eutropius, pour lui demander les effets de ſa parole, il me reçut très-froidement, & trouva ma mémoire fort extraordinaire.

N'êtes-vous point aſſez récompenſé par l'impunité, me dit-il? car enfin vous avez dénoncé un criminel dont vous étiez le complice, & qui ne fut plus coupable que vous, que parce qu'il étoit

plus élevé. Il m'en a coûté bien des ſollicitations pour obtenir votre grace de l'empereur ; mon zèle ſeul pour ſon ſervice m'a fait employer l'artifice pour acquérir des preuves contre Timaſius; vous ferez bien d'être à l'avenir plus circonſpect & plus fidèle. Après cette courte harangue, il me tourna le dos, & adreſſa la parole à une autre perſonne.

Je fus ſi indigné d'une pareille réception, que dans le moment je jurai de m'en venger. J'aurois en effet rempli mon ſerment, ſi le miniſtre n'eût pris promptement de bonnes précautions pour m'en empêcher en m'envoyant dans l'autre monde.

Vous voyez par mon récit, que j'étois aſſez bien préparé pour mériter d'être précipité dans l'abîme des ténèbres. Minos en effet alloit prononcer cette condamnation ; mais je l'inſtruiſis de la vengeance de Roderic, du ſervice rigoureux que j'avois fait chez la veuve Romaine pendant ſept années, il trouva tout cela ſuffiſant pour réparer les crimes d'une ſeule vie, & me renvoya enſuite pour éprouver un troiſième ſort dans le monde.

CHAPITRE XI.

Julien raconte ſa vie ſous le caractère d'un Juif.

MON lot fut d'être un juif, & un juif des plus avares. Je parus ſur la ſcène à Alexandrie en Egypte, où je reçus le nom de Balthaſar.

Il ne ſe paſſa rien de remarquable juſqu'au tems de la grande révolte des juifs, qui, ſuivant les hiſtoriens, tuèrent plus de chrétiens qu'il n'y en avoit dans la ville. Il eſt vrai pourtant qu'on en fit un grand carnage; mais je n'y eus aucune part.

Comme tout le peuple avoit eu ordre de s'armer, je profitai de cette occaſion pour vendre deux vieilles épées dont je n'aurois jamais probablement trouvé à me défaire, tant elles étoient rongées par l'antiquité & par la rouille. Moi-même me trouvant alors ſans armes, je ne voulus pas haſarder de ſortir.

Quoique je fuſſe perſuadé que c'étoit une œuvre méritoire & très-propre à m'ouvrir le ciel, que d'aſſaſſiner des Nazaréens, cependant, comme cette religieuſe tuerie ne devoit s'exécuter qu'à minuit, & que j'étois obligé de reſter juſques-là, tranquille dans mon logis, pour éviter tout ſoupçon, je

ne pus me réſoudre à brûler tant d'huile ; je pris le parti de me coucher.

Dans le même tems, j'étois amoureux d'une certaine Hypatria, fille d'un philoſophe : c'étoit une demoiſelle jeune, d'une grande beauté, remplie de vertus, qui réuniſſoit les qualités les plus précieuſes de l'ame à toutes les perfections du corps ; mais deux obſtacles s'oppoſoient à notre mariage ; ma religion & ſa pauvreté. Peut-être eût-il été poſſible de les ſurmonter tous les deux, ſi les chiens de chrétiens ne l'euſſent aſſaſſinée, & qui pis eſt, brûlée dans cette émeute. Je dis qui pis eſt, parce que les flammes qui conſumèrent ma maîtreſſe, me firent perdre un diamant de quelque valeur dont je lui avois fait préſent, ſous la condition toutefois de me le rendre, ſi notre union ne pouvoit s'accomplir.

N'étant plus retenu par les liens de l'amour à Alexandrie, je me rendis à la cour de l'empereur, dont le prochain mariage avec Athenaïs, me faiſoit eſpérer d'y trouver un bon débit de mes pierreries.

Dans ce voyage, je me déguiſai en mendiant, pour deux raiſons ; la première, parce que ce déguiſement me donnoit plus de facilité & plus de ſûreté à paſſer mes pierreries ; la ſeconde, dans la vue de diminuer mes frais. Cette eſpérance me réuſſit ſi bien, que je ramaſſai deux oboles de

plus que ne me coûta mon voyage, car je ne vivois que de racines, & l'eau faiſoit ma ſeule boiſſon.

Je me fuſſe vraiſemblablement conduit avec plus de prudence, ſi j'avois été moins économe & plus diligent. A mon arrivée, le mariage de l'empereur étoit terminé; j'appris que pluſieurs de mes camarades s'étoient enrichis par la vente de leurs pierreries, tandis que j'avois encore toutes les miennes.

Rien n'eſt moins digne d'une hiſtoire, que la vie d'un avare; ce ſont ſans ceſſe les mêmes ſcènes, les mêmes actions; gagner de l'argent, le mettre en ſûreté. Je ne vous rapporterai donc que quelques aventures qui ſe préſenteront à ma mémoire.

Un certain juif Romain, grand amateur de vin de Falerne, étant un jour venu dîner chez moi, & craignant de n'y trouver qu'une mauvaiſe boiſſon, m'envoya ſix bouteilles du meilleur crû de Falerne. Croiriez-vous qu'avec ces ſix bouteilles, j'eus aſſez d'adreſſe pour en faire douze? Nous en bûmes ſix enſemble, & quelque tems après je lui revendis les ſix autres à très-haut prix, parce que je connoiſſois ſon goût.

Un ſeigneur Romain vint une fois me voir à une maiſon de campagne que je venois d'acheter très-bon marché d'un homme qui étoit dans un

très-grand beſoin. Tous mes pauvres voiſins s'empreſsèrent de le divertir avec une muſique champêtre : le Romain me remit une pièce d'or pour la partager entre tous ces muſiciens. Croyez-vous que je fus aſſez ſot pour ſuivre ſes intentions? Point du tout; je la mis dans ma poche, & je leur donnai à la place, à boire de mauvais vin aigre, que je ſus encore très-bien leur faire payer au quadruple, en les faiſant travailler.

Dans le fond, je n'étois pas abſolument ſans religion ; mais j'avois l'art de paroître un ſaint aux yeux de la multitude ; mes principes religieux me portèrent même à régler autant qu'il ſeroit poſſible toutes mes actions ſur ma conſcience.

Voici quelle étoit ma méthode.

Je n'invitois perſonne à dîner, que je n'euſſe des vues ſur ſa bourſe. Lorſque j'avois un convive, j'écrivois ſur un regiſtre particulier combien il me devoit pour ce repas, je le portois généreuſement au centuple de ce qu'il auroit pu coûter ailleurs. C'étoit du moins un *quid pro quo*, ſi ce n'étoit un *ad valorem*.

Si je trouvois enſuite l'occaſion de tromper ceux qui avoient mangé chez moi, je la ſaiſiſſois ſans ſcrupule, parce que je regardois la ſomme que je pouvois ſurprendre, comme l'acquit d'une dette, pour laquelle ils étoient notés ſur mon livre. Et même je ne me contentois pas toujours

de la ſomme portée ſur mon livre, lorſqu'il m'étoit facile d'en eſcroquer davantage; alors je conſidérois le ſurplus comme un intérêt qui m'étoit dû, pour le tems que j'avois attendu.

Je dois avouer pourtant que mon adreſſe à tromper, ne ſe bornoit pas ſimplement à mon prochain, elle s'étendoit juſques ſur moi-même. A force de me priver de bonne nourriture & de me refuſer du feu en hiver, je gagnai une maladie ſérieuſe qui m'obligea d'appeler un médecin. Malgré ſes ſecours que je payai le moins qu'il fut poſſible, je n'échappai qu'à grande peine à la mort, parce que je fis uſage de quelques drogues gâtées, que j'avois eues à bon marché.

Par tous ces moyens & d'autres ſemblables, je devins miſérable avec beaucoup de bien, & pauvre au ſein d'une grande fortune. Mon unique plaiſir étoit d'arrêter ma penſée ſur tous mes domaines; je contemplois mon tréſor avec volupté; c'étoit une idole favorite à laquelle j'offrois cent adorations par jour, chaque fois avec des tranſports nouveaux, & toujours délicieux.

Quelquefois à la vérité, le bonheur de ma ſituation étoit empoiſonné par deux réflexions.

L'une qu'il me faudroit un jour abandonner pour jamais, mon cher tréſor; celle-ci auroit été inſupportable, mais elle ne m'occupa que rarement.

L'autre réflexion étoit, qu'il me manquoit encore beaucoup d'argent, c'eſt ce qui me tourmentoit cruellement. Je n'avois de conſolation que dans l'eſpérance de gagner à l'avenir, & à cet égard mes projets étoient ſi extravagans, que je pouvois dire avec Virgile :

His ego nec metas rerum nec tempora pono.

Oui ! quand j'aurois poſſédé tous les tréſors du monde, à l'exception d'une ſeule drachme, cette privation m'auroit certainement cauſé plus de chagrin, que la plus grande jouiſſance ne m'eût procuré de plaiſir.

Les efforts continuels que je faiſois pour augmenter mes richeſſes : les inquiétudes que je me donnois pour les conſerver, m'ôtoient toute eſpèce de contentement, pendant le jour, & me privoient du repos toutes les nuits ; au point que la mort vint en hâte me délivrer de la vie. Je peux dire avec vérité, que je n'ai jamais été ſi malheureux dans le monde, que ſous le caractère de juif avare.

Minos me parut avoir la même opinion d'un avare, car, au moment où j'attendois, en tremblant, un arrêt terrible, il m'ordonna de retourner au monde & de continuer mes voyages, attendu que je n'avois pas encore mérité d'être damné,

& qu'on ne pouvoit l'être qu'une seule fois. J'appris ensuite que le diable ne vouloit recevoir aucun avare.

CHAPITRE XII.

Aventures de Julien sous le caractère d'un général, d'un riche héritier & d'un charpentier.

MA nouvelle entrée dans le monde fut à Apollonie en Thrace, & je dus le jour à une belle esclave Grecque, qu'entretenoit Eutychès, favori de l'empereur Zenon.

Dès ma quinzième année, on m'honora d'une compagnie de cavalerie. Peu de tems après, sans avoir vu ni évolutions, ni armée, je fus fait colonel au préjudice de nombre d'officiers plus anciens & plus instruits.

Le crédit de mon père, qui étoit un courtisan parfait, ou, pour parler plus clairement, un flatteur de la dernière effronterie, rejaillit sur moi, & me procura le plus libre accès chez l'empereur. Je profitai si bien des occasions que j'avois de me rendre agréable à sa majesté, je fus si bien imiter mon père dans l'art de flatter, que l'empereur vouloit m'avoir sans cesse auprès de sa personne.

Cette faveur me mit à portée de faire mes premières armes à la Cour, où j'étois lorſque Marcian vint aſſiéger & inveſtir le palais impérial.

L'empereur me donna dans la ſuite le commandement d'une légion, qui eut ordre de marcher en Syrie, ſous Théodoric le Goth; pour moi je reſtai toujours à la cour avec le caractère, & les appointemens de général, ſans avoir rien à faire & ſans courir aucun danger.

Comme la cour de l'empereur Zénon étoit très-galante, c'eſt-à-dire, très-voluptueuſe, les femmes gouvernoient l'empire.

Une certaine Fauſta, femme d'un homme médiocre, avoit alors la plus grande autorité ſur l'eſprit de l'empereur, non pas tant par ſa beauté que par l'agrément & la vivacité de ſon eſprit. Je vivois avec elle en très-bonne intelligence; nous diſpoſions de tous les emplois militaires; le mérite & l'ancienneté n'entroient pour rien dans notre choix; ceux qui offroient le plus, étoient ſûrs de la préférence.

Mes anti-chambres étoient, l'hiver, remplis d'officiers qui venoient ſolliciter des graces, & m'expoſer leurs ſervices, ſans que l'expérience qu'ils faiſoient journellement de mon indifférence & de mon inſenſibilité, pût les éclairer ſur la perte de leur tems.

Tous les jours je les voyois très-aſſidus & très-

empreſſés à me faire la cour, à me rendre autant de reſpect, à me témoigner autant d'attachement, que s'ils m'euſſent dû leur état & leur fortune. Cependant leurs repréſentations, leur indigence, celle de leur famille étoient des choſes que je regardois comme étrangères, & que je me hâtois d'oublier en finiſſant mes audiences.

Les poëtes m'offroient auſſi leurs hommages; ils m'accabloient d'odes; d'épîtres & de poëmes, où ils célébroient mes talens dans le métier de la guerre. Ce que je trouve à préſent de fort ſingulier, c'eſt que je recevois cet encens avec plaiſir; je m'en enivrois avec vanité, ſans faire attention qu'on me montroit plutôt ma foibleſſe, puiſque je ne méritois aucune des louanges qu'on me donnoit.

Mon père mourut; je parvins alors au plus haut degré de faveur auprès de l'empereur. Tous ceux qui connoiſſent la cour, ſe feront aiſément une idée de la conſidération & de la ſoumiſſion que me témoignoient tous les courtiſans, ſans diſtinction de rang & d'état.

Une inclination de tête, un ſouris, un geſte, étoient une faveur particulière; mais avec une parole gracieuſe je faiſois un heureux. Et en effet, ces bagatelles étoient, à l'égard de la perſonne qui les recevoit, un véritable bienfait, qui lui faiſoit honneur aux yeux des autres, qui lui attiroit

leurs reſpects, parce qu'elles ſont à la cour comme les lettres de change dans le commerce; elles ſe tranſmettent de l'un à l'autre avec une valeur toujours réelle.

Le favori, le miniſtre, eſt le garant de tout. Son ſouris eſt la valeur reçue, que le premier heureux paſſe à un ſecond, celui-ci à un troiſième, &c.

Par exemple, un homme de médiocre qualité, cherche un emploi; à qui s'adreſſe-t-il? Ce ne ſera pas au miniſtre, au favori dont il eſt ſéparé par un trop grand intervalle.

Il va donc trouver monſieur *A*, créature de *B*, qui eſt le camarade de *C*, connu pour familier de *D*; celui-ci eſt le complaiſant d'*E*, qui ſert de bouffon à *F*, lequel vit ſecrètement avec *G*, fille entretenue par *H*, bâtard avoué d'*I*, dont le miniſtre ou le favori, du prince ſe ſert comme d'un oſier qui ſe plie à tout.

La faveur de l'homme élevé en place, a la même ſucceſſion rétrograde & deſcend depuis le trône juſqu'à la cabane, ou depuis le duc juſqu'au citadin.

Il eſt manifeſte que la cour ne pourroit pas plus exiſter ſans cette eſpèce de monnoie, qu'une ville de commerce pourroit ſe ſoutenir ſans le crédit des papiers; avec cette différence pourtant, que la réaliſation de l'effet n'eſt pas ſi certaine à la cour;

cour ; & que le favori peut très-bien proteſter contre ſon ſouris, ſans s'expoſer au danger de faire banqueroute.

J'étois aſſis tranquillement au degré le plus élevé de la roue de fortune, & le plus voiſin du trône, lorſque l'empereur étant mort, eut Anaſtaſe pour ſucceſſeur.

On ignoroit ſi je reſterois en faveur. Cette incertitude me procura les mêmes honneurs que l'on m'avoit rendus ſous le règne précédent, juſqu'à ce que j'allai faire hommage au nouvel empereur. Le froid de l'accueil qu'il me fit, glaça bien vîte toutes les phyſionomies, que j'avois d'abord trouvé enflammées de zèle & d'empreſſement pour mon ſervice.

Tous ceux qui rempliſſoient mon anti-chambre me tournèrent le dos, avec autant de promptitude qu'un régiment qui fait un quart de converſion. Mon ſouris dès-lors n'eut pas plus de valeur que la ſignature d'un banqueroutier, & chacun ſe défendoit de le recevoir.

Mon ſéjour ne fut pas long à la cour. Je me rendis en Thrace, dans ma patrie, où j'avois légitimement acquis de vaſtes domaines, des libéralités de mon maître, & du fruit des préférences que j'avois accordées. Je voulus me livrer à des occupations économiques, mais n'ayant ni goût ni connoiſſance dans ce genre, l'ennui vint m'acca-

bler; il s'y joignit le plus vif chagrin de la perte de mon crédit & de ma gloire; je ſuccombai ſous les traits de ces deux ennemis.

Minos, en me voyant, parut irréſolu ſur le ſort qu'il me feroit éprouver. Vous avez trempé, me dit il, dans de grands crimes: vous avez commis bien des injuſtices; cependant comme vous n'avez ni répandu, ni fait répandre de ſang, étant général, je vous permets de retourner dans le monde.

Je naquis à Alexandrie, & même par une fatalité ſingulière, je dus la vie à la femme de mon fils; ce qui me rendit l'héritier des grands biens que j'avois amaſſés moi-même.

Je fus diſſipateur au même degré que j'avois été ci-devant avare; & ce que j'avois amaſſé en pluſieurs années, avec beaucoup de peine, je le mangeois en très-peu de tems, & ſans plaiſir.

Obtenant tout ce que je deſirois, ſans languir un inſtant, je ne reſſentois jamais la volupté qui ſuit la poſſeſſion d'une choſe pour laquelle on a ſoupiré. Avec cela végétant mollement, ſans penſer, ſans réfléchir, mon eſprit m'étoit entièrement inutile. Toute la ſatisfaction qu'on peut ſe procurer par l'exercice des facultés intellectuelles, m'étoit abſolument étrangère & inconnue. Auſſi n'acquis-je par mon éducation que des ſens matériels, & des organes groſſiers; de manière qu'au milieu de l'abondance de tout, j'étois auſſi fatigué par la

ſatiété, que ſans ceſſe excédé par le dégoût. En un mot je me retrouvois dans la même ſituation, où m'avoit jeté l'avarice; j'avois tout alors, & je n'oſois jouir; actuellement je ne deſirois rien, & j'étois mécontent.

Mes grands biens ne me rendoient donc pas heureux. La mélancolie, l'indifférence, les maladies vinrent m'aſſiéger l'ame, & ronger mon cœur; le flambeau de ma triſte vie s'éteignit inſenſiblement, ſans que mon corps languiſſant reſſentît ni crainte ni douleur.

Le jugement de Minos ne me fut pas favorable, car il m'ordonna de prendre une bonne doſe d'avarice, & de roder encore avant de retourner au monde, trois ans ſur les bords du Cocyte, tourmenté par le ſouvenir d'avoir diſſipé, comme petit-fils, de grands biens que j'avois amaſſés comme grand-père.

A mon retour ſur le globe terreſtre, je dus le jour à un charpentier, & Conſtantinople fut ma patrie.

La première choſe remarquable que j'y vis, fut le triomphe de Béliſaire. Il étoit en effet magnifique; mais ce qui me plut ſurtout, ce fut le malheureux Gélimer, roi des Vandales; ſous les chaînes qui le traînoient à la ſuite du char triomphal, il portoit encore un caractère de nobleſſe & de majeſté, qui l'élevoit fort au-deſſus de ſon

vainqueur. Ce ſouverain infortuné ſe ſouvenant, dans cette circonſtance, de ſa grandeur paſſée, & conſidérant avec mépris la gloire faſtueuſe du triomphateur, s'écria, O vanité! vanité! tout eſt vanité!

Mon père m'apprit ſon métier, & l'on peut juger facilement, qu'il ne ſe paſſa que peu de ſcènes intéreſſantes ſur un théâtre ſi bas.

J'épouſai une femme que j'aimois; ſa conduite fut celle d'une honnête femme; je paſſois les jours dans un dur travail, & ma ſanté devenoit plus robuſte. Après la fatigue de la journée, je prenois un repas frugal, qui étoit auſſi délicieux pour moi, que le repas d'un riche, parce que j'avois appetit, & parce que ma femme que j'aimois, me tenoit compagnie. Ainſi s'écoulèrent mes jours ſans viciſſitude dans mon ſort, ſans orage de la part de la fortune.

Je parus, à ma mort, devant Minos avec la plus grande confiance, & dans l'eſpérance que j'allois auſſi-tôt être introduit dans les champs Eliſées. Mais pour mon malheur, je fus contraint d'avouer certaines petites tromperies de mon métier. Par exemple, je multipliois les dimenſions de mon travail, lorſque j'étois payé par meſure; & ſi je travaillois à la journée, ma pareſſe alongeoit l'ouvrage.

Après cet aveu, je me diſpoſois à paſſer plus

loin, ſans attendre mon arrêt; mais Minos me prit par l'épaule, & me repouſſa très-violemment ſur la terre.

CHAPITRE XIII.

Julien eſt petit-maître.

MA nouvelle rentrée fut à Rome, où je naquis héritier d'une famille diſtinguée, & très-opulente.

Comme mes père & mère en concluront, que je ne manquerois ni de ſcience, ni de talens, ils eurent la tendreſſe de ne pas me tourmenter pour m'en donner. Les ſeuls inſtituteurs de ma jeuneſſe étoient, un maître à danſer qui m'enſeignoit de fort jolis mouvemens de pieds, & un certain Ficus qui m'inſtruiſoit dans l'art de baiſſer la tête avec grace & promptitude, qui m'apprenoit à tourner les yeux d'une manière doucereuſe & agréable.

Lorſque je fus devenu maître dans ces hautes ſciences, je crus, ainſi que mes parens, être un jeune homme parfait; & nous ne nous occupâmes plus qu'à rechercher chez les artiſtes & les marchands de la cour, tout ce qu'il pouvoit y avoir de plus charmant, de plus nouveau pour mon ajuſ-

tement. Enfin dans ma vingtieme année, j'étois un des plus jolis monſieur de Rome. Dans les quarante-cinq années ſuivantes, je m'ajuſtois élégamment, je danſois, chantois, ſautois, & pirouettois ; je faiſois des révérences & les yeux doux, enſuite les yeux doux, & des révérences. C'eſt dans ces nobles travaux, que je parvins à ma ſoixante-ſixième année, qui termina ma carrière, des ſuites d'une fluxion de poitrine, que je gagnai dans un bal.

Minos déclara que je n'étois pas digne de l'Eliſée, & que j'avois été de trop peu d'importance pour être damné. Je m'en retournai dans le monde.

CHAPITRE XIV.

Aventures de Julien dans la perſonne d'un moine.

LE ſort me fit naître cadet d'une bonne maiſon ; & l'on eut grand ſoin de m'envoyer au collége. Mais la ſcience jetoit alors une ſi foible lueur, qu'elle ne pouvoit percer les ténèbres de l'ignorance qui couvroient la face de toute l'Europe. Mon précepteur ſavoit à peine compoſer quelques phraſes latines, & ne connoiſſoit le grec que de nom. Cet inſtituteur ne me communiqua donc

que peu de connoiſſances, & encore moins de vertus. Mes parens trouvèrent que j'en ſavois aſſez pour me dévouer à l'Egliſe. Dès que j'eus atteint l'âge requis, je pris l'habit religieux.

Je vécus pluſieurs années enfoncé dans ma cellule, menant une vie conforme à un naturel ſombre, qui m'inſpiroit le mépris du monde; c'eſt-à-dire en d'autres termes, que je portois envie aux grands talens, aux grands emplois, & que je haiſſois tout le genre humain. Malgré ce caractère, je ſavois me vaincre aſſez, quand les circonſtances l'exigeoient, pour m'humilier devant l'homme le plus mépriſable, s'il pouvoit m'être utile.

Je me conduiſis de cette manière envers Etienne l'eunuque, mignon de l'empereur Juſtinien II, quoique ce favori fût une des plus viles créatures, que la terre ait jamais portées; je compoſai ſon panégyrique, dans mes ſermons, je le propoſai même pour modèle à tous les courtiſans.

Mes flatteries lui plurent, & m'acquirent ſa bienveillance, au point qu'après m'avoir préſenté à l'empereur, il me tira de mon couvent pour me procurer une place à la cour. Je pris au mieux près de l'empereur. Il me donna toute ſa confiance, & je lui fis commettre toutes ſortes de cruautés.

Comme j'étois naturellement acariâtre, miſan-

trope & cinique, je ne haiſſois rien tant que de voir briller ſur les viſages, la joie & la ſatisfaction; les manières agréables des autres hommes me déchiroient le cœur. Je déclamois ſans ceſſe contre toute eſpèce de fêtes & de divertiſſemens. Je traitois la politeſſe, l'aménité, de frivolité & de légereté; je recommandois vivement la froideur & la gravité, ou même, pour dire la vérité, j'enſeignois l'hypocriſie.

Le malheureux Juſtinien fut ſi docile à mes inſtructions perverſes, que le peuple, animé par des excès multipliés, le renverſa du trône, & le chaſſa de ſa capitale.

Pour moi, je gagnai ma cellule. C'eſt une erreur de la part des hiſtoriens, d'avoir débité que j'avois été aſſaſſiné. Mon couvent me mit à l'abri de la fureur d'une populace effrenée, que je maudiſſois autant que j'en étois maudit.

Trois ans après cette cataſtrophe, Juſtinien étant venu déguiſé à Conſtantinople, eut la bonté de ſe reſſouvenir de moi, & de me faire une viſite. De mon côté je fis ſemblant de ne le pas connoître; la reconnoiſſance que je conſervois de ſes bontés paſſées étoit même ſi vive, que d'abord je réſolus de ne le pas recevoir.

Cependant il me vint une heureuſe idée, dont j'eſpérois tirer un excellent parti. Je lui déclarai donc, en l'examinant de plus près, que je le con-

noiſſois très-bien. Je lui demandai pardon de ma mauvaiſe mémoire ; je maudis ma vue foible, & je l'embraſſai de la manière la plus tendre.

Je le priai très-inſtamment de paſſer la ſoirée avec moi, il y conſentit. Au bout d'une demi-heure je prétextai quelques raiſons pour m'abſenter un inſtant, & je courus en hâte au palais impérial pour dénoncer à Apſimar l'étranger qui étoit dans ma cellule, eſpérant d'en recevoir une récompenſe, proportionnée au ſervice éclatant que j'allois lui rendre.

Apſimar ordonna en effet à un détachement de ſes gardes de me ſuivre, & de s'emparer de Juſtinien ; mais, ſoit que mon abſence eût inſpiré quelques ſoupçons à cet infortuné, ſoit que d'autres motifs l'euſſent fait changer de réſolution, nous ne le trouvâmes plus à mon retour, & tous nos ſoins à le découvrir furent inutiles.

Apſimar qui comptoit ſur cette proie, fut très-courroucé de l'avoir manquée. Il me menaça des plus affreux tourmens, ſi je ne lui livrois pas le monarque détrôné. Mais le premier feu de ſa colère étant paſſé, je parvins à éteindre tout-à-fait ſon reſſentiment, par des flatteries & des artifices.

Juſtinien ſecond eut le bonheur de remonter ſur le trône impérial. Je fus un des plus empreſſés à l'aller féliciter, & à l'aſſurer de ma ſoumiſſion.

Probablement il avoit été inſtruit de ma perfi-

die, car il me reçut d'abord froidement, & enſuite me reprocha publiquement ma trahiſon. Moi, je niai tout avec effronterie, parce que j'étois ſûr qu'il n'y avoit pas de preuves contre moi, & je tentai de me diſculper. Je le trouvai enfin irréconciliable, je ne ſongeai plus qu'à me venger.

Tous mes ſermons retentirent du nom de Juſtinien, & je l'y dépeignois comme un ennemi de l'égliſe, comme un athée, un hérétique, un payen, un imbécille, un arrien; mes imputations furent à la vérité confirmées par la ſuite de ſon règne, car il donna des preuves de la plus exécrable barbarie. Mon bonheur voulut que je rendis l'eſprit le même jour qu'un grand nombre de ſoldats, qui avoient commis au Boſphore de Thrace, par ordre de Juſtinien, des cruautés atroces.

Minos les fit tous précipiter dans le gouffre infernal; & comme il étoit extrêmement las de toutes les condamnations qu'il avoit prononcées, il ordonna que les aſſiſtans qui n'avoient point eu part à ces forfaits, & qui ne pouvoient ſe promettre l'entrée de l'Eliſée, retourneroient dans le monde ſans être entendus.

Je profitai promptement de cette amniſtie, & je pris le chemin du globe terreſtre.

CHAPITRE XV.

Julien devient racleur de violon.

ROME fut le lieu de ma naiſſance; ma mère étoit Africaine; & ſans avoir une beauté particulière, elle fut favorite du pape Grégoire II, peut-être à cauſe de ſa dévotion.

Je ne ſaurois dire quel fut mon père; mais je préſume que ce n'étoit pas un homme d'une grande conſidération, puiſqu'après la mort de Grégoire, qui faiſoit beaucoup de bien à ma mère, nous tombâmes dans une ſituation ſi miſérable, que nous fûmes obligés de mendier du pain dans les rues de Rome.

Notre principale reſſource étoit dans mon violon, dont je jouois paſſablement, car j'avois naturellement beaucoup de goût pour la muſique; & d'ailleurs cette ſcience avoit fait partie de l'honnête éducation que j'avois reçue aux dépens du pape.

Notre gain étoit pourtant fort modique, & quoique j'euſſe toujours un aſſez grand nombre d'auditeurs dans les places, il y en avoit fort peu qui ſe cruſſent obligés de gratifier le pauvre diable qui divertiſſoit le public.

Quelques-uns même, pour ſe piquer d'être des gens ſenſés & habiles, s'en alloient, en ſecouant la tête, après m'avoir entendu une heure entière, & diſoient tout haut : en vérité, c'eſt une honte que de ſouffrir dans les rues de pareils vagabonds.

A dire le vrai, mon violon n'auroit pu nous procurer de quoi vivre, ſi nous euſſions uniquement compté ſur la libéralité de mes auditeurs. Mais ma mère, en femme adroite, faiſoit valoir auſſi ſon induſtrie. Tandis que par ma muſique j'amuſois agréablement les yeux & les oreilles du peuple, ſes poches occupoient ma mère, & ſon ſuccès étoit ſi grand, que nous y trouvions l'un & l'autre un abondant entretien. Malheureuſement notre prudence n'égaloit pas notre bonheur : ſi nous euſſions réglé notre dépenſe ſur nos beſoins plutôt que ſur nos profits, il eſt certain qu'en peu de tems nous euſſions été aſſez à notre aiſe pour abandonner la vie dangereuſe & malhonnête que nous menions.

Tel eſt l'arrêt du ſort, qu'en général tout ce que l'on gagne à force de travail & par des voies légitimes, ſe conſerve très-bien, au lieu que ce qui s'acquiert par des moyens illicites & par l'extravagance, ſe diſſipe auſſi rapidement qu'il s'eſt amaſſé.

Nous dépenſions donc tout ce que nous gagnions ; par-là nous accoutumant à une folle profuſion,

nous fûmes contrains de jouer d'adreſſe encore plus que du violon; ou, pour trancher le mot, nous devînmes de francs coquins, ſans cependant avoir une inclination naturelle au libertinage.

Nous fîmes aſſez long-tems ce petit trafic ſans être découverts; mais comme la fortune a coutume d'abandonner à eux-mêmes les gens d'un talent extraordinaire, elle nous joua auſſi ce vilain tour. Ma mère fut priſe ſur le fait, & menée devant le juge, ainſi que moi, comme ſon complice.

Notre bonheur voulut que ce magiſtrat fût grand amateur de muſique, & qu'il m'eût pluſieurs fois envoyé chercher pour jouer devant lui. Il m'avoit toujours mal payé, & ſans doute que ſa reconnoiſſance lui parla en ma faveur, lorſqu'il me vit avec ma mère. Au reſte, quel que ſoit le motif qu'il ait eu de nous traiter avec douceur, nos délateurs furent renvoyés, & nous obtînmes notre élargiſſement avec honneur. Il eſt vrai qu'il me fallut jouer quelques airs en ſa préſence, & que je n'eus point d'autre récompenſe que d'être renvoyé abſous. Ce qui facilita beaucoup auſſi notre liberté, c'eſt que la perſonne volée étoit un poëte, ſur lequel notre juge prit occaſion de s'égayer par des plaiſanteries.

Les poëtes & les muſiciens, diſoit-il, doivent vivre en bonne intelligence & en frères, puiſqu'ils ont épouſé les deux ſœurs. Lorſque l'on produiſit

la pièce d'or qui avoit été volée, il faut, s'écria-t-il, que nous ſoyons dans l'âge d'or, puiſque les poëtes portent de l'or ſur eux; or dans cet âge fortuné l'on ne connoît pas les filoux.

Il eſt de règle ordinaire qu'un danger évité eſt un avis ſalutaire; moi, j'avois un autre opinion, & j'étois perſuadé qu'un accuſé, qui eſt renvoyé abſous, doit reprendre courage, parce que c'eſt une marque aſſurée de la prédilection de la fortune.

Dès-lors, en dépit des loix, des juges & des punitions, nous continuâmes hardiment notre agréable métier de filou.

Un jour que nous avions été appelés chez un riche prêtre; tandis que ſes domeſtiques s'amuſoient à danſer au ſon de mon violon, ma mère trouva l'occaſion de s'emparer d'un grand plat d'argent, ſans toutefois avoir envie de commettre un ſacrilège; cependant il fut prouvé que ce vaſe étoit deſtiné à des uſages ſacrés, & que le prêtre ne l'avoit pris chez lui que pour traiter ſa famille avec plus de magnificence.

Ma mère fut convaincue de ce vol, & menée avec moi chez le même juge qui nous avoit traité ſi favorablement.

Sa conduite ne fut pas la même que la première fois; dès que le prêtre parut, il montra

autant de ſérieux & de ſévérité, qu'il avoit eu ci-devant de gaieté & de douceur.

Nous fûmes condamnés tous les deux à être fouettés dans les carrefours & dans les rues.

Ce jugement fut exécuté avec beaucoup de ponctualité, car le prêtre, qui honora notre ſupplice de ſa préſence, exhortoit le bourreau à bien s'acquitter de ſon devoir, & lui crioit charitablement : appuyez, mon ami, c'eſt pour le ſalut de leurs ames.

Quoique dans ces circonſtances déſagréables, nos épaules fuſſent cruellement déchirées, cependant mes douleurs, celles de ma mère, me furent moins ſenſibles, que l'affront que l'on fit à mon violon. Il fut porté devant nous comme pour ſervir de triomphe au bourreau; la populace en faiſoit des riſées & des railleries, qui marquoient ſon mépris pour l'art que j'avois l'honneur de profeſſer.

Je regardois la muſique comme une des plus nobles, comme une des plus heureuſes inventions de l'eſprit humain, & de-là je m'enorgueilliſſois beaucoup de mon ſavoir.

Le traitement qu'eſſuyoit mon pauvre violon, de la part de cette foule imbécille & ignorante, me fendoit le cœur, & m'affectoit au point que j'euſſe ſacrifié le reſte de ma peau pour lui ſauver cette avanie.

Ma mère ne ſurvécut que peu de tems à cette punition. Moi j'allois toujours enfonçant dans l'abîme de la misère, lorſque mon bonheur me rendit agréable à un jeune ſeigneur, qui me donna un logement chez lui, & me combla de bontés.

Il étoit poſſédé d'une fureur muſicale qui avoit éteint toute autre paſſion. Il me choiſit pour lui donner la pratique même de l'art du violon, qu'il ne connoiſſoit que par théorie.

Soit défaut de diſpoſition, ſoit défaut de génie, il ne fit que peu de progrès. Cependant ſuivant l'uſage de mes confrères, j'encenſois ſon talent, je louois ſon habileté; ces flatteries me gagnoient ſa bienveillance, au point qu'il m'eût fait un ſort avantageux, ſi je les euſſe continuées. Mais je m'apperçus qu'elles lui avoient donné une ſi haute opinion de ſon ſavoir, qu'il commençoit à préférer ſon jeu au mien, dès-lors tant d'orgueil me devint inſupportable.

Un jour que nous jouions un concerto, le petit ſeigneur joua ſi faux, que je ne pus m'empêcher de l'en faire appercevoir. Il répliqua que c'étoit ma faute, que je lui avois donné le faux ton; eſſuyer un ſemblable affront de ſon propre écolier, c'étoit au-deſſus de la patience humaine. Je m'emportai, je jetai mon inſtrument de dépit en jurant, en diſant avec vivacité, que j'étois trop vieux pour recevoir des leçons de muſique.

Il

Il me répondit ſur le même ton, qu'un racleur de violon dans les rues, n'étoit pas fait pour le reprendre. La diſpute ſe termina par un défi de jouer devant un maître de l'art. Il prononça en ma faveur, mais la victoire me coûta cher. Je perdis mon écolier & toutes ſes bontés. Je fus éconduit tout auſſi-tôt; il me fit les reproches les plus amers de la punition honteuſe dont mes épaules portoient l'empreinte, & de la misère d'où ſa compaſſion m'avoit tiré.

Une dame, nommée Sabine, qui ſe croyoit grande connoiſſeuſe en muſique, & qui m'avoit entendu, n'eut pas plutôt appris que j'étois ſorti de chez ce ſeigneur, qu'elle ſe chargea de mon entretien & de ma perſonne. Cependant je n'étois rien moins que content; car j'étois ſouvent obligé de jouer devant ſa compagnie; & autant de fois, hélas! elle m'aſſommoit d'avis & de leçons, d'autant plus inſupportables, qu'ils n'avoient pas le ſens commun.

Je me perſuade, non ſans raiſon, que ces contrariétés avancèrent ma mort; car l'expérience m'ayant appris à ſacrifier à mon pain toute eſpèce de reſſentiment, les dégoûts, le chagrin concentrés à l'intérieur, me causèrent une maladie dangereuſe.

Madame Sabine, malgré tous les défauts de mon jeu ſur leſquels vraiſemblablement elle ne

meſuroit pas ſa bienveillance, me fit donner tous les ſecours poſſibles. Trois des plus fameux médecins furent appelés, & comme la dame étoit riche, en trois jours j'eus onze viſites.

Un d'eux vint ſeul faire la douzième, & c'eſt lui qui me rendit l'utile ſervice de dégager mon eſprit de la matière. Peut-être, hélas! réuſſit-il ſans le vouloir. Voici la recette qu'il employa, & qui pourra n'être pas inutile à quiconque voudra aſſaſſiner avec une formule médecinale.

J'avois une fiévre continue, avec des redoublemens furieux, accompagnés de tranſports & de délire. Ma tête étoit brûlante comme un charbon ardent. Le docteur imagina de me guérir par les contraires. Il me fit mettre l'occiput ſur un gros glaçon, en fit poſer un autre ſur l'abdomen, & en plaça un dans chaque main qu'il m'ordonna de laiſſer hors du lit. Cette opération ſembla me tranſporter tout-à-coup dans la zone glaciale. Mon docteur m'examinoit & jetoit de tems en tems les yeux ſur un thermomètre qu'il avoit attaché au rideau de mon lit. Le mal de tête ſe diſſipa tout-à-coup, mon pouls devint moins fréquent, & je me ſentis entièrement ſoulagé.

Mon premier ſoin fut de faire de grands remercîmens au médecin, en l'aſſurant que j'étois preſque guéri. Il ordonna de me laiſſer encore trois minutes dans cette athmoſphère glacée, de retire

enſuite tous les glaçons ; puis il ſortit. Je me ſoulevai un peu pour voir moi-même le thermomètre, & je reconnus qu'il étoit un degré au-deſſous du point de congélation ; choſe inouie dans le mois d'Avril, ſous un climat tel que celui de Rome.

Le même médecin revenoit triomphant au bout de quatre heures avec ſes deux autres confrères, pour me faire une treizième viſite, mais on leur dit qu'il y avoit trois heures que j'avois expiré. Ils hochèrent la tête & s'en allèrent.

Lorſque je parus devant Minos, il me demanda ſi j'avois apporté mon violon ; & ſur la négative que je lui fis, il me pria de m'en retourner, en ajoutant que j'étois heureux de ce que Lucifer n'aimoit pas la muſique.

CHAPITRE XVI.

Julien paroît dans le monde ſous le caractère d'un ſage.

ROME fut encore le théâtre de ma vie, mais J'y reparus avec un caractère différent ; je fus chargé par le deſtin d'y jouer une ſcène trés-ſérieuſe. Dès ma jeuneſſe je donnai des marques de ma deſtination, car on ne me vit rire que fort rarement ;

d'où tous ceux qui m'approchoient, concluoient que j'étois un enfant de grand eſprit; quelques-uns même prédirent que je ſerois un juge, d'autres un évêque. Dans ma ſeconde année, mon père me donna un joujou, je le caſſai auſſi-tôt avec mépris. Le bon-homme prit cela pour une preuve de ma ſageſſe, & s'écria, tout extaſié, fort bien! mon cher enfant, je te ſuis caution que tu ſeras un jour un grand homme.

Pendant mes études on ne me vit jamais m'adonner aux jeux & aux divertiſſemens des écoliers, & cependant je n'en étudiois pas davantage, & mon ſavoir n'en étoit pas plus érendu. Mais ma conduite ſérieuſe me gagna tellement l'affection de mon précepteur, qui étoit un homme ſage, que je devins ſon favori, qu'il propoſoit ſans ceſſe pour exemple à mes camarades. Auſſi étois-je l'objet de leur jalouſie. Et ſi pourtant ils me témoignoient une certaine eſtime, c'étoit un tribut qu'ils payoient par force, & dont ils s'indemniſoient, en me chargeant en eux-mêmes de haine & de malédictions.

La réputation de jeune homme d'eſprit & bien élevé dont je jouiſſois alors, je ne la conſervai dans la ſuite qu'avec beaucoup de peine & de contrainte; car la violence que j'étois obligé de me faire pour renoncer aux divertiſſemens de mon âge, me cauſoit maints chagrins qui me flé-

triſſoient l'ame & qui ſurpaſſoient de beaucoup le plaiſir que j'avois quelquefois à ſoutenir la dignité imaginaire de mon caractère ſérieux.

Telle fut ma conduite juſques dans ma vingt-troiſième année, ſans que j'éprouvaſſe aucune affection remarquable. Mais ayant fait connoiſſance avec une jeune Napolitaine, nommée Arianne, dont la perfection de la taille & la régularité des traits attiroient les regards & enchaînoient les cœurs, je ne pus défendre le mien d'une bleſſure profonde. La vivacité d'Arianne, les charmes de ſon caractère, les agrémens de ſa converſation, achevèrent de me rendre le plus ardent & le plus humble de ſes eſclaves.

Cette aimable perſonne avoit dix-huit ans, lorſque je la vis la première fois dans une maiſon où j'allois fréquemment. Je m'enflammai d'autant plus facilement, que je remarquai que mes ſoins étoient reçus avec diſtinction.

Après un ſéjour de trois mois à Rome, Arianne en partit emportant mon cœur & toutes mes eſpérances.

D'un autre côté j'avois toutes les aſſurances de retour qu'on peut déſirer d'une demoiſelle, qui régle ſa conduite ſur la plus auſtère bienſéance.

Son départ me cauſa un chagrin d'autant plus ſenſible, qu'il n'étoit pas facile de m'en diſtraire. J'eus beau chercher un remède dans la diſſipation,

& ſurtout dans la muſique; du caractère ſérieux dont j'étois, cette ſcience ne ſervit qu'à réveiller mes deſirs & accroître mes peines.

Ma paſſion devint ſi violente, qu'elle me fit réſoudre à la ſatisfaire. Un de mes premiers ſoins fut de m'informer de l'état des parens d'Arianne, que je ne connoiſſois pas. J'appris que, quoique leur état & leur fortune paſſaſſent mes eſpérances, cependant l'un & l'autre n'étoient pas aſſez conſidérables pour juſtifier mon mariage aux yeux des gens ſenſés & raiſonnables. C'eſt alors qu'il ſe paſſa au-dedans de moi-même un vif combat entre la ſageſſe & le deſir de ma félicité. La première triompha. Il eſt impoſſible de dire ce qu'il m'en coûta pour ſacrifier mon inclination à cette réputation d'homme ſage, que j'avois acquiſe avec tant de peine, & conſervée à force de privations.

Ce combat intérieur duroit encore lorſqu'Arianne revint à Rome. Qu'on juge quel ennemi ma ſageſſe avoit à redouter alors, puiſque l'abſence de mon amante m'avoit cauſé tant de tourmens!

Ma réputation eût ſûrement ſuccombé ſous l'ardeur de ma paſſion, ſi je n'euſſe imaginé de ſatisfaire cette dernière, ſans porter atteinte à la première. C'eſt-à-dire que je pris la réſolution d'entretenir ſecrètement ma maîtreſſe. Selon les mœurs romaines, il n'y avoit nulle indécence dans cette conduite, pourvu qu'extérieurement je conſervaſſe

toujours les règles de la bienſéance, mon ſecret fût-il même connu de tout le monde.

Pour parvenir à mon but, j'avois employé toutes les reſſources d'un homme paſſionné, & toutes les fineſſes des complaiſans. Son confeſſeur avoit été corrompu, une vieille matronne étoit dans mes intérêts, mais tout fut inutile. Sa vertu fit plus de réſiſtance encore que ma ſageſſe. Elle paya mes propoſitions du plus grand mépris, & refuſa de me voir dès cet inſtant.

Arianne retourna encore à Naples, & me laiſſa dans une ſituation ſemblable à celle d'un homme qui ſeroit enchaîné ſur un braſier ardent. Une noire mélancolie m'accompagnoit tout le jour, toutes mes nuits étoient marquées par des inſomnies.

L'hiſtoire de mes amours, mes vues de mariage étoient divulguées par tout, mais mes amis ſoutenoient que j'étois trop ſage, pour me marier ſi folkement. Cette bonne opinion qu'ils avoient de moi, flattoit mon amour-propre, mais par combien de tourmens ne l'achetai-je pas.

Un ſoir, qu'après avoir mûrement réfléchi, je m'arrêtois à la réſolution de préférer ma félicité à tout, un de mes amis vint m'apprendre qu'Arianne étoit mariée. Quoique cette nouvelle me briſât le cœur, je fus pourtant aſſez maître de moi pour ne rien laiſſer paroître de ma douleur devant mon

ami. Dès que je fus ſeul, je m'abandonnai au plus cuiſant déſeſpoir; je me ſerois eſtimé trop heureux de pouvoir poſſéder ma chère Arianne, au prix de ma ſageſſe, de ma fortune, & de tout ce que j'avois de plus cher. Il falloit me conſoler, & attendre du tems, ma guériſon parfaire. Pour comble de malheur, le Romain qu'Arianne avoit épouſé, vint prendre un logement dans mon voiſinage; j'avois ſans ceſſe ſous les yeux l'image de cette aimable femme, qui menoit la conduite la plus reſpectable. Je trouvois dans le tableau de la félicité des deux époux, les plus juſtes motifs de douleur & de regret.

Si j'eus ſujet de maudire ma ſageſſe, de ce qu'elle m'avoit fait perdre Arianne, en revanche je lui dus la facilité de pouvoir épouſer une veuve, qu'un de mes amis me propoſa comme un parti d'autant plus ſortable, que ſa fortune ſurpaſſoit la mienne, autant que la mienne ſurpaſſoit celle d'Arianne. Ma réputation d'homme ſage parla ſi favorablement à cette veuve, qui étoit elle-même d'un caractère ſérieux & d'une conduite très-réglée, que notre mariage fut auſſi-tôt arrêté. La concluſion s'en fit, dès que la bienſéance, dont ma future vouloit ſtrictement ſuivre les régles, eut terminé ſon deuil, c'eſt-à-dire, le ſecond jour de la ſeconde ſemaine de la deuxième année qui ſuivit le décès de ſon mari.

Malgré l'honnêteté de ſa conduite, malgré la régularité de ſes mœurs, ma femme me rendit malheureux. Sa perſonne n'étoit rien moins qu'aimable, & ſon caractère étoit revêche & acariâtre. Pendant quinze ans que dura notre union, il ne ſe paſſa pas un ſeul jour que je ne maudiſſe, dans le fond de mon cœur, & ma femme & le ſoleil qui avoit éclairé notre hymen. La ſeule douceur qui corrigeoit un peu l'amertume de ma vie, c'étoit de voir que mes amis prônoient la ſageſſe de ma femme, & n'oublioient pas la mienne.

Vous voyez que l'amour me fit payer cher la gloire de paſſer pour ſage. D'autres fois je l'obtins à meilleur marché, je veux dire par l'hypocriſie. Je me privois de mille petites récréations que je paroiſſois mépriſer, tandis qu'intérieurement j'avois la plus grande inclination à m'y livrer. L'hypocriſie qui me cauſa ſurtout le plus de déplaiſir, ce fut celle qui me portoit à dénoncer comme abominable & ſcandaleux, un livre que je me faiſois une fête de lire dans mon cabinet.

Mais je ne veux pas trop étendre l'hiſtoire de ma conduite, qui ne contient d'ailleurs rien de bien remarquable : toute ma vie fut une diſſimulation continuelle qui m'eût rendu fort heureux, ſi j'avois pu me tromper moi-même auſſi facilement que je trompois les autres : pour peu que je réflé-

chiſſe, j'étois auſſi-tôt convaincu, que dans le fait je n'étois pas auſſi ſage que je paroiſſois l'être aux yeux des hommes, & cette réflexion empoiſonnoit beaucoup le plaiſir que je recevois de la bonne opinion, que les autres avoient de ma ſageſſe.

Ce reproche que fait la conſcience quand on la conſulte, reſſemble au *memento mori*, que toute créature doit ſe dire. C'eſt le plus dangereux ennemi de toute flatterie; c'eſt le contrepoiſon de toutes les fauſſes louanges. Je ne déciderai pas, ſi nos philoſophes ou nos ſages modernes, ne veulent point prendre la peine de réfléchir, ou ſi plutôt la longue habitude où ils ſont de tromper les autres, les aveugle ſur la tromperie qu'ils ſe font à eux-mêmes, mais il eſt certain qu'il en eſt pluſieurs parmi eux qui ne ſe connoiſſent pas plus, que le monde les connoît.

Qu'un philoſophe paroîtroit ridicule, ſi l'on pouvoit pénétrer dans le cabinet de ſa ſageſſe! C'eſt alors que l'on ſeroit étonné de trouver au milieu des mets les plus délicats, l'homme frugal & tempérant, qui parle avec mépris de tous les plaiſirs du goût; de voir un ſage ſe piquant d'être ſobre, faire en public l'éloge de l'eau, & dans le ſecret, careſſer ſa bouteille, & ſe gorger de vin; d'appercevoir enfin un ſage qui dénonce un tableau un peu libre,

ou un roman gai, comme le poiſon des bonnes mœurs, oublier ſa morale dans les bras de ſa gouvernante.

J'abandonne le pinceau, & je ne continuerai pas la peinture d'un caractère ſous lequel j'ai joué le rôle le plus ridicule, de tous ceux que j'ai repréſentés ſur le théatre du monde. Ma ſageſſe finit enfin.

Un de mes amis qui demeuroit dans la partie orientale de l'empire, ayant deshérité ſon fils, m'inſtitua ſon héritier. Je reçus cette nouvelle au milieu de l'hyver, au moment où je venois de relever d'une maladie dangereuſe, & d'attendre ma grande année climatérique, la ſoixante-dixième.

Imaginant bien que la famille du défunt s'oppoſeroit de tout ſon pouvoir à l'exécution de ſon teſtament, je conſultai un de mes amis, ſur la conduite que je devois tenir, ſavoir ſi je me rendrois ſur les lieux auſſi-tôt, ou ſi je donnerois ma procuration & confierois mes intérêts à quelqu'un juſqu'à ce que la ſaiſon fût devenue plus commode, pour faire ce voyage.

J'opinois beaucoup pour ce dernier parti, parce que je me voyois aſſez riche ſans cet héritage, parce que j'étois dans un âge avancé, & que je ne connoiſſois perſonne que je déſiraſſe d'enrichir après ma mort.

Mon ami fut d'avis que je partiſſe promptement.

Il me repréſentoit que ſi le bonheur lui eût envoyé une pareille ſucceſſion, il ſeroit déjà en route; que ſage comme j'étois, je ne devois pas donner une occaſion de me tromper, ce qui arriveroit infailliblement, ſi j'envoyois ma procuration; enfin il appuyoit fortement ſur cette maxime : *ne facias per alium quod per te fieri poteſt.* J'avoue, pourſuivoit-il, que la ſaiſon eſt déſagréable, que l'état de convaleſcence où vous vous trouvez, mérite quelques égards, mais toutes ces circonſtances ne ſont pas des obſtacles invincibles; d'ailleurs c'eſt à ſurmonter les obſtacles inſurmontables pour le vulgaire, que je reconnois principalement le philoſophe.

Le conſeil de mon ami leva toute incertitude; en conſéquence je me mis en route dès le lendemain. Je fus pris du mauvais tems deux jours après; le troiſième, la fièvre m'aſſaillit, & conſuma mes forces & ma vie.

Minos demanda cette fois mes projets. Je m'approchai avec confiance de la porte de l'Eliſée, eſpérant que la ſageſſe qui brilloit ſur mon front, étoit un paſſeport aſſuré, ſans avoir d'examen à ſubir; mais à mon grand étonnement, Minos me dit d'une voix terrible : Monſieur, à l'air ſérieux, où allez-vous ſi vîte? Voulez-vous bien, avant de paſſer plus avant, me faire le récit de votre conduite dans le monde?

J'entrai tout de ſuite en matière, & j'avois continuellement les yeux ſur la porte que je croyois devoir s'ouvrir à chaque phraſe de mon hiſtoire. J'étois dans l'erreur, je ne fus point admis, & Minos m'apoſtropha ainſi.

Je crois, monſieur l'homme ſage, que votre retour dans le monde eſt le parti le plus ſage que vous ayez jamais pris, & le plus propre à faire honneur à votre ſageſſe; ce ſeroit une extravagance complette d'entrer dans l'Eliſée; car il n'y a qu'un fol qui puiſſe exporter une marchandiſe, d'un lieu où elle eſt en grand crédit, pour l'importer dans un endroit où elle n'a aucune valeur. Retournez donc au monde avec votre air ſérieux, l'Eliſée n'eſt pas le lot de ceux qui ſont trop ſages pour être heureux.

Cet arrêt m'étourdit un peu, mais ne m'accabla pas. Je repréſentai à mon juge, que puiſque l'entrée de l'Eliſée m'étoit interdite, je me flattois de n'avoir commis dans ma vie aucun crime, qui méritât que je fuſſe condamné à reparoître au monde ſous le caractère de ſage. Vous attendrez votre ſort, me dit-il, il me quitta dans le même inſtant.

CHAPITRE XVII.

Julien parvient à la dignité royale.

JE naquis à Oviédo en Éſpagne, du Comte de Veremond; & mon oncle Alphonſe le Chaſte, roi de Caſtille, m'adopta pour l'héritier de ſon trône.

De tous les voyages que j'ai faits ſur terre, il n'en eſt aucun dans lequel ma jeuneſſe ſe ſoit paſſée avec autant de diſgrace & de déſagrémens.

J'étois dans une gêne continuelle; ou gouverné par des médecins qui me déſoloient avec leurs remèdes, ou ſans ceſſe entouré de gouverneurs & de précepteurs, qui m'accabloient de maximes & de leçons. Les heures même de mes récréations, que j'euſſe données ſuivant mon goût, à des jeux de l'enfance, il falloit les perdre à des parades magnifiques; ce qui donnoit à mon cœur innocent, & exempt d'ambition, des chaînes cent fois plus peſantes, que celles du plus humble des courtiſans, dont le devoir étoit de m'aſſommer, chaque jour, de ſoumiſſions & de flatteries.

Les choſes reſtèrent en cet état juſqu'à l'âge de puberté, que mes jours devinrent plus doux, je peux dire même délicieux. Les plus belles fem-

mes de la cour s'empreſſoient de me plaire. J'avois le bonheur de voir les beautés les plus raviſſantes, recevoir la déclaration de mes deſirs avec docilité ; mon plus grand embarras étoit de choiſir ma victime.

Enfin toutes les femmes ſe conduiſoient envers moi de la même manière que les hommes ſe conduiſent auprès des plus aimables perſonnes dont ils veulent attirer l'attention. Celles même qui ſe piquoient de la plus auſtère bienſéance, loin d'oppoſer de la réſiſtance à mes feux, ne cherchoient qu'à les exciter & regardoient la préférence que je leur accordois, comme une bonté particulière qui méritoit encore leur reconnoiſſance.

J'avois auſſi beaucoup de plaiſir à faire du bien, car j'étois d'un caractère débonnaire ; & je ne manquois pas d'occaſions pour le ſatisfaire. Je me ſervois de tout le crédit que j'avois auprès du roi, pour lui recommander des perſonnes de mérite indigentes, & pour me procurer la ſatisfaction de les voir ſecourues.

Si j'avois bien connu la félicité de mon état actuel, rien n'auroit dû m'affliger davantage que la mort du roi, qui fit retomber ſur moi tout le fardeau de la royauté.

Mais tel eſt l'aveuglement de l'ambition, & tels ſont les charmes d'une couronne, que quoi-

que j'euſſe la plus ſincère reconnoiſſance, & le plus tendre attachement pour mon oncle, qui m'avoit toujours comblé de bontés, cependant je ne reſſentis qu'une légère douleur de ſa perte; mon couronnement eut bientôt eſſuyé les larmes que j'avois données à ſes funérailles. Je montai ſur le trône ſous le nom de Ramire I.

Si l'éclat du trône m'éblouit, il ne m'aveugla jamais. Ma mémoire fut toujours remplie des devoirs que j'avois contractés envers ceux qui étoient ſous mon ſceptre.

Je les voyois comme un père voit ſes enfans, dont la proſpérité eſt confiée à ſes ſoins par la Providence, ou je les conſidérois, comme un ſage propriétaire regarde les fermiers de ſes terres, qui reconnoit que leur bien-être fait la baſe du ſien propre.

D'après ces réflexions, j'oſe dire que la félicité de mes ſujets fut toujours l'objet de mes vœux, & le but de toutes mes entrepriſes.

Le roi Mauregas s'étoit indignement engagé pour lui & ſes ſucceſſeurs, à livrer annuellement aux Mores le tribut de cent vierges. Je réſolus de délivrer mon état de ce joug honteux. Quand l'empereur Abderame II m'envoya demander l'exécution de cet infame traité, je renvoyai ſes ambaſſadeurs avec indignation; je les aurois certainement fait étrangler, ſi je n'euſſe réfléchi que c'étoit

c'étoit faire un double outrage à la nature, & au droit des gens.

Je me préparai dès-lors à la guerre; je m'empreſſai de mettre ſur pied une puiſſante armée. A cet effet j'aſſemblai mon peuple; & du haut de mon trône je lui repréſentai que ni l'ambition, ni la vengeance perſonnelle n'avoient part à cette guerre, mais que ſa ſûreté, ſon honneur étoient les uniques, les juſtes motifs qui la faiſoient entreprendre & la rendoient indiſpenſable.

J'eus la ſatisfaction de voir tous mes ſujets approuver ma réſolution, & jurer unanimement, qu'ils étoient prêts à expoſer tout ce qu'ils avoient de plus cher, pour l'honneur de ma couronne.

Mes troupes furent bientôt prêtes; mes ſujets de toute condition accouroient bravement ſous mes drapeaux; il ne reſta que peu de monde pour la culture des terres; les évêques même, les eccléſiaſtiques ſuivirent l'armée.

Nous en vînmes aux mains près d'Avelda, & ſans la nuit qui ſurvint, la monarchie d'Eſpagne étoit anéantie.

Je me retirai ſur une montagne pour m'abandonner à ma douleur; non pas tant encore à cauſe du danger où je voyois ma couronne, que par rapport à la perte de tant de braves gens, qui s'étoient confiés à ma conduite.

Si j'ai, me disois-je, l'ame déchirée par les regrets de voir tant d'hommes morts dans une guerre, qui n'a été entrepriſe que pour leur ſûreté, à quel degré euſſent donc été mes remords, ſi, comme tant d'autres princes, j'avois ſacrifié ces hommes à mon ambition, à ma vanité, ou à un inutile agrandiſſement de mes états.

Après m'être abandonné pendant quelques jours à la violence de mon chagrin, je me mis à réver aux moyens de détourner un plus grand malheur; une heureuſe idée jeta tout-à-coup dans mon cœur un rayon d'eſpérance.

Faiſant attention qu'il ſe trouvoit un grand nombre de prêtres dans mon armée, & que rien n'avoit plus de pouvoir ſur les eſprits que la ſuperſtition, je réſolus de profiter de cette réflexion; d'aſſurer que ſaint Jacques m'avoit apparu, & m'avoit promis une victoire complette.

Je méditois encore ſur cette idée, lorſque l'évêque de Najara entra chez moi. J'avois quelque ſcrupule à lui confier le myſtère qui m'occupoit, je ſentois cependant que j'avois un extrême beſoin de ſon miniſtère. J'eus donc recours à un petit artifice pour le perſuader, & le tourner à mes vues.

Je feignis de ne l'avoir pas apperçu, & je ne répondis rien à ce qu'il me dit. Cependant je parlois à ſaint Jacques, comme ſi je l'euſſe vu, je le

remerciois à haute voix de ſes faveurs, & de la victoire qu'il me promettoit. Ces complimens finis, je me retourne comme par haſard, j'apperçois l'évêque, je cours à lui, je l'embraſſe, je l'aſſure n'avoir pas ſu qu'il étoit préſent; je lui découvre, d'un air tranſporté, l'apparition du ſaint, & je lui demande très-ſérieuſement s'il ne l'avoit pas vu.

L'évêque qui étoit un homme fin & ruſé, répond auſſitôt que le ſaint lui a pareillement apparu, & que ſi je l'avois vu moi-même, j'en avois l'obligation à ſes prières, puiſqu'il avoit paſſé les deux jours précédens, à en adreſſer les plus ferventes à ce bienheureux Jacques, qui étoit ſon patron. Il y a peu d'heures, ajouta-t-il, que j'ai vu le ſaint, & je venois vous rendre compte qu'il m'a non-ſeulement promis la défaite des infidèles, mais qu'il m'a notifié en même tems la mort de l'évêque de Tolède.

Cette dernière circonſtance me fit douter ſi le récit de l'évêque ne contenoit pas quelques vérités, car quoique je ne fuſſe pas ſuperſtitieux, la réalité de la mort qu'il m'avoit annoncée, & qui me fut bientôt confirmée, étonnoit mon eſprit, & tentoit ma crédulité. Dans la ſuite j'appris que l'homme ſacré de Najara avoit perdu récemment trois chevaux, à l'occaſion de certaines nouvelles qu'il avoit reçues de Tolède. Il ne m'en fallut

pas davantage pour m'éclairer ſur la révélation de ſon ſaint patron.

Le lendemain de ma viſion, l'évêque monta ſur le roſtrum; il publia ce miracle avec tant d'énergie, il ſouffla le feu de l'enthouſiaſme avec tant de force, que toute l'armée animée du même eſprit, ne reſpiroit que le combat, & ſembloit être devenue invincible.

L'évêque, ſuivant l'uſage de tous les miniſtres des religions, emprunta les foudres du ciel pour épouvanter la terre. Il termina ſon diſcours par des imprécations fulminantes contre ceux qui auroient le moindre doute d'un heureux ſuccès; il déclara que quiconque oſeroit en former, ſe rendroit coupable de la damnation éternelle, puiſqu'il accuſeroit le ſaint de menſonge; enfin il aſſura qu'il étoit lui-même caution de la promeſſe du ſaint.

Je m'apperçus bientôt que ce diſcours avoit produit le plus grand effet, & l'enthouſiaſme enflammoit toutes les têtes. Pour en accroître encore la force & l'activité, je fis uſage d'un autre ſtratagême, qui ſervit beaucoup au ſuccès du premier. J'avois à mon ſervice un homme adroit & ruſé, que j'avois très-heureuſement employé dans des intrigues galantes, je pris le parti de le charger de l'intrigue ſacrée; ainſi d'un dieu du paganiſme, j'en fis un ſaint moderne.

Je lui fis endoſſer un vieil habillement de différentes couleurs, qui étoit inconnu, je le fis déguiſer de manière à être méconnoiſſable. Il montoit un cheval blanc, & portoit de la main gauche une large croix rouge.

Dans cet accoutrement, je lui ordonnai de paſſer devant l'armée, & de s'écrier : *courage ; ſaint Jacques combat pour vous !* Toute l'armée répéta ces mots ; chaque ſoldat combattit en démon forcené plutôt qu'en homme, & malgré notre petit nombre, nous remportâmes la victoire la plus complette.

Après cette déroute, l'évêque de Najara parut, & rapporta que le ſaint lui avoit fait le récit de tout ce qui s'étoit paſſé. Il m'a donné ordre, ajouta-t-il, de toucher une ſomme conſidérable pour ſon ſervice, & de demander, en ſon nom, l'établiſſement d'une dîme en grains & en vin, pour l'entretien de ſon égliſe. Le ſaint veut encore que, pour éterniſer la victoire mémorable que nous venons de remporter, on lui paye chaque année une ſolde de chevalier, qu'il me charge ainſi que tous mes ſucceſſeurs, de recevoir.

Toute l'armée cria unanimement qu'il falloit tout accorder ; je fus obligé d'y donner mon conſentement malgré ma répugnance, & dans la crainte d'aliéner les eſprits par ma réſiſtance.

J'avois dès-lors tout terminé avec ſaint Jacques ;

mais je n'étois pas quitte de l'évêque, qui faiſoit les fonctions de ſon légat. Huit jours après, on apperçut des lumières dans un bois près du champ de bataille. Au bout de quelques jours on y découvrit le tombeau du ſaint. On vint me faire le rapport de cette belle découverte, & l'évêque étoit préſent. Il me contraignit par ſes diſcours, à bâtir une égliſe, qu'il fallut doter de riches revenus. Bref, ce prétendu légat me tourmenta ſi fort avec les miracles de ſon ſaint, que pour me défaire de lui, je le nommai, avec la permiſſion du pape, à l'évêché de Tolède, qu'il ambitionnoit.

Je paſſe à d'autres faits. Un certain officier ſupérieur qui s'étoit battu vaillamment dans la bataille contre les Maures, où il avoit reçu pluſieurs bleſſures, me ſollicitoit vivement pour avoir ſon avancement.

J'étois ſur le point de lui accorder une place qui venoit de vaquer, quand un de mes miniſtres me rapporta avec une crainte affectée, qu'il avoit promis cette place au fils du comte d'Alderedo, homme puiſſant, qu'un refus ne manqueroit pas de mécontenter, puiſqu'il avoit déjà rappelé ſon fils de l'académie, pour le mettre en poſſeſſion de l'emploi.

Toutes ces raiſons m'arrachèrent mon conſentement pour le jeune d'Alderedo; mais je recom-

mandai dans les termes les plus forts à mon miniſtre, l'officier de mérite dont je voulois récompenſer les ſervices; il m'aſſura qu'il s'en ſouviendroit ſûrement.

Cependant je viens de rencontrer dans l'Eliſée, ce brave homme de guerre, qui m'a appris qu'il étoit mort dans la plus grande misère.

Quiconque a été ſouverain ou prince, ne peut ſe repréſenter fidèlement, combien les fauſſetés de ſes favoris, la conduite intéreſſée de ſes miniſtres, lui font imputer de fautes dont il eſt innocent.

Le comte de Saldagne avoit été très-long-tems détenu en priſon; ſon fils dom Bernard del Carpio, qui s'étoit fort diſtingué dans la guerre contre les Maures, me ſupplia de lui accorder la délivrance de ſon père, pour récompenſe de ſes ſervices. Le vieillard avoit ſuffiſamment été puni par ſa détention; le jeune homme avoit un mérite ſi bien reconnu, que je ſentois ma reconnoiſſance & la juſtice, parler en ſa faveur; mais mes miniſtres s'opposèrent fortement à la réſolution favorable que j'avois priſe. Ils me repréſentèrent que mon honneur exigeoit que je vengeaſſe l'inſulte faite à ma famille; que la demande du jeune del Carpio avoit plutôt l'air d'une menace que d'une prière; que le compte orgueilleux qu'il faiſoit de ſes ſervices, la récompenſe qu'il ſollicitoit, étoient de

véritables reproches ; que consentir à ce qui étoit demandé si hautement, c'étoit ou crainte ou foiblesse dans un monarque ; enfin, qu'en accordant la rémission de la peine infligée par mon prédécesseur, c'étoit déclarer que son jugement avoit été injuste. Toute la famille de Saldagne est l'ennemi juré de votre maison, m'ajouta un de mes ministres en secret ; voyez maintenant s'il est possible de relâcher son chef.

Avec ces différentes représentations mes ministres parvinrent à leur but, le jeune del Carpio n'obtint qu'un refus, qui lui fit quitter la cour, & lui causa la mort peu de tems après. D'un autre côté, les tourmens d'une prison éternelle accablèrent le vieillard, & le précipitèrent au tombeau, ainsi que je l'appris dans la suite. Cette seule injustice me coûta deux de mes plus fidèles sujets.

Je dois dire aussi que mes ministres cherchoient continuellement à me donner une très-mauvaise opinion de mon peuple. Tantôt c'étoit un mutin dont il falloit accabler le corps, pour ôter l'essor à son esprit ; tantôt ils le peignoient prêt à se révolter, & rempli de sentimens qui ne s'accordoient pas avec la soumission qu'il me devoit.

Cependant j'étois généralement aimé & respecté, malheureusement pour moi, je ne l'ai sçu qu'après ma mort.

Ce portrait défavorable du peuple dans la

bouche d'un miniſtre, eſt un reſſort ſecret qui empêche le ſouverain d'agir d'une manière ouverte & confiante avec ſes ſujets; car comme cette conduite ne manqueroit pas de faire adorer le prince, elle ſeroit auſſi très-dangereuſe pour le miniſtre qui ne connoît que ſon intérêt, auquel il ſacrifie ſans ceſſe le maître & les ſujets.

Je vous ai rapporté les aventures les plus remarquables de ma vie; je peux vous aſſurer que tout ce qu'entreprennent les rois, ne mérite pas la même attention. Quantité d'actions médiocres n'attirent les regards, que parce qu'elles ſe montrent du haut d'un trône. Il eſt bien des heures & des tems où l'on ne trouveroit point de différence entre la vie d'un monarque & celle d'un manœuvre.

Ce rôle eût peut-être été le dernier que j'euſſe joué dans le monde, ſi Minos n'eût pas été choqué de mon ingratitude envers del Carpio. L'hiſtoire de ſaint Jacques lui donna ſeulement occaſion de rire; mais au récit des autres traits, il rida le front, fronça le ſourcil, & me renvoya avec cette réponſe laconique: roi, retournez au monde.

CHAPITRE XVIII.

Julien devient bouffon de cour.

MA nouvelle rentrée dans le monde fut en France. Je naquis à la cour du roi Louis III, & j'eus enſuite l'honneur d'être le bouffon, ou le fou de Charles le Simple.

Je crois pouvoir dire avec raiſon, que j'ai plutôt fait extravaguer les gens de cour, que je n'ai extravagué moi-même. Bien loin d'être ce qu'on entend communément par fou, j'étois fin & ruſé. Je connoiſſois la foibleſſe de mon maître, de pluſieurs courtiſans, & je ſus en tirer bon parti.

Le bon Charles ne me chériſſoit pas moins, que l'empereur Domitien chériſſoit le comédien Paris, & de même que ce dernier, je diſtribuois les charges & les dignités. Je me fis un grand parti parmi les courtiſans; ils me traitoient réellement en fol, & cependant ils faiſoient l'éloge de mon eſprit, peut-être pour s'exercer dans l'art ſublime des flatteries.

Parmi ces ſeigneurs, il en étoit un ſurtout qui ne ſe diſtinguoit que par la plus noire méchanceté. L'eſprit, le bon ſens, le courage, l'extérieur lui manquoient abſolument. Les qualités

du cœur n'étoient pas moins rares chez lui; enfin c'étoit un monſtre le plus malin qui fût au monde.

Ce perſonnage, jaloux de gagner mon affection, prodiguoit ſans ceſſe des éloges à mon eſprit, deſcendoit dans une infinité d'autres petites adulations, qui, quoique maladroites & déplacées, produiſirent cependant un ſi bon effet, que je lui accordai la plus ardente protection. Soit vanité de ma part, ſoit reconnoiſſance pour ſes douceurs, je fis ſi bien qu'il obtint un évêché. J'avois cru m'attacher ce flatteur, mais la croſſe & la mitre que je lui avois procurées, l'élevèrent ſi fort, qu'il ne daigna plus s'abaiſſer juſqu'à moi.

Les plus grands ſeigneurs de la cour, le roi même n'étoient point à l'abri de mes inſolences; j'en vais rapporter un exemple.

Sa majeſté Simple me dit un jour : tu as tant de pouvoir qu'on te prend preſque pour le roi » & moi pour ton bouffon. Je fis ſemblant d'être fâché de ce propos, & je témoignai de l'humeur. Comment donc, ajouta le roi, as-tu honte d'être roi ? Non, ſire, répondis-je, mais j'ai honte de mon bouffon.

Hebert, comte de Vermandois, avoit été reconcilié avec le roi par mon entremiſe. Il lui perſuada enſuite d'enlever au comte Balduin la ville d'Arras, dont Hebert fit l'acquiſition contre la ceſſion de Peronne. Balduin vint à la cour pour rede-

mander ſa ville d'Arras, mais il négligea, ſoit par orgueil, ſoit par ignorance de me prévenir en ſa faveur. L'ayant rencontré un jour à la cour, vous n'avez pas, lui dis-je, choiſi le bon chemin, pour parvenir à votre but. Il me répondit, avec dédain, qu'il n'avoit pas beſoin du conſeil d'un fou. Je lui répliquai que je n'étois pas ſurpris de ce qu'il réuſſiſſoit ſi mal, puiſqu'il ne ſuivoit effectivement que le conſeil d'un ſot. J'ajoutai qu'il y avoit des fous qui avoient plus de crédit qu'il n'en avoit apporté. Il répondit bruſquement qu'il ne menoit point de fou avec lui, puiſqu'il voyageoit toujours ſeul! Eh, monſieur, répliquai-je, je ſuis ſouvent ſeul, & cependant on dit que j'ai toujours un ſot avec moi.

Cette réponſe excita la riſée de ceux qui étoient préſens. Balduin fut ſi piqué, qu'il me donna un ſoufflet. Je courus auſſitôt me plaindre au roi, qui ſur le champ renvoya le comte de la cour, ſans vouloir écouter ſa demande.

Ce que je rapporte ici, prouve plus mon impertinence & ma vanité, qu'il ne fait honneur à mon eſprit; car réellement mes plaiſanteries furent plus admirées qu'elles ne le méritoient. Mais dans un pays dont tous les habitans ſe haiſſent & ſe portent envie mutuellement de tout leur cœur, quoiqu'à l'extérieur ils s'épuiſent en civilités, & s'eſtropient réciproquement à force de careſſes;

à la cour, dis-je, rien n'eſt plus aiſé que de ſe faire la réputation d'homme d'eſprit, parce que la raillerie qui bleſſe la vanité d'un ſeul, flatte toujours la haine du plus grand nombre.

D'ailleurs, les goûts étant auſſi mobiles que les feuilles des forêts, & la volonté du prince & de ſes favoris, étant le moule où ſe modèlent les volontés de tous les autres, il n'étoit pas étonnant que je paſſaſſe pour un bouffon très-ſpirituel, puiſque ſa très-ſimple majeſté me regardoit comme le plus fin des courtiſans, & le plus ingénieux de ſes ſujets. Je ſuis ſûr que le cheval de Caligula paſſa à la cour de ſon maître pour un conſul auſſi habile qu'aucun autre.

Chaque parole que je diſois excitoit le rire, & paſſoit pour une fine raillerie, ſurtout auprès des dames, qui très-ſouvent rioient avant que j'euſſe parlé, ou qui ſe faiſoient un plaiſir de répéter ce qu'elles venoient d'entendre, quoique moi-même j'euſſe honte d'avoir dit une bétiſe.

Je ne maltraitois pas moins les dames que les hommes, & l'impunité ſuivoit toujours mes impertinences. Cependant un jour que j'avois raillé ſur la beauté d'une dame nommée Adélaïde, qui étoit en faveur auprès du roi, elle prit ſi mal la raillerie, qu'elle réſolut de me faire perdre les bonnes graces de mon maître. Elle y réuſſit fort bien; car que ne peut pas une femme animée par

la vengeance, auprès d'un homme qui mérité le nom de ſimple?

Dès ce moment la familiarité du roi avec moi diminua de jour en jour. Si je prenois encore des libertés, il me donnoit des marques de mécontentement ſi viſibles, qu'elles n'échappèrent pas aux courtiſans, qui ſans ceſſe ont les yeux attachés ſur leur idole & ſur ſes mouvemens. Auſſi quand j'euſſe été aſſez aveugle pour ne pas appercevoir moi-même le changement du roi, la conduite des gens de cour envers moi, ne m'eût que trop confirmé ma diſgrace. Autant on avoit marqué d'empreſſement pour m'entretenir, autant on apportoit de ſoin à m'éviter.

Je devins bientôt l'objèt des railleries des pages & des valets. Un officier de la garde, avec lequel je vivois très-librement depuis long-tems, & à qui j'avois ci-devant rendu ſervice, me donna même un ſoufflet, en me diſant de me familiariſer avec mes ſemblables.

Juſques-là j'étois ſûr du changement du roi, mais je n'en pouvois deviner le ſujet. Adélaïde étoit à l'abri de mes ſoupçons, car nombre de fois j'avois plaiſanté ſur ſon honneur que j'avois mis en équivoque, ſans qu'elle ſe fût offenſée. Mais cette femme ayant déclaré publiquement que je devois m'attendre à être renvoyé de la cour, comme un perſonnage ſtupide, j'en conclus que toutes per-

ſonnes de ſon ſexe, ſont en général moins ſenſibles aux doutes qu'on jette ſur leur honneur, qu'aux outrages qu'on fait à leur beauté.

Mes affaires étoient donc dans le plus mauvais état à la cour. Je n'y excitois plus de ſourires; on me fuyoit de tous les côtés; cependant le roi me trouvant un jour ſans mon habillement ordinaire, m'honora de ces mots: Bouffon, pourquoi ſans ton habit? Monſieur, répondis-je, les bouffons ſont maintenant ſi communs à votre cour, que mon habit m'ennuie. Pourquoi, reprit ſa ſimple majeſté, ſont-ils actuellement plus communs que ci-devant? C'eſt, repartis-je, qu'il y a bien des dames qui jouent tous les jours auprès de vous le rôle de bouffon.

Le roi ne comprit rien à ma réponſe; mais pluſieurs de ceux qui l'entendirent, s'applaudiſſoient d'avance de me voir fuſtigé pour une pareille impertinence. La reine à qui on rapporta ma réplique, & qui ſavoit qu'elle regardoit Adélaïde, contre laquelle ſa majeſté avoit des raiſons d'être piquée, me demanda au roi, & me prit à ſon ſervice.

Mon rôle devint à ſa cour auſſi brillant qu'il l'avoit été ci-devant à celle du roi, mais l'acteur n'étoit pas plus ſpirituel, & les ſpectateurs étoient auſſi ſots. D'ailleurs la reine jouiſſant d'un pouvoir qui ne s'étendoit pas au-delà de ſa cour, la conſidération dont je jouiſſois moi-même, avoit les

mêmes bornes; l'on n'achetoit plus comme autrefois ma protection à force de préſens.

La reine qui étoit d'un caractère ſérieux & indolent, fut bientôt ennuyée de mes folies; on ne s'occupa plus de moi; ſa cour ne me regarda plus qu'avec mépris. Ma petite vanité offenſée de voir ma perſonne par-tout rebutée & avilie, s'enfla tellement par la rage & le dépit, qu'elle m'étouffa.

Après avoir ainſi quitté le monde & la cour, il fallut paroître devant Minos; quelques-unes de mes aventures le firent rire, mais le plus grand nombre lui fit pitié : on n'a pas beſoin de bouffon dans l'Éliſée, me dit-il; en conſéquence vous n'avez qu'à retourner d'où vous venez.

CHAPITRE XIX.

Julien paroît dans la perſonne d'un mendiant.

LE ſort me redonna un corps à Rome, où je naquis dans une famille nombreuſe & pauvre, c'eſt-à-dire, pour parler vrai, qu'elle ne trouvoit ſa ſubſiſtance que dans la charité de ſon prochain.

A moins d'avoir profeſſé la gueuſerie, on ne peut avoir une idée juſte de cet art, qui eſt auſſi régulier & auſſi méthodique que tout autre. Il a ſes loix & ſes ſecrets qui demandent, pour être connus,

un

un noviciat auſſi long que l'ordre monaſtique le plus auſtère.

La première ſcience néceſſaire c'eſt d'avoir une mine pitoyable. Il eſt vrai que pour réuſſir, il faut des diſpoſitions naturelles; mais avec un peu d'étude il n'eſt perſonne qui ne parvienne à ſe faire une phyſionomie digne de compaſſion, ſurtout s'il s'exerce dans ſon adoleſcence, lorſque les muſcles de ſon viſage ſont encore tendres & fléxibles.

Il en eſt de même de la voix, qu'on doit avoir aigre & plaintive. Heureux celui que la nature a comblé de ſes dons à cet égard! mais l'application & les ſoins peuvent corriger un organe trop robuſte, & trop aſſuré.

Les femmes ont également des exercices à ſuivre avant d'être admiſes au premier rang des gueux. Indépendamment des deux points, dont on vient de parler, elles doivent ſavoir pleurer. Certes, ce n'eſt pas une choſe difficile pour elles, car toute leur eſpèce a ſans ceſſe les larmes à commandement.

Nulle condition n'exige des connoiſſances ſi profondes dans la nature humaine, que la profeſſion de mendiant. L'étude des caractères, des inclinations des hommes, eſt d'une néceſſité ſi indiſpenſable, que je ſuis perſuadé qu'un homme d'état en ſeroit plus habile, s'il avoit vécu quelque tems avec des gueux.

Il y a même plus de reſſemblance qu'on ne l'imagineroit d'abord, entre ces deux caractères, puiſque tous leurs principes, tous leurs mouvemens tendent à un même but, à tromper leurs ſemblables. Si ces deux états diffèrent pourtant en quelques points, c'eſt que le mendiant ſe contente de peu; & que l'homme d'état n'eſt jamais content.

Un philoſophe ancien a dit, qu'il eſt de la prudence humaine, de ne jamais donner à perſonne un titre inférieur à celui qu'il mérite réellement. Je ne ſais ſi mon père avoit fait ſa philoſophie, mais il fut de même avis que cet antique philoſophe, dont il m'inculpa la maxime à coups de fouet.

Ce fut à l'occaſion du pape. J'avois eu le bonheur d'approcher le ſaint père de fort près, & rien ne m'annonçoit ſa ſainteté. Je lui adreſſai donc ces paroles : Monſieur, par la grace de Dieu, au nom du ſeigneur, je vous ſupplie .... Petit drôle, repartit le pape d'un air très-ſérieux, tu mérites d'être châtié pour prendre le nom de Dieu en vain; il avoit raiſon, car il ne me donna rien.

Mon père, qui avoit entendu la charitable ſentence du ſaint père, s'empreſſa de l'exécuter, & me donna cent coups de verge. Moi qui croyois que j'étois fuſtigé pour avoir pris le nom du Seigneur en vain, je promettois de ne plus le pren-

dre ; mais à cette promeſſe mon père me répliqua que le nom de Dieu n'entroit pour rien dans la correction paternelle qu'il me donnoit, mais qu'elle avoit pour but de m'apprendre à être plus prudent une autre fois, & à appeler le pape votre ſainteté.

Si tout le monde étoit auſſi bien aviſé que le ſont les eccléſiaſtiques, on ne verroit bientôt plus de mendians ; car, tant que j'ai vécu dans cet état, je ne me ſouviens pas d'avoir reçu plus de deux aumônes, des gens de cette robe.

La première, je la dûs à un homme d'un teint frais, & d'un embonpoint vermeil, qui ; je crois, étoit directeur de nones ; il me donna une petite pièce d'argent, en m'aſſurant qu'il ne lui en reſtoit pas tant à lui-même.

Mon ſecond bienfaiteur eccléſiaſtique fut un joli jeune homme, amoureux de ſa perſonne, qu'il avoit embellie pour la première fois d'un rabat & d'un habit d'abbé. Je l'abordai en lui diſant, mon très-révérend, mon bon frère, voyez mon état & conſidérez votre habit. Cela eſt bon, mon fils, me répondit-il ; tenez, priez Dieu qu'il me conſerve la ſanté.

Auprès des dames, je me ſervois de cette formule générale ; *ma belle & gracieuſe dame, Dieu béniſſe votre famille, Dieu conſerve votre beauté.* Ce dernier vœu produiſoit ſurtout un bon effet,

& d'autant meilleur, que la perſonne étoit plus laide.

C'étoit une règle généralement reçue parmi nous, que plus un homme avoit un train magnifique, moins il y avoit d'eſpérance dans ſa charité. Au contraire un carroſſe brun ſans dorure, avec un ſeul domeſtique, nous apportoit infailliblement quelque aubaine.

Nous remarquions auſſi beaucoup de différence dans la libéralité des mêmes perſonnes ſelon le tems & les circonſtances.

Un joueur, par exemple, eſt communément plus libéral lorſqu'il perd, que lorſqu'il gagne. Dans ce dernier cas tous ſes cheveux lui coûteroient moins à donner qu'un ſchelling.

Un avocat qui revient de ſa maiſon de campagne pour plaider à la ville, un médecin qui ſort pour aller voir ſes malades, méritent des ſollicitations dans ces inſtans; mais quand ils rentrent chez eux, leur ame eſt un roc inſenſible.

Une autre de nos maximes qui eſt très-ſûre, c'eſt que ce ſont ceux qui ſont les moins riches qui donnent le plus ſouvent. Le premier art d'un mendiant conſiſte donc à diſtinguer le riche & l'indigent; c'eſt une choſe qui demande de la pénétration, puiſqu'il s'agit de ne pas prendre l'apparence pour la réalité; car l'indigent eſt perpétuellement occupé à ſe donner l'apparence du

riche, au lieu que ce dernier ſe contente d'être, ſans chercher à paroître ce qu'il eſt en effet.

On peut juger ſûrement, d'après cette règle générale, que toutes les fois qu'une perſonne ſe donne les plus grands ſoins de paroître brillante & magnifique, il eſt conſtant qu'elle fait plus qu'elle ne peut.

Nous autres mendians nous n'avons rien de plus avantageux que de diſcerner ces gens faſtueux, de flatter leur vanité, & de loüer leur pompe. C'eſt un moyen ſûr d'exciter leur généroſité.

Il eſt cependant une eſpèce de gens riches qui aiment à faire parade de leurs libéralités. Ce ſont ceux que l'aveugle fortune a fait ſubitement paſſer de la misère à l'opulence; quelquefois l'avarice domine en eux, mais le plus ſouvent c'eſt la diſſipation.

Je me ſouviens d'avoir une fois demandé quelque petite choſe à un homme de cette trempe qui venoit de toucher une groſſe ſomme; auſſitôt il me donne une poignée de guinées. L'ami qui l'accompagnoit lui ayant fait des repréſentations à ce ſujet. Pourquoi ne lui donnerois-je pas, reprit-il; qu'eſt-ce que vingt guinées ſur dix mille?

A juger des choſes ſur le fond plutôt que par la forme, l'état de mendiant eſt peut-être cent fois plus heureux qu'aucun de ceux où nous porte

l'ambition. Notre barque n'arrive au port qu'après bien des orages, qu'après une foule de dangers & d'écueils que l'on n'évite qu'à force de fatigues & de travaux. Un mendiant raiſonnable, au contraire, n'a qu'à ſe rappeler ſans ceſſe que les hommes ſont pétris de vanité & de foibleſſe. C'eſt ſur ce reſſouvenir que ſont fondés ſa fortune & ſes revenus. Qu'il flatte, qu'il careſſe leurs défauts; ſes profits ſont aſſurés.

Il eſt une félicité ſi bien alliée avec l'argent qu'on acquiert facilement, que rarement il cauſe des inquiétudes à l'acquéreur; autant on a d'occaſion d'obtenir, autant on en cherche pour diſſiper. Il réſulte de-là que notre argent ne nous apporte que du plaiſir & jamais de ſoucis; ni la volupté, ni la ſenſualité ne nous ſont inconnues. L'eſprit dégagé de toute inquiétude ſur l'avenir; entièrement livrés au préſent, je défie le plus opulent des hommes, de goûter des raviſſemens plus délicieux que ceux que nous goûtons dans les bras de l'amour.

En mon particulier, cette charmante paſſion m'a procuré ſur la terre une félicité que je n'ai retrouvée que dans ce lieu de délices. J'épouſai la fille d'un mendiant qui mourut gueux, après avoir toujours joui d'un bon revenu. Il ne lui laiſſa pour héritage qu'une petite maiſon, avec un jardin bien entretenu, ſituée au pied d'une

colline assez près d'une grande route. Je n'eus jamais que des sujets de m'applaudir de notre union. Elle étoit douce, complaisante, pleine d'attention; à la chûte du jour je trouvois un excellent souper préparé, & je la régalois de l'histoire de mes aumônes, du portrait de ceux qui m'avoient donné. Nous nous applaudissions mutuellement de les avoir si bien trompés; c'étoit un divertissement réel pour nous que de nous arrêter à l'idée que nous étions plus sensés & plus heureux que tous ces sots qui se laissoient duper si facilement.

Peut-être me suis-je trop arrêté sur mes rôles de mendiant, je finis en vous disant, que je mourus à l'âge de cent deux ans, sans avoir connu d'autre maladie que les foiblesses qui accompagnent un grand âge.

Minos, après avoir entendu le récit de ma vie, me demanda combien j'avois menti de fois. Il n'y avoit pas moyen de lui cacher la vérité. J'avouai sincèrement que mes mensonges pouvoient aller à cinquante millions ou environ.

Un pareil menteur, dit-il d'un air sévère, oseroit-il espérer d'entrer dans l'Elisée? Je m'en retournai aussitôt que j'eus entendu ces mots, & j'eus pour la première fois le plaisir de n'avoir pas été renvoyé par ses ordres.

CHAPITRE XX.

Julien naît prince, & enſuite homme d'état.

JE naquis d'une princeſſe Allemande ; mais, pour conſerver ma mère, on me déchira par morceaux, de manière que ma vie finit au même inſtant qu'elle avoit commencé.

Les ames qui ſont ſéparées des corps avant d'avoir atteint leur cinquième année, doivent, immédiatement après cette ſéparation, retourner animer d'autres corps.

Après avoir paſſé différentes enfances, le deſtin me prépara un nouveau rôle conſidérable ſur le théâtre du monde. Je naquis en Angleterre ſous le règne du roi Ethelred II : mon père étoit Ulnoth, comte ou *thane* de Suſſex. Je fus enſuite connu ſous le nom du comte Goodwin, & je commençai d'attirer les regards du monde, dans le tems d'Harald Harcfoot ; je m'avançois au trône du royaume de Weſſex, au préjudice d'Hardecanut, fils d'Emma, qui s'efforça dans la ſuite de mettre la couronne ſur la tête d'un autre de ſes fils. Je découvris ſon deſſein ; je le communiquai au roi, en lui propoſant de ſe défaire des deux jeunes princes que leur mère avoit fait venir

nouvellement de Normandie, avec le conſentement du roi.

Emma s'étoit attiré la vénération publique, & la confiance du roi, par une grande dévotion, & par un mépris affecté des biens de ce monde.

Je conſeillai à Harald de l'inviter à venir à ſa cour avec ſes enfans, afin d'avoir plus de facilité à la débarraſſer d'un monde qu'elle mépriſoit. Mais cette prudente mère qui ſe défioit de moi, n'envoya qu'Alfred, & garda Edward auprès d'elle. Je n'eus pas plutôt le jeune Alfred en ma puiſſance, que je le fis transférer à Ely, où je donnai ordre, par la bouche du roi, de le raſer, de lui crever les yeux, & de l'enfermer dans un couvent.

Cette action, quelque cruelle qu'elle paroiſſe, coûte peu de ſcrupule à un miniſtre, parce que l'intérêt du prince eſt un vernis, qu'il ſait appliquer aux entrepriſes les plus injuſtes, & qui ſert de voile à tout ce qui eſt le fruit de ſa propre cupidité.

Edward, ſecond fils d'Emma, s'enfuit en Normandie pour éviter le ſort de ſon frère. Après la mort d'Harald & d'Hardecanut, il s'empreſſa de rechercher mon amitié; il me propoſa un accommodement ſi avantageux, que je travaillai volontiers à lui procurer la couronne, dans la con-

ſiance que mon pouvoir ſauroit bien enchaîner ſon ancienne inimitié.

Une des conditions de notre accommodement fut qu'il épouſeroit Editha, ma fille.

Edward y conſentit avec peine, & moi je m'en repentis bientôt; car, quoique j'euſſe toujours eu la plus grande tendreſſe pour Editha, ſon élévation lui donna tant d'orgueil, que, loin de me témoigner le reſpect qu'elle me devoit, elle me déclara, auſſi ſouvent que je lui donnois des avis, qu'étant reine, mon caractère de père étoit effacé par celui de ſujet. Malgré cette hauteur, je fus cependant très-ſenſible à ſon divorce avec Edward.

En aidant ce prince à monter ſur le trône, je m'étois bien promis de régner ſous ſon nom, puiſque c'étoit un homme ſimple & ſans génie. Mes eſpérances ne furent pas déçues. Je diſpoſois de tout, il ne me manquoit réellement de l'autorité royale, que les marques extérieures. Mes courtiſans étoient en plus grand nombre que ceux du roi. Tel qui ne faiſoit que s'incliner devant ſa majeſté, ſe proſternoit humblement devant moi.

Qu'on juge combien un pareil deſtin flattoit ma vanité, combien mon ambition étoit ſatisfaite, & combien mes tréſors groſſiſſoient.

Edward le confeſſeur, ou ſaint Edward, comme quelques-uns l'ont nommé, vraiſembla-

blement par plaiſanterie, étoit, comme je l'ai dit, dépourvu d'eſprit, & même du ſens commun; car, après avoir reçu ma fille en mariage, il refuſa de le conſommer, uniquement par haîne contre moi, puiſqu'Editha étoit reconnue pour la plus belle femme de ſon tems.

Il ſe rendit également coupable envers ſa mère, de l'ingratitude la plus noire. En récompenſe des ſoins qu'elle s'étoit donnés pour lui procurer une couronne, il la relégua dans une triſte priſon, où elle paſſa le reſte de ſes jours; je dois dire à la vérité, que ce fut par mes conſeils. A l'égard de l'hiſtoire des neuf ſocs ardens, ſur leſquels on dit qu'elle fut obligée de marcher, ou des neuf terres qu'elle me donna pour en être diſpenſée, c'eſt une pure invention. Comment m'eût-elle donné des terres, elle n'en poſſédoit pas une ſeule?

Le premier déſagrément que j'eus dans le miniſtère, me fut cauſé par mon fils Swane, qui avoit violé à Herford-Schire, l'abbeſſe de Lon, appelé dans la ſuite Leon-Minſter. Après cette action, qui n'étoit rien pour le fils d'un miniſtre tout-puiſſant, il ſe ſauva en Danemarck, d'où il ſollicita ſa grace auprès du roi. Elle lui fut refuſée d'abord, par le conſeil de quelques eccléſiaſtiques, & principalement par celui d'un certain chapelain, à qui j'avois empêché le roi de donner un évêché.

Mon fils, irrité de ce refus, tomba ſur les côtes du royaume avec pluſieurs vaiſſeaux, les ravagea en commettant mille cruautés, qui réellement eurent un bon effet, puiſque ſa majeſté; dont la timidité étoit depuis longtems la foibleſſe capitale, prit une ſi grande terreur de cette irruption, qu'il pardonna bien vîte à mon fils, non-ſeulement ſon premier crime, mais encore celui de ſa révolte, qui étoit bien plus puniſſable. Auſſi cette conduite lui fit perdre la reconnoiſſance du coupable, & lui attira de plus le blâme de tous les gens ſenſés.

Le roi favoriſoit beaucoup les Normands. Il avoit nommé un certain homme de cette nation à l'archevêché de Canrorbery, & lui avoit donné la plus grande confiance. Je ne pus ſupporter la faveur d'un homme qui étoit parvenu ſans ma protection. Sa ſeule préſence excitoit mon envie, & me donnoit de l'appréhenſion.

Un premier miniſtre ne ſe croit aſſuré de la faveur de ſon ſouverain, qu'autant qu'il n'a point de rivaux. Le moindre partage le rend auſſi jaloux que le plus tendre mari l'eſt du cœur de ſa femme. S'il élève quelqu'un, il fait toujours ſe réſerver aſſez de pouvoir ſur lui, pour le remettre en ſon premier état, quand il oſe contrarier ſa volonté; mais quiconque devient favori du roi, ſans la bienveillance du miniſtre, une des pre-

mières règles de la politique eſt de le précipiter bien loin du trône.

En un mot, la faveur des rois eſt auſſi mobile que la faveur des femmes; le ſeul moyen de la conſerver, c'eſt d'éloigner tous ceux qui pourroient y prétendre.

Je reconnus bientôt que l'archevêque de Cantorbery avoit le plus grand crédit auprès du roi; il procura une charge conſidérable à un certain Rollo, Romain de nation, homme ſans naiſſance, & dépourvu de toute eſpèce de talens. Lorſque je repréſentai au roi qu'un homme de cette trempe étoit indigne d'un pareil emploi, il me répondit que c'étoit un ami de l'archevêque. En ce cas, répliquai-je, c'eſt l'ami d'un ennemi de votre majeſté. Je ne pouſſai pas la converſation plus loin pour cette fois, mais je m'apperçus bientôt que l'archevêque avoit été informé de cet entretien. J'en conclus que le roi ſe confioit ſûrement plus à lui qu'à moi.

L'autorité que l'on a ſur l'eſprit d'un prince, étant une fois perdue, il eſt difficile de la recouvrer, à moins qu'on ne puiſſe ſe rendre redoutable. Comme c'étoit par ce moyen que je l'avois acquiſe & que je l'avois conſervée, je cherchai donc les occaſions de la regagner par la même voie.

Le comte de Boulogne me ſervit très-heureuſement dans cette circonſtance. En s'en retournant dans ſon comté, il avoit envoyé ſes gens pour lui préparer ſon logement à Douvres; ils voulurent s'emparer d'une maiſon malgré le propriétaire; il s'enſuivit une batterie, dans laquelle un des gens du comte fut tué.

Ce ſeigneur ſe rendit auſſitôt auprès du roi pour ſe plaindre, & demander la mort des meurtriers de ſon domeſtique. Sa majeſté trouvant cette demande juſte, m'ordonna de punir rigoureuſement les coupables, parce que j'étois leur juge naturel, comme comte de Kent.

Au lieu de marquer ma déférence aux volontés du roi; les Anglois, répondis-je avec chaleur, ne puniſſent perſonne ſans l'entendre, & ne laiſſent perdre ni leurs droits, ni leurs priviléges. Je ferai citer l'accuſé; s'il eſt coupable, il ſera puni dans ſon corps & dans ſes biens; s'il eſt innocent, je l'abſoudrai. Je ſuis comte de Kent, il eſt de mon devoir de défendre & de protéger tous ceux qui ſont ſous ma domination.

Cet incident entroit très-bien dans mes vues, puiſque ma rupture avec le roi avoit l'air d'être occaſionnée par mon attachement aux intérêts du peuple. En effet, je me conduiſis avec tant d'adreſſe, que tout le monde accourut en foule,

ſous l'étendard de ma révolte; & je leur inſinuai encore que je n'avois pris les armes, que dans la vue de les garantir d'une puiſſance étrangère.

Le mot d'étranger inſpire généralement en Angleterre une haine ſi forte, peut-être parce qu'on y a ſouffert de grandes perſécutions des nations étrangères, ſurtout des Danois, que ce fut un nouveau motif pour le peuple, de prendre mon parti avec tout le fanatiſme qui embraſe des têtes ſtupides.

Ce qu'il y eut de remarquable, c'eſt qu'après mon banniſſement de l'Angleterre, étant revenu à la tête d'une armée de Flamands, que je deſtinois à piller Londres, je publiai que je ne ſongeois qu'à défendre les Anglois, contre toute puiſſance étrangère, & l'on ajouta foi à mes déclarations. Ce qui fait voir qu'il n'eſt point d'abſurdité qu'on ne puiſſe perſuader au peuple, quand une fois l'on a gagné ſa confiance.

Le roi ſauva Londres, en ſe réconciliant avec moi, & en reprenant ma fille pour ſa femme; enſuite je congédiai ma flotte & mon armée.

Auſſitôt que j'eus regagné la faveur du roi, ou, ce qui m'étoit indifférent, la même autorité que j'avois eue, je me livrai à mon reſſentiment contre l'archevêque. Il avoit déja, de lui même, pris le parti de ſe retirer dans un couvent de Normandie, mais ma vengeance n'étoit pas ſatisfaite. Je

le fis bannir du royaume en forme. Son ſiége archiépiſcopal fut déclaré vacant, & je lui nommai un ſucceſſeur.

Ma nouvelle autorité fut de courte durée. Le roi, qui me craignoit fort, & qui me haïſſoit encore davantage, n'oſant uſer de violence ouverte contre moi, employa le poiſon.

Il fit débiter enſuite, le conte ridicule, que j'avois deſiré de trouver la mort au premier morceau que je mangerois, ſi j'avois eu part au meurtre de ſon frère Alfred, & que la vengeance divine avoit éclaté viſiblement contre mon invocation téméraire, puiſqu'en effet le premier morceau m'avoit étranglé.

Ce rôle d'homme d'état eſt un des plus mauvais qu'on puiſſe jouer dans le monde; car il entraîne beaucoup de dangers, il cauſe de grandes inquiétudes, & ne rend que peu de ſatisfaction. En un mot c'eſt une pilule qui ſeroit très-amère & très-dégoûtante pour tous les hommes, ſi elle n'étoit dorée par la vanité, & édulcorée par l'ambition. Auſſi Minos uſe-t-il de beaucoup d'indulgence & de compaſſion envers ceux qui l'ont avalée. Je ne condamne jamais, me dit ce juge équitable, lorſque je parus devant lui, un premier miniſtre qui a fait une ſeule bonne action en ſa vie, quand même il auroit commis un forfait chaque jour.

J'étendis

J'étendis le ſens de cette explication un peu trop loin, & j'en conclus que l'entrée de l'Eliſée ne pouvoit m'être refuſée; mais Minos me déclara qu'il falloit me retirer, parce que juſqu'à préſent il n'y étoit encore entré aucun premier miniſtre. Vous devez être aſſez content de ne pas être précipité dans le gouffre infernal, car tout autre n'y auroit pas échappé, s'il avoit commis ſeulement la moitié de vos crimes.

CHAPITRE XXI.

Aventures de Julien devenu ſoldat.

JE revis le jour à Caën en Normandie; le nom de ma mère étoit Mathilde. Quant à celui de mon père, il me ſeroit très-difficile de le dire, car la bonne Mathilde me révéla, peu d'heures avant ſa mort, que ſes préſomptions tomboient ſur cinq capitaines du duc Guillaume, qui fut ſurnommé depuis le *Conquérant*.

A l'âge de treize ans, étant grand & robuſte, j'entrai au ſervice de ce duc, j'abordai avec lui près de Pemſey dans le comté de Suſſex, & je fis mes premières armes à la bataille de Haſting.

Il eſt impoſſible de vous peindre l'excès de la frayeur qui me ſaiſit lorſque l'armée donna, &

ſurtout lorſque je vis tomber les deux camarades qui étoient à mes côtés. Cette crainte ſe diſſipa pourtant; mon ſang s'échauffa, j'oubliai le danger. Mon courage s'anima de manière que je pus ſoutenir, que je me battis de mon mieux, juſqu'à ce que je reçus à la cuiſſe une bleſſure qui m'ôta les forces & la connoiſſance.

Je reſtai couché parmi les morts, expoſé ſans ceſſe au danger d'être écraſé par les chevaux de l'armée, & par ceux des ennemis, juſqu'au lendemain matin, qu'un parti qui venoit charitablement dépouiller & enlever les morts, me trouvant un ſouffle de vie, me tranſporta à l'hôpital, où ma jeuneſſe, aidée de bons ſoins, me fit un peu recouvrer l'uſage de ma cuiſſe.

Auſſitôt que Douvres eut été conquis, j'y fus tranſporté avec les autres malades, & ma bleſſure acheva de ſe guérir en peu de tems. Mais malheureuſement, en jouant avec d'autres convaleſcens au grand air, je gagnai une fluxion qui m'affoiblit extrêmement, & je ne fus guéri qu'après beaucoup de tems.

Pendant que je me trouvois dans cet état avec une grande foibleſſe, & manquant du néceſſaire, j'avois la douleur d'entendre dire, comment mes camarades paſſoient leur tems à piller, à voler, à ſe divertir dans toutes ſortes de débauches.

Après mon rétabliſſement je reſtai en garniſon

dans le fort de Douvres. Les officiers y étoient paſſablement bien, mais les ſoldats manquoient de tout, & qui pis eſt, étoient logés ſi fort à l'étroit, que, faute de place, nous couchions quatre ſur une botte de paille; ce qui occaſionna des maladies qui emportèrent pluſieurs centaines d'hommes.

J'avois ſéjourné quatre mois dans ce fort, lorſque le comte de Boulogne vint ſecrètement de France, pour nous ſurprendre pendant la nuit; nous le reçûmes ſi mal, qu'il fut obligé de ſe retirer précipitamment avec une poignée de monde. J'eus le bras caſſé dans cette affaire; trois mois ſuffirent à peine pour être parfaitement guéri de cette nouvelle bleſſure.

Dans ma convaleſcence, j'avois fait connoiſſance avec une jeune demoiſelle du voiſinage, dont les parens étoient d'un état à ne pas donner leur fille à un ſoldat. Mais comme cette jeune perſonne ne ſentoit pas moins d'inclination pour moi, que j'en avois pris pour elle, & que ſes parens l'aimoient tendrement, ils conſentirent à me l'accorder, & dès ce moment on prit jour pour la célébration de notre mariage.

Le ſoir qui précéda ce jour fortuné, je m'enivrois d'avance du plaiſir que me préparoit le jour ſuivant, lorſque je reçus ordre de marcher le lendemain matin, & de me rendre au camp près de

Windſor, où Guillaume raſſembloit une armée pour ſoumettre les provinces occidentales. Il n'y a qu'un amant paſſionné qui puiſſe ſe faire une idée de tout ce qui ſe paſſa dans mon ame, lorſqu'on nous annonça cet ordre cruel. Ce qui augmentoit encore ma douleur, c'eſt qu'il étoit défendu de laiſſer ſortir perſonne du fort juſqu'au départ, de manière qu'il m'étoit impoſſible de prendre ſeulement congé de ma maîtreſſe.

Ce jour qui devoit éclairer mon hymenée parut enfin, mais que la ſcène étoit différente de ce qu'elle devoit être ! La perſpective riante que j'avois la veille, étoit changée en un tourment réel. Nous étions au milieu de l'hiver. Nous faiſions des marches très-longues & très-pénibles; le froid & la faim s'uniſſoient pour nous accabler. La nuit même que je devois paſſer dans les bras de ma bien-aimée, je fus réduit à coucher ſur la terre, morfondu par une biſe piquante & ſans ſans ceſſe agité par une inquiétude cruelle qui chaſſoit le ſommeil, pour accroître mes ſouffrances. Enfin cette nuit terrible fit une ſi forte impreſſion ſur mon ame, que, pour en diſſiper entièrement le ſouvenir, il a fallu que je fuſſe plongé trois fois dans le fleuve de Lethé.

A ces mots j'interrompis Julien pour lui dire qu'on ne m'avoit point fait ſouffrir cette triple immerſion à ma ſortie du bas-monde. Il me ré-

pondit qu'elle ne ſe pratiquoit qu'à l'égard des eſprits qui retournoient dans le monde, afin de leur ôter le ſouvenir du paſſé, de crainte, comme dit Platon, que ce ſouvenir n'apportât un grand trouble dans leurs idées futures.

Je reviens à mes aventures. Nous continuâmes notre route avec les mêmes fatigues juſqu'à la ville d'Exeſter, que nous aſſiégeâmes, & qui ſe rendit bientôt.

Le roi Guillaume y fit conſtruire un fort, où il plaça une garniſon de Normands, au nombre deſquels j'eus encore le malheur d'être compris.

Nous nous y trouvâmes plus gênés que nous n'avions été à Douvres, parce que, comme les habitans étoient mal intentionnés, il nous fut défendu de ſortir du fort; ou bien, pour nous mettre à l'abri du danger, nous n'en ſortions que par troupeau. Quelques inſtances que je fiſſe auprès du commandant, je ne pus obtenir un congé d'un mois pour aller voir ma maîtreſſe, dont juſqu'alors je n'avois point reçu de nouvelles.

Au printems ſuivant, le peuple s'étoit adouci; un autre officier vint prendre le commandement du fort, j'en obtins alors la permiſſion d'aller à Douvres. Ah! ciel, pouvois-je prévoir l'affreux accident qui m'attendoit? J'y trouve le père & la mère de ma bien-aimée, plongés dans la plus profonde affliction de ſa mort, arrivée depuis huit

jours, & qui lui avoit été cauſée, à ce qu'on m'aſſura, par le déſeſpoir de mon départ précipité. Ce récit me toucha juſqu'aux larmes. Je devins furieux. Je maudis le roi & ſon ſervice. Je fis des imprécations contre l'univers entier, qui dans ce moment n'avoit plus d'attraits pour moi. Je me jetai ſur la foſſe de ma défunte maîtreſſe, & j'y reſtai couché deux jours & deux nuits entières ſans prendre de nourriture.

Cependant les conſeils d'autrui, le propre ſentiment de ma faim, & la raiſon me firent abandonner un poſte où l'amour m'avoit placé, mais dans lequel je ne trouvois qu'à nourrir ma douleur.

L'anéantiſſement d'un objet que l'on aime, eſt le mal le plus douloureux & le plus ſenſible qui puiſſe affliger la vie humaine; car outre qu'il manque de cet adouciſſement que donne l'eſpérance, on ne peut abſolument attendre de conſolation que du tems & de la raiſon. Il eſt vrai que leur effet, pour être tardif, n'en eſt pas moins ſûr; j'en fis moi-même l'expérience. Au bout d'un an, je me trouvai auſſi heureux, auſſi content que je l'avois jamais été; l'objet de cette paſſion auquel j'avois attaché ma félicité & dont la perte m'avoit rendu pour un tems le plus miſérable des humains, étoit totalement oublié.

A l'expiration de mon congé, qui étoit d'un

mois, je rejoignis ma troupe à Exeſter, d'où, peu de tems après, nous eûmes ordre de nous porter dans les provinces du Nord, pour diſſiper les forces réunies des comtes de Cheſter & de Northumberland. Arrivés à Yorck, le roi pardonna aux chefs rebelles, mais punit ſévèrement quelques autres qui étoient moins puiſſans, & moins coupables.

Moi j'eus ordre de m'aſſurer de la perſonne d'un homme qui n'étoit jamais ſorti de ſa maiſon, & de le conduire en priſon. Une pareille action me faiſoit horreur. Dans tout autre état l'eſpoir de la récompenſe la plus conſidérable ne m'eût jamais rendu l'inſtrument d'une pareille injuſtice. Mais telle eſt la ſoumiſſion d'un ſoldat aux volontés de ſon roi, & de ſon général, que j'arrêtai l'homme déſigné ſans ſcrupule, ſans même que les larmes de ſa femme, ni les cris de trois petits enfans fiſſent aucune impreſſion ſur mon ame.

Quoique cette cruauté ſoit peu de choſe en comparaiſon de celles que je commis dans la ſuite, elle fut cependant la ſeule qui répugnât à mes ſentimens. Bientôt après nous entrâmes, ſous les ordres du roi-même, dans le Northumberland, pour punir les habitans de ce qu'ils s'étoient joints aux Danois près d'Osbone. On nous abandonna le pays à diſcrétion; je ne fus pas un des derniers à profiter de cette liberté. Parmi diffé-

rentes barbaries dont je fus l'auteur, je n'en rapporterai qu'une, dont le ſouvenir me fait encore frémir.

J'entre dans une maiſon où je trouve une jeune femme très-jolie, qui jouoit avec un petit enfant aſſis ſur ſes genoux. A l'inſtant le feu de la concupiſcence s'allume à l'ardeur de la rapacité qui me conduiſoit; j'égorge l'enfant, je viole la mère, & je mets le feu aux quatre coins de la maiſon. Je paſſe rapidement ſur bien d'autres faits héroïques de cette nature, à l'aide deſquels les princes deviennent des héros & des conquérans; la barbarie fut pouſſée ſi loin envers ces pauvres habitans de Northumberland, que dans l'eſpace de ſoixante milles qui ſéparent Yorck de Durham, on n'y laiſſa pas ſubſiſter deux pierres l'une ſur l'autre. Maiſons, égliſes, tout fut brûlé & renverſé juſqu'aux fondemens.

Après cette fameuſe expédition, nous marchâmes à Ely contre Hereward, vaillant & habile capitaine qui commandoit un corps de rebelles qui combattoient encore pour leur liberté, & ne vouloient pas reconnoître Guillaume pour roi. Ils furent bientôt réduits; mais la gloire, plutôt que le bonheur, m'ayant fait trouver à un endroit où Hereward combattoit lui-même avec une troupe de braves, le terrein fut diſputé vigoureuſement; je reçus pour mon compte trois bleſſures, l'une à

la tête, une à l'épaule, & une autre dans le bras.

Ma guériſon traîna longtems, & m'empêcha de ſuivre le roi en Ecoſſe ; le printems ſuivant, comme j'étois Normand, je ſuivis le roi en Normandie, ainſi que tous mes compatriotes qui reſtoient de la bataille d'Ely, & nous marchâmes contre Philippe, roi de France, qui avoit eu deſſein de profiter des troubles d'Angleterre, pour dépouiller Guillaume de ſon duché de Normandie. Il y eut une eſcarmouche près de la ville du Mans, & j'y fus bleſſé ſi dangereuſement à la cuiſſe, qu'il en fallut faire l'amputation.

Ainſi privé d'une partie de moi-même, je reçus alors mon congé. Je gagnai ma patrie, où, dans la misère affreuſe qui me perſécutoit, je n'avois d'autres plaiſirs que celui de raconter mes proueſſes guerrières, toujours avec quelques petites circonſtances, qui, ſi elles n'étoient pas dans l'exacte vérité, ſervoient du moins à embellir mes récits. J'atteignis enfin le terme de ma misère & de ma vie, à ſoixante-trois-ans.

J'avois compté que les ſouffrances de mes dernières années ſuffiroient pour effacer le ſouvenir des cruautés de Northumberland, & pour exciter la compaſſion de Minos. C'eſt une grace, me dit ce juge, que de vous faire retourner dans le monde. Obéiſſez.

CHAPITRE XXII.

Aventures de Julien dans la condition de tailleur.

LE deſtin me fit naître en Angleterre, dans un état que l'ingratitude des hommes a couvert de mépris, quoiqu'ils lui aient la double obligation de voir leurs corps garantis des injures de l'air, & de ſentir leur ame flattée dans la plus ſenſible de ſes paſſions, je veux dire la vanité. Pour parler plus clairement, je naquis tailleur d'habits. Certes ſi l'on veut réfléchir ſur cette profeſſion, elle mérite la conſidération préférablement à toute autre : car enfin, qui eſt-ce qui marque plus ſûrement la différence des conditions, ſi ce n'eſt le tailleur.

Le ſouverain donne les titres, mais c'eſt le tailleur qui fait les hommes. C'eſt à ſon habileté qu'on doit l'eſtime du peuple, l'attention du beau ſexe, & ſouvent tout le mérite perſonnel. Si les grands ſeigneurs impriment du reſpect au premier abord, c'eſt lorſqu'ils en ont reçu le ſceau de leur tailleur. Enfin la bonne mine, les agrémens extérieurs n'attirent l'admiration qu'autant que le tailleur ſait les mettre dans un jour favorable.

Trois habits ſuperbes que je fis pour la céré-

monie du couronnement du roi Etienne, prouvèrent mon habileté, & commencèrent ma réputation.

Il eſt difficile de dire ſi celui qui porte un habit magnifique, ſent plus de plaiſir en admirant ſa perſonne, que nous ne goûtons de délices nous autres tailleurs, à conſidérer notre ouvrage.

Le jour de la cérémonie, je fis tous mes efforts pour la voir de près. Si je pouvois vous exprimer combien je reſſentis de ſatisfaction, quelles furent les douces émotions de mon ame, en entendant dire, aſſurément le comte de Devonshire, & le ſeigneur Hugt Bigot, ſont les plus beaux & les plus magnifiques de toute la cour; préciſément c'étoit moi qui avois fait leurs habits.

Rien ne ſeroit plus agréable en effet que de travailler pour les ſeigneurs de la cour, parce que perſonne n'a plus de talent pour apprécier & faire valoir un habit, ſi l'on n'en étoit dégoûté par une petite circonſtance fâcheuſe, c'eſt qu'on en eſt rarement payé.

Eh bien! malgré que j'aie plus perdu à la cour que je n'ai gagné à la ville, j'ai toujours eu plus de plaiſir à porter un habit chez un homme de cour que chez toute autre perſonne, quand même j'euſſe été payé comptant chez cette dernière; choſe qui n'eſt jamais arrivée chez le premier.

On doit faire deux claſſes des gens de la cour; les uns n'ont jamais envie de payer, les autres

n'en ont que l'envie, & n'ont jamais le pouvoir. Parmi ces derniers il faut placer les jeunes ſeigneurs que nous habillons à l'entrée d'une campagne, & qui ont le malheur de périr avant d'être avancés.

En tems de guerre on prend mal à propos les tailleurs pour des politiques, parce qu'ils s'informent ſoigneuſement des progrès de l'armée, du ſuccès d'une bataille. Il eſt certain qu'ils ont bien des raiſons pour prendre cette peine, car il ne ſe donne pas une bataille qui ne faſſe faire banqueroute à trois ou quatre honnêtes gens de cette profeſſion.

En mon particulier j'ai ſurtout eu ſujet de maudire la malheureuſe bataille de Cardigan, dans laquelle les ſcélérats de Cambriers tuèrent la plupart des meilleurs troupes du roi, & quantité de mes habits tombèrent entre leurs mains ſans que j'en euſſe reçu le paiement.

J'ai appris depuis que j'ai quitté le monde, d'un de mes miſérables confrères qui a gagné l'Eliſée en mourant à l'hôpital, qu'il s'étoit introduit un uſage qui les garantit des mauvaiſes dettes.

Lorſqu'ils s'apperçoivent qu'une pratique eſt verreuſe, ils l'enregiſtrent ſur leur livre pour le double du prix de leurs fournitures, puis ils lui envoyent un honnête homme muni d'un petit par-

chemin pour exiger leur paiement Si le débiteur ne ſatisfait point, l'honnête homme emmène le beau ſeigneur chez lui, & l'y retient ſous ſa garde juſqu'à ce que le tailleur ſoit payé. De mon tems au contraire, quand l'homme de qualité ne vouloit pas payer, ce qui arrivoit très-ſouvent, il n'y avoit aucun moyen de l'y contraindre.

Vous aurez peut-être remarqué, dit Julien, en interrompant ſon récit, que, ſans réflexion ſur mon état actuel, je parle des différens rôles que j'ai joués dans le monde, comme ſi j'en étois encore chargé. Je vous en demande pardon. Je viens de me prendre moi-même ſur le fait, en racontant mes aventures de tailleur. Je ſens que ces affections mondaines ne peuvent plus convenir à mon état actuel. Quoi qu'il en ſoit, je pourſuis. Je ne dois pas vous cacher que j'avois dans ma profeſſion une certaine méthode qui me rendoit les pertes moins ſenſibles.

J'avois diviſé mes pratiques en trois claſſes; la première comprenoit celles qui payoient comptant; la ſeconde celles qui faiſoient longtems attendre leur paiement. Les pratiques qui ne payoient jamais, compoſoient la troiſième claſſe.

Je me contentois d'un profit médiocre avec les premières, parce qu'il étoit aſſuré. A l'égard des deux autres eſpèces, je les uniſſois de manière que les débiteurs qui payoient à longs termes, répa-

roient la perte que m'occaſionnoient ceux qui ne payoient point du tout. De cette manière j'avois peu de pertes réelles, & j'euſſe laiſſé des biens conſidérables à ma mort, ſi je n'avois pas conſumé tous mes bénéfices à entretenir une maîtreſſe, tandis que ma femme avec deux enfans reſtoient dans l'indigence.

J'avois donné à cette maîtreſſe une jolie maiſon ſituée ſur le bord de la Tamiſe, & pourvue abondamment de tout ce qu'elle pouvoit deſirer. Quoique ſon bien-être ne dépendît que de ma volonté, elle me gouvernoit cependant d'une manière auſſi abſolue que ſi j'euſſe dépendu d'elle. Je ne lui obéiſſois pas moins qu'un cheval dreſſé, obéit à la main d'un écuyer habile; cependant je n'étois point épris de ſa beauté, j'en connoiſſois même toute la médiocrité. Mais elle poſſédoit un certain art de volupté; elle ſavoit ſi bien choiſir les inſtans de l'employer, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de réſiſter à ſes volontés.

Cette femme dépenſoit ſi rapidement, qu'elle ſembloit avoir deſſein de me réduire à la mendicité. Moi-même je concourois de toutes mes forces à l'exécution de ſon deſſein; car, outre mon extravagance d'avoir une maîtreſſe & une petite maiſon, je pris encore des chaſſeurs à mon ſervice, non que leurs jeux me procuraſſent du plaiſir, mais parce qu'il étoit de la mode d'en avoir.

Le loiſir de les exercer ne me manquoit pourtant pas; j'avois autant de bon tems que perſonne, puiſque tout mon ouvrage alors conſiſtoit à prendre la meſure de quelques pratiques diſtinguées. Je ne coupois pas un ſeul habit; certes c'étoit encore moins par pareſſe que dans la crainte de le gâter, puiſque j'étois auſſi ignorant qu'un tailleur de roi.

Ces raiſons m'obligeoient d'avoir un garçon habile qui ſavoit ſi bien profiter des circonſtances où il me voyoit, qu'il étoit réellement le maître chez moi; il gouvernoit ma maiſon auſſi deſpotiquement qu'un miniſtre gouverne un prince indolent ou voluptueux. Tous mes autres garçons lui temoignoient plus d'eſtime qu'à moi-même, parce qu'ils regardoient ma bienveillance comme la ſuite néceſſaire de la ſienne.

Je mourus enfin noyé de dettes, & conſumé par les plaiſirs. Minos réfléchit un inſtant après avoir entendu l'hiſtoire de ma vie, & m'ordonna de retourner dans le monde, ſans m'en dire la raiſon.

CHAPITRE XXIII.

Julien raconte ſa conduite étant aldermann, c'eſt-à-dire échevin.

L'ANGLETERRE fut encore ma patrie; je reçus le jour à Londres, d'un père qui eut onze enfans, dont j'étois l'aîné, & qui étoit magiſtrat dans cette ville.

Quoiqu'il eût amaſſé de grands biens dans le commerce, il ne m'en revenoit pas une aſſez groſſe part pour eſpérer de vivre ſans occupation. Je me livrai donc au commerce de poiſſon, qui me procura une grande fortune.

Ce feu dévorant qu'on appelle ambition dans les princes, & qui porte le nom d'eſprit de parti chez les particuliers, j'en avois été enflammé dès ma jeuneſſe; à l'âge de vingt-un ans, je m'étois déclaré zélé partiſan du prince Jean, & ennemi de ſon frère Richard, pendant ſon voyage & ſa captivité en Terre-Sainte.

Je faiſois dès-lors des harangues publiques ſur les affaires d'état. Je m'efforçois de ſemer le trouble, & de répandre le mécontentement dans la ville de Londres. J'étois pourvu d'une belle voix; mes diſcours promettoient de grandes choſes; je

les

les prononçois avec autant d'assurance que de franchise. Tous ces avantages me procurèrent bientôt quelque autorité sur l'esprit des jeunes citoyens, qui ne réfléchissoient pas, & même auprès de ceux d'un âge mûr qui étoient aussi dépourvus d'esprit que de jugement.

Ce succès enfla ma vanité naturelle, au point que je me regardois comme un homme dont les grands talens n'avoient ni rivaux ni supérieurs.

Rempli de cette bonne opinion de moi-même, j'écrivis au fameux Robin Hood, qui faisoit alors grand bruit avec son adhérent le petit Jean à York-Schire.

J'invitai le premier à venir à Londres au nom de toute la ville; je l'assurai qu'il y seroit très-bien reçu, d'après la haute idée que j'avois donnée de son mérite à tous les citoyens, parmi lesquels d'ailleurs j'avois le plus grand crédit. Je ne sais si ma lettre parvint à Robin Hood, mais je n'en reçus point de réponse.

A-peu-près dans ce tems, parut dans Londres un certain Guillaume Fitz-Osbom, ou, comme on l'appeloit vulgairement, Guillaume à barbe longue, homme impudent qui avoit captivé l'attachement de la populace à force de déclamer contre les riches, & contre leurs vues d'oppression. Je pris le parti de ce fanatique, je prononçai une harangue publique à sa gloire, en le pei-

gnant comme un homme uniquement voué à la défenſe de la liberté publique.

Quoique l'ingrat parût faire peu de cas des éloges que je lui avois donnés, je continuai toujours de ſoutenir ſon parti, dans la vue de le ſupplanter, & de devenir moi-même le chef de la faction.

L'archevêque de Cantorbery dérangea beaucoup mes projets, & me défit de mon rival. Guillaume fut arrêté dans une égliſe, & pendu avec neuf de ſes partiſans.

J'avois été moi-même conduit en priſon comme adhérent de Guillaume, & j'euſſe ſubi le même ſort, ſi je n'avois été délivré par le crédit de mon père, qui jouiſſoit d'un grande conſidération, à cauſe de ſes talens, & pour avoir prêté récemment à la Reine une ſomme conſidérable pour la rançon du roi.

Le ſouvenir de ce danger me fit tenir tranquille quelque tems. Je redoublai de ſoins pour faire proſpérer mon commerce. J'inventai différentes méthodes pour faire hauſſer le prix des poiſſons, & pour m'en réſerver le débit; ce qui m'apporta des bénéfices très-conſidérables. Mon opulence me donna quelque crédit dans Londres; mais ma vanité qui ſavoit bien le diſtinguer de celui que j'avois ambitionné ci-devant, n'en étoit que peu flattée, parce qu'enfin dans toute affaire de com-

merce, l'argent eſt le mobile de l'autorité, & fait tout le mérite.

Mais, comme on a remarqué que la même ambition qui conduiſit Alexandre en Aſie, amène auſſi le gladiateur ſur l'arène, & que cette paſſion n'eſt pas plus ſuſceptible de repos, que le vif-argent; je ne pus vivre dans ma tranquille aiſance, peut-être auſſi que l'ambition communiquoit à mon ſang autant d'activité qu'en avoit reſſenti jadis celui des plus grands héros de l'antiquité.

Un des premiers effets de mes démarches fut de me procurer la place de chef d'une compagnie de commerce que Richard venoit d'établir avec beaucoup de priviléges; bientôt je fus élu Aldermann.

Ce n'eſt qu'en s'oppoſant à la cour, qu'un particulier peut s'ouvrir une vaſte carrière, & ſe procurer l'eſtime du peuple.

Je m'attachai donc à contrarier de toutes mes forces, les vues du roi Jean, qui venoit de monter ſur le trône; ſans examiner quel étoit leur but. Ce prince à la vérité autoriſoit mon oppoſition par ſes défauts; car la molleſſe dans laquelle il vivoit plongé, l'indifférence qu'elle lui inſpiroit pour la perte de la Normandie, que le roi de France venoit de lui arracher, excitoient la haine publique, & confirmoient mes projets ambitieux, qui tendoient à me rendre redoutable au prince,

dans la vue de lui faire acheter enſuite mon conſentement avec le ſacrifice de mon parti.

Certainement ſi je n'euſſe eu d'autre objet que le bien public, je n'aurois pas manqué de ſoutenir le parti du roi contre l'orgueil du pape Innocent, qui, ligué avec le roi de France, obligea Jean de remettre ſa couronne entre ſes mains, de la recevoir enſuite comme ſon vaſſal, & de ſe reconnoître pour tributaire du ſaint ſiége; droits inouis que l'arrogance ſeule avoit pu former, que la foibleſſe accorda, & qui causèrent dans la ſuite des maux infinis à la nation.

Le roi eut beſoin d'argent, & ne pouvoit en trouver. Il eut recours à la ville de Londres, où j'avois alors une ſi grande influence, qu'il n'avoit rien à eſpérer, s'il n'achetoit mon ſuffrage. Je connoiſſois auſſi moi-même toute mon importance, ce fut un motif pour me vendre au plus haut prix.

Je demandois une charge, une penſion & la dignité de chevalier. On me fit d'abord chevalier, & l'on me promit tout le reſte.

En conſéquence je me rends à l'hôtel-de-ville, & j'y parle pour l'intérêt du roi, avec le même zèle que j'avois ci-devant employé contre lui. Je m'efforçai de prouver que les vues de la cour étoient légitimes, & je finis par exhorter vivement mes concitoyens à ouvrir leurs bourſes pour

les ſeconder. Mon éloquence n'eut point l'effet que je m'en étois promis.

Le peuple ſe regarda d'abord avec étonnement. Un perſonnage plaiſant s'écria : ce ſont *des poiſſons gâtés par la cour.* C'étoit une alluſion à mon commerce. Auſſitôt ces paroles paſſent de bouche en bouche, & retentiſſent comme un coup de tonnerre qui ſe trouve prolongé par l'écho des nues & des forêts.

Le mécontentement de l'aſſemblée étoit général. Je pris le parti de m'évader, mais la populace me reconduiſit juſqu'à mon logis, en criant *poiſſons gâtés par la cour.*

Je fus enſuite rendre compte au roi de ce que j'avois ſouffert pour ſes intérêts. Au lieu de me remercier, il me dit que la ville porteroit la peine de ſa réſiſtance & me tourna le dos, ſans s'embarraſſer de ce que je réclamois l'accompliſſement de ſa parole royale.

Je fus ſolliciter quelques courtiſans qui m'avoient témoigné beaucoup d'amitié, & chez leſquels j'avois mangé après les avoir traités chez moi, perſonne ne daigna me faire une réponſe ; tout le monde me fuyoit comme l'on fuit un homme attaqué d'une maladie contagieuſe.

L'expérience m'apprit dans ces conjectures, que, ſi rien n'eſt plus poli & plus agréable qu'un homme de cour en certain tems, rien auſſi n'eſt

plus groſſier & plus impertinent en d'autres tems.

Sûr comme je l'étois, d'être auſſi mal accueilli à la ville qu'à la cour, il fallut pourtant bien y revenir, puiſque je n'avois pas d'autre réſidence. La réception qu'on me fit ſurpaſſa mon attente. Dès que je parus, la populace s'aſſembla & vomit toutes ſortes d'injures contre moi; c'étoit à qui pourroit en dire des plus aviliſſantes. Des paroles on en vint aux actions. Je ne reçus aucune bleſſure, j'arrivai chez moi avec tous mes membres entiers, mais j'avois le corps tellement couvert d'ordure & de boue, que je ne pouvois plus diſtinguer la couleur de mes habits.

Pour être débarraſſé des inſultes du peuple en me trouvant dans mon logis, je n'en fus pas plus tranquille. Ma femme, dont j'attendois quelque conſolation, m'accabla de reproches, elle fit de grandes complaintes ſur mon malheur, & ſur celui de ſes enfans.

» Comment avez-vous pu, crioit-elle, faire » une ſemblable démarche ſans m'en parler, » & ſans prendre mes conſeils? Quand même » vous n'euſſiez pas été dans l'intention de les » ſuivre, il étoit au moins du devoir, de la poli- » teſſe, & de l'amitié de les demander. Vous » n'avez apparemment pas grande idée de mon » eſprit; mais je me conſole de cette inſulte par » la juſtice que les autres me ſavent rendre.

» Vous n'avez jamais fait que des extrava-
» gances, toutes les fois que vous avez voulu
» ſuivre votre tête. Je ne vous aurois jamais ſoup-
» çonné de manquer de bon ſens au point d'aban-
» donner le parti du peuple pour celui de la
» cour ».

Ce dernier reproche me fut d'autant plus ſenſible de la part de ma femme, qu'elle m'avoit ſans ceſſe perſécuté pour m'engager à embraſſer les principes de la cour, par leſquels je pouvois être aſſuré, diſoit-elle, de m'avancer & de faire la fortune de ma famille.

Pendant toutes mes menées avec le miniſtère, mon commerce avoit dépéri. J'étois ſans crédit à la ville. Je n'avois rien gagné à la cour, je pris le parti de réaliſer tous mes effets, & de me retirer à la campagne où je paſſai le reſte de mes jours, mépriſé généralement, ſans ceſſe querellé par ma femme & fort peu chéri de mes enfans.

Minos trouva que j'avois aſſez été puni de mon vivant, il me renvoya de nouveau habiter le monde.

CHAPITRE XXIV.

Aventures de Julien devenu poëte.

ROME me vit renaître dans une famille plus conſidérée qu'opulente. En conſéquence de ce qu'on m'avoit voué à l'état eccléſiaſtique, je reçus une fort bonne éducation; & c'eſt à quoi ſe réduiſit toute ma fortune. Mon père qui mourut bientôt, laiſſa plus de dettes que de biens; je fus contraint par-là de me jeter dans les bras de ſaint François.

Je fréquentois encore les ſavantes écoles de cet ordre ſublime, que je ſentis naître en moi une certaine démangeaiſon de verſifier, que je pris pour un rayon du génie d'Apollon. C'étoit une choſe fort curieuſe que de voir un capucin faire la cour aux neuf muſes, au lieu de prêcher ſur les bienheureux ſtigmates; mais mon penchant m'entraînoit vers le Pinde : je m'y livrai de ſi bon cœur, que j'en devins ridicule aux yeux de mes frères, qui, par moquerie, ne m'appeloient jamais autrement que le frère poëte.

Mon premier ouvrage fut l'éloge du pape Alexandre IV, qui, charitablement, méditoit alors de détrôner le roi de Sicile, afin de lui ôter

les embarras d'une couronne. Un ſi beau ſujet ne me fournit pas moins de deux mille ſtrophes de ſix vers chacune.

Après bien des peines & des mouvemens, j'eus le bonheur de préſenter moi-même mon poëme à ſa ſainteté, dont j'eſpérois mon avancement pour récompenſe. Après avoir attendu, pendant une année, ſans qu'on parlât de l'ouvrage, & ſans qu'on fît l'éloge de l'auteur, l'impatience me prit. Je fus trouver un jéſuite de ma connoiſſance qui étoit le favori du pape, pour ſavoir au moins, comment ſa ſainteté avoit trouvé mon poëme. « Le » ſaint père, me répondit-il froidement, eſt ac- » tuellement occupé d'affaires trop importantes, » pour s'amuſer à lire un poëme de capucin ».

Je fus auſſi piqué de cette réponſe, que mécontent du procédé du pape; cependant je ne perdis pas courage. Je remis auſſitôt la main à la forge, & je fabriquai un nouvel ouvrage qui portoit pour titre *le cheval de Troye*.

C'étoit un poëme entièrement allégorique. J'y repréſentois l'égliſe introduite dans le monde, de la même manière que la fameuſe machine de Troye l'avoit été dans cette ville. Les prêtres étoient les ſoldats qui y étoient cachés. Les ténèbres du paganiſme étoient la ville qu'ils avoient détruite.

Je me ſouviens encore de quelques ſtrophes

qui vous feront sûrement plaisir, nous dit Julien :

Mundanos scandit fatalis machina muros
Farta Sacerdotum turmis : exindè per alvum
Visi exire omnes, magno cum murmure olentes.
Non aliter, quàm cum humanis furibundus ab antris
It sonus, & nares simul aura invadit hiantes.
Mille scatent, & mille alii; trepidare timore
Ethnica gens cæpit : falsi per inane volantes
Effugere Dei, desertaque templa reliquunt.
Jam magnum crepitavit equus, mox orbis & alti
Ingemuere poli : tunc tu pater, ultimus omnium
Maxime Alexander ventrem maturus equinum
Deseris; heu! proles meliori digna parente.

C'est-à-dire :

« Déjà la fatale machine est parvenue au centre » du monde. Soudain une légion de prêtres, dont » son ventre est farci en sort avec un grand mur- » mure, & se fait sentir au loin. Tel un vent » furieux échappé brusquement des cavernes hu- » maines, va frapper tout-à-coup les nez de son » odeur empestée. Mille & mille sont saisis de » frayeur. La tourbe payenne ne respire qu'en trem- » blant. Les faux dieux s'enfuyent, leurs temples » restent déserts.

» Cependant le cheval de bois continue de » vomir, avec fracas, la troupe bénite qu'il ren- » ferme. La terre en est ébranlée; les pôles du

» monde en gémiſſent. C'eſt alors qu'on te vit » paroître, grand Alexandre. Tu fus le dernier de » tous à quitter la priſon. O digne fils d'une mère » moins indigne !..... ».

Je crois que Julien auroit répété tout ſon poëme, ſi je ne l'euſſe interrompu. Je remarquois qu'il reſſentoit dans preſque tous ſes récits, les mêmes émotions, que s'il eût encore effectivement repréſenté les perſonnes dont il contoit les aventures.

Je le priai de pourſuivre ſon hiſtoire. Il ſourit & continua dans les termes ſuivans :

Nous autres poëtes, nous trouvons un plaiſir ſi ſenſible à lire nos ouvrages, que je doute qu'il en ſoit un plus ſatisfaiſant & plus doux. Quelle ſeroit notre félicité, ſi nos auditeurs goûtoient un plaiſir ſemblable ! mais hélas ! c'eſt ici l'*ingens ſolitudo*, dont ſe plaint Horace. Car il faut obſerver que la vanité des hommes eſt encore plus vaſte & plus inſatiable que leur avarice ; qu'un mendiant ſe préſente, il en ſera mieux reçu que celui qui va quêtant des louanges.

Je fis ſouvent l'épreuve de cette vérité. Tous les religieux de ma communauté m'évitoient pour ne pas entendre mes poéſies, & pour ſe diſpenſer d'en faire l'éloge.

Le ſeul qui me marquoit de la déférence, étoit un frère qui faiſoit auſſi des vers ; mais ſi mauvais, que j'achetois bien cher la complaiſance qu'il avoit

de m'écouter, & les louanges qu'il me prodiguoit; puiſqu'il me falloit enſuite ſupporter la lecture de ſes vers, & le payer en même monnoie.

Mon dernier ouvrage me cauſa plus de déplaiſir encore que le premier; au lieu de gloire, il ne me valut que des plaiſanteries. De plus, mon ſupérieur m'impoſa une punition rigoureuſe pour avoir mis trop d'exactitude dans mes tropes; j'avois comparé le pape à un pet. Ainſi, loin de me procurer de la conſidération & de l'avancement dans mon ordre, je perdis toute eſpérance d'être jamais plus que poëte, & ſimple profès.

Ces eſſais malheureux me découragèrent pour quelque tems, mais malgré ma réſolution de laiſſer repoſer ma muſe, je ne pus tenir contre le deſir de lui faire de nouvelles careſſes. Un poëte reſſemble parfaitement à un homme qui aime une femme laide. Le premier trouve dans ſa muſe, comme l'autre dans ſa maîtreſſe, un plaiſir qui perd de ſon prix au jugement du monde; cependant il s'en conſole en ſe perſuadant que ce jugement n'eſt qu'une affaire de goût.

Il ſeroit inutile de vous citer d'autres fragmens de mes poéſies; toutes eurent le même ſort que les premières. Quoique quelques-unes des dernières fuſſent dignes d'un bon accueil, je puis le dire aujourd'hui ſans vanité, ma réputation de mauvais écrivain, étoit ſi bien établie, que le mérite d'Ho-

mère même, quand j'aurois pu l'acquérir, ne m'auroit pas procuré des ſuffrages, puiſque perſonne ne vouloit plus me lire.

Les poëtes de mon tems, ainſi que vous pouvez le ſavoir, ne ſe ſont pas rendus bien fameux. Un ſeul d'entr'eux jouiſſoit de quelque célébrité, & j'ai eu la conſolation d'apprendre, depuis quelque tems, que ſes œuvres étoient totalement tombées dans l'oubli. Il n'y a qu'un poëte, plein de fiel & de jalouſie, qui puiſſe ſe faire une idée de l'envie & de la haine que je portois à ce poëte contemporain. Par exemple, votre ***, dont j'ai entendu parler depuis quelques années, & que vous avez connu, concevra, ſans peine, toute l'intenſité de ces ſentimens odieux.

Je ne pouvois pas ſouffrir qu'on dît du bien de mon rival, qui, pourtant, me rendit quelques ſervices; mais au lieu de témoigner de la reconnoiſſance à ce bienfaiteur, je m'enveloppai du manteau d'anonyme, & j'écrivis contre lui une vigoureuſe ſatyre, où je n'épargnai ni la calomnie, ni les injures.

On a remarqué dans des tems aſſez récens, qu'il n'y avoit point de créatures plus méchantes & plus dangereuſes, que les mauvais écrivains & les femmes laides. La raiſon de cette vérité eſt que les uns & les autres portant envie aux avantages qui leur manquent, & qu'ils voyent dans

autrui, cette funeſte paſſion diſtile ſon poiſon ſur toutes leurs idées, ſur tous leurs penchans, & les diſpoſe à entreprendre les choſes les plus horribles.

Ma vie n'eut qu'une courte durée, parce que le ver rongeur de l'envie me dévora le cœur. Minos ne me jugea pas digne de l'Eliſée. J'euſſe été précipité dans le gouffre éternel, ſi Pluton n'eût juré qu'il ne recevroit plus de poëte depuis l'aventure d'Orphée (1). Je fus obligé de m'en retourner.

(1) Tout le monde ſait qu'Orphée deſcendit aux enfers, pour en ramener ſa chère Eurydice. Mais à moins d'avoir voyagé dans ce ténébreux ſéjour, on ne ſait pas que la lyre enchanteresſe de ce prince des muſiciens, y cauſa le plus grand déſordre, car les damnés donnoient tant d'attention à ſa muſique, qu'ils ne reſſentoient plus leurs tourmens.

CHAPITRE XXV.

Julien devient templier, & enſuite maître de danſe.

LA Sicile fut le lieu de la ſcène où je revins jouer un nouveau rôle, & je fus admis dans l'ordre des templiers. Je ne vous amuſerai pas long-tems du récit de mes aventures dans cet état; elles ſont à-peu-près les mêmes que celles qui me ſont arrivées étant ſoldat. Dans le fait, il y a peu de différence entre ce dernier & un capitaine. Que l'on ôte à celui-ci ſon habit qui eſt plus fin, ſon ordinaire qui n'eſt pas auſſi frugal que celui du ſoldat, dans tout le reſte on trouve deux hommes ſemblables.

Ma rentrée dans le monde fut enſuite en France, où le ſort me fit maître de danſe. Mon habileté dans cet art ſublime, me fit appeler à la cour pour me confier le ſoin des pieds de Philippe de Valois, qui, dans la ſuite, parvint à la couronne.

Je ne me ſouviens pas d'avoir jamais été dans aucuns de mes rôles précédens, auſſi arrogant, & d'avoir jamais eu une ſi bonne opinion de moi, que j'en eus dans celui-ci.

Je conſidérois la danſe comme le premier des talens. Après David que je regardois comme le

premier maître à danſer du monde, je m'eſtimois le plus grand qui eût exiſté. Cette opinion dominoit même à la cour, car toute la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe n'étoit cenſée bien élevée, qu'après avoir reçu de mes leçons.

De mon côté tous ceux qui ne ſavoient pas danſer, étoient des ignorans à mes yeux. Je ne croyois pouvoir mieux louer un homme, qu'en diſant qu'il ſavoit très-bien faire la révérence. D'après cette façon de penſer, les ſavans les plus profonds, les plus braves militaires, les courtiſans même, ne me paroiſſoient d'aucune utilité dans un royaume, s'ils ne ſavoient ni ſauter légèrement, ni marcher avec grace.

Quoique je ſuſſe à peine lire, & encore moins écrire, j'entrepris cependant de faire un traité ſur l'éducation de la jeuneſſe.

Dès ce tems-là, comme à préſent, un homme à grands talens ſans celui d'écrire, trouvoit, avec de l'argent, des écrituriers qui ſe chargeoient de ſes idées, & de les habiller pour le public. Quoi qu'il en ſoit, j'éclairai mes confrères ſur de vieux préjugés, ſur des erreurs de routine; je leur prouvai qu'il ne falloit jamais exercer un enfant à faire des ſauts, avant de l'avoir inſtruit dans les honneurs de l'appartement, c'eſt-à-dire à entrer, à ſaluer, à baiſer la main d'une dame, &c.

Au reſte, c'eſt vous en avoir aſſez dit, ſur une vie

vie qui ne conſiſta qu'en coupés, en coulés & en cabrioles.

J'atteignis un âge fort avancé, & j'enſeignois encore à ſauter dans un tems où je ne ſavois plus marcher.

Minos me témoigna peu d'eſtime, & me pria de retourner en danſant dans l'autre monde.

J'obéis, & je naquis de nouveau en Angleterre. On me deſtina à l'égliſe, je parvins avec bien de la patience, avec bien de l'intrigue & de l'hypocriſie, à la dignité épiſcopale.

Rien n'eſt ſi remarquable, dans ce caractère, que le ſouhait continuel que je faiſois (1).

(1) Il paroît que depuis cet endroit, il s'eſt perdu une partie conſidérable du manuſcrit, puiſque ce qui ſuit commence par le ſeptième chapitre de la dix-neuvième partie. A quel propos vient l'hiſtoire d'Anne de Boulen? à qui eſt-elle adreſſée? Voilà deux grandes queſtions à décider. Je dirai ſeulement que l'écriture de ce chapitre paroiſſoit être de la main d'une femme. Quoique ce morceau ne porte pas moins d'inſtruction, & contienne autant de morale, que tout ce qu'on a vu, on trouvera pourtant quelque différence dans le ſtyle. D'ailleurs comme il renferme le portrait d'une femme, je jugerois plutôt que je ne gagerois, qu'il eſt en effet l'ouvrage d'une perſonne du ſexe.

DIX-NEUVIÈME PARTIE.

CHAPITRE VII.

ANNE DE BOULEN RACONTE SA VIE.

JE vais raconter, avec la plus grande fidélité, une vie qui a cauſé plus d'une diſpute parmi les écrivains de l'autre monde.

Les uns m'ont dépeinte avec des couleurs auſſi noires que celles dont on ſe ſert pour peindre l'enfer & ſes ſatellites. Les autres m'ont citée comme une ſainte, auſſi pure qu'un heureux habitant de l'Eliſée. Le brouillard des préjugés a offuſqué la vue des uns; le zèle des autres leur a montré tous les objets dans le jour qui leur plaiſoit davantage.

Mon enfance ſe paſſa dans la maiſon de mon père, au milieu de tous les jeux & de tous les plaiſirs enfantins qui convenoient à mon âge. Certainement c'eſt la plus heureuſe époque de ma vie; mes parens, loin de me conſidérer comme un objet que le ſort deſtine à leur tyrannie, me regardoient comme un gage chéri de leur union, & me conſervoient comme un fruit précieux de leur tendreſſe mutuelle.

J'avois à peine atteint ma ſeptième année, que je paſſai en France, à la ſuite de la ſœur du roi; une amie de mon père ſe chargea de mon éducation, qui fut convenable à une jeune perſonne de qualité.

Je n'éprouvai ni variétés ni viciſſitudes dans mes plaiſirs & dans mes amuſemens, juſqu'à ma quatorzième année que le germe de ma vanité commença de poindre.

Chaque jour le vit croître dès cet inſtant qui fut auſſi le commencement de mes peines. La dame qui me ſervoit de mère, aimoit beaucoup le monde, & voyoit grande compagnie. Ma jeuneſſe, mes charmes attiroient l'attention, & ſe faiſoient admirer; mon cœur treſſailloit de joie à chaque louange qu'on donnoit à ma beauté. Eſt-il de ſatisfaction plus raviſſante pour une jeune perſonne qui eſt contente d'elle-même? Hélas! je n'en jouis pas long-tems avec autant de tranquillité.

J'atteignois à peine mon troiſième luſtre, que je fus choiſie pour être demoiſelle d'honneur de la reine.

Un jeune ſeigneur, dont la bonne mine & l'élégance faiſoient le ſujet perpétuel de la converſation des dames, venoit aſſidûment à la cour. Il mettoit tant d'agrément dans ſes manières, il aſſaiſonnoit tout ce qu'il diſoit d'une tendreſſe ſi naturelle, que

toute femme à qui il parloit, ſe regardoit comme l'objet de ſon amour.

Outre une bonne doſe de vanité, j'avois aſſez de confiance en mes charmes, pour eſpérer de m'attacher un homme ſur lequel toute la cour avoit des prétentions. Toutes mes idées ſe tournèrent donc alors vers les moyens d'enchaîner ce cœur, dont la conquête eût enorgueilli les plus belles dames de la cour.

J'étois trop jeune pour employer l'artifice dans mes deſſeins; la nature ſeule fit tous les frais; le beau monſieur, qui n'étoit pas novice, s'apperçut bientôt de mes vues, & me donna la préférence la plus marquée.

Soit que mon inclination pour lui fût naturelle, ſoit qu'elle eût ſa ſource dans l'amour-propre, néanmoins je trouvois dans ſes empreſſemens à me plaire, une félicité incomparable qui influoit ſur toute ma conduite.

Je devins ſi vive & ſi enjouée, que ma perſonne & ma converſation en acquirent chaque jour de nouveaux agrémens. Toutes les perſonnes de ma ſociété ſembloient y trouver plus de plaiſir que jamais.

Quoique fort jeune, je m'apperçus pourtant qu'il entroit beaucoup de fauſſeté dans leurs complimens, beaucoup de diſſimulation dans leurs

ſoins à me perſuader que j'étois plus aimable; à quelques propos malins, à quelques plaiſanteries piquantes, je reconnus diſtinctement le langage de l'envie. Cette connoiſſance fut un nouveau triomphe pour moi, puiſqu'elle me faiſoit ſentir l'humiliation de mes rivales. Auſſi ne manquai-je pas d'en tirer vanité le plus ſouvent qu'il me fut poſſible; mon cœur féminin jouiſſoit doublement, & de l'envie de mes compagnes, & de la poſſeſſion d'un bien que tout le monde ambitionnoit.

Je vivois dans ces heureuſes circonſtances, lorſque la reine ſe trouva forcée par une maladie de conſomption, d'aller habiter la campagne. Ma place m'obligeoit à la ſuivre. Mon jeune héros parvint, je ne ſais par quel moyen, à ſe faire comprendre dans la petite ſuite qui étoit du voyage.

Juſques-là je n'avois eu d'entretien avec lui qu'au milieu d'un grand cercle, & je n'avois conſidéré cet adorateur que comme un inſtrument fait pour flatter ma vanité; ici la ſcène changea bientôt. Mes rivales étoient éloignées. L'art & la nature s'étoient concertés, pour embellir l'endroit que nous habitions. Les ſolitudes charmantes, les boſquets délicieux qu'il renfermoit, les accens mélodieux des oiſeaux, qui ſans ceſſe chantoient leurs amours; enfin le coup-d'œil raviſſant qu'offroit par-tout la nature, miſe en mouvement chaque

jour par les rayons du bienfaiteur du monde, tout cet assemblage de beautés produisit en moi le changement le plus subit. La vanité s'évanouit; mon ame entière fondoit de tendresse.

Mon vainqueur avoit trop d'expérience pour ne pas s'appercevoir de ma situation. Il en témoigna tant de joie, que j'en pris occasion de me persuader que son cœur étoit entièrement à moi; cette assurance répandit dans mon ame une émotion délicieuse qui ne peut être sentie que par l'amante la plus tendre & la plus sûre d'être aimée. Hélas! mon bonheur ne fit que passer. Je reconnus bientôt que mon amant étoit de l'espèce de ceux qui ne recherchent l'affection de notre sexe, que pour en faire le sacrifice à leur vanité, & pour immoler leur triomphe au desir insatiable qu'ils ont de se faire admirer. Aussi, son indifférence commença dès l'instant qu'il se fut apperçu de ma défaite; cependant ma passion n'en devint que plus forte, ainsi qu'il arrive toujours lorsqu'elle est contrariée. Malgré le désespoir de me voir trompée; malgré les soins & les résolutions que je prenois de vaincre cet amour qui sans cesse tyrannisoit mon cœur, ma fierté humiliée dégénéra en une conduite extravagante, qui est la suite ordinaire des passions violentes.

Tantôt je maudissois mon amant & sa conduite.

L'instant d'après ma tendresse parloit en sa faveur ; elle le justifioit pleinement, elle me blâmoit même de voir en lui des choses qui n'y existoient pas.

L'état perplexe de mon ame n'échappa pas à ses regards ; il s'en réjouit malignement. Mais comme le peu de témoins qu'il avoit de sa victoire ne suffisoit pas pour procurer une jouissance complette à sa vanité, il prétexta des affaires à Paris, & quitta notre séjour champêtre, me laissant dans une situation plus aisée à imaginer qu'à décrire.

Mon ame ressembloit à une ville séditieuse & remplie de trouble, où chaque nouvelle pensée multiplioit les embarras & augmentoit la confusion. Le sommeil me privant aussi de ses faveurs, l'ardeur de mes inquiétudes passa dans mon sang, & me causa une fièvre violente qui m'auroit coûté la vie, sans la bonté de ma constitution, & sans les soins qu'on prit de moi. Mon corps resta tellement affoibli, que les sentimens de mon cœur en furent altérés. Je me consolois par la réflexion, que la vaine légèreté de mon amant m'avoit heureusement garantie d'une foiblesse que lui seul auroit pu me faire craindre.

Peu de tems après mon rétablissement, nous retournâmes à Paris, où j'avoue que je desirois & redoutois à la fois de revoir la cause de mon tourment.

J'eſpérois, à la vérité, que le dépit ſoutiendroit mon indifférence; & ces idées m'occupèrent juſqu'au lendemain de notre arrivée.

La cour étoit fort nombreuſe, tout le monde s'empreſſoit de féliciter la reine ſur ſa convaleſcence. Mon amant parut auſſi, paré comme s'il eût eu deſſein de faire une nouvelle conquête. Loin qu'il cherchât à m'éviter comme une perſonne qu'il dédaignoit, il s'approcha de moi avec cet air libre & content qui marche avec la victoire. Je remarquai en même-tems que toutes les femmes qui nous entouroient avec une attention maligne, ne deſiroient, autre choſe pour ſatisfaire leur petite vengeance, que de me voir embarraſſée, & faire une figure ridicule.

Toutes ces obſervations me troublèrent ſi fort, que dès que mon amant m'eut parlé, je tombai évanouie dans ſes bras. Quand j'aurois eu le plus vif deſir de lui faire plaiſir, je n'aurois pas mieux reuſſi. Des eaux de ſenteurs m'eurent bientôt rendu la vie. Mais j'eus à eſſuyer tous les mauvais propos, toutes les railleries que la malice peut inſpirer à l'envie.

L'une diſoit, il me ſemble cependant que monſieur n'a rien d'aſſez effroyable pour tuer une jeune demoiſelle.

Non, non, répondoit une autre, on en eſt bien

ſûr. Mais les ſens de certaines femmes ſont quelquefois dans une telle diſpoſition, que les objets gracieux les irritent, & les bleſſent plus que des objets déſagréables. Il y eut encore bien d'autres traits qui étoient plus méchans que ſpirituels. Avec auſſi peu de force que j'en avois, je ne pouvois ſupporter tant de plaiſanteries. Je m'empreſſai donc de me rendre chez moi, où d'abord le ſouvenir de ce qui venoit de m'arriver m'auroit jeté dans le déſeſpoir, ſi je n'euſſe réfléchi que cet accident, au contraire, étoit le remède le plus efficace pour guérir ma paſſion. Je réſolus en même tems pour me venger doublement de l'envie de mes rivales, & de la cruauté de mon vainqueur, de m'appliquer à rétablir ma beauté qui avoit été beaucoup altérée, & à lui donner un nouvel éclat, qui m'attirât une nouvelle foule d'adorateurs.

Cette agréable réſolution ranima mes eſprits, & me procura cent fois plus de tranquillité que la philoſophie, avec ſes meilleurs conſeils, n'auroit pu m'en donner.

Je donnois donc tous mes ſoins à ma parure, bien décidée de demeurer dans l'indifférence, & de chaſſer toute impreſſion tendre d'un ſeul objet, par le déſir de plaire à tous. Chaque matinée je l'employois à conſulter mon miroir, je cherchois des mines gracieuſes; j'étudiois mes geſtes & ma

contenance. Quoique j'euſſe à peine dix-huit ans; j'avois eu tant d'occaſions de voir des hommes, que l'envie d'attirer leur attention m'inſpira celle de rechercher dans leurs diſcours & dans leurs actions des régles pour me conduire avec eux d'une maniere convenable à mes vues.

En effet, je remarquai que les hommes aimoient à trouver dans notre ſexe tout ce qui étoit le plus oppoſé à leur propre caractère. En conſéquence, je paroiſſois vive & enjouée avec les hommes ſérieux & raiſonnables; j'affichois un cœur tendre, je me parois d'une ame délicate & ſenſible aux yeux de ceux qui pétilloient de vivacité & d'enjouement : froide & retenue pour les gens paſſionnés; je devenois folle, mes yeux étinceloient avec des adorateurs timides ou embarraſſés.

A l'égard des agréables, de cette eſpèce de damerets, dont la vanité eſt l'unique idole, l'expérience m'avoit appris que la meilleure façon de les traiter étoit de rire d'eux, comme on rit de jolis bouffons, & de ne leur laiſſer d'autre eſpérance que celle qu'ils fondent ſur leur petite préſomption.

Après toute cette proviſion de coquetterie, je parus dans le monde comme ſi j'y fuſſe entrée pour la première fois.

On me trouva plus belle & plus aimable que

jamais par-tout où je me montrai, & l'étonnement fut général. Mon joli monſieur ſurtout porta la ſurpriſe juſqu'au trouble, car il s'étoit perſuadé que je n'échapperois jamais aux chaînes dont il m'avoit enlacé. Il ſe donna beaucoup de mouvement pour tenter de recueillir encore les fruits de ſa victoire, mais j'évitai ſoigneuſement de me trouver près de lui; je refuſai conſtamment de l'entendre; choſe qui m'étoit d'autant plus facile, que j'étois ſans ceſſe au milieu d'un cercle nombreux de courtiſans.

Dès cette époque, je fus pendant plus de trois ans l'idole à laquelle toute la cour, jeunes & vieux adreſſoit ſes vœux. On me propoſa différens bons partis, mais j'eſpérois toujours d'en trouver de meilleurs; & c'étoit une très-grande ſatisfaction pour moi, que de voir de jeunes perſonnes qui avoient autant de mérite que moi, accepter les maris que je refuſois.

J'avois aſſez bien rempli mon but, cependant je n'étois pas parfaitement heureuſe; car l'attention que l'on donnoit aux charmes d'une autre, l'inſenſibilité d'un ſeul homme me cauſoient plus de chagrins que je n'éprouvois de plaiſirs à voir la foule de mes adorateurs.

L'ambaſſade de mon père à la cour de France, étant finie, il me reconduiſit en Angleterre avec

lui, & nous allâmes habiter une maiſon de campagne agréable, où d'abord l'ennui faillit à me donner des vapeurs. Mais bientôt l'agrement de l'endroit ayant ramené le calme dans mon ame, je repris une nouvelle exiſtence. Je m'amuſai de toutes ſortes d'occupations champêtres, telles que d'élever des oiſeaux, de cultiver un petit parterre; ſi je ne trouvois pas à ces amuſemens, des plaiſirs bien touchans; au moins je remarquois qu'ils entretenoient ma gaieté, choſe la plus néceſſaire à la félicité humaine.

Je goûtois les douceurs de cette vie champêtre, ſans craindre les orages des paſſions violentes, lorſque le haſard fit que Milord Peirey, fils aîné du comte de Northumberland, qui s'étoit égaré à la chaſſe, rencontrât mon père qui l'invita à venir ſe repoſer au logis. Il me trouva tellement à ſon goût, qu'il paſſa trois jours dans notre campagne.

J'avois trop d'expérience pour ne pas m'appercevoir de l'impreſſion que mes attraits avoient faite. Mais j'étois alors ſi dégagée d'ambition, que je ne craignois rien tant que d'abandonner la vie que je menois. L'idée même d'être une riche comteſſe, ne fut pas capable de m'en dégoûter.

La paſſion de ce jeune lord qui étoit à la fleur de ſon âge, devint ſi forte; que la ſemaine ſuivante il nous rendit une ſeconde viſite, & ſe con-

duiſit envers moi avec toute l'eſtime & la tendreſſe qu'il crut propres à me plaire. Il me déclara que quoique ſa naiſſance & ſes biens puſſent lui faire eſpérer de voir des propoſitions de mariage bien reçues de mon père, cependant il ſeroit au déſeſpoir de devoir ſa félicité à d'autres moyens qu'à mon inclination.

Une conduite auſſi noble m'inſpira des ſentimens qui ne tenoient rien de ma première paſſion, puiſqu'ils ne me cauſoient ni inſomnies, ni inquiétudes; cependant je me faiſois un devoir de lui procurer toute la ſatisfaction qui dépendoit de moi, ſans bleſſer la décence.

La connoiſſance que mon père m'avoit donnée de ſon caractère, en me faiſant le portrait de toute la nobleſſe qui nous avoiſinoit, m'aſſuroit qu'en l'épouſant je ſerois heureuſe. Il étoit de bonne conduite, & généralement eſtimé.

Il ne me reſta de crainte qu'à l'égard du ſacrifice que j'allois faire de ma vie champêtre, à une vie tumultueuſe. Les manières honnêtes, la complaiſance de mon amant diſſipèrent cette crainte, il fit ſes propoſitions à mon père, qui les accepta très-volontiers.

Il n'étoit plus queſtion que d'obtenir le conſentement du comte de Northumberland. A cet effet, comme il falloit ſe rendre à Londres, il nous pria,

mon père & moi, de vouloir bien y venir auſſi la ſemaine ſuivante, & nous cédâmes à ſa prière, malgré les rigueurs de l'hyver qui venoit de commencer. Nous étions à peine arrivés, que milord m'apporta la nouvelle agréable que ſon père conſentoit à notre union, dont le terme fut fixé dans le mois de Mars.

Dès-lors mon amant eut un accès libre chez mon père, & notre commerce de tendreſſe étoit auſſi doux qu'innocent. Hélas! un bonheur parfait n'eſt pas le partage de l'humanité. Notre vie délicieuſe fut bientôt troublée par une tempête d'autant plus terrible, qu'il fût impoſſible de nous en garantir.

Un jour que le lord revenoit de la cour où ſon père lui avoit ordonné de paroître, je remarquai une triſteſſe ſi profonde ſur ſon viſage, un chagrin ſi ſombre dans toute ſa perſonne, que la frayeur me ſaiſit & m'arracha des larmes. Je profitai de ce moment touchant qui donne tant d'empire à une femme, pour preſſer mon amant, de me dire le ſujet de la douleur extraordinaire qu'il vouloit me cacher. J'inſiſtai ſi fort & ſi tendrement, qu'il me découvrit que le cardinal Wolſey l'avoit fait venir chez lui, & lui avoit ſérieuſement ordonné de ne plus penſer à moi.

Il lui avoit repréſenté que nos parens avoient

donné leur consentement à cette union, dont même le jour étoit fixé; mais le ministre avoit répondu d'une manière impérieuse : « n'importe, j'ai des » raisons pour empêcher ce mariage dont je pré- » vois des suites très-fâcheuses; j'en informerai » votre père, certainement il changera de résolu- » tion; le cardinal l'avoit quitté sans attendre sa » réponse ».

C'étoit un mystère impénétrable pour moi que de concevoir, par quelles raisons le cardinal se mêloit de mon mariage; mais ce fut un coup de poignard pour mon cœur que de voir que mon père n'accueilloit plus milord Peirey, qu'avec cette froideur repoussante qu'un prince témoigne à un ministre qu'il va disgracier.

Le mystère s'éclaircit quelques jours après. Mon père me fit appeler dans sa chambre, & débuta par un beau discours sur l'admirable pouvoir de la jeunesse & de la beauté; sur les avantages que l'une & l'autre procuroient, quand on étoit assez sensé pour en profiter, avant que l'âge, le plus cruel ennemi de ces biens périssables, en eût flétri la fraîcheur, & avant que le tems eût amené les regrets de n'avoir pas cueilli les fruits qu'ils apportoient naturellement.

Ce préambule m'étourdit, & me causa quelque trouble; asseyez-vous, me dit mon père qui s'en

apperçut. J'ai des choſes de la plus grande importance à vous communiquer, & je vous connois aſſez de raiſon pour eſpérer que vous voudrez bien ſuivre mes conſeils. Certainement vous pouvez être aſſurée qu'ils n'auront d'autre but que votre bonheur.

Ne trouveriez-vous pas quelque ſatisfaction à devenir reine, ajouta-t-il d'un air moins compoſé; la place eſt aſſez belle du moins. Je répondis d'un ton ſérieux que j'étois ſi fort dégoûtée de la cour, que je ne pourrois jamais me réſoudre à y vivre, duſſai-je devenir la plus grande reine du monde; que d'ailleurs j'avois un amant qui m'aimoit aſſez tendrement, & qui avoit aſſez de fortune & d'élévation pour me donner une puiſſance au gré de mes ſouhaits.

Cette réponſe déplut à mon père, il ſe fâcha, m'appela extravagante, me traita d'héroïne de roman, & finit par m'aſſurer que ſi je voulois être docile à ſes avis, je pourrois réellement devenir reine d'Angleterre. Il me déclara que le cardinal l'avoit inſtruit que le roi m'avoit trouvée fort à ſon goût la dernière fois que j'avois paru à la cour, qu'il avoit réſolu de ſe ſéparer de ſa femme pour m'épouſer, & que juſqu'à ce tems, il deſiroit que je reſtaſſe fille d'honneur de la reine, afin qu'il continuât d'avoir le plaiſir de me voir à la cour.

Il

Il n'eſt pas poſſible de rendre la ſurpriſe que me cauſa cette déclaration. Quoique peu d'inſtans auparavant j'euſſe ſincèrement marqué peu d'eſtime pour une couronne que je voyois dans un lointain inacceſſible, j'avoue que ſa proximité fit chanceler mon cœur; ſon éclat ébloüit mes yeux.

D'abord mon imagination ſe repréſenta toute la pompe & la puiſſance qui accompagnent le trône; les idées de grandeur & d'élévation me troublèrent ſi fort, que je ne pus répondre. Mon père s'attachoit encore à accroître mon embarras, en ajoutant les couleurs les plus brillantes au tableau que me faiſoit la vanité.

Enfin je revins à moi comme d'un rêve. Je priai mon père, je le conjurai par tout ce qu'il avoit de plus cher, de ne me point forcer d'abandonner un homme dont je connoiſſois l'attachement, & qui étoit aſſez opulent pour ne pas me laiſſer de deſirs.

Toutes mes repréſentations furent ſans effet. Il m'ordonna de me diſpoſer à retourner à la cour, la ſemaine ſuivante, pour y reprendre mes fonctions de fille d'honneur.

Je vous prie auſſi, dit-il encore en me quittant, de faire vos réflexions ſur tout ce que je viens de vous confier ſous le ſceau du ſecret; prenez garde ſurtout de ſacrifier à des ſentimens roma-

neſques, l'honneur & la félicité de toute votre famille.

Etant reſtée ſeule en proie à mes réflexions, elles tombèrent ſur le peu de tendreſſe que mon père me témoignoit en ce moment, où ſans doute il cherchoit moins ma félicité particulière, qu'une échelle pour atteindre au comble de ſes vues ambitieuſes. Si je me rappelois encore la tendreſſe qu'il avoit eue pour moi dans mon enfance & dans ma jeuneſſe, je n'y voyois autre choſe que l'attachement que l'on a pour un joujou amuſant, où j'y découvrois la vanité d'un auteur qui a fait un ouvrage d'une grande beauté.

Après ces reflexions qui ne m'arrêtèrent pas longtems, mes penſées ſe tournèrent ſur milord Peirey qui m'aimoit, ſur la couronne qui s'offroit à moi, & je reſtois indéciſe dans mon choix.

Quoique mon père m'eût expreſſément défendu de parler à perſonne de tout ce qui s'étoit paſſé, je ne pus m'empêcher d'en faire confidence à mon amant, ſans toutefois lui faire l'aveu du goût que j'avois d'abord ſenti pour la royauté & pour tous ſes brillans acceſſoires.

Je m'attendois à le voir dans la plus grande émotion, à le voir tout-à-fait hors de ſes ſens; mais point du tout, il pâlit ſeulement un peu; il me prit la main, me regarda d'un œil tendre, &

me dit avec un air naïf : ſi la pourpre royale s'offre à vous & peut vous rendre heureuſe, rien au monde ne me portera jamais à contrarier vos projets, ma perte fût-elle cent fois plus conſidérable que celle que je fais en vous perdant.

Cette généroſité qui méritoit l'admiration, produiſit en moi bien d'autres ſentimens. Elle éteignit l'amour que j'avois pour lui, parce que je me perſuadai que puiſque ſon attachement n'étoit ni plus ſolide, ni plus délicat, le mien ne devoit pas l'être davantage.

Je ſuis ſûre que quels que ſoient les ſentimens généreux qui portent un homme à ſe déſiſter de la poſſeſſion d'une amante qui s'eſt déclarée en ſa faveur, elle ne manquera jamais de s'offenſer de ſa légèreté, fût-elle fondée ſur la grandeur d'ame & ſur la généroſité.

Je ne pus m'empêcher de marquer mon mécontentement au lord, & je lui déclarai franchement que j'étois charmée qu'il prît ſon parti ſi gaiement.

Il fut ſi frappé de cette réplique inattendue, & vraiment peu naturelle, que ſans me répondre, il me fit la révérence & ſe retira.

Il ſeroit impoſſible de dire quel choc d'idées m'agitoit & bouleverſoit ma tête, quand je fus reſtée ſeule. Je deſirois d'être reine, & je voulois auſſi ne l'être pas, & rendre mon amant heureux. Ce-

pendant je voyois avec chagrin que mes charmes euſſent ſi peu de pouvoir, que mon amant ſupportoit l'idée de me perdre ſans tomber dans le déſeſpoir, ſans mourir de douleur. Bref, le réſultat de toutes ces différentes idées fut que je devois obéir à mon père.

Peut-être ne regardera-t-on ce devoir que comme une ombre réfléchie par la vanité, & transformée en réalité par l'ambition. Ce qui eſt ſûr, c'eſt que je reçus mon amant très-froidement à la première viſite qu'il me fit. Etant une fois réſolue de l'abandonner, chacun de ſes regards étoit un reproche de mon inconſtance.

Mon père me conduiſit bientôt à la cour, où je n'eus pas de peine à bien jouer mon rôle avec l'expérience que j'y avois acquiſe dès mes premières années. Rien ne me fut plus facile que de montrer de la retenue envers un homme qui m'étoit non-ſeulement indifférent, mais que je déteſtois de tout mon cœur; & cette retenue qu'il prenoit pour de la vertu, ne ſervoit qu'à attiſer le feu de ſon amour. Je me contraignois pourtant quelquefois, au point de lui dire des choſes agréables. J'exaltois la félicité d'une femme qui pourroit voir agréer ſon cœur par un prince tel que lui, ſans craindre que ſon amour fût regardé comme une affaire de vanité, ou attribué à des vues intéreſſées.

Le roi qui étoit amoureux, recevoit ces pilules dorées avec empreſſement, & pouſſoit l'affaire de ſon divorce avec beaucoup de vivacité, tandis que je reſtois toujours derrière le rideau, pour attendre le dénouement. Lorſqu'il me parloit de ſes vues, je tâchois de l'en détourner par les moyens que j'eſtimois intérieurement les plus propres à l'encourager.

Si votre conſcience ne vous porte pas au divorce, lui diſois-je, ne vous laiſſez pas conduire par l'amour que vous avez pour moi. Je ſerois déſolée d'occaſionner ce chagrin à la reine. C'eſt aſſez d'honneur pour moi d'être ſa fille de cour. Elle eſt ſi bonne, J'aimerois mieux perdre pour jamais le plaiſir de vous voir, que d'être le ſujet de votre déſunion avec cette princeſſe, & je ſacrifierois mille couronnes au plaiſir de la voir heureuſe.

Ce diſcours & pluſieurs autres dans le même goût, donnoient au roi la plus haute opinion de la nobleſſe de mes ſentimens, & l'échauffoient au point, qu'il regarda comme une œuvre méritoire, de répudier ſon épouſe dont il n'avoit point ſi bonne opinion, pour me donner ſa place.

Après un an de ſéjour à la cour, comme on commençoit à parler de l'amour du roi, l'on jugea convenable de m'éloigner, pour ôter tout ſoupçon au parti de la reine.

Je m'en retournai donc vivre à la campagne avec mon père. Je n'y trouvai plus les mêmes agrémens. J'étois si fort agitée par la crainte de l'inconstance du roi, si fort dévorée de la soif de l'ambition, que mon ame absorbée par ces deux passions, étoit inaccessible à toute idée étrangère.

Mon royal amant me faisoit souvent remettre, par ses favoris, des lettres auxquelles je répondois toujours d'une manière convenable au desir que j'avois d'être bientôt rappelée à la cour.

La violence de mon ambition ne m'empêchoit pourtant pas de remarquer, dans notre commerce de lettres, beaucoup de soumission & de contrainte de mon côté, & de voir du sien, un roi qui ordonne, plus qu'un amant qui supplie. Je faisois ensuite le parallèle de cet amour avec celui de milord Peirey : l'avantage restoit à ce dernier; mais je glissois rapidement sur toutes ces réflexions; mes yeux étoient fixés sur la couronne; tous mes sens frémissoient d'impatience de ne la considérer toujours que de loin.

Je ménageois si bien ma conduite avec le roi, je lui montrois tant de zèle pour sa gloire, j'affectois tant de goût pour la retraite, dont cependant je me plaignois comme d'une chose contraire à ma santé, qu'il m'envoya un ordre exprès de revenir. Comme je tardois à dessein de l'exécuter, il en-

gagea mon père à m'obliger à une choſe que je deſirois de tout mon cœur, & à laquelle je ne réſiſtois que pour exciter ſon impatience royale.

Pour mieux réuſſir encore à détacher le roi de la reine, avec laquelle il continuoit toujours de vivre, j'eus ſoin de faire ſéduire la princeſſe Marie leur fille, qui avoit alors ſeize ans, & qui étoit d'un caractère vif. De jeunes perſonnes de ſon âge qui m'étoient dévouées, & qui ſe diſoient ſes amies, déclamoient ſans ceſſe contre le peu de conſcience du roi & contre ſes projets de divorce. Ces propos aigriſſoient l'eſprit de la jeune princeſſe, qui parloit de ſon père dans des termes très-libres, & avec beaucoup de mépris.

Tout ſe redifoit au roi, qui recevoit ces rapports tels que je le deſirois. Il me diſoit ſouvent que de pareils diſcours venoient moins de la jeune princeſſe, que de ſa mère, à qui elle les avoit entendu tenir. Je le confirmois dans cette opinion, mais pour marquer toujours la bonté de mon cœur, j'ajoutois que rien n'étoit plus naturel que le mécontentement d'une perſonne que l'on veut dépouiller de la dignité royale à laquelle elle eſt habituée, & qui peut ſe flatter de la mériter. Tous les propos qu'elle tient, diſois-je bénignement, échappent au dépit, plutôt qu'ils ne ſont dictés par la haîne.

Ces artifices firent ſi bien leur effet, que le roi, vivement piqué contre la reine, ſe ſépara tout-à-fait d'elle.

Mon chemin au trône étant donc ſolidement tracé, je n'avois autre choſe à faire que d'abandonner le roi à ſes deſirs, ſûre qu'ils me meneroient naturellement au but où je tendois.

Je fus faite marquiſe de Pembrok; mais l'attente d'un titre plus illuſtre m'ôta le ſentiment de cette dignité, que je regardois comme une bagatelle, en comparaiſon de celle dont j'eſpérois de me voir bientôt revêtue. En effet la paſſion du roi devint tellement impatiente, que dès que je fus marquiſe, je devins ſa femme en ſecret.

Mon ame ſembloit avoir pris des affections toutes royales. Ma dignité l'enveloppoit entièrement. Mes yeux éblouis & troublés par l'éclat du trône, ne voyoient plus mes intimes amis, que comme des étrangers que j'avois pu rencontrer anciennement.

Enfin je reſſemblois à un homme qui, placé ſur une pyramide très-élevée, ne voit dans les créatures qui ſont au-deſſous de lui, que des nains qui rampent ſur la terre. Cet aſpect avoit tant de charmes, que je ne faiſois pas attention qu'en deſcendant quelques marches, qui étoient l'ouvrage des hommes, je devenois ſemblable à ces nains qui paroiſſoient ſi mépriſables.

Le divorce du roi ſe trouvant conſommé, & ma groſſeſſe paroiſſant, notre mariage qui avoit été juſques-là tenu ſecret, fut rendu public, & mon couronnement ſe fit auſſitôt que je fus accouchée de la princeſſe Eliſabeth.

Cette faſtueuſe cérémonie m'aſſuroit une place après laquelle mon ambition ſoupiroit depuis long-tems; mais elle n'y fixoit pas le bonheur. Depuis que j'étois reine, je ne pouvois plus cacher mon peu d'inclination pour le roi, & même mon indifférence ſe changea en un dégoût décidé pour ſa perſonne. Mon imagination échauffée ci-devant par l'eſpérance, & à préſent réfroidie par la poſſeſſion, voyoit les objets tranquillement, & les réduiſoit à leur juſte valeur. Plus je réfléchiſſois, plus je me diſois à moi-même; « quelles grandes » choſes ai-je donc acquiſes avec les grandes » peines que je me ſuis données »?

Je me comparois fréquemment à un chaſſeur de renard, lequel, après s'être épuiſé de ſueur & de fatigues toute une journée, attrape enfin l'objet de ſes peines, & n'y trouve qu'un animal infect & dégoûtant, qui n'a rien de bon que l'extérieur. Mon état me ſembloit pire encore, car le chaſſeur abandonne ſa proie à ſes chiens, moi j'étois obligée de flatter la mienne, & de lui témoigner qu'il étoit l'unique objet de mon amour.

Tout le tems que j'ai paſſé dans cet état élevé, ſi expoſé à l'envie, mes jours n'ont été qu'un tiſſu d'hypocriſie & de fauſſetés. Suivant ce que je reconnois à préſent, c'eſt la condition la plus miſérable dans laquelle puiſſe tomber une créature raiſonnable.

Un mari que je haïſſois faiſoit toute ma ſociété; je n'oſois découvrir ma façon de penſer à perſonne, & perſonne n'oſoit avoir de la familiarité à mon égard. Tous ceux qui me parloient, s'adreſſoient à la reine, & non à moi; car ils auroient dit la même choſe à une poupée, ſi le roi avoit eu la fantaiſie d'en prendre une pour ſa femme. Il n'y avoit aucune perſonne de mon ſexe qui ne me déteſtât cordialement, parce que chacune ſe croyoit plus digne que moi, du rang que j'occupois.

Je me figurois être au milieu d'une forêt déſerte, éloignée de tout commerce humain, dans laquelle j'avois continuellement à prendre garde de ne laiſſer aucune trace de mes pas, crainte d'être pourſuivie par les bêtes féroces, ou déchirée par les ſerpens & les vipères.

Dans cette douloureuſe ſituation j'étois encore obligée de jeter ſur la triſteſſe profonde qui me rongeoit, le voile d'une gaieté qui étoit bien loin de moi. Auſſi, pour me diſtraire un peu de l'humeur ſombre qui me ſuivoit par-tout, je donnois

quelquefois dans la frivolité la plus françoiſe, c'étoit préparer un canevas à l'envie; elle traita de goût criminel, un goût qui n'étoit que futile.

Il arriva, je ne ſais par quel accident, que j'accouchai d'un garçon mort; je m'apperçus que cet événement réfroidit beaucoup l'amour du roi, dont le caractère ne pouvoit abſolument rien ſupporter de contraire à ſes vues. Loin de me chagriner de ce changement, j'en fus d'autant plus contente, que je n'étois plus ſurchargée de ſon ennuyeuſe compagnie. Je découvris bientôt qu'il étoit amoureux d'une femme de ma cour. Soit effet de ſon amour violent, ſoit effet des ruſes de ma rivale, je fut traitée comme j'avois traité la reine répudiée.

Les courtiſans qui ſont des automates, que leur maître meut à ſon gré, ne furent pas plutôt inſtruits de ſon réfroidiſſement pour moi, que chacun d'eux ſe fit un mérite de dénoncer mes actions les plus innocentes, mes paroles, mes regards les plus indifférens comme autant de preuves de mes crimes.

Le roi qui brûloit d'impatience de ſatisfaire ſes nouveaux deſirs, & qui étoit bien-aiſe d'avoir des raiſons de faire, ce qu'il avoit déjà réſolu d'exécuter ſans raiſons, écouta favorablement la calomnie, qui m'accuſoit d'avoir violé la foi conjugale, je fus miſe à la tour.

Pour me ſervir de garde & de compagnie perpé-

tuelle, on me donna ma plus cruelle ennemie, qui prit si bien à tâche de me désolet par ses railleries, de me tourmenter par des reproches, que la mort m'eût été mille fois plus agréable qu'une pareille punition.

Cependant on instruisit méthodiquement mon procès. Pour me rendre plus criminelle, on m'accusa d'avoir eu des liaisons avec mon propre frère. Il est vrai que je l'aimois tendrement, mais je ne l'avois jamais regardé que comme mon frère & mon ami.

Bien que tous les crimes que l'on m'imputoit fussent dénués de preuves, mes juges-commissaires, suivant l'usage, me condamnèrent à être brûlée ou décapitée, ainsi qu'il plairoit au bon maître qui achetoit leur jugement. Le roi, peut-être par un ressouvenir de son amour, eut la bonté de choisir le supplice le plus doux.

Je dois avouer que lorsqu'on m'annonça mon arrêt, j'en fus moins effrayée que je ne l'aurois été dans tout autre état. Mais depuis que j'étois reine, j'avois eu tant de chagrins, j'avois essuyé tant de peines, que j'envisageois la mort comme le terme de mes malheurs.

Les seules inquiétudes qui alarmoient ma conscience, c'étoit d'avoir usé d'artifice pour engager le roi à répudier la reine, d'avoir perdu la jeune princesse

Marie, & d'avoir abandonné milord Peirey. Toutefois j'eſpérois le pardon de ces fautes en faveur de la vie innocente à tout autre égard que j'avois toujours menée; d'ailleurs, je n'avois négligé aucune occaſion de faire du bien. J'avois diſtribué des ſommes conſidérables aux pauvres, je m'étois toujours très-dévotement acquittée de mes devoirs de chrétienne.

Toutes ces idées m'occupèrent juſqu'à l'inſtant de la mort, que je reçus avec aſſez d'aſſurance.

Quoique ma carrière n'ait pas été au-delà de vingt-neuf ans, ce court eſpace m'a ſuffi pour jouer dans le monde plus de ſcènes importantes, que bien des perſonnes qui parviennent à un âge fort avancé.

J'avois paſſé ma jeuneſſe à la cour, au ſein des plaiſirs, au milieu d'une foule de courtiſans qui m'encenſoient continuellement. L'expérience m'avoit appris combien les paſſions violentes qui ſubjuguent l'ame, cauſent de tourmens & d'inquiétudes. J'avois eu un amant que j'eſtimois, & dont la tendreſſe me promettoit le ſort le plus heureux. Dans mes dernières années j'étois montée au plus haut degré de grandeur où puiſſe aſpirer la vanité d'une femme. Eh bien! je dois confeſſer que dans toutes ces conditions différentes, je n'avois jamais goûté de plaiſirs plus purs, que pendant mon

séjour à la campagne, où la satisfaction de me voir l'objet de l'amour & de l'estime d'un homme d'honneur, répandoit dans tous mes sens un calme délicieux, & pénétroit mon ame des plus agréables sentimens.

Minos réflechit un moment après avoir entendu cette histoire; ensuite il ordonna d'ouvrir l'Elisée à Anne de Boulen, en disant que celle qui avoit été reine pendant quatre ans, & qui avoit souffert toutes les disgraces qui accompagnent ce haut rang, méritoit de droit le pardon de tout ce qu'elle avoit pu faire pour y parvenir (1).

(1) Ici finit le manuscrit incomparable; le reste avoit été vraisemblablement employé à envelopper des plumes & du tabac. Il est à croire que cette perte rendra le public toujours stupide, plus prudent à l'avenir, & le portera à examiner plus scrupuleusement, quels sont les écrits qu'il brûle ou qu'il sacrifie à des usages ignobles; car enfin un pareil sort pouvoit arriver au divin Milton. Et qui sait si les Œuvres d'Homère n'ont pas été découvertes dans la boutique d'un chandelier de la Grece?

Fin du Voyage dans l'autre monde.

LES AVENTURES
DE JACQUES SADEUR
DANS LA DÉCOUVERTE
ET LE VOYAGE
DE LA TERRE-AUSTRALE,

CONTENANT les coutumes & les mœurs des Auſtraliens, leur religion, leurs exercices, leurs études, leurs guerres; les animaux particuliers à ce pays, & toutes les raretés curieuſes qui s'y trouvent.

PRÉFACE.

PRÉFACE.

QUOIQUE les aventures ſurprenantes de Sadeur, & la découverte du pays dont on va lire les particularités, ſoient fort extraordinaires, le lecteur n'aura pas beaucoup de peine à y ajouter foi, quand il ſaura que depuis deux cents ans on parle d'une Terre-Auſtrale inconnue. Il aura ſeulement lieu de s'étonner qu'on ait été ſi long-tems ſans la découvrir, le monde étant plein de pilotes ſi habiles & de voyageurs ſi curieux, & il jugera avec aſſez de fondement que ceux qui ont entrepris de faire cette découverte ont péri dans le voyage, ou ont été tués par les habitans de ce pays, après y avoir pénétré, comme l'auroit été Sadeur lui-même, ſans les prodiges de bravoure & de courage

qu'il fit paroître aux yeux des Auſtraliens, en combattant contre des animaux d'une grandeur & d'une force monſtrueuſes, ce qui charma tellement ces peuples naturellement fort braves, qu'ils lui accordèrent le privilège de demeurer avec eux, contre les loix les plus ſolemnelles de leur pays.

La naiſſance de Sadeur, ſon éducation, ſes malheurs & ſes naufrages, paroîtront à tout le monde les effets d'une deſtinée qui ſembloit ne l'avoir fait naître que pour le conduire dans cette Terre inconnue, dont nous n'avons eu aucune relation véritable avant lui.

Il eſt vrai que Magellan s'eſt attribué l'honneur d'avoir découvert ce pays l'an 1520, ſous le nom de *Terra del fuego*, Terre de feu; mais les Hollandois nous ont montré très-clairement qu'il n'avoit

vu que certaines isles qui dépendent plutôt de l'Amérique que de la Terre-Australe.

Marc Paul, Venitien, a joui aussi assez long-tems de la gloire de cette découverte, lorsqu'ayant été jeté par la tempête beaucoup au-delà de l'isle de Java, surnommée la grande; il découvrit le royaume de Maletur, la province de Bœach, l'isle de Petan, & une autre isle qu'il nomma la petite Java; mais les Hollandois qui sont établis en la grande Java, & qui en font tout le commerce, assurent par toutes leurs relations, que les pays que ce pilote a vus, ne sont autre chose qu'un amas de plusieurs isles, qui ne tiennent par aucun endroit au continent de la Terre-Australe; & cela est d'autant plus vraisemblable, que Fernandès Galégo ayant parcouru toute cette vaste mer, depuis le détroit de Magellan

juſqu'aux Moluques, rapporte qu'il eſt rempli d'une ſi prodigieuſe quantité d'iſles, qu'il y en a compté plus de mille.

Il eſt encore vrai qu'en comparant la deſcription que nous a fait de la Terre-Auſtrale Fernandès de Quir, Portugais, avec celle qu'on va lire, on eſt obligé d'avouer qu'il faut qu'il en ait découvert quelque choſe : car nous liſons dans ſa huitième requête au roi d'Eſpagne, que dans les découvertes qu'il fit l'an 1610 de la Terre-Auſtrale, il trouva un pays beaucoup plus fertile & plus peuplé que tous ceux de l'Europe; que les habitans y étoient plus gros & plus grands que les Européens; qu'ils vivoient bien plus longtems qu'eux : & Louis Paës de Torrés, qui étoit amiral de la flote de Fernandès, confirma au conſeil d'Eſpagne la vérité de la relaiton de Quir, ajoutant que l'air étoit

ſi ſain dans ce pays, & ſi conforme au tempérament de l'homme, qu'on y dormoit également au ſoleil & à la lune, ſur la terre, non-ſeulement ſans éprouver aucune incommodité, mais encore avec plaiſir; que les fruits y étoient ſi excellens, qu'on n'y recherchoit point d'autre nourriture; qu'on y buvoit d'une liqueur plus agréable que le vin; qu'on n'y connoiſſoit point l'uſage des habits, & que les ſciences naturelles y étoient fort cultivées. Mais avec tout cela, il faut demeurer d'accord qu'ils n'avoient qu'une connoiſſance fort ſuperficielle de ce pays, & que ce qu'ils en ont dit ne pouvoit ſervir qu'à exciter la curioſité qu'on avoit déjà de le connoître, bien loin de pouvoir la ſatisfaire.

C'eſt donc à Sadeur, dont on va lire la relation, à qui on aura toute l'obligation de la découverte de cette terre. Et je

ne doute point que bien des gens ne ſoient ſurpris de ce que le nom d'un homme à qui on eſt ſi redevable, eſt demeuré juſqu'à préſent inconnu, auſſi bien que le détail de ſes découvertes. Mais cette ſurpriſe ceſſera ſans doute lorſqu'on ſaura que les mémoires ſur leſquels cette relation a été compoſée, ont toujours été enfermés dans le cabinet d'un grand miniſtre, d'où on ne les a pu avoir qu'après ſa mort.

VOYAGE
DE JACQUES SADEUR
DANS
LA TERRE-AUSTRALE.

CHAPITRE PREMIER.

De la naiſſance de Sadeur & de ſon éducation.

COMME il m'eſt impoſſible de faire réflexion ſur toutes les aventures de ma vie, ſans admirer la variété prodigieuſe des évènemens dont elle a été remplie, j'ai cru que j'en devois faire un recueil & en marquer toutes les particularités les plus conſidérables; car encore que je n'aie aucun moyen de les envoyer en mon pays, & que je ne voie aucune apparence d'y retourner, je crois néanmoins ne pouvoir mieux faire que de les rédiger par écrit, afin de les repaſſer plus ſouvent

dans ma mémoire, pour ma satisfaction particulière.

J'ai reçu un mémoire d'un père Jésuite de Lisbonne, lorsque j'étois a Villa-Franca, qui contient ma naissance & les aventures de mes premières années, comme je vais les décrire.

Mon père s'appeloit Jacques Sadeur, & ma mère Guillemette Itin; l'un & l'autre étoient de Châtillon-sur-Bar, du ressort de Rethel en Champagne, province de France. Mon père savoit plusieurs secrets dans les mathématiques, desquels il étoit plus redevable à son génie, qu'aux préceptes d'aucun maître. Il excelloit particulièrement aux inventions pour faciliter le transport des gros fardeaux. M. de Vaure, qui avoit alors quelqu'intendance sur la marine, l'ayant connu, l'attira à Bordeaux, & de Bordeaux aux Indes occidentales, avec des promesses dont il ne s'acquitta envers lui qu'autant qu'il le crut nécessaire à son service. Ma mère qui l'avoit suivi le pressa de retourner après neuf ou dix mois de séjour au Port-Royal, & s'étant embarqués le 25 Avril 1603, elle me mit au monde quinze jours après son embarquement. M. de Sarre, qui étoit capitaine du vaisseau, voulut être mon parrain; j'ai donc été conçu dans l'Amérique & je suis né sur l'Océan, présage non équivoque des malheurs dont je devois être agité pendant toute ma vie.

Le voyage fut heureux dans toutes les routes qu'on eſtime dangereuſes juſqu'aux côtes d'Aquitaine, où une tempête imprévue ſecoua ſi furieuſement le vaiſſeau, qu'elle le jeta contre les côtes d'Eſpagne, & le fit échouer proche le Cap de Finiſtère, en la province de Galice, où je perdis mon père & ma mère. Le même mémoire porte que ma mère, voyant que ce navire faiſoit eau de toutes parts, me leva de mon berceau, & m'embraſſant avec une extrême tendreſſe, dit, en répandant une grande abondance de larmes: Ah! mon cher enfant, t'ai-je fait ſur les eaux pour te voir auſſitôt englouti? Au moins aurai-je la conſolation de périr avec toi. A peine avoit-elle achevé cette plainte, qu'un flot plus impétueux que les autres, l'emporta loin de mon père. Ce fut en cette extrémité qu'un chacun connut qu'on n'eſtime rien de plus cher que la conſervation de ſa vie. Il n'y eut que mes parens qui, me préférant à leurs propres perſonnes, s'exposèrent au danger évident de périr pour tâcher de me conſerver. L'amour de ma mère fit qu'elle ne me quitta point, & que, m'élevant ſans ceſſe de ſes bras ſur les eaux, elle en fut enfin ſuffoquée. Le courage que mon père fit paroître en cette occaſion, fut aſſez remarquable, puiſque s'oubliant ſoi-même, au lieu de ſe porter vers le bord comme les autres, il vint à nous à la merci des

ondes, & embraſſant ma mère qui me ſoulevoit encore, il nous tira juſqu'au rivage & nous mit ſur le ſable; mais ſoit qu'il eût épuiſé entièrement ſes forces en cette occaſion, ſoit qu'il crût que nous fuſſions ſans vie, il retomba évanoui en me tenant entre ſes bras : bien que tous les particuliers fuſſent alors fort embarraſſés, il n'y en eut pas un qui ne conſidérât ce ſpectacle & qui n'en fût étonné; pluſieurs même coururent pour nous ſoulager. Comme l'on reconnut que j'avois encore du mouvement, on m'arracha des bras de mon père, & on m'étendit auprès d'un feu que les habitans allumèrent par compaſſion : on ne trouva aucune marque de vie en ma mère; & ayant été expoſée quelque tems au feu, on fut perſuadé qu'elle n'avoit plus beſoin que de ſépulture.

Ceux qui avoient plus particulierement connu mon père, déploroient ſon ſort avec des cris qui émurent les habitans du pays. O homme d'éternelle mémoire! diſoient les uns, ô cœur trop généreux! faut-il que tu meures pour avoir voulu ſauver la vie à ta famille? Ah! diſoient les autres, a-t-on jamais vu un ſpectacle auſſi triſte, une mère s'expoſe pour ſon enfant; un père s'expoſe pour la mère, & tant de généreux efforts ſe terminent par la mort des uns & des autres.

Je ne ſai ſi tant de cris rendirent quelque ſen-

timent à ce bon homme; mais on apperçut qu'il ouvroit doucement les yeux, & on entendit qu'il dit d'une voix foible & languiſſante : Où es-tu, chère amie! Ce diſcours qui n'étoit pas attendu ſurprit l'aſſemblée, & comme on ne lui répondit pas aſſez promptement, il ajouta, mourons donc tous trois enſemble. Ce furent les dernières paroles qu'il prononça, après quoi il ferma les yeux & mourut. On dit qu'il s'étoit ſignalé en pluſieurs occaſions dans ce voyage; mais il attira l'admiration de tout le monde dans cette extrémité. Tous ceux qui le virent expirer ne pouvoient me regarder ſans être touchés de compaſſion : Pauvre enfant! diſoient-ils, que vas-tu devenir ? Peux-tu avoir quelque bonheur en ce monde, étant la cauſe funeſte de la mort de ceux qui t'ont donné la vie? Quelques-uns croyoient que je ne pourrois pas lui ſurvivre de beaucoup après les violens efforts que j'avois eſſuyés dans le naufrage. Mais hélas, je ne faiſois encore que commencer une carrière qui dure depuis cinquante-cinq ans avec tant & de ſi étranges cataſtrophes, qu'on ne pourra que difficilement les croire. La chaleur du feu me donna aſſez de force pour me plaindre & pleurer d'un ton qui fit connoître que j'étois hors de danger.

Un habitant du pays ſavoit ſuffiſamment de françois pour entendre ce qui ſe paſſoit; & le ſouvenir qu'il avoit d'un fils unique qui lui étoit

mort depuis peu, & à qui je reſſemblois, le porta à me demander : on repréſenta à M. de Sarre que cette occaſion étoit très-favorable pour moi, & qu'il ne la pouvoit refuſer ſans s'embarraſſer & me mettre en un danger évident. Il m'accorda donc plutôt par la néceſſité qui le contraignoit, que par aucune autre conſidération. Cet homme me prit d'abord en la place de ſon fils, & ſa femme ayant ouï le récit de ce qui s'étoit paſſé, m'embraſſa & me reçut en me faiſant beaucoup de careſſes. M. de Sarre & quelques-uns des plus qualifiés du vaiſſeau, connoiſſant qu'ils étoient proche de ſaint Jacques, prirent la réſolution d'aller viſiter l'égliſe qui eſt conſacrée à Dieu ſous le nom de ce ſaint, & ils trouvèrent par bonheur des marchands de connoiſſance qui les équipèrent & qui leur donnèrent le moyen de retourner honnêtement à Oleron. M. de Sarre ne tarda guères, après ſon arrivée, à faire le détail de ſes aventures, & à décrire le naufrage dont il avoit échappé; mais ſa femme fut quelque-tems ſans y faire réflexion, parce que la joie de revoir ſon mari délivré des dangers d'un ſi long & d'un ſi fâcheux voyage, l'occupoit toute entière dans ces premiers momens de ſon retour. Quelque-tems après, elle pria ſon mari de lui répéter l'hiſtoire de ſon naufrage, & elle ne pouvoit ceſſer d'admirer l'amour conjugal & paternel de mes parens

qui les avoit réduits à une mort volontaire. Au lieu de concevoir de l'indignation contre moi, elle me prit en une telle affection, ſurtout après avoir appris que ſon mari étoit mon parrain, qu'elle le preſſoit continuellement de trouver le moyen de me ravoir. Il s'embarqua donc vingt-deux mois après ſon retour, & il vint en quinze jours à Camarinas, où il me trouva en très-bonne diſpoſition, âgé environ de trente mois, chéri également du mari & de la femme que je croyois mes parens. Si-tôt qu'il leur eut déclaré les raiſons de ſa venue, & le deſſein qu'il avoit de leur payer ma penſion, à proportion du tems qu'ils m'avoient gardé, ces bonnes gens s'offensèrent fort & ſe déterminèrent à ne ſe pas deſſaiſir de moi. M. de Sarre alléguoit ſon droit de parrain, & l'Eſpagnol inſiſtoit ſur la donation & ſur la poſſeſſion. La cauſe fut agitée devant les juges de Camarinas, qui la décidèrent en faveur de mes nourriciers. M. de Sarre, de peur d'avoir fait un voyage à ſa confuſion, prit le parti de m'enlever & de fuir à la faveur du vent qui étoit alors favorable. Il entra bruſquement avec un valet dans la maiſon où j'étois, & ne voyant qu'une ſervante qui me tenoit, il m'arracha de ſes bras, & gagna la barque qui étoit diſpoſée à faire voile.

La crainte que j'eus & les cris que je pouſſai, me firent tomber dans une eſpèce de pamoiſon

dont je ne fus pas plutôt revenu, qu'on me trouva avec une fort groſſe fiévre. Mon nourricier, averti & juſtement irrité de cet attentat, courut avec quelques-uns de ſes gens au port, où voyant que nous étions hors d'attaque, ils firent une décharge qui donna occaſion à un vaiſſeau portugais, qui alloit au ſud, de décharger une volée de canon avec tant de malheur pour nous, qu'un boulet fracaſſa la planche de fleur d'eau de notre vaiſſeau, & le coula à fond, non ſans quelque regret de cauſer la mort à des perſonnes qu'ils ne connoiſſoient pas. Ceux de la rade, voyant cet accident, prirent la fuite, & les Portugais envoyèrent deux chaloupes pour tâcher de ſauver ceux qui périſſoient; mais quelque diligence qu'ils purent faire, ils ne ſauvèrent qu'un valet qui ſavoit mieux nager que les autres; & comme je flottois ſur les eaux à la faveur de la paille de mon berceau, il arriva auſſi que je fus recueilli. Je frémis d'écrire ce qu'on ne ſauroit lire ſans me conſidérer comme une eſpèce de vipère qui ſembloit ne vivre que pour cauſer la mort à ceux qui travailloient davantage à me conſerver la vie. Les Portugais, craignant un juſte reproche de leur crime, ſe mirent promptement en pleine mer, & trouvant que j'avois encore de la vie, ils eurent pitié de moi & me confièrent aux ſoins d'une matrone Portugaiſe qui ſe trouva ſur le vaiſſeau. Elle temoigna

beaucoup de desir de me servir, jusqu'à ce qu'elle eut reconnu que j'étois des deux sexes, je veux dire hermaphrodite; car depuis cette connoissance, cette femme conçut tant d'aversion pour moi, qu'à peine pouvoit-elle me regarder; & comme ma fiévre s'augmentoit, ma mort étoit inévitable sans les soins particuliers du valet de M. de Sarre: on pourroit croire que Dieu ne l'avoit conservé que pour me soulager, si j'avois été en quelque façon utile à son service. Etant arrivé à Leiria, il me conduisoit de porte en porte & me recommandoit avec autant de tendresse que si j'eusse été son enfant. Les Portugais, bien aises de s'être débarrassés de nous pour plusieurs raisons, partirent à l'insçu de cet homme, qui, étant averti qu'il trouveroit plus d'assistance au grand hôpital de Lisbonne que dans Leiria, résolut de m'y porter. Il fut reçu avec d'autant plus d'humanité, qu'on le reconnut pour un François; mais à peine fut-il arrivé, qu'il se sentit saisi d'une fièvre mortelle qui l'emporta le septième jour. Il mourut entre les bras d'un Jésuite à qui il communiqua toutes les particularités que je viens de rapporter, & que j'ai apprises par le moyen d'un mémoire que ce même Jésuite me donna quinze ans après, comme j'ai dit ci-dessus. Le pauvre mourant, au lieu de regretter son malheur, & de me détester, moi qui en étois la cause, ne cessoit de me recom-

mander à ceux qui l'aſſiſtoient, avec plus d'empreſſement que ſi je lui euſſe appartenu. J'ai ſu que les pères Jéſuites, avertis de tous les maux dont j'avois été la cauſe juſques-là, firent une délibération fort ſérieuſe ſur ce que je devois être, & que le réſultat fut qu'il falloit avoir un ſoin particulier de connoître mes inclinations, afin de régler ſur cela mon ſexe. A peine eus-je atteint l'âge de cinq ans, qu'ils jugèrent que je devois être élevé parmi les hommes. Ils virent que j'avois du penchant à la dévotion, & jugèrent que ſi mon eſprit étoit cultivé, il ne promettoit rien de médiocre. Ils me préſentèrent à la comteſſe de Villa-Franca en ma huitième année, après lui avoir fait le récit de mes triſtes aventures. Cette dame, qu'on pouvoit avec juſtice comparer aux plus illuſtres, me reçut avec tant de tendreſſe, qu'elle voulut qu'on me traitât, comme le comte ſon fils, âgé alors de neuf ans. Bien que je portaſſe les couleurs, je n'avois autre obligation que celle de lui tenir compagnie en ſes études; & j'appris avec lui les langues latine, grecque, françoiſe, italienne, la géométrie, la géographie, la philoſophie & l'hiſtoire d'Eſpagne, avec la chronologie. La comteſſe, qui me témoignoit autant d'affection que ſi je lui avois appartenu, apprenant que je ſervois beaucoup aux progrès du comte, voulut que je quittaſſe les couleurs

leurs lorſque j'entrai en philoſophie ; & l'ayant achevée, on trouva bon de diſpoſer le comte à des thèſes publiques dans l'univerſité de Conimbre, où je fus obligé de haranguer & de faire l'ouverture de la diſpute. Plus de quinze jours avant notre départ, j'eus l'eſprit tellement agité, que je dépériſſois à vu d'œil; tantôt mon ſang ſe glaçoit, comme ſi j'euſſe été à la veille de ſouffrir le dernier ſupplice, & le cœur me palpitoit, comme ſi j'euſſe été ſur le point d'être précipité; tantôt l'on me voyoit pâlir, & incontinent après rougir. Ce qui m'étoit le plus fâcheux dans cette ſuite d'accidens, c'eſt que tout le monde croyoit qu'ils n'étoient cauſés que par la crainte que j'avois de paroître en public. Je ne dis rien des ſonges, des ſpectres & de mille choſes ſemblables qui me menaçoient ſans ceſſe d'une extrême déſolation. Si-tôt que j'eus appris que le comte étoit réſolu d'aller ſur mer, tout ce qu'on m'avoit dit des malheurs qui m'étoient arrivés ſur l'eau, me frappa d'une manière ſi vive, que je croyois qu'il n'y avoit aucun milieu entre m'embarquer & périr. Je fis donc en ſorte qu'on m'accordât que je ferois le voyage par terre avec une partie de ſon train; mais que les précautions ſervent de peu pour combattre notre deſtinée ! Ce que je cherchois avec plus d'empreſſement pour éviter le mal dont j'étois menacé, fut juſtement ce qui me le

rendit inévitable. Je faiſois tant d'adieux quelques jours avant mon départ, qu'on m'eſtimoit ridicule; & la comteſſe me voyant pleuter à ſes pieds, me traita de foible & d'efféminé. Le comte, avec qui j'étois familier comme avec un frère, me dit un jour: Sadeur, nous voulez-vous quitter? vous n'êtes plus le même; qu'eſt-ce qui vous tourmente? je crois que vous roulez quelque deſſein particulier dans votre eſprit; la crainte de paroître en public n'eſt pas capable de vous agiter d'une telle force que vous en perdiez le ſens. Monſieur, lui dis-je, ſi Dieu me fait la grace de retourner, j'aurai ſujet d'avouer la foibleſſe de mon eſprit; mais accordez-moi la faveur de ſuſpendre votre jugement juſqu'au retour. Cette réponſe donna tant de ſurpriſe au jeune ſeigneur, qu'il proteſta, ou qu'il ne me quitteroit point, ou que je ne ferois pas le voyage. Pour le voyage, répondis-je, comme il s'agit de votre honneur, je le ferai ou je mourrai en chemin; pour vous accompagner ſur l'eau, s'il n'étoit queſtion que de ma vie, je l'abandonnerois avec plaiſir, mais de ſouffrir que la vôtre ſoit expoſée, je ſerois homme à me porter à quelque extrémité, plutôt que de vous obéir. Ce diſcours, joint à l'affection qu'il avoit pour moi, fit qu'il ne dit plus rien, & nous partîmes le jour ſuivant. Il faut ſe ſouvenir que Philippes II, roi de Caſtille, ayant pris poſſeſſion

du royaume de Portugal l'an mil cinq cent quatre-vingt-un, éleva plusieurs familles pour soutenir cette illustre conquête avec plus de facilité ; l'une de celles qu'il rendit plus puissantes, fut la maison de Villa-Franca, non sans exciter la jalousie de plusieurs qui s'estimoient autant & plus qu'elle. Comme il est plus facile de conquérir des terres que des cœurs, plusieurs Portugais demeurèrent si attachés à la famille de Bragance, qu'ils ne cherchoient que le moyen de secouer le joug des Castillans, & de couronner le duc de cette maison. Bien que le pays fût entièrement soumis à l'obéissance des rois d'Espagne, les revoltes secrètes des particuliers étoient fort fréquentes, & la mer n'étoit pas sans écumeurs qui faisoient voir en toutes les rencontres, qu'ils avoient de l'aversion pour la domination espagnole, & qu'ils ne pouvoient supporter les créatures du roi d'Espagne. On fut l'embarquement du comte qui fut le quinze Mai de l'année mil six cent vingt-trois, & deux vaisseaux, partisans de Bragance, se résolurent de l'enlever : ils attaquèrent à cet effet deux voiles qui l'escortoient vers les côtes de Ternais, mais elles soutinrent leur choc avec tant de vigueur, que l'attaque ne fut qu'à leur confusion & à la gloire du comte. Je suivois de loin avec le train qui alloit par terre, & je n'apperçus rien de ce qui s'étoit passé jusqu'à ce que les ennemis nous

appercevant & reconnoiſſant les couleurs du comte, mirent à terre une trentaine de mouſquetaires qui firent une décharge & tuèrent un page, deux valets & le cheval ſur lequel j'étois monté.

Le reſte, étant incapable de ſe défendre, prit la fuite au grand galop, & je me trouvai ſeul abandonné à la diſcrétion de ces pirates, qui, m'ayant emmené dans leurs vaiſſeaux, gagnèrent la pleine mer.

CHAPITRE II.

Voyage de Sadeur au royaume de Congo.

JE croyois, en allant par terre, que j'éviterois les dangers de la mer, mais ſi l'on peut parler ainſi, la mer me vint trouver ſur la terre & me réduiſit à tous les malheurs que je m'efforçois de fuir. Les pirates ne furent pas long-tems en pleine mer qu'elle s'enfla terriblement, & devint ſi orageuſe que les maîtres pilotes déſeſperèrent de pouvoir échapper; le mât de notre vaiſſeau ſe briſa, le gouvernail ſe fendit, & le navire faiſoit eau de toutes parts; nous demeurâmes vingt-quatre heures à la merci des vagues, tirant jour & nuit à grandes pompes, juſqu'à ce qu'étant accablés du travail, l'eau gagna enfin le deſſus, & le navire coula à fond,

Je me trouvai par hasard tout contre la porte de la chambre du capitaine qui se souleva, & commença à flotter. Comme je périssois je m'y attachai plutôt par instinct naturel que par aucun effet du raisonnement; je ne puis dire le tems que je restai de la sorte, parce que j'étois troublé & sans aucun sentiment; je dirai seulement que je fus apperçu, à la faveur de la lune, d'un vaisseau qui voguoit vers le sud, & qui détacha une chaloupe pour reconnoître ce que je pouvois être. Quand on eut vu que j'étois un homme qui périssoit, on me tira & on me porta sur le vaisseau. A peine fus-je revenu à moi-même, qu'on me prit pour un Portugais, & on ne tarda pas à connoître qu'on m'avoit vu à Lisbonne, & que j'étois au service de la maison de Villa-Franca. Le capitaine du vaisseau ordonna qu'on eût un soin particulier de ma personne, parce qu'il avoit beaucoup d'obligations à cette illustre maison. Je ne fus pas long-tems sans recouvrer une pleine santé, & aussitôt je conjurai la compagnie de se débarrasser de moi à quelque prix que ce fût. Je fis le récit de toutes les disgraces qui m'étoient arrivées sur les eaux, & je n'omis rien de ce qui pouvoit faire comprendre que cet élément m'étoit extrêmement fatal; mais plus je trouvois de raisons pour les y obliger, plus je me rendois ridicule auprès d'eux. Je crus donc que je ne devois pas insister davantage, & qu'il

valoit mieux que je m'abandonnaſſe au cours de ma deſtinée. Le capitaine me dit que le reſpect & la reconnoiſſance qu'il avoit pour la maiſon où il m'avoit toujours vu, l'obligeoient à me garder juſqu'à ce qu'il pût me rendre à la comteſſe, ajoutant qu'il eſtimoit cette rencontre l'une des plus heureuſes fortunes de ſon voyage.

J'appris en même tems que les vaiſſeaux ſur leſquels nous étions, appartenoient à des marchands Portugais qui alloient aux Indes orientales. Il arriva que peu de tems après, le premier ſecrétaire du vaiſſeau tomba fort malade, c'eſt pourquoi on me pria d'exercer ſa charge.

Le vent nous fut ſi favorable, que chacun diſoit hautement que c'étoit moi qui portoit bonheur au vaiſſeau. Nous paſsâmes heureuſement la ligne le quinzième jour de Juillet, & le premier Septembre nous arrivâmes au royaume de Congo, où nous mouillâmes l'ancre le ſix à Maningua. Nous n'avions aucun autre malade que notre ſecrétaire, dont l'indiſpoſition s'augmentant de jour en jour, le médecin jugea qu'il falloit lui donner quelque repos ſur terre. Tous les capitaines & les pilotes jugèrent en même-tems qu'il ne falloit pas s'expoſer à doubler le Cap de Bonne-Eſpérance pendant les approches de l'équinoxe, ce qui fit qu'on réſolut de demeurer en ce port juſqu'au mois de Décembre, tant pour rétablir notre malade, que

pour éviter le danger. Nous rencontrâmes trois Portugais à Maningua qui entendoient la langue du pays, & qui nous racontèrent tant de raretés de ce royaume, que nous ne pouvions assez les admirer. C'étoit, à les entendre, un vrai paradis terrestre, rempli de tout ce que l'homme pouvoit desirer, soit pour la santé, soit pour les commodités & les plaisirs de la vie, sans aucune nécessité de cultiver la terre; en quoi elle est bien différente de la nôtre qui est souvent ingrate après mille travaux, & toujours exposée aux rigueurs des mauvaises saisons.

L'inclination naturelle que j'ai toujours eue de connoître les merveilles de la nature, faisoit que je recevois un plaisir très-sensible à les écouter, & que je m'écartois quelquefois de nos marchands pour aller reconnoître dans le pays la vérité des choses qu'on nous en contoit. Voici un abrégé de ce que j'y remarquai.

Ce pays n'est pas peuplé, à moitié près, comme le Portugal, & je ne sai si cela ne vient point du peu d'inclination & de la difficulté qu'on y a d'engendrer. Les hommes y sont entièrement nus, si ce n'est depuis quelques années qu'il s'en trouve quelques-uns qui commencent, à l'imitation des Européens, à couvrir ce qu'on appelle honteux. Il est constant que la fertilité naturelle de leur sol les rend négligens, paresseux

ſeux, ſimples & ſtupides. Après les avoir quelque tems conſidérés, je fus forcé de reconnoître que l'homme devenoit pareſſeux quand il ne manquoit de rien; que l'oiſiveté le rendoit ſemblable aux bêtes, qu'il falloit néceſſairement qu'il fût excité, qu'il prétendît & qu'il aſpirât à quelque choſe, & qu'auſſitôt qu'il ne demandoit plus rien, il devenoit comme inſenſible & ſans action. La terre de ces quartiers, ſurtout entre les rivières du Zaïr & de Cariza, produit des fruits en abondance, ſans qu'on ſe mette en peine de la labourer, & ces fruits ſont ſi délicats & ſi nourriſſans, qu'ils raſſaſient pleinement ceux qui en mangent. L'eau même de certaines fontaines a je ne ſai quoi de délicieux qui la rend égale aux meilleurs vins; nous y fîmes un ſéjour aſſez long, mais ſans faire aucune dépenſe, tant parce que le peuple mépriſe le gain, que parce que la campagne nous fourniſſoit en abondance tout ce que nous ſouhaitions; les maiſons ſont ſi peu néceſſaires en ce pays, qu'on n'y entre preſque point; & comme les nuits ont toute la douceur qu'on peut deſirer, on ſe porte mieux de coucher dehors, que d'être renfermé : on ne ſait pas même ſe ſervir de lit, & à la réſerve de quelques matelats pour les moins robuſtes, il n'eſt perſonne qui ne dorme ſur la plate terre. Toutes ces conſidérations me faiſoient ſentir qu'un peuple qui n'eſt point obligé

de travailler, vit dans une oiſiveté qui le rend peſant, négligent, endormi, dédaigneux, ſans exercice & ſans action.

Notre capitaine m'accorda, & à trois de notre compagnie, la permiſſion de monter par le Zaïr, au lac du même nom : nous eûmes toute la ſatiſfaction poſſible dans ce voyage. Voici les remarques les plus conſidérables que je fis alors, autant que ma mémoire peut me les fournir. Nous arrivâmes en vingt-quatre jours à l'embouchure du lac, nous le parcourûmes en dix, & nous nous rendîmes à la flotte en vingt. Le fleuve Zaïr n'eſt pas rapide, & comme nous avions quatre bons rameurs, nous pouvions faire ſans peine quinze & dix-huit lieues par jour. Il eſt conſtant cependant que nous n'en fîmes jamais plus de huit en allant, d'où il eſt aiſé de voir combien ſe trompent les géographes qui placent le lac Zaïr à trois cent lieues de la mer. Ce qui nous obligeoit à faire de ſi petites journées, étoit la quantité des curioſités qui ſe préſentoient ſans ceſſe à nos yeux, en fruits, fleurs, poiſſons & animaux privés ; nous ne pouvions preſque remarquer un endroit dans de vaſtes prairies de ſoixante & de quatre-vingt lieues de longueur, qui ne fût enrichi d'une tapiſſerie merveilleuſe de fleurs qui paſſeroient pour rares dans les plus beaux parterres de l'Europe. Je ne pouvois voir fouler aux pieds

tant de miracles de la nature ſans indignation ; mais la grande quantité étoit cauſe qu'on n'en faiſoit pas plus d'eſtime que de nos marguerites champêtres. A peine y a-t-il un arbre qui ne porte quelques fruits précieux & incomparablement meilleurs que tous ceux que nous connoiſſons ; & la nature les a tellement accommodés à la portée des habitans, qu'on les peut cueillir ſans incommodité & ſans danger; nous ne vivions d'aucune autre nourriture, & nous ne deſirions rien davantage. Notre maître pilote Sebaſtiano Delès, homme d'une grande expérience, voyant que nous nous étonnions de ce qu'on alloit juſqu'aux Indes pour y chercher des productions qui n'approchoient pas de celles que nous trouvions en ce pays, nous dit qu'il en étoit de ces fruits comme des viandes bien cuites & bien aſſaiſonnées, qui ne peuvent ſe conſerver quatre jours avec leur goût ordinaire. J'en fis l'expérience, & je vis qu'en effet on ne les pouvoit garder longtems ſans corruption. Il eſt vrai qu'en les mangeant, on connoît qu'ils ſont parfaitement cuits, nourriſſans & ſalutaires à l'eſtomac ; bien éloignés en cela des nôtres qui nuiſent toujours plus qu'ils ne profitent, & qui cauſent au moins autant d'amertume au cœur, que de douceur à la bouche.

C'eſt ce qui fait qu'ils peuvent ſe conſerver à

cauſe de leur crudité qui combat la chaleur naturelle, au lieu que ceux de Manicongo étant parfaitement cuits ſe corrompent en peu de tems; auſſi la nature y a-t-elle pourvu de telle ſorte qu'il en mûrit tous les jours ſuffiſamment, & les arbres y ſont toujours chargés de fleurs, de boutons & de fruits, dont les uns ſont verts, les autres ſont mûriſſans, & les autres propres à manger.

Entre la grande quantité de poiſſons que j'ai remarqués dans le Zaïr, j'en vis de deux ſortes qui me ſurprirent, je pourrois nommer les uns amphibies, puiſqu'ils approchent en quelque choſe de nos gros chiens barbets, & que ſortant aſſez facilement de l'eau, ils ſautent preſque comme des renards; avec cette différence que leurs pattes ſont larges comme les pieds de nos canards, & celles de dévant ſont deux ou trois fois plus courtes que celles de derrière: ils ont tant d'inclination pour l'homme qu'ils le cherchent, & s'offrent à lui comme autant de victimes, il arrive même quelquefois qu'ils ſautent dans les bateaux, & qu'ils viennent aux pieds des matelots pour les careſſer à la façon des chiens; c'eſt ce que je vis un jour; & je voulus mal à un rameur qui en aſſomma un à mes pieds, les naturels du pays les appellent cadzeich, & leur chair reſſemble à nos loutres d'Eſpagne.

Les autres poiſſons que j'admirai ſont volans,

& nous pourrions les appeler des paons matins ; mais beaucoup plus beaux, & d'une couleur plus éclatante que les terreſtres ; on les voit preſque toujours à fleur d'eau, leur plumes reſſemblent aux écailles des poiſſons, mais avec une diverſité de vert, de bleu, de jaune & de rouge tacheté, qui ravit les yeux de ceux qui les conſidèrent ; ceux que je vis hors de l'eau me paroiſſoient comme de grands aigles & avoient deux aîles, chacune de cinq ou ſix pieds ; on auroit cru qu'ils affectoient de ſe faire voir & admirer, tantôt ils caracoloient à l'entour du bateau, tantôt ils ſe repoſoient vis-à-vis de ceux qui les regardoient, ſe tournant & retournant de toutes les façons, en écartant leurs queues qui éblouiſſoient nos yeux. Les rivages étoient pleins de pluſieurs ſortes d'animaux, mais les plus communs & les plus charmans reſſembloient à nos moutons de Leiria, excepté que nous en voyions preſque de toutes les couleurs, je veux dire d'un rouge, d'un vert, d'un jaune, & d'un bleu ſi éclatant que notre pourpre & notre ſoie la mieux préparée n'en approchent pas ; je m'informai pourquoi on ne faiſoit aucune emplette de tant de ſi brillantes raretés, & on me dit que ces couleurs naturelles ſe diſſipoient avec la vie de ces animaux.

Etant arrivés au lac nous employâmes dix jours à le parcourir, & connûmes que ſa longueur étoit

environ de ſoixante lieues, & ſa largeur de quarante; nous vîmes la ſortie du Niger qui eſt belle, aſſez ſpacieuſe, & aſſez profonde pour porter un vaiſſeau; mais elle ſe perd bientôt dans les montagnes de Benin; nous nous arrêtâmes ſur le Nil, qui ne céde rien au Niger en ſon commencement; & s'il continue avec la gravité dont il ſort, & avance environ trois lieues, il n'y a aucune difficulté à deſcendre dans la mer Méditerranée, & ainſi la communication des deux mers eſt très-commode par cet endroit.

Je m'informai avec beaucoup de ſoin où étoient les crocodiles que les hiſtoriens mettent en grande quantité en ces quartiers; mais on ne put pas même deviner ce que je voulois dire, ce qui me fit croire que ce ne ſont que des contes faits à plaiſir: s'il eſt vrai de dire qu'il eſt permis à ceux qui ont fait de longs voyages, d'en faire accroire aux autres qui ne connoiſſent que le lieu de leur naiſſance; il eſt encore plus vrai d'aſſurer qu'ils ſe prévalent tant de cette licence qu'ils n'affectent preſque que des fictions. La raiſon eſt qu'il arrive ſouvent qu'on fait de très-longues routes ſans voir autre choſe que quelques ports, où on ne repoſe qu'un moment, & où les fâcheuſes incommodités qu'on y ſouffre donnent tant d'ennuis & de laſſitude, qu'on ne penſe qu'à prendre quelque repos: cependant comme on eſt perſuadé qu'il faut dire

quelque nouveauté quand on vient de loin ; plus les eſprits ſont ſubtils, plus ils en inventent, & comme il n'eſt perſonne qui puiſſe les contredire, on reçoit avec plaiſir, & on débite avec empreſſement leurs inventions, comme des vérités.

Nous paſsâmes enſuite dans une petite île qui eſt au milieu du lac, qui appartient au roi de Jaſſaller, qui ſe dit auſſi roi du Lac : les naturels du pays, la nomment Zaſſa, & le roi y tient une fortereſſe qu'on eſtime beaucoup en ce pays, bien qu'à la vérité ce ſoit très-peu de choſe en comparaiſon de nos forts de l'Europe. Nous fûmes enchantés dès que nous eûmes mis pied à terre dans la plaine, & on n'y ſauroit rien deſirer pour le plaiſir général de tous les ſens, ſi ce n'eſt que l'odeur des herbes aromatiques y fût un peu moins forte ; les fruits y ſont ſi beaux, ſi délicats, & en ſi grande quantité, que la beauté jointe à l'abondance nous cauſoit de l'ennui ; mais ce qui nous ſurprit plus que tout le reſte, & dont je n'avois pas oui parler, fut une ſource que nous trouvâmes plus douce que notre hypocras, & qui réjouit & fortifie plus que notre vin d'Eſpagne ; nous raiſonnâmes aſſez long-tems ſur les cauſes d'où pouvoit provenir une ſi agréable liqueur, & nous conclûmes que comme tout étoit embaumé deſſus cette campagne, le dedans de la terre le devoir être auſſi,

& que ſi l'on trouvoit des ſources de très-mauvais goût, c'étoit une ſuite néceſſaire qu'on en pouvoit trouver de très-douces & très-agréables : nous en buvions avec un plaiſir que je ne puis expliquer, & un chacun ſouhaitoit de pouvoir établir ſa demeure en ce lieu, lors qu'un naturel du pays vint avec empreſſement nous avertir que cette boiſſon cauſoit la mort à ceux qui en buvoient avec excès : nous ne fûmes pas long-tems à éprouver la vérité de ce qu'il nous diſoit ; car nous tombâmes dans un ſi grand aſſoupiſſement, qu'il fallut que nous nous couchaſſions ſur la place, où nous demeurâmes endormis plus de quinze heures : ce ſommeil cependant n'eut aucune mauvaiſe ſuite, & nous nous levâmes auſſi gais, & auſſi ſains que nous étions auparavant ; les uns attribuoient ce long ſommeil à la trop grande quantité des odeurs qui nous avoient appeſanti la tête ; & les autres croyoient que cette délicieuſe boiſſon que nous avions priſe en avoit été la cauſe. De cette île nous voulûmes aller voir la ſource de la rivière de Cuama, que nous trouvâmes étroite, & incapable de porter bateau ; peu de tems après nous découvrîmes les ſources du lac, & nous comptâmes plus de deux cens ruiſſeaux qui tomboient des montagnes qui ſont vis-à-vis le midi, & que les Eſpagnols ont appelées montagnes de la lune, parce que Vaſco de Gama, qui doubla le premier le cap

de Bonne-Eſpérance l'an 1497, pour découvrir les îles orientales, voyant que la lune qui étoit du côté de ces montagnes, paroiſſoit comme ſi elle en eût touché les pointes, leur donna ce nom ; les naturels du pays les nomment montagnes d'Ors, c'eſt-à-dire d'eau, à cauſe de l'abondance des eaux qui en découlent continuellement. Ceux qui confondent le lac Zembre avec le Zaïr, parlent ſur des rapports fort défectueux ; on nous aſſura qu'il étoit de l'autre côté de ces montagnes, éloigné de plus de cinquante lieues du Zaïr.

La plupart des hiſtoriens placent quantité de monſtres en ces quartiers ; mais c'eſt ſans autre fondement que le récit de ceux qui les ont inventés, toutes nos recherches ne ſervirent qu'à trouver l'origine d'une nation voiſine, que les Européens appellent Caffres, & les naturels du pays Tordy ; nous apprîmes donc qu'un jeune homme du pays ayant élevé une petite tigreſſe, devint ſi familier avec cette bête qu'il l'aima charnellement, & commit un crime infame avec elle, dont il vint un animal demi-homme & demi-bête, monſtre qui a donné l'origine à ces ſauvages qu'on ne peut humaniſer. Une preuve très-vraiſemblable de cette hiſtoire, c'eſt que leur tête & leurs pieds ont de grands rapports avec ceux des tigres, & leurs corps même ſont en quelques endroits marquetés de taches pareilles à celles de ces animaux.

Nous

Nous retournâmes par la rivière de Cariza, & nous demeurâmes vingt jours sur la route avec ces mêmes divertissemens que nous avions reçus sur le fleuve Zaïr, excepté que tout ce que nous voyions en revenant, nous étant devenu commun, excitoit moins notre admiration qu'au commencement.

CHAPITRE III.

Des accidens qui conduisirent Sadeur en la Terre-Australe.

AUSSITOT que nous fûmes de retour on fit voile avec un vent aussi favorable que nous le pouvions souhaiter, nous arrivâmes en huit jours au cap de Bonne-Espérance, où nous ne voulûmes pas sejourner, de peur de perdre l'occasion du bon tems, qui est fort rare en cet endroit, nous étions parvenus à la vue du port Dananbolo de l'île de Madagascar, lorsqu'une bonace nous arrêta plus de quarante-six heures en la même place, après cette bonace un vent d'est agita si fort la mer, & nous poussa avec tant d'impétuosité qu'il rompit nos cordages, & nous jeta plus de mille lieues du côté de l'oüest, plusieurs virent quelques îles à la droite, vers le nord, & les pri-

rent pour celles qu'on nomme de la Trinité; ce fut-là qu'un rocher à fleur d'eau fendit notre vaiſſeau en deux parties, & que nous nous trouvâmes tous expoſés à la merci du plus impitoyable de tous les élémens : je n'ai jamais pu ſavoir ce que devinrent les autres navires, ni quelle fut la fortune de mes compagnons de naufrage, parce que nous étions dans une nuit fort obſcure, & que je ne penſai qu'aux moyens de me ſauver. Mon autre naufrage m'avoit donné de la confiance; j'avois cherché une planche legère, & je l'avois préparée durant les dangers de la tempête, je dirai à ma confuſion, qu'étant éloigné des approches de la mort, j'ai toujours fait paroître beaucoup d'indifférence pour la vie; mais dans les dangers évidens je n'ai jamais été capable d'aucune autre penſée que de celle de conſerver ma vie; je flottai durant pluſieurs heures à la faveur de mon appui avec une agitation & un bouleverſement auquel je ne ſaurois penſer ſans frémir. Tantôt l'impétuoſité des ondes m'enfonçoit, tantôt la peſanteur des flots me renverſoit; je réſiſtai néanmoins aſſez long-tems à ces violentes agitations, juſqu'à ce qu'ayant enfin perdu & la connoiſſance & le ſentiment, je ne ſai bonnement ni ce que je devins, ni par quel moyen je fus préſervé de la mort : il me ſouvient ſeulement que revenant à moi, j'ouvris les yeux, & trouvai la mer calmée; j'ap-

perçus une île fort proche, & je ſentis mes mains ſi collées à mon ais qu'à peine je les pus détacher & les doigts m'en ſont reſtés courbés, ſans que j'aie pu jamais les redreſſer par aucun moyen : la vue de cette île m'encouragea beaucoup, & enfin étant venu à bord, je me traînai ſous un arbre ſans penſer à aucune autre choſe, ſinon qu'il me reſtoit peu de tems à vivre. Je trouvai ſous cet arbre deux fruits de la groſſeur, & preſque de la couleur de nos grenades, avec cette différence que le goût m'en parut plus délicat, plus ſubſtantiel, & plus nourriſſant ; ayant mangé le premier, mon cœur ſe fortifia & ſe réjouit, & ayant encore mangé le ſecond, je me trouvai pleinement raſſaſié ; mais comme j'étois tellement briſé que j'avois une peine extrême à me ſoutenir, je me couchai, & je m'endormis d'un ſi profond ſommeil que je fus au moins vingt-quatre heures ſans me réveiller : après ce ſommeil je me trouvai tout-à-fait délaſſé, je vis que mes habits étoient ſecs, & le ſoleil qui luiſoit m'anima d'un certain courage qui me rempliſſoit d'eſpérance. Je rencontrai deux autres fruits que je mangeai, & m'étant appliqué à chercher l'élévation du ſoleil, je jugeai que je pouvois être au trente-troiſième degré de latitude auſtrale ; mais je ne pus rien connoître de la longitude. Ayant encore pris quelque repos je me réſolus d'avancer dans cette

île pour découvrir s'il n'y avoit point d'habitans : j'y vis effectivement quelqu'apparence de chemins ; mais ils conduiſoient dans des brouſſailles fort épaiſſes, & on n'y pouvoit paſſer ſans ſe baiſſer, ce qui me donnoit d'étranges penſées : ayant rencontré un arbre plus haut que les autres, je crus qu'en y montant je pourrois appercevoir quelque choſe ; mais comme je montois, j'entendis un grand bruit, & je vis en même tems deux bêtes volantes d'une groſſeur prodigieuſe, qui vinrent ſur cet arbre, & qui m'obligèrent de deſcendre beaucoup plus vîte que je n'étois monté. Qu'on ne s'étonne point du nom de bête que je donne ici à ces oiſeaux ; leur groſſeur étoit ſi demeſurée, que j'en fus effrayé, & je parle comme je penſois alors : je me jetai donc à terre avec une extrême vîteſſe, & je n'y fus pas longtems ſans entendre des cris ſi effroyables, que je penſois à tous momens que j'allois être dévoré. Enfin je rentrai en moi-même, & faiſant réflexion à la misère où je me voyois réduit, je conclus qu'il valoit mieux périr bientôt que de chercher à languir davantage ; après tout diſois-je, c'eſt une néceſſité que je périſſe d'une façon ou d'une autre, & je ne puis éviter un danger que pour retomber dans un plus grand.

Je me levai donc, entièrement réſolu à la mort, & me reſſouvenant que mon père & ma mère

avoient expiré ſur le bord de la mer, je m'avançai vers le rivage, où j'avois laiſſé ma planche. A peine eus-je quitté ma place, que je fus ſuivi d'un ſi grand nombre d'animaux qu'il me fut impoſſible de les diſtinguer; j'avois cependant le jugement auſſi entier qu'on peut l'avoir en pareille occaſion : il me ſemble que je vis certaines eſpèces de chevaux; mais avec des têtes pointues, & des pattes qui finiſſoient en griffes; je ne puis dire ſi c'étoit ces bêtes qui étoient venues fondre ſur l'arbre où j'étois, je crois cependant qu'elles avoient des plumes & des ailes, je vis certaines eſpèces de gros chiens, & pluſieurs autres ſortes d'animaux qui n'ont rien de ſemblable à ceux que nous voyons en Europe; ils firent de grands cris ſi-tôt qu'ils m'apperçurent, ils s'avancèrent vers moi en redoublant leurs cris; je me réſolus donc à défendre ma vie. Je pris ma planche, avec laquelle je me mis à faire en quelque façon l'exercice, la tournant & retournant, ce qui les rendoit fort attentifs, juſqu'à ce que deux des plus groſſes bêtes s'étant approchées pour me joindre, j'en atteignis une, & la frappai ſi rudement qu'elle retourna vers les autres animaux : à ſon approche ce ne furent qu'hurlemens; je fus ſaiſi d'une extrême crainte par le redoublement des cris effroyables que j'entendois, je pris au plutôt trois fruits de l'arbre dont j'ai parlé, & me jetai dans l'eau avec

ma planche : après avoir nagé une distance assez raisonnable pour me croire hors de danger, je tournai les yeux du côté de l'île, & je vis sur le rivage ce grand nombre d'animaux que je fuyois ; une partie se mit promptement à la nage, & me poursuivit avec tant de vigueur & tant de légereté qu'ils ne furent pas long-tems à m'approcher ; comme je vis que je ne pouvois leur échapper, je me tournai contr'eux, & leur présentai le bout de ma planche, avec un succès assez heureux ; car à mesure qu'ils s'éforçoient d'en prendre & d'en mordre le bout, ils la poussoient, & me faisoient avancer autant qu'eux : ce manège continua jusqu'à-ce que j'arrivai sur une espèce d'île à fleur d'eau qui se trouva flotante, & qui m'emporta avec assez de vîtesse pour ôter à mes ennemis les moyens de me joindre ; ils me suivoient cependant avec un courage, ou plutôt avec une rage, qui s'augmentoit d'autant plus qu'ils desespéroient davantage de me pouvoir atteindre : enfin, mon île étant venue à s'arrêter tout d'un coup, ils eurent encore le tems de m'approcher : je ne savois plus où j'en étois, & je faisois d'inutiles réflexions pour deviner la cause de l'immobilité de l'île, dont le mouvement m'avoit été si favorable, lorsque je vis quatre de ces gros animaux volans dont j'ai parlé, qui venoient au secours des autres. Quand je les vis prêts à fondre sur

moi, je me couvris de ma planche pour éviter leurs premières attaques, qui furent ſi rudes, que d'un coup de bec ils la percèrent : ce fut alors que mon île ſe dreſſant tout-à-coup avec une extrême impétuoſité me ſecoua, & me jeta à plus de cinquante pas d'elle ; je vis alors que c'étoit une eſpèce de baleine dont quelques naturaliſtes font mention, & que l'un de ces monſtrueux oiſeaux s'étant mis ſur ſon dos avoit enfoncé ſes griffes dans ſa chair ; elle s'éleva, ce me ſemble, de plus de cent coudées hors de l'eau, avec un bruit auſſi terrible que celui du tonnerre.

Cette ſecouſſe me bouleverſa tellement l'eſprit, que je ne ſai ce que je devins alors ; mes doigts crochus furent cauſe que je ne quittai point ma planche : étant un peu revenu à moi, je vis encore la bête qui bondiſſoit, & qui jetoit de l'eau par les naſeaux, avec des ſifflemens horribles.

Enfin elle s'enfonça tout-à-fait dans la mer ; les oiſeaux qui me pourſuivoient s'étoient retirés, ainſi je me trouvai ſeul au milieu des eaux, ſans autre ſecours que celui d'un morceau de bois, & ſans autre penſée que celle de la mort, à laquelle je voyois bien que je ne pouvois échapper. J'étois ſi abattu des fatigues que j'avois eues, & ſi incommodé de l'eau que j'avois avalée, qu'on ne croiroit jamais qu'un homme fût capable de réſiſter à tant de maux ; dans cet état je me

ſouvins de mes fruits, & j'en mangeai deux; après quoi je me ſentis abattu de ſommeil, & je fus obligé à me renverſer ſur ma planche, le viſage contre le ciel, pour être en quelque façon hors du danger d'être ſuffoqué des eaux, je fermai les yeux, & je ne ſai combien de tems je demeurai en cette poſture; je m'éveillai, excité par les rayons qu'un ſoleil très-vif dardoit ſur mon viſage, & je trouvai que j'étois pouſſé d'un vent de nord-oueſt avec beaucoup de viteſſe, bien que la mer ne fût pas fort agitée : je ſentis alors mon cœur & mon eſprit dans une aſſiette fort tranquille, & peu de tems après je me trouvai aſſez proche d'une terre où le vent me pouſſa; mes doigts crochus étoient collés à ma planche, de manière que j'eus de la peine à les détacher pour monter ſur le rivage. Mes habits étoient ſi peſans de l'eau dont ils étoient pénétrés, que je ne pouvois preſque les porter. L'agitation de la mer & l'eau ſalée que j'avois bue m'avoient tellement chargé la tête que j'avois peine à me ſoutenir; j'étois comme un homme que l'excès du vin, ou pluſieurs tours ont étourdi, & rendu incapable de faire un pas à propos : tout ce que je pus faire fut de me traîner juſqu'à une certaine diſtance, où je me couchai; je m'endormis auſſitôt, & mon ſommeil rétablit en quelque façon mon cerveau, & deſſécha mes habits, que je frottai pour les rendre moins incom-

Je ne pensois alors a autre chose qu'a leur faire.

C. P. Marillier d. Borgnet Sc.

VITTORIO EMANUELE
NAPOLI
BIBLIOTECA

modes : je me ſouvins que j'avois encore un fruit de ceux dont j'ai parlé, & l'ayant mangé, je connus que le défaut de nourriture étoit la principale cauſe de mon extrême foibleſſe : j'avançai donc dans l'île pour chercher quelque choſe, & après avoir marché deux cent pas ou environ, je trouvai pluſieurs arbres, mais je n'y apperçus aucun fruit : je tombai alors dans une profonde rêverie, pendant laquelle je ne laiſſois pas de toujours avancer, & comme j'allois la tête baiſſée je vis à terre deux fruits qui étoient couverts de quelques feuilles, je les pris comme un préſent du ciel, & après en avoir mangé un, je ſentis une certaine force qui m'encouragea d'avancer chemin, & de conſidérer le lieu où je pouvois être, qui étoit environ 135 degrés auſtrals ; je voyois pluſieurs ſignes qui me faiſoient croire que la terre ferme n'étoit pas beaucoup éloignée, l'eau se trouvoit fort douce, les vents ſouffloient du ſud, & je les remarquois fort entrecoupés, je sentois même certaines vapeurs extraordinaires, en un mot, je me flattois que je voyois quelqu'apparence de pays : à force d'avancer je trouvai un arbre chargé de gros fruits, dont les branches étoient abaiſſées juſqu'à terre, la place étoit tapiſſée de diverſes fleurs très-belles, & parfumée d'odeurs très-agréables : auſſitôt que j'eus mangé de ces fruits je tombai dans un grand aſſoupiſſement, &

j'étois abattu de telle ſorte, que j'appercevois tout ce qui ſe paſſoit autour de moi ſans remarquer rien de diſtinct. Peu de tems après j'entendis pluſieurs hurlemens de bêtes qui me ſemblèrent être fort près de moi, & preſqu'auſſitôt j'en apperçus ſept, qui étoient de la groſſeur & de la couleur de nos gros ours, à la réſerve que chaque patte me paroiſſoit auſſi groſſe que toute la tête. Elles s'approchèrent de moi, & s'en retirèrent pluſieurs fois ſans me toucher; mais enfin elles commencèrent tout de bon à vouloir me dévorer, & j'étois déjà tout en ſang lorſque deux gros oiſeaux de la forme de ceux dont j'ai parlé ci-deſſus, vinrent fondre ſur ces animaux, & les obligèrent à prendre la fuite, & à s'aller cacher dans les cavernes les plus proches: les oiſeaux les y pourſuivirent, mais n'en ayant pu attraper aucun, ils revinrent à moi, & après m'avoir donné quelques coups de griffes, il y en eut un qui m'empoigna de ſes deux ſerres, & m'enleva fort haut en l'air. La ceinture de pluſieurs doubles que j'avois autour de moi me ſauva la vie, & empêcha que je ne fuſſe percé juſqu'aux entrailles, je ne laiſſois pas toutefois de ſouffrir des maux effroyables. Après un aſſez long-chemin ces animaux s'arrêtèrent ſur un rocher, où celui qui me portoit ſe déchargea, & auſſitôt ſon compagnon m'empoigna à peu-près de la

même manière qu'avoit fait l'autre : la douleur qu'il me cauſa m'étant enfin devenue inſupportable, & m'ayant jeté dans une eſpèce de déſeſpoir, je me jetai bruſquement à ſon col, & je trouvai aſſez de forces dans mon déſeſpoir pour lui arracher les yeux à belles dents, il tomba en même tems dans l'eau, & ayant lâché priſe, il me laiſſa, & je montai auſſitôt ſur ſon dos. Son compagnon qui avoit pris le devant pour fendre l'air, s'étant apperçu que l'autre ne ſuivoit pas, & nous ayant vus ſur l'eau, rebrouſſa chemin, & fondit ſur moi avec une impétuoſité épouvantable; il ſe percha ſur mes épaules, & me lança des coups qui devoient être tous mortels, s'ils avoient porté. J'avois toujours gardé un petit poignard à ma ceinture que j'enfonçai dans ſon ventre à force de ſonder & de pouſſer, car ces oiſeaux ſont preſque impénétrables, comme nous verrons enſuite, & ont deux groſſes écailles qui les environnent, & qui les défendent à peu-près comme les tortues. Pendant que je combattois contre le ſecond ennemi, le premier ſe gliſſa de deſſous mes cuiſſes, & me quitta, cela fit que je m'attachai ſi fortement à une des pattes de celui-ci, que bien loin qu'il m'élevât fort haut je tins ferme, de peur de périr; il crioit comme un animal qu'on aſſomme; après s'être fort élevé il ſe précipita dans la mer, & à la faveur de cet élé-

ment j'eus la liberté de me jeter à ſon col, & enſuite de monter ſur ſon dos ; il hurloit en perdant ſon ſang, il voltigeoit, & ſe contournoit de mille manières pour me ſecouer, & me contraindre à le lâcher.

Je ne penſois alors à autre choſe qu'à tenir ferme, pour empêcher l'effet de ſes efforts, parce que ma planche, qui étoit ma ſeule reſſource, étant perdue, je ne voyois point de milieu entre le quitter & périr. Enfin il s'arrêta ſur l'eau ſans autre mouvement que celui d'un bœuf égorgé qui ſe meurt, confeſſant par ſon repos qu'il étoit vaincu : ayant donc quelque loiſir de reſpirer & de ſentir mes plaies, je ne ſus diſtinguer nulle partie en tout mon corps qui ne fût percée de quelque coup & couverte de ſang, mes habits furent tout déchirés, ſans qu'il m'en reſtât aucune pièce ; l'eau de la mer, bien que fort douce en cet endroit, avoit encore aſſez de ſel pour me cauſer des douleurs qui firent que je perdis tout ſentiment.

Je ſus peu de tems après que quelques gardes de la mer virent une partie de ce combat, & que quatre ſe détachèrent ſur une petite chaloupe pour venir reconnoître qui j'étois, ils me crurent ſans vie, & me tirèrent dans leur bateau comme un mort qui avoit expiré dans ſa victoire ; auſſitôt qu'ils reconnurent du mouvement en mon cœur, ils mirent dans ma bouche, dans mon nez, &

dans mes oreilles, une liqueur qui me fit bientôt ouvrir les yeux, & voir mes bienfaiteurs; ils me firent boire d'une ſorte d'eau qui me donna de nouvelles forces, & qui me réjouit le cœur, ils me lavèrent le corps d'une eau odoriférante, ils oignirent mes plaies, & les bandèrent fort proprement; m'ayant ainſi mis hors de danger, ils pouſuivirent mes ennemis, & ayant tiré le dernier dans le bateau, ils le mirent à mes pieds, l'autre avoit encore du mouvement, & comme je leur eus expliqué par ſignes que je lui avois arraché les yeux, ils le pourſuivirent, l'aſſommèrent, & le tirèrent ſur l'autre, avec de grandes marques de réjouiſſance: ils retournèrent à terre, d'où nous étions éloignés à peu-près de trois heures, & m'ayant mis ſur le bord, ils apportèrent les deux oiſeaux à mes pieds avec des acclamations ſemblables à celles qu'ils avoient coutume de faire dans leurs plus grandes victoires.

CHAPITRE IV.

Deſcription de la Terre-Auſtrale.

S'IL y a quelque choſe au monde qui puiſſe perſuader de la fatalité inévitable des choſes humaines, & de l'accompliſſement infaillible des

évenemens dont la ſuite compoſe la deſtinée des hommes, c'eſt aſſurément l'hiſtoire que je décris; il n'y a pas un ſeul trait qui n'ait ſervi à me conduire, ou à me maintenir dans ce nouveau pays, où il étoit arrêté que je ſerois un jour tranſporté. Il falloit que le grand nombre de mes naufrages m'accoutumât à les ſupporter. Les deux ſexes m'étoient néceſſaires ſous peine d'être perdu à mon arrivée, comme on verra dans la ſuite. Il falloit que je fuſſe tout nu, autrement j'aurois été reconnu pour étranger dans un pays où perſonne n'eſt habillé. Sans l'effroyable combat que je fus obligé de ſoutenir contre les monſtrueux oiſeaux dont j'ai parlé, & qui me mit en grande réputation parmi ceux qui en furent témoins, j'aurois été contraint de ſubir un examen qui auroit été infailliblement ſuivi de ma perte. Enfin, plus on conſidérera toutes les circonſtances de mon voyage & de mes périls, plus on verra clairement qu'il y a un certain ordre de choſes, & un enchaînement d'effets qui nous conduiſent par mille routes imperceptibles à la fin pour laquelle nous ſommes deſtinés.

La coutume des habitans de ce pays, eſt de ne recevoir perſonne parmi eux, qu'ils ne ſachent auparavant quelle eſt ſa naiſſance, ſa patrie, & ſon humeur; mais le courage extraordinaire avec lequel ils m'avoient vu combattre, fit que ſans

aucune enquête je fus admis dans le quartier voiſin, & qu'un chacun me vint baiſer les mains : ils vouloient auſſi m'élever ſur leurs têtes, qui eſt la plus grande marque de la haute eſtime qu'ils font d'une perſonne ; mais comme on connut que cela ne ſe pouvoit faire ſans m'incommoder, on omit cette cérémonie. Ma réception étant faite, ceux qui m'avoient amené & ſoulagé me portèrent dans leur maiſon du Heb, qu'on pourroit rendre en notre langue, maiſon d'éducation ; on avoit pourvu à ma place & à ma nourriture avec un ſoin, une diligence & une honnêteté qui ſurpaſſent la civilité des Européens les plus polis : a peine fus-je arrivé, que deux cent jeunes Auſtraliens me vinrent ſaluer d'une manière très-honnête : l'envie que j'avois de leur parler fit que je me reſſouvins de quelques mots que j'avois entendus à Congo, & entr'autres de celui de Rimlem, que je leur dis, & qui ſignifie, je ſuis votre ſerviteur, à ce mot me croyant de leur pays, ils s'écrièrent avec de grands ſignes de joie, le clé, le clé, c'eſt-à-dire, notre frère, notre frère; en même tems ils me préſentèrent deux fruits d'une couleur rouge, entremêlée d'azur, j'en mangeai un qui me réjouit, & me fortifia ; on me donna enſuite une eſpèce de bource jaunâtre, qui tenoit environ un bon verre d'une liqueur, que je bus avec un plaiſir que je n'avois jamais ſenti : j'étois dans ce pays, comme

un homme tombé des nues, j'avois peine à croire que je visse véritablement ce que je voyois; je m'imaginois quelquefois que j'étois ou mort, ou du moins aliéné d'esprit, & quand je me convainquois par plusieurs raisons que je vivois assurément, & que j'avois le sens bon, je ne pouvois me persuader que je fusse en la même terre, ni avec des hommes de même nature que ceux de l'Europe: je fus entièrement guéri en quinze jours, & j'appris suffisamment la langue en cinq mois pour entendre les autres, & m'expliquer: voici donc les limites de la Terre-Australe, autant que je les ai pu comprendre par plusieurs relations, & que je les puis décrire selon les méridiens de Ptolomée.

Elle commence au trois cent quarantième méridien, vers le cinquante-deuxième degré d'élevation australe, & elle avance du côté de la ligne en quarante méridiens, jusqu'au quarantième degré: toute cette Terre se nomme Hust. La terre continue dans cette élevation environ quinze degrés, & on l'appelle Hube: depuis le quinzième méridien la mer gagne & enfonce peu-à-peu en vingt-cinq méridiens jusqu'au cinquante-unième degré, & toute cette côte qui est occidentale, s'appelle Hump; la mer fait-là un golfe fort considerable qu'on appelle Ilab. La terre repousse ensuite vers la ligne, & en quatre méridiens elle

avance

avance juſqu'au quarante-deuxième degré & demi, & cette côte orientale ſe nomme Hued : la terre continue dans cette élévation environ trente-ſix méridiens, & on l'appelle Huod; après cette longue étendue de terre, la mer regagne, & avance juſqu'au quarante-neuvième degré en trois méridiens, puis ayant fait une eſpèce de demi-cercle en cinq méridiens, la terre retourne, & pouſſe juſqu'au trentième degré en ſix méridiens; la côte qui eſt ſur l'occident ſe nomme Hug, le fond du golfe Pug, & l'autre côté Pur; la terre continue environ trente-quatre méridiens, preſque dans la même élévation, & c'eſt le pays de Sub, après quoi la mer s'enfle, & étant ce ſemble devenue plus haute qu'à l'ordinaire, elle l'emporte entièrement ſur la terre, & enfonce à peu-près juſqu'au pole, la terre cédant peu-à-peu juſqu'au ſoixantième méridien : on trouve ſur cette côte les pays de Hug, Pulg, Mulg; vers le cinquante-quatrième degré d'élévation on voit l'embouchure du fleuve Sulm, qui fait un golfe fort conſidérable; c'eſt ſur les bords de ce fleuve que demeure un peuple qui approche fort des Européens, & qui vit ſous l'obéiſſance de pluſieurs rois.

Voilà ce que j'ai pu ſavoir de certain des côtes de la terre auſtrale qui regardent la ligne. Pour les limites qui ſont vers le pole, ce ſont de prodigieuſes montagnes, beaucoup plus hautes

& plus inacceſſibles que les Pirenées qui ſéparent la France de l'Eſpagne ; on les nomme Ivas, & elles commencent vers le cinquantième degré, enfonçant inſenſiblement pendant ſoixante-cinq méridiens juſqu'au ſoixantième degré, & puis remontant juſqu'au quarante-huitième, & retournant enſuite juſqu'au cinquante-cinquième degré, après quoi elles s'avancent juſqu'au quarante-troiſième, & ſe terminent à la mer.

Aux pieds de ces montagnes on diſtingue les pays ſuivans ; le Curf, qui s'étend depuis la montagne juſqu'au Huff ; le Curd ſuit, & puis le Gurf, le Durf, le Iurf, & le Surf, qui ſe terminent à la mer. Dans le milieu du pays entre les montagnes & les côtes auſtrales, on trouve le Trum, le Sum, le Burd, le Purd, le Burf, le Turf, & le Pulg qui aboutit à la mer. Ainſi la Terre-Auſtrale contient vingt-ſept pays différens très-conſidérables, & qui ont enſemble environ trois mille lieues de longueur, & quatre à cinq cents de largeur.

La vallée qui eſt au-delà des montagnes eſt quelquefois de vingt degrés de largeur : & quelquefois de ſix ſeulement ; elle eſt partagée par deux fleuves fort larges à l'embouchure, dont l'un coule vers l'occident, & s'appelle Sulm, & l'autre vers l'orient, & s'appelle Hulm.

La longueur de ce pays eſt environ de huit

cents lieues ; & ſa largeur de ſix cents en certains endroits, & communément de trois cents. Toute cette vaſte terre ſe nomme Fund, & elle eſt ſoumiſe à douze ou treize ſouverains, qui ſe font ordinairement de cruelles guerres les uns aux autres.

Ce qui ſurprend davantage dans la Terre-Auſtrale, c'eſt qu'on n'y voit pas une ſeule montagne, les Auſtraliens les ayant toutes applanies. Il faut ajouter à ce prodige l'uniformité admirable des langages, des coutumes, des bâtimens, & des autres choſes qui ſe rencontrent en ce grand pays; c'eſt aſſez d'en connoître un quartier pour porter un jugement aſſuré de tous les autres, ce qui vient ſans doute du naturel de tous les particuliers, qui ſont nés avec cette inclination, de ne vouloir abſolument rien plus que les autres ; &, s'il arrivoit que quelqu'un eût quelque choſe qui ne fût pas commun, il lui ſeroit impoſſible de s'en ſervir.

On compte quinze mille ſezains dans cette prodigieuſe étendue de pays : chaque ſezain contient ſeize quartiers, ſans compter le Hab, & les quatre Hebs. Il y a vingt-cinq maiſons dans chaque quartier, & chaque maiſon a quatre ſéparations, qui contiennent chacune quatre hommes : il ſe trouve ainſi quatre cents maiſons dans chaque ſezain, & ſix mille quatre cents perſonnes ; leſ-

quelles étant multipliées par quinze mille ſezains, on aura le compte de tous les habitans de la Terre-Auſtrale, qui ſont environ au nombre de quatre-vingt-ſeize millions, ſans compter toute la jeuneſſe, & tous les maîtres logés dans les Hebs, dans chacun deſquels il y a au moins huit cents perſonnes; & comme dans les quinze mille ſezains il y a ſoixante mille Hebs, on y doit encore compter quarante-huit millions ou environ, tant de jeunes gens que de maîtres qui les enſeignent.

La grande maiſon du ſezain, qu'ils appellent Hab, c'eſt-à-dire, maiſon d'élévation, eſt toute bâtie de pierres diaphanes & tranſparentes, ſemblables à notre plus fin criſtal de roche, ſi ce n'eſt que ces pierres ſont bigarrées d'une prodigieuſe quantité de figures de toutes ſortes de couleurs, les plus belles & les plus vives du monde, leſquelles par leur variété infinie forment tantôt des figures humaines, tantôt des payſages, quelquefois des ſoleils, & d'autres figures d'une vivacité qu'on ne ſauroit aſſez admirer. Tout le bâtiment eſt ſans aucun autre artifice que de la taille très-polie de cette pierre, avec des repoſoirs tout à l'entour, & ſeize grandes tables d'un rouge beaucoup plus vif que celui de notre écarlate.

Il y a quatre entrées fort conſidérables, qui répondent aux quatre grands chemins ſur leſquels

il eſt ſitué : tout le dehors eſt rempli de degrés d'une invention d'autant plus rare, qu'ils paroiſſent moins. On y peut monter juſqu'au ſommet par mille degrés, après leſquels on eſt ſur une eſpèce de plate-forme, qui peut contenir aiſément quarante perſonnes : le pavé de cette ſuperbe maiſon eſt aſſez ſemblable à notre jaſpe, mais les couleurs en ſont beaucoup plus vives, & ſont avec cela pleines de veines d'un riche bleu, & d'un jaune qui ſurpaſſe l'éclat de l'or. Perſonne n'y fait ſa demeure ordinaire ; mais chaque quartier doit tour-à-tour garnir tous les jours ſa table pour la ſubſiſtance des paſſans. Cette grande maiſon eſt ſituée au milieu du ſezain, & elle a environ cent pas de diamètre, & trois cents treize pas de circuit.

La maiſon des quatre quartiers, qu'ils appellent Heb, c'eſt-à-dire maiſon d'éducation, eſt toute bâtie de la matière dont le pavé du Hab eſt compoſé, à la réſerve du dôme, qui eſt fait d'une pierre tranſparente, par où entre la lumière qui ſert à l'éclairer.

Le pavé a quelque rapport avec notre marbre blanc, mais il eſt mêlé de pluſieurs veines d'un rouge & d'un vert très-vifs : ce beau bâtiment eſt partagé en quatre quartiers par douze grandes croiſées, qui ſont comme quatre demi-diamètres : il a cinquante pas de diamètre ; & environ cent

cinquante-trois pas de circuit ; chaque séparation est destinée à la jeunesse du quartier qu'elle regarde, & il y a au moins deux cents enfans qu'on y élève avec leurs mères depuis qu'elles ont conçu, jusqu'à ce que leurs enfans aient deux ans. Alors les mères sortent, & leurs enfans sont élevés avec les jeunes hommes qu'on y instruit. Ces jeunes hommes, dont il y a un très-grand nombre, sont divisés en cinq bandes.

La première est occupée à se perfectionner aux principes, & elle a six maîtres. La seconde est de ceux à qui on expose les raisonnemens communs des choses naturelles, & ils ont quatre maîtres. La troisième est de ceux à qui on permet de raisonner, & ils ont deux maîtres. La quatrième est de ceux qui peuvent composer, & ils ont un maître. La cinquième est de ceux qui attendent qu'on les choisisse pour lieutenans, c'est-à-dire, pour remplir la place des frères qui se retirent de ce monde, comme je l'expliquerai dans la suite.

Ce sont les particuliers de chaque quartier qui contribuent à la nourriture de tout ce monde, & ils apportent régulièrement tous les jours ce qui est nécessaire à leur subsistance, lorsqu'ils viennent à la conférence du matin.

Les maisons communes qu'ils nomment Hiebs, c'est-à-dire, demeures d'hommes, sont au nombre de vingt-cinq en chaque quartier, chacune de

vingt-cinq pas de diamètre, & de quatre-vingt pas ou environ de circuit : elles ſont partagées comme les Hebs, par deux groſſes murailles qui font quatre ſéparations, qui aboutiſſent chacune à un appartement : elles ſont toutes bâties de marbre blanc du pavé des Hebs, excepté les croiſées qui ſont du criſtal des Habs, afin que le jour y puiſſe entrer. Chaque ſéparation eſt habitée par quatre perſonnes qu'ils nomment clé, c'eſt-à-dire, frères. On ne voit rien dans ces bâtimens que quatre eſpèces de bancs qui leur ſervent à ſe repoſer, & quelques ſiéges pour le même uſage.

Les départemens, qu'ils appellent Huids, ſont environ de trois cents pas de circuit, & de ſoixante-&-quinze de diamètre : la figure en eſt parfaitement carrée ; & ils ſe partagent en douze belles allées, dont chacune fait le tour de l'appartement, avec une place carrée au milieu, de ſix pas de diamètre.

Les trois premiers & plus grands rangs ſont garnis d'arbres qui portent des fruits peu eſtimés parmi eux. Ces fruits ſont gros comme nos calebaſſes de Portugal, de ſept ou huit pouces de diamètre : la chair en eſt rouge, & d'un goût plus exquis que celui de nos viandes les plus délicates : un ſeul fruit eſt capable de raſſaſier quatre hommes qui ſeroient affamés.

Les cinq qui ſuivent ſont plantés d'arbres, qui portent de petites bourſes d'un jaune charmant, remplies d'un jus très-ſubſtanciel pour rafraîchir : le contenu d'une ſeule bourſe ſuffit pour étancher la ſoif, & l'on a coutume d'en vider trois à chaque repas.

Les quatre derniers rangs ſont remplis d'arbriſſeaux plus petits, qui portent un fruit de la groſſeur des pommes de reinettes, d'une couleur plus éclatante que n'eſt le pourpre, d'une odeur qui enchante, & d'un goût que je ne ſaurois comparer à rien de ce que nous mangeons en Europe. Ce fruit a la propriété de cauſer le ſommeil à proportion qu'on en mange ; auſſi eſt-ce la coutume de n'en manger que le ſoir, & lorſqu'on en mange un, on eſt aſſuré de dormir trois heures.

Ils creuſent en chaque allée deux raies d'une médiocre profondeur ; dans leſquelles il croît des racines qui produiſent de trois ſortes de fruits, dont les uns ne s'éloignent pas beaucoup de nos plus beaux melons ; les autres ſont gros comme des poires de bon-chrétien, mais d'un bleu merveilleux ; & les troiſièmes approchent de nos courges d'Eſpagne, mais la couleur & le goût en ſont entièrement différens.

Voilà ce qui eſt également en uſage en toutes les parties de ce vaſte pays, pour la nourriture des hommes : ils n'ont ni four ni cheminées pour

cuire aucune viande : ils ne ſavent ce que c'eſt que cuiſine & cuiſinier : leurs fruits raſſaſient pleinement leur appétit, ſans nuire à leur eſtomac. Ils les rempliſſent de force & de vigueur, ſans les charger ni leur cauſer aucune indigeſtion, parce qu'ils ſont parfaitement mûrs, & qu'ils n'ont aucun reſte de verdeur.

On ne voit qu'un arbre dans le carré du milieu, qui eſt plus haut que les autres, & qui porte un fruit de la groſſeur de nos olives, mais d'une couleur rougeâtre ; ils le nomment Balf, ou arbre de Béatitude : ſi on en mange quatre, on devient gai par excès ; ſi on en mange ſix, on s'endort pour vingt-quatre heures ; mais ſi on paſſe le nombre de ſix, on s'endort d'un ſommeil dont on ne réveille jamais, & ce ſommeil mortel eſt précédé des marques de la plus grande joie du monde.

Ce n'eſt que fort rarement que les Auſtraliens chantent pendant leur vie, & jamais ils ne danſent ; mais ils n'ont pas plutôt mangé de ce fruit en la quantité que j'ai dite, qu'ils chantent & danſent juſqu'au tombeau.

Je ne dois pas omettre que tous les arbres dont j'ai parlé, ont cet avantage, qu'ils ſont chargés en tous tems de fruits mûriſſans, de fleurs, & de boutons : nous avons une image de cette merveilleuſe fécondité en nos orangers ; mais avec

cette différence, que les rigueurs de nos hivers, & les ardeurs de nos étés leur nuisent beaucoup; au lieu qu'en ce pays-là il est très-rare d'y remarquer aucune altération.

Par ce que j'ai dit, il est aisé de juger que ce grand pays est plat, sans forêts, sans marais, sans deserts, & également habité par-tout; il est cependant facile de concevoir qu'il a de la pente vers la ligne, & qu'on monte insensiblement du côté du pole; mais en quatre ou cinq cents lieues, c'est tout au plus s'il y en a trois de hauteur.

Il y découle quantité d'eaux des monts Iuads, & les Australiens savent les conduire si adroitement, qu'elles environnent tous les fezains, tous les quartiers, & tous les départemens; ce qui contribue beaucoup à la fertilité de la terre.

La pente dont je viens de parler ne se voit pas seulement au regard du continent, mais encore dans la mer, qui est si basse l'espace de trois lieues, qu'à peine peut-elle porter un bateau: elle n'a pas sur les bords un doigt de profondeur, &, après une lieue, elle ne fait pas un pied, & ainsi à proportion, d'où il est aisé de voir qu'il est impossible d'approcher de cette terre du côté de la mer, si ce n'est à la faveur de quelques veines d'eau qui ne sont connues que de ceux du pays.

Cette même pente fait que toute cette terre est

directement tournée au ſoleil, pour en recevoir les rayons, avec tant d'avantage, qu'elle eſt preſque par-tout également fertile ; de ſorte qu'on diroit que les montagnes qui ſont oppoſées à ſon pole, n'y ont été élevées par la nature, que pour mettre ce bienheureux pays à couvert de ſes rigueurs. Outre cela ces affreux boulevarts ſervent à arrêter les rayons du ſoleil, & à les réfléchir contre les extrémités de cette terre, & c'eſt de-là que ſes habitans jouiſſent d'un bonheur dont tous les Septentrionnaux ſont privés, qui eſt de n'avoir aucun excès de froidure en hiver, ni de chaleur en été ; ou plutôt de n'avoir proprement jamais ni hiver, ni été.

Je ne doute pas que cette propoſition ne doive ſurprendre les Géographes, qui ayant diviſé la terre en deux parties égales par la ligne qu'ils nomment équinoxiale, mettent autant de chaleur & de froidure d'un côté que de l'autre, fondés ſur ce principe, que la proximité ou l'éloignement du ſoleil cauſent l'été ou l'hiver ſur la terre. Il y a cependant des Géographes qui ont corrigé cette erreur, & qui, ſans avoir aucune connoiſſance de la Terre-Auſtrale, ont remarqué que, ſi ce principe étoit véritable, il faudroit qu'il fît toujours plus chaud en Guinée & aux Moluques, qu'en Portugal & en Italie ; parce que le ſoleil n'en eſt jamais ſi éloigné ; ce qui eſt

pourtant contraire aux expériences de tous ceux qui ont voyagé en ces pays-là, leſquels aſſurent que les plus grandes chaleurs arrivent toujours au tems de la canicule, & les plus grands froids lorſque le ſoleil eſt dans les ſignes du Verſeau & des Poiſſons, quoiqu'il ſoit bien plus éloigné de la terre, quand il eſt en celui du Capricorne. Il eſt donc conſtant que l'hiver & l'été arrivent univerſellement par toute la terre en même tems, bien qu'avec une grande différence, ſelon les différentes ſituations des pays. Je dis bien plus, la proximité du ſoleil contribue ſi peu à la chaleur de la terre, que, ſi on y prend garde, on trouvera qu'au tems qu'il en eſt le plus proche, c'eſt alors qu'on en reſſent moins l'ardeur : on ſait en Europe que les chaleurs de Mai & de Juin ſont bien moindres que celles de Juillet & d'Août; on eſt ſouvent gelé au mois de Juin, lorſque le ſoleil eſt en ſa plus grande élévation, & on brûle en Juillet, quand il s'eſt déjà bien éloigné; c'eſt donc autre choſe que ſa proximité, qui échauffe la terre: il arrive même que ſouvent en ſon entière abſence, à ſavoir la nuit, la chaleur eſt beaucoup plus grande que le jour en ſa préſence.

Pour revenir à la Terre-Auſtrale, on ne ſait ce que c'eſt que la pluie en ce pays-là, non plus qu'en Afrique. Les tonnerres ne s'y font jamais

entendre, & ce n'eſt que fort rarement qu'on y voit quelques legères nuées. Il n'y a ni mouches, ni chenilles, ni aucune autre ſorte d'inſectes. On n'y voit ni araignées, ni ſerpens, ni aucune bête venimeuſe; en un mot, c'eſt une terre qui renferme des délices qui ne ſe rencontrent point en aucune autre part, & qui eſt exempte de toutes les incommodités qui ſe trouvent par-tout ailleurs.

CHAPITRE V.

De la conſtitution des Auſtraliens, & de leurs coutumes.

Tous les Auſtraliens ont les deux ſexes, & s'il arrive qu'un enfant naiſſe avec un ſeul, ils l'étouffent comme un monſtre; ils ſont fort legers & fort actifs; leur chair eſt d'une couleur qui tire plus ſur le rouge que ſur le vermeil, leur hauteur eſt communément de huit pieds; ils ont le viſage médiocrement long, le front large, les yeux à fleur de tête, la bouche très-petite, les lèvres plus rouges que le corail, le nez plus long que rond, la barbe & les cheveux toujours noirs, & qu'ils ne coupent jamais, parce qu'ils croiſſent très-peu; leur menton eſt tendu & recourbé, leur cou délié, & leurs épaules groſſes & élevées; ils

ont les mamelles fort petites, placées fort bas & plus rouges que vermeilles; leurs bras ſont nerveux, leurs mains larges & longues: ils ont la poïtrine fort élevée, le ventre plat, & qui ne paroît que très-peu en leur groſſeſſe, les hanches hautes, les cuiſſes larges, & les jambes longues. Ils ſont ſi accoutumés à aller tout nus, qu'ils croient qu'on ne peut parler de ſe couvrir, ſans ſe déclarer ennemi de la nature, & privé de raiſon.

Ils ſont obligés de préſenter au moins un enfant au Heb, mais ils les produiſent d'une manière ſi ſecrète, que c'eſt un crime parmi eux de parler de la conjonction néceſſaire à la propagation des hommes.

Dans tout le temps que j'y ai été, je n'ai pu venir à bout de connoître comment la génération s'y fait. J'ai ſeulement remarqué qu'ils s'aiment tous d'un amour cordial, & qu'ils n'aiment perſonne l'un plus que l'autre. Je puis aſſurer qu'en trente ans que j'ai été parmi eux, je n'y ai remarqué ni querelle, ni animoſité. Ils ne ſavent ce que c'eſt que le mien & le tien, tout eſt commun entr'eux, avec une bonne foi, & un déſintéreſſement qui me charmoient d'autant plus, que je n'avois jamais rien vu de ſemblable en Europe.

J'ai toujours été aſſez libre à dire ce que je penſois; mais je le fus un peu trop à déclarer tout

ce qui me choquoit dans leurs manières, tantôt à un frère, tantôt à un autre, jusqu'à vouloir appuyer par raisons les sentimens que j'avois; je parlois de leur nudité avec certains termes d'aversion qui les choquoient extrêmement. Je voulus un jour arrêter un frère, & l'exciter à ce que nous appelons plaisir; je lui demandois avec un certain empressement où étoient les pères des enfans qui venoient au monde, & je disois que je trouvois ridicule le silence qu'ils affectoient de garder sur cela: ces discours, & quelques autres semblables donnèrent je ne sais quelle horreur pour moi aux Australiens, & plusieurs ayant soutenu que je n'étois qu'un demi-homme, avoient conclu qu'il falloit se défaire de moi, ce qui seroit infailliblement arrivé sans l'assistance d'un vénérable vieillard, maître du troisième ordre dans le Heb, nommé Suaïns. J'ai su que ce digne homme défendit plusieurs fois ma cause aux assemblées du Hab, parce qu'il avoit été témoin oculaire du combat dont j'ai parlé dans le chapitre troisième: mais, comme il vit que je continuois de tenir des discours qui scandalisoient les frères, il me prit un jour en particulier, & me dit, d'un ton fort froid & fort grave: On ne doute plus que tu ne sois un monstre; ton esprit malin & tes discours insolens t'ont fait connoître & détester des nôtres. On pense depuis

longtems à ſe défaire de toi, &, ſi ce n'étoit l'action que tu as faite à nos yeux, tu aurois été mis à mort peu de tems après ton arrivée. Dis-moi franchement qui tu es, & comment tu es venu ici. L'épouvante que ces paroles me causèrent, jointe à l'obligation que je lui avois, fit que je lui déclarai ingénument quel étoit mon pays, & que je lui racontai les aventures qui m'avoient conduit où j'étois.

Le vieillard témoignant avoir pitié de moi, m'aſſura que, ſi je me montrois à l'avenir plus retenu en mes manières & en mes diſcours, on oublieroit le paſſé. Il ajouta qu'il vivroit encore deux ans pour me ſupporter, & que, comme ſon lieutenant étoit jeune, il me choiſiroit en ſa place. Je ſais bien, dit-il, qu'étant arrivé dans un pays où tu vois pluſieurs choſes contraires à celles qu'on pratique dans le tien, tu as quelque raiſon d'être ſurpris & étonné : mais, comme c'eſt une coutume inviolable parmi nous de ne ſouffrir aucun demi-homme, dès que nous le reconnoiſſons par le ſexe & par les actions, bien que les deux ſexes te ſauvent, ta manière d'agir te condamne, & il faut que tu te corriges, ſi tu veux être ſouffert parmi nous. Le meilleur conſeil que je puiſſe te donner pour cela, eſt que tu viennes ſans crainte me découvrir tes doutes, & je te donnerai toute la ſatisfaction que tu pourras ſouhaiter,

ſouhaiter, pourvu que tu ſois diſcret. Je lui promis une fidélité inviolable; je lui jurai que je voulois être uniquement attaché à lui, & je lui proteſtai que je ſerois déſormais tellement ſur mes gardes, que je n'offenſerois plus perſonne. Le vieillard accepta toutes mes propoſitions, & me promit qu'il me ſerviroit de père tant que je m'acquitterois des promeſſes que je lui venois de faire : &, pour commencer le commerce des entretiens que je veux nouer avec toi, continua-t-il, tu ſauras qu'ayant vu ton combat, je ne pus qu'à peine être perſuadé que tu ne fuſſes qu'un demi-homme. Je vis enſuite que tu avois toutes les marques d'un homme entier, un front large & un viſage long; j'ai encore remarqué que tu raiſonnois en pluſieurs choſes : c'eſt tout cela qui m'a porté à pendre ta défenſe contre les ennemis que tu t'es faits ici. Apprends-moi maintenant comment on vit dans ton pays, ſi tous ceux qui l'habitent ſont hommes de corps & d'eſprit comme toi, ſi l'avarice & l'ambition y regnent; enfin explique-moi les coutumes & les manières de ceux de ton pays, ſans aucun déguiſement; je te demande en cela une preuve de la fidélité & de la ſincérité que tu m'as promiſes.

J'étois perſuadé, en l'état où je me voyois réduit, que diſſimuler étoit m'expoſer à perdre la vie; c'eſt pourquoi je crus qu'il falloit lui répon-

dre ſimplement & ſans lui donner aucun ſujet de défiance : je lui fis donc le détail de mon pays, ſelon les règles de la Géographie. Je lui fis comprendre le grand continent que nous habitions, auquel on donne le nom d'Europe, d'Aſie & d'Afrique : je m'étendis aſſez au long ſur les différentes eſpèces d'animaux qui s'y trouvent ; & ce bonhomme n'admira rien plus que ce que nous méprisons davantage ; les moucherons, les inſectes, les vermiſſeaux, ne pouvant comprendre comment de ſi petits animaux pouvoient jouir de la vie. Je lui fis le détail des diverſes nourritures dont on ſe ſervoit : d'où il conclut par un raiſonnement que nos meilleurs médecins n'ont pas ignoré qu'il étoit impoſſible que nous vécuſſions longtems. J'en demeurai donc d'accord avec lui, & l'aſſurai même qu'il étoit très-rare de voir chez nous des perſonnes arriver juſqu'à l'âge de cent ans ; mais que la nature ſembloit pourvoir ſuffiſamment à ce défaut par le moyen de la génération, qui étoit telle, qu'un ſeul homme & une ſeule femme produiſoient dix & douze enfans. Il paſſa légèrement ſur cette matière, preſſé de l'impatience qu'il avoit de m'entendre ſur les autres. Je lui avouai que les deux ſexes en une même perſonne étoient ſi rares parmi les Européens, que ceux en qui ils ſe trouvoient paſſoient pour des monſtres. Quant au raiſonnement, je

l'aſſurai qu'on le cultivoit preſque par-tout, & qu'on en faiſoit même des leçons publiques en pluſieurs endroits. Le vieillard m'interrompant alors : tu en avances trop, me dit-il ; prends garde à ne te point couper, & à ne te point enlacer en des contradictions ; tu n'accorderas jamais l'uſage du raiſonnement avec l'excluſion des deux ſexes, & ce que tu ajoutes, que pluſieurs raiſonnent entre vous, & qu'on y fait des leçons du raiſonnement en pluſieurs endroits, prouve que le raiſonnement eſt banni de chez vous. Le premier fruit du raiſonnement eſt de ſe connoître, & cette connoiſſance emporte par néceſſité deux choſes ; la première, que, pour être homme, il faut être entier : la ſeconde, que, pour cela, il faut encore pouvoir raiſonner ſur tout ce qui ſe préſente. Vos prétendus hommes n'ont point la première, puiſqu'ils ſont tous imparfaits : ils n'ont pas non plus la ſeconde, puiſqu'il n'y en a que très-peu qui puiſſent raiſonner. Pourrois-tu me conteſter ces conſéquences ? Je lui répondis que le raiſonnement nous faiſoit connoître qu'une choſe étoit parfaite quand elle avoit tout ce qui conſtituoit ſa nature ; & que, d'y vouloir ajouter ce que les autres choſes ont de bon, ce ne ſeroit pas la rendre plus parfaite, mais ce ſeroit la faire monſtrueuſe. La lumière du ſoleil eſt une choſe admirable, ajoutai-je : il n'y a rien de plus beau que

cette charmante créature, par qui nous voyons toutes les autres ; cependant s'eſt-on jamais aviſé de dire que l'homme ne fût pas parfait, parce qu'il ne poſſéde pas ce riche tréſor de lumière ? Il faut donc établir ce qui conſtitue la nature & la perfection de l'homme ; &, lorſqu'on en ſera demeuré d'accord, on pourra juger de ceux qui ſont parfaits, & de ceux qui ſont défectueux. Tu raiſonnes juſte, reprit le vieillard, je te prends donc par tes principes. Tu ſais aſſurément que l'homme comprend deux choſes, un corps plus parfait que ceux des autres animaux, & un eſprit plus éclairé ; la perfection du corps emporte tout ce que le corps doit & peut contenir ſans aucune difformité ; & celle de l'eſprit exige des connoiſſances qui s'étendent ſur tout ce qui peut être connu, ou du moins une faculté de raiſonner qui puiſſe conduire à cette étendue de connoiſſance. Dis-moi donc, de grace, n'y a-t-il pas plus de perfection à poſſéder ſeul tout ce qui compoſe un corps humain, qu'à n'en avoir que la moitié ? Or, il eſt conſtant que les deux ſexes ſont néceſſaires pour la perfection d'un homme entier ; j'ai donc raiſon de dire que ceux qui n'en ont qu'un ſeul, ſont imparfaits. Je répondis à cela, que nous devions conſidérer l'homme comme les autres animaux au regard de ſon corps ; & que, comme un animal ne peut être appelé imparfait en ſon eſ-

pèce, parce qu'il n'a qu'un ſexe, de même on ne peut raiſonnablement dire que l'homme ſoit imparfait, parce qu'il n'en a auſſi qu'un; qu'au contraire la confuſion des ſexes dans une même perſonne devroit plutôt paſſer pour une choſe monſtrueuſe, que pour un degré de perfection. Ton raiſonnement, répondit-il, vous ſuppoſe juſtement tels que je veux préſumer que vous êtes, c'eſt-à-dire, des bêtes; & ſi on ne peut pas tout-à-fait dire que vous le ſoyez, c'eſt qu'il vous reſte pluſieurs marques d'humanité; &, comme vous ſemblez tenir une eſpèce de milieu entre l'homme & la bête, je crois que je ne vous fais point de tort, en diſant que vous êtes des demi-hommes. Quant à ce que tu dis, ajouta-t-il, que nous ſommes ſemblables à la bête pour ce qui regarde le corps, c'eſt une très-grande erreur de diſtinguer, comme tu fais, l'eſprit de l'homme d'avec ſon corps; l'union de ces deux parties eſt telle, que l'une eſt abſorbée dans l'autre; en ſorte que toutes les puiſſances imaginables ne ſauroient rien tirer de l'homme, non pas même de ſon corps, qui ne ſoit tellement de l'homme, qu'il ne puiſſe jamais convenir à la bête: & par conſéquent l'homme, en tout ce qui lui appartient, eſt abſolument diſtingué de la bête. Mon vieillard, en cet endroit, vit que j'avois une grande démangeaiſon de parler: m'ayant donc permis de prendre la

parole, peut-on nier, lui dis-je, que l'homme reſſemble à la bête en ce qui regarde la matière, dont le corps de l'un & l'autre eſt formé : ne dit-on pas également de tous les deux, qu'ils ſentent, qu'ils crient, & qu'ils font toutes les autres opérations des ſens ? Oui, dit-il, on le peut nier, & je le nie formellement. L'homme n'a rien de l'homme qui puiſſe convenir à la bête, toutes les conceptions chimériques dont tu t'entretiens ne ſont que des foibleſſes de ton raiſonnement qui unit ce qui ne ſe peut joindre, & qui déſunit ſouvent ce qui eſt inſéparable : par exemple, quand on dit que le corps en général convient également à l'homme & à la bête, nous entendons que le mot de corps peut être appliqué à tous les deux, à cauſe de quelque analogie qui leur eſt commune ; mais il y a toujours une différence très-eſſentielle entre l'un & l'autre. Une bête n'a de parfaite conformité qu'avec une autre bête, & cela, parce que leurs ſexes ſont ſéparés, & qu'il faut qu'ils ſe réuniſſent pour la propagation de leur eſpèce ; mais cette union ne peut jamais être aſſez parfaite pour faire de deux animaux une parfaite identité ; auſſi ne peuvent-ils être longtems enſemble, ſans être obligés à ſe ſéparer : il faut qu'ils ſe recherchent tout de nouveau, & ils vivent dans une eſpèce de langueur tant qu'ils ſont éloignés l'un de l'autre. Quant à nous, ajouta-t-il, nous ſom-

Digitized by Google

mes des hommes entiers ; c'eſt pourquoi nous vivons ſans reſſentir aucune de ces ardeurs animales les uns pour les autres, & nous n'en pouvons même entendre parler ſans horreur : notre amour n'a rien de charnel, ni de brutal ; nous nous ſuffiſons pleinement à nous-mêmes, & nous n'avons beſoin de rien pour être heureux, & vivre contens, comme nous faiſons.

Je ne pouvois entendre parler cet homme, ſans penſer à ce grand principe de notre philoſophie, que plus un être eſt parfait, moins il a beſoin de ſecours étrangers dans ſon action.

Je faiſois réflexion ſur la manière d'agir du ſouverain être ; je voyois bien que la créature ne pouvoit mieux lui reſſembler qu'en agiſſant ſeule comme lui en ſes productions, & qu'une action qui ſe faiſoit par le concours de deux perſonnes, ne pouvoit être auſſi parfaite que celles qui ſe faiſoient par une ſeule & même perſonne. Mon vieillard s'apperçut que je commençois à goûter ſes raiſons ; c'eſt pourquoi laiſſant-là le reſte de ſes preuves, & changeant de propos, il me demanda, ſuppoſé les deux perſonnes qui concourent à la production du même enfant, à laquelle des deux cet enfant appartenoit de droit. Je lui répondis qu'il appartenoit également à l'un & à l'autre, & j'alléguai l'exemple de pluſieurs animaux qui font connoître, par leurs ſoins réciproques, que leurs

fruits leur appartiennent indiviſiblement; mais il rejeta, non ſans indignation, l'exemple des animaux, & me déclara qu'il ceſſeroit de conférer avec moi ſi je m'en ſervois davantage, parce que je confirmois par-là, diſoit-il, ce qu'il me vouloit prouver, à ſavoir que notre procédé tenoit plus de la bête que de l'homme, & que c'étoit avec juſtice qu'il ne nous regardoit que comme des demi-hommes : il ajouta que cette poſſeſſion mutuelle & indiviſible ſouffroit de grandes difficultés, parce que les volontés des deux ne pouvoient jamais être ſi réglées, que l'un ne ſouhaitât quelquefois une choſe, & l'autre une autre, ce qui devoit faire naître pluſieurs conteſtations. Je répondis à cela qu'il y avoit beaucoup de ſubordination dans cette poſſeſſion, & que la mère & l'enfant étoient aſſujettis au père; mais comme le mot de père eſt un mot inconnu chez les Auſtraliens, & que même je fus obligé de le forger, en quelque façon, pour m'expliquer; il me le fit répéter juſqu'à trois fois, & de peur de ſe méprendre, il m'expliqua ce qu'il avoit conçu, après quoi il fut entièrement perſuadé de la penſée commune des Auſtraliens, que nous ne pouvons être hommes, & il s'écria avec une ſévérité extraordinaire : hé! où eſt le jugement? où eſt la raiſon? où eſt l'homme? où eſt l'homme? répéta-t-il juſqu'à trois fois; je lui dis que les loix du pays le portoient ainſi, & que ce n'étoit pas

ſans fondement, puiſque le père étant la principale cauſe de la génération, c'étoit à lui que le fruit qui en provenoit devoit principalement appartenir.

Parlons avec ordre ſur cette matière, me dit-il, tu as avancé que le père & la mère agiſſoient enſemble pour produire, tu m'as fait comprendre que l'action ſe paſſoit dans la mère, d'où eſt-ce donc que tu conclus que le père doit être regardé comme cauſe principale? S'il y a de la primauté, pourquoi l'attribue-t-on au père, puiſque tout ſe paſſe chez la mère? Ne ſeroit-il pas plus raiſonnable de regarder ce prétendu père comme une cauſe étrangère, & la mère dans laquelle ſe fait tout, & ſans laquelle tout ſeroit impoſſible, comme la cauſe naturelle & première? Mais dis-moi, de grace, cette mère eſt-elle ſi attachée à ce père qu'elle ne puiſſe s'unir à quelqu'autre homme? Je lui répondis avec une grande ſincérité, que non-ſeulement cela étoit poſſible, mais encore qu'on le voyoit arriver très-ſouvent. Si cela eſt, répliqua-t-il en m'interrompant, on ne peut jamais être aſſuré que celui qui prend le titre de père le ſoit effectivement; rien n'eſt donc plus ridicule que de le regarder comme la principale cauſe qui ait concouru à produire l'enfant, puiſqu'il eſt toujours incertain qu'il ait eu aucune part à ſa production, & l'on ne peut, ſans injuſ-

tice, ravir cette qualité à celle des deux perſonnes que vous nommez la mère, pour dire les choſes comme elles ſont: Je me ſentois ébranlé par le diſcours de ce vieillard, & bien que je ne puſſe conſentir à ſes raiſons qui renverſoient toutes nos loix, je ne pouvois m'empêcher d'y faire mille réflexions; & d'avouer qu'on traitoit avec trop de ſévérité un ſexe à qui toute la nature a tant d'obligations; mes penſées me fourniſſoient alors cent raiſons pour appuyer celles de ce vieux philoſophe, & je me voyois forcé de croire que ce grand empire que l'homme avoit uſurpé ſur la femme, étoit plutôt l'effet d'une odieuſe tyrannie, que d'une autorité légitime.

La première partie de ma propoſition étant ainſi vidée, nous entrâmes dans la ſeconde, qui regardoit le raiſonnement des Européens; mais mon vieillard n'en parla que par manière d'acquit, penſant m'avoir pouſſé à bout ſur la première. Je ne doute plus à préſent de ce que ſont les Européens, me dit-il, c'eſt un point qui eſt pleinement éclairci. Cependant, ajouta-t-il, comme on ne peut nier que tu n'aies fait paroître quelque choſe d'extraordinaire, ſoit pour ton courage, ſoit pour ton raiſonnement, il faut que je ſache d'où cela peut provenir: je l'aſſurai que ce qu'il avoit vu de moi dans le combat, dont il avoit été témoin, avoit été plutôt l'effet de mon déſeſpoir que de

mon courage ; qu'on n'avoit point d'oiſeaux à combattre chez-nous, mais que les hommes y combattoient juſqu'à s'entremaſſacrer & s'entr'égorger les uns les autres. Il en eſt juſtement comme des Fondins (1), dit-il, & comme j'en fus demeuré d'accord, il ajouta, il y a aſſez de tems que tu demeures avec nous pour nous connoître, & pour être perſuadé de la ſageſſe de notre conduite: ce mot d'homme, qui emporte par une ſuite néceſſaire, la raiſon & l'humanité, nous oblige à l'union, qui eſt telle parmi nous, que nous ne ſavons pas même ce que c'eſt que diviſion & diſcorde ; il faut donc que tu avoues, ou que nous ſommes plus qu'hommes, ou que vous êtes moins qu'hommes, puiſque vous êtes ſi éloignés de notre perfection. Je répondis à cela, qu'on ne pouvoit nier que les divers climats ne contribuaſſent beaucoup aux différentes inclinations de leurs habitans ; qu'il arrivoit de-là, que les uns étoient plus emportés, les autres plus tranquilles, les uns plus peſans, les autres plus legers, laquelle diverſité de tempérament étoit la cauſe ordinaire des diviſions, des guerres, & de toutes les autres diſſentions qui armoient les hommes les uns contre les autres : mais il ſe moqua de cette raiſon,

(1) Eſpèces de barbares dont le pays confine celui des Auſtraliens.

ſoutenant qu'un homme véritablement homme, ne pouvoit jamais ceſſer d'être homme, c'eſt-à-dire, humain, raiſonnable, débonnaire, ſans paſſions ; parce que c'eſt en ce point que conſiſte la nature de l'homme, & que, comme le ſoleil ne pouvoit être ſoleil qu'il n'éclairât, ainſi l'homme ne pouvoit être homme qu'il ne différât eſſentiellement des bêtes, en qui la fureur, la gourmandiſe, la cruauté, & les autres vices & paſſions ſont comme une ſuite de leur nature imparfaite & défectueuſe ; que celui qui étoit ſujet à ces mêmes défauts, n'étoit donc qu'une image vaine & trompeuſe de l'homme, ou plutôt une véritable bête.

J'avoue que je ne pouvois entendre ce diſcours ſans admiration, & que rien ne m'avoit jamais tant édifié, que cette pureté de morale, inſpirée par les ſeules lumières de la nature & de la raiſon. Mon philoſophe m'ayant interrogé enſuite ſur le raiſonnement que je faiſois paroître, je lui répondis qu'effectivement mon eſprit avoit été cultivé par l'étude, & qu'on n'avoit rien omis de tout ce qui pouvoit ſervir à former le jugement dans le ſoin qu'on avoit eu de mon éducation ; ſurquoi il me demanda ſi on ne prenoit pas également le même ſoin pour tout le monde : & lui ayant répondu qu'il y avoit beaucoup à dire, il conclut, à ſon ordinaire, que cette irrégularité cauſoit néceſſairement pluſieurs déſordres, les diſputes, les cha-

grins, les querelles ; parce que celui qui en ſait moins ſe voyant au-deſſous de celui qui en ſait davantage, s'eſtime d'autant plus malheureux que la naiſſance les fait tous ſemblables, & qu'il n'a pas tenu à eux qu'ils ne ſurpaſſaſſent ceux à qui ils ſe trouvent beaucoup inférieurs. Quant à nous, ajouta-t-il, nous faiſons profeſſion d'être égaux, en tout. Notre gloire conſiſte à paroître tous ſemblables, & à être élevés avec les mêmes ſoins, & de la même façon. Toute la différence qu'on y trouve n'eſt que dans les divers exercices auxquels nous nous appliquons, afin de trouver les uns & les autres, les diverſes inventions dont les découvertes peuvent contribuer à l'utilité commune. Après cela il me parla des habits, qu'il nommoit les ſuperfluités des Européens, & je l'aſſurai qu'on avoit autant d'horreur parmi eux de voir une perſonne ſans habits, qu'on en a de la voir habillée parmi les Auſtraliens ; j'alléguai pour raiſon de cet uſage, la pudeur, la rigueur des ſaiſons, & la coutume. A ce que je puis comprendre, me dit-il, la coutume fait tant d'efforts ſur vos eſprits, qu'on croit néceſſaire tout ce qu'on pratique de naiſſance, & qu'on ne le peut changer ſans ſe faire une auſſi grande violence que ſi l'on ſe changeoit ſoi-même. Je repartis, en inſiſtant ſur la raiſon des divers climats, & lui dis qu'il y avoit des pays en Europe où il faiſoit un

froid abſolument inſupportable à des corps qui étoient beaucoup plus délicats que ceux des Auſtraliens ; qu'il y avoit même des hommes qui en mouroient, & qu'il étoit impoſſible d'y ſubſiſter ſans être couvert ; enfin je dis que la foibleſſe de la nature de l'un & de l'autre ſexe étoit telle qu'on ne pouvoit ſe voir nu ſans rougir de confuſion, & ſentir des émotions que la pudeur m'obligeoit de paſſer ſous ſilence.

Il y a de la ſuite en tout ce que tu avances, répondit il, mais d'où cette coutume, peut-elle être venue ? Comment s'eſt-il pu faire que tout un monde ait embraſſé ce qui eſt ſi contraire à la nature ? Nous naiſſons tous nus, & nous ne pouvons nous couvrir, ſans croire qu'il ſoit honteux d'être vus tels que nous ſommes. Quant à ce que tu dis de la rigueur des ſaiſons, je ne puis & ne dois pas même y ajouter foi ; car ſi le pays eſt ſi inſupportable, qui eſt-ce qui peut obliger celui qui ſait raiſonner à en faire ſa patrie ? Ne faut-il pas etre pis que bête pour faire ſon ſéjour dans des lieux dont l'air eſt mortel en certaines ſaiſons ?

La nature faiſant un animal, lui donne la liberté du mouvement pour chercher ſon bien, & fuir ſon mal : quand donc il s'opiniâtre à demeurer où il eſt menacé de toutes parts, & où il faut qu'il ſoit dans une gêne continuelle pour ſe conſerver,

il faut qu'il ait tout-à-fait perdu le ſens s'il en a jamais eu : pour ce qui eſt de la foibleſſe que tu nommes pudeur, je n'ai rien à dire, puiſque tu conviens avec tant de ſincérité de ce défaut ; c'eſt effectivement une grande foibleſſe que de ne ſe pouvoir regarder les uns les autres, ſans reſſentir les mouvemens brutaux dont tu m'as parlé. Les bêtes ſe voient continellement, & cette vue ne leur cauſe aucune altération. Comment donc, vous qui vous croyez d'un ordre bien ſupérieur à elles, êtes-vous plus fragiles qu'elles ne ſont ? D'ailleurs, il faut que vous ayez la vue beaucoup plus foible que les animaux, puiſque vous ne pouvez voir à travers une ſimple couverture, ce qui eſt deſſous, & qu'il s'en trouve parmi eux qui ont les yeux aſſez pénétrans pour voir à travers une muraille ce qui eſt derrière. Tout ce que je puis juger de ceux de ton pays, par ce que tu m'en apprends, c'eſt qu'ils peuvent avoir quelques étincelles de raiſon, mais qu'elles ſont ſi foibles, que bien loin de les éclairer, elles ne leur ſervent qu'à les conduire plus ſûrement dans l'erreur. S'il eſt vrai que leur pays ſoit inhabitable, à moins qu'ils ne ſe ſervent d'habits & de couvertures, en y demeurant ils font juſtement comme ceux qui, au lieu de s'éloigner d'un danger évident, raiſonneroient beaucoup afin de trouver mille préſervatifs pour s'en mettre à couvert ſans

le fuir. Que s'il eſt vrai que les habits les rendent ſages à la vue les uns des autres, je ne ſais à qui les comparer qu'à de petits enfans qui ne connoiſſent plus un objet auſſitôt qu'il eſt voilé.

Pour moi je crois bien plutôt que c'eſt la difformité qui a fait inventer parmi vous les habits, & que c'eſt elle qui les y autoriſe, & qui les y conſerve. Car il n'y a rien de plus beau dans l'homme que l'homme même, lors qu'il eſt ſans défauts, & qu'il a toutes les qualités naturelles qui concourent à ſon entière perfection.

J'écoutois cet homme plûtôt comme un oracle, que comme un philoſophe, & toutes les propoſitions qu'il avançoit me paroiſſoient appuyées ſur des taiſonnemens invincibles. Il n'en dit pas davantage touchant cet article; & ſans me laiſſer le tems de lui rien répondre, il paſſa à celui de l'avarice.

Je vis très-bien qu'il n'en connoiſſoit que le nom; car l'ayant prié de m'expliquer ce qu'il vouloit dire, je compris qu'il entendoit par avarice une foibleſſe d'eſprit qui conſiſtoit à faire des amas de choſes curieuſes & ſans profit.

Tous les Auſtraliens ont en abondance ce qui eſt néceſſaire à leur entretien; mais ils ne ſavent ce que c'eſt que d'amaſſer, ni même de garder quelque choſe pour le lendemain; & leur maniere de vivre en cela peut paſſer pour une image parfaite

faire de l'état de l'homme jouiſſant de la béatitude naturelle ſur la terre.

Pour ce qui eſt de l'ambition, il en avoit quelque groſſiére connoiſſance, mais elle ſe réduiſoit à concevoir des hommes élevés au-deſſus des autres.

Je lui dis qu'on étoit perſuadé en Europe qu'une multitude ſans ordre produiſoit une confuſion dans laquelle on ne pouvoit goûter aucun bien de la vie ; & que l'ordre ſuppoſoit un chef auquel les autres hommes fuſſent ſoumis. Le vieillard prit occaſion de-là de m'expliquer une doctrine dont je conçus effectivement le ſens ; mais dont il m'eſt impoſſible de donner aux autres la connoiſſance avec des termes auſſi forts & auſſi énergiques que ceux dont il ſe ſervit pour me la faire entendre. Il me fit donc comprendre qu'il étoit de la nature de l'homme de naître & de vivre libre ; qu'on ne pouvoit par conſéquent l'aſſujettir ſans le dépouiller de ſa nature ; qu'en l'aſſujettiſſant on le faiſoit deſcendre au-deſſous de la bête ; parce que la bête n'étant que pour le ſervice de l'homme, la captivité lui eſt en quelque façon naturelle ; mais que l'homme ne pouvant naître pour le ſervice d'un autre homme, on ne pouvoit le contraindre ſans lui faire une violence qui le dégrade en quelque façon de ſa propre exiſtence. Il s'étendit fort au long pour me prouver qu'aſſujettir un

homme à un autre homme c'étoit l'assujettir à sa propre nature, & le faire en quelque manière esclave de soi-même, ce qui renfermoit une contradiction & une violence qu'il est presque impossible de concevoir. Il ajouta que l'essence de l'homme consistant en la liberté, la lui vouloir ôter sans le détruire, c'étoit le vouloir faire subsister sans sa propre essence.

Notre conférence avoit déjà duré plus de quatre heures, & si l'heure d'une assemblée publique ne nous eût obligés à l'interrompre, nous étions en disposition de la faire beaucoup plus longue : j'entrai au Hab, l'esprit tout plein des raisonnemens que j'avois ouis, admirant les connoissances & les grandes lumières dont ce peuple étoit rempli ; la force des raisons de cet homme suspendoit tous mes sens, & je passai le tems de cette assemblée dans une espèce d'étourdissement : il me sembloit que je voyois les choses d'une toute autre façon qu'auparavant ; je fus plus de huit jours comme forcé à faire des comparaisons continuelles de ce que nous étions, avec ce que je voyois ; je ne pouvois me lasser d'admirer une conduite si opposée à nos défauts, & j'étois honteux d'être obligé de reconnoître que nous étions bien éloignés de la perfection de ces peuples. Je me disois à moi-même, seroit-il vrai que nous ne fussions pas tout-à-fait hommes ; mais, ajoutois-je, si cela n'est pas,

quelle différence de ces gens à nous? Ils se trouvent, par l'état de leur vie ordinaire, élevés à un point de vertu où nous ne saurions atteindre que par les plus grands efforts de nos plus nobles idées : notre morale la plus pure ne peut rien concevoir de plus raisonnable, ni de plus exact que ce qu'ils pratiquent naturellement sans régles & sans préceptes, cette union que rien ne peut altérer, ce détachement de tous les biens, cette pureté inviolable; enfin cet attachement si étroit à la raison qui les unit entr'eux, & les porte tous à tout ce qu'il y a de meilleur & de plus juste, ne peuvent être que les fruits d'une vertu consommée, au-delà de laquelle on ne peut rien concevoir de plus parfait. Nous autres, au contraire, à combien de vices & d'imperfections ne sommes-nous pas sujets? Cette soif insatiable des richesses, ces dissentions continuelles, ces trahisons noires, ces conspirations sanglantes & ces boucheries effroyables par lesquelles nous nous égorgeons les uns les autres tous les jours, ne nous forcent-elles pas de reconnoître que nous nous conduisons bien plus par la passion que par la raison? Et dans cet état, ne seroit-il pas à souhaiter qu'un de ces hommes que nous croyons barbares, vînt nous désabuser & parût avec tant de vertus qu'il pratique par les seules vues de la lumière naturelle, pour confondre la vanité que nous tirons de nos prétendues connois-

ſances, avec leſquelles toutefois nous ne laiſſons pas de vivre comme des bêtes?

CHAPITRE VI.

De la religion des Auſtraliens.

C'EST le ſujet le plus délicat & le plus caché qui ſoit parmi les Auſtraliens que celui de la religion; c'eſt un crime inouï que d'en parler, ſoit par diſpute, ſoit par forme d'éclairciſſement: il n'y a que leurs mères qui, avec les premières connoiſſances, leur inſpirent celle du Haab, c'eſt-à-dire, l'incompréhenſible. Ils croient que cet être incompréhenſible eſt par-tout, & ils ont pour lui toute la vénération imaginable, mais on recommande avec grand ſoin aux jeunes-gens de l'adorer toujours ſans en jamais parler, & on leur perſuade que c'eſt l'offenſer par l'endroit le plus ſenſible, que de faire de ſes divines perfections le ſujet de leurs entretiens; de ſorte qu'on peut dire que leur grande religion eſt de ne point parler de religion. Comme j'avois été élevé dans des maximes bien différentes, je ne pus goûter un culte ſans cérémonies, ni m'accommoder d'une religion où je n'entendois jamais parler de Dieu: cela me cauſa beaucoup d'inquiétude pendant un tems; mais

enfin, je découvris mes peines à mon vieux philoſophe, lequel m'ayant ouï, me tira par la main, me conduiſant dans une allée, & me dit d'un air fort grave : ſeriez-vous plus homme en la connoiſſance du Haab, qu'en vos autres actions ; ouvrez-moi donc votre cœur, & je vous promets de ne vous rien cacher. Je fus ravi d'avoir rencontré une occaſion auſſi favorable que celle-là pour apprendre le détail de la croyance de ces peuples. Je dis donc à mon vieillard, le mieux qu'il me fut poſſible, que nous avions deux ſortes de connoiſſances de Dieu en Europe ; l'une naturelle, l'autre ſurnaturelle. La nature nous fait connoître un Être ſouverain, l'auteur & le conſervateur de toutes choſes. Cette vérité éclate à mes yeux, ajoutai-je, ſoit que je conſidère la terre, ſoit que je regarde les cieux, ſoit que je faſſe réflexion ſur moi-même. Auſſitôt que je vois des ouvrages qui n'ont pu être faits que par une cauſe ſupérieure, je ſuis obligé de reconnoître & d'adorer un être qui n'a pu être fait, & qui les a faits ; & quand je me conſidère moi-même, je ſuis aſſuré que, comme je ne puis être ſans avoir commencé, il s'enſuit que pas une perſonne ſemblable à moi, n'a pu être ſans commencement ; & conſéquemment il faut que je remonte à un premier être, qui, n'ayant point eu de principe, ſoit l'origine de tous les autres. Lorſque ma raiſon m'a conduit à ce pre-

mier principe, je conclus évidemment qu'il ne peut être borné, parce que les limites ſuppoſent de néceſſité une production & une dépendance.

Le vieillard ne ſouffrit pas que j'étendiſſe davantage mon diſcours ; & m'interrompant à ces dernières paroles, il me dit avec pluſieurs marques de ſatisfaction, que ſi nos Européens pouvoient former ce raiſonnement, ils n'étoient pas tout-à-fait dépourvus des plus ſolides connoiſſances. J'ai toujours formé ce raiſonnement comme tu viens de l'expliquer, ajouta-t-il ; & bien que le chemin qu'il faut faire pour arriver à la vérité par ces ſortes de réflexions, ſoit extrêmement long, je ſuis perſuadé qu'il eſt faiſable : j'avoue cependant que les grandes révolutions de pluſieurs milliers de ſiècles, peuvent avoir cauſé de grands changemens dans ce que nous voyons ; mais mon eſprit ne me permet pas ni d'y concevoir une éternité, ni d'y comprendre une production générale ſans la conduite d'un ſouverain être qui en ſoit le ſuprême modérateur. C'eſt s'abuſer ſoi-même que de laiſſer errer ſon imagination parmi des milliers de révolutions, & de rapporter tout ce que nous voyons à des rencontres fortuites qui n'aient eu aucun autre principe qu'un mouvement local & le choc de pluſieurs petits corps : c'eſt là s'embarraſſer en des difficultés qu'on ne réſoudra jamais, & ſe mettre en danger de commettre un blaſphême exécrable :

c'eſt donner à la créature ce qui n'appartient qu'au créateur : c'eſt par conſéquent payer d'une ingratitude inſupportable celui à qui nous avons l'obligation de tout ce que nous ſommes. Quand même on pourroit concevoir que l'éternité de ces petits corps eſt poſſible, puiſqu'il eſt certain que l'autre opinion eſt au moins autant, pour ne pas dire plus probable que celle-là ; c'eſt s'expoſer à un crime volontaire, que de la laiſſer pour admettre des corps ſans ſentiment, & incapables d'aucune connoiſſance. Ce furent ces conſidérations qui nous obligèrent il y a environ quarante-cinq révolutions, à ſuppoſer ce premier de tous les êtres, & à l'enſeigner comme le fondement de tous nos principes, ſans qu'on ait ſouffert depuis qu'on parlât d'aucune doctrine qui pût donner atteinte à cette grande vérité. J'écoutois le diſcours de cet homme avec toute l'attention dont je ſuis capable ; la grace avec laquelle il parloit, & le poids qu'il donnoit à ſes paroles, ne me perſuadoient pas moins que ſes raiſons ; mais comme je vis qu'il étoit ſur le point de me faire quelque nouvelle queſtion, je pris la parole, & je lui dis, que quand même on pourroit accorder l'éternité à ces petits corps dont nous parlions, on ne prouveroit jamais qu'ils aient pu diſtinguer ce monde, & le diverſifier comme nous voyons qu'il l'eſt maintenant, ſuivant ce principe inconteſtable : que les choſes demeurant

les mêmes, ne peuvent rien faire qui ſoit différent d'elles-mêmes. Ainſi, ces atomes n'ayant aucune différence entr'eux que celle des nombres & de la pluralité, n'auroient pu faire au plus que des maſſes informes & de même qualité qu'eux. Ce qui cauſe plus de difficulté à certains eſprits, reprit-il, c'eſt la grande abſtraction de cet être des êtres, qui ne ſe découvre non plus que s'il n'étoit pas; mais je trouve que cette raiſon ne peut avoir de force, parce que nous en avons pluſieurs autres qui nous obligent à croire qu'il eſt trop au-deſſus de nous pour ſe manifeſter à nous autrement que par ſes ouvrages. Si ſa conduite pouvoit être particulière, j'aurois peine à me perſuader que ce fût la ſienne, puiſqu'un être univerſel ne doit agir que d'une manière univerſelle.

Mais s'il eſt vrai, répliquai-je, que vous ne révoquez point en doute ce premier & ſouverain principe de toutes choſes, pourquoi n'avez-vous pas établi une religion pour l'honorer? Les Européens qui le connoiſſent comme vous ont leurs heures réglées pour l'adorer; ils ont leurs prières pour l'invoquer, leurs louanges pour le glorifier, & ſes commandemens pour les garder. Vous parlez donc librement du Haab; dit-il en m'interrompant : oui ſans doute, lui répondis-je, & il eſt le ſujet de nos plus agréables & de nos plus néceſſaires entretiens; car nous ne devons trouver rien

de plus agréable que de parler de celui de qui nous dépendons, abſolument pour la vie & pour la mort, rien n'eſt auſſi plus juſte & plus néceſſaire, puiſque ce n'eſt que par-là que nous pouvons exciter notre reconnoiſſance & nos reſpects envers lui.

Rien n'eſt plus raiſonnable que cela, répartit-il; mais vos ſentimens ſont-ils les mêmes touchant cet être incompréhenſible? Il en eſt peu, lui dis-je, qui ne penſent la même choſe en tout ce qui regarde ſes ſouveraines perfections. Parlez-moi poſitivement & clairement, reprit-il avec précipitation; les raiſonnemens que vous faites ſur ce premier être, ſont-ils ſemblables? Je lui avouai, de bonne foi, que les ſentimens étoient fort partagés dans les concluſions que chacun tiroit ſouvent des mêmes principes, ce qui cauſoit pluſieurs conteſtations fort aigres, d'où naiſſoient ſouvent des haînes très-envenimées, & quelquefois même des guerres ſanglantes, & d'autres ſuites non moins funeſtes.

Ce bon vieillard répliqua, avec beaucoup de naïveté, que ſi j'avois répondu d'une autre manière, il n'auroit pas parlé davantage, & auroit eu le dernier mépris pour moi; étant, diſoit-il, très-aſſuré que les hommes ne pouvoient parler d'une choſe incompréhenſible, qu'ils n'en euſſent des opinions fort différentes, & même tout-à-fait contraires. Il faut être aveugle, ajouta-t-il, pour ignorer un pre-

mier principe, mais il faut être infini comme lui pour en pouvoir parler exactement; car puiſque nous reconnoiſſons qu'il eſt incompréhenſible, il s'enſuit que nous ne pouvons en parler que par conjecture, & que tout ce que nous en pouvons dire, peut bien contenter les curieux, mais ne ſauroit ſatisfaire les perſonnes raiſonnables : & nous aimons mieux nous taire abſolument que de nous expoſer à débiter quantité de fauſſetés touchant la nature d'un être qui eſt ſi fort au-deſſus de la portée de nos eſprits. Nous nous aſſemblons donc au Hab, ſeulement pour reconnoître ſa ſuprême grandeur, & pour adorer ſa ſouveraine puiſſance : nous laiſſons à chacun la liberté d'en penſer ce qu'il voudra; mais nous nous faiſons une loi inviolable de n'en jamais parler, de peur de nous engager, par nos diſcours, dans des erreurs qui pourroient l'offenſer. Je laiſſe aux ſavans à juger d'une conduite auſſi extraordinaire, qui eſt celle de ne parler en aucune manière de Dieu. Tout ce que j'en puis dire, c'eſt qu'elle leur imprime un reſpect admirable pour les choſes divines, & produit entr'eux une union dont nous ne voyons point d'exemple parmi nous. Comme je voyois bien que l'heure du Haab nous alloit obliger à nous ſéparer, je le preſſai de me dire quels étoient les ſentimens des Auſtraliens touchant la nature de l'ame; il m'expliqua donc leurs ſentimens ſur ce ſujet, mais il le fit d'une manière ſi

relevée, que je ne pus retenir ce qu'il me dit, quoiqu'en l'écoutant, je compriſſe en quelque façon toutes ſes idées.

L'eſſentiel de leurs opinions touchant cette matiere, autant que je puis m'en reſſouvenir, roule ſur la doctrine d'un génie univerſel qui ſe communique par parties à chaque particulier, & qui a la vertu, lorſqu'un animal meurt, de ſe conſerver juſqu'à ce qu'il ſoit communiqué à un autre: tellement que ce génie s'éteint en la mort de cet animal, ſans cependant être détruit, puiſqu'il n'attend que de nouveaux organes, & la diſpoſition d'une nouvelle machine pour ſe rallumer, comme je l'expliquerai plus amplement lorſque je parlerai de leur philoſophie.

CHAPITRE VII.

Du ſentiment des Auſtraliens touchant cette vie.

JE n'ai que trois choſes à remarquer ſur le ſentiment des Auſtraliens touchant la vie préſente. La premiere en regarde le commencement; la ſeconde, le cours; & le troiſième, la fin. Leur maniere de recevoir la vie, de la conſerver, & de la finir.

J'ai déjà dit de quelle maniere les Auſtraliens

viennent au monde ; mais comme c'eſt un des principaux points de cette hiſtoire, je crois être obligé à en dire encore quelque choſe.

Ils ont une ſi grande averſion pour tout ce qui regarde ces premiers commencemens de la vie, qu'un an ou environ après mon arrivée, deux frères m'en ayant entendu dire quelque choſe, ils ſe retirèrent de moi avec autant de ſignes d'horreur que ſi j'euſſe commis quelque grand crime. Un jour que je m'en découvris à mon vieux philoſophe, après m'avoir fait quelque cenſure ſur ce ſujet, il entra dans un long diſcours, & m'étala pluſieurs preuves, pour m'obliger à croire que les enfans venoient dans leurs entrailles, comme les fruits viennent ſur les arbres ; mais, comme il vit que toutes ſes raiſons ne faiſoient aucune impreſſion ſur mon eſprit, & que je ne me pouvois empêcher de ſourire, il me quitta ſans achever, me reprochant que mon incrédulité venoit de la corruption de mes mœurs.

Il arriva une autre fois, environ ſix mois après mon arrivée, que les careſſes extraordinaires des frères me causèrent quelque mouvement déréglé, dont quelques-uns s'apperçurent, & en furent ſi fort ſcandaliſés, qu'ils me quittèrent, le cœur plein d'indignation : dès-lors je devins odieux à tout le monde, comme j'ai déjà dit, & ils m'au-

roient infailliblement fait périr, ſans l'aſſiſtance particulière du vieillard dont j'ai parlé.

Cependant, en trente-deux années que j'ai demeuré parmi eux, je n'ai pu connoître ni quand, ni comment s'y fait la génération. Quoi qu'il en ſoit, on ne voit à leurs enfans ni rougeoles, ni petites-véroles, ni autres ſemblables accidens auxquels les Européens ſont ſujets.

Auſſitôt qu'un Auſtralien a conçu, il quitte ſon appartement, & ſe tranſporte au Heb, où il eſt reçu avec des témoignages de bonté extraordinaires, & où il eſt nourri, ſans être obligé à travailler. Ils ont un certain lieu élevé, ſur lequel ils montent pour rendre leur fruit, qu'on reçoit ſur des feuilles de bals; après quoi la mère le prend, le frotte avec ces feuilles, & l'allaite, ſans qu'il paroiſſe qu'elle ait ſouffert aucune douleur.

Ils ne ſe ſervent point de langes, de bandes, ni de berceaux. Le lait que la mère leur donne eſt ſi nourriſſant, qu'il leur ſuffit pour tout aliment pendant deux années; & les excrémens qu'ils jettent ſont en ſi petite quantité, qu'on diroit qu'ils n'en rendent point. Ils parlent ordinairement à huit mois, ils marchent à un an, & à deux on les sèvre. Ils commencent à raiſonner à trois ans: & auſſitôt que la mère les quitte, le premier maître de la première bande leur apprend à lire, & leur donne en même temps les premiers

élémens des connoiſſances plus avancées. Ils demeurent ordinairement trois ans ſous la conduite de ce premier maître, & paſſent enſuite ſous la diſcipline du ſecond, qui leur enſeigne l'écriture, & demeure avec eux pendant quatre ans, & ainſi des autres à proportion, juſqu'à trente-cinq ans, auquel âge ils ſont conſommés en toutes ſortes de ſciences, ſans que l'on remarque jamais aucune différence entr'eux, ſoit par la capacité, ſoit par le génie, ou le ſavoir. Lorſqu'ils ont ainſi achevé le cours de toutes leurs études, ils peuvent être choiſis pour lieutenans, c'eſt-à-dire pour remplir la place de ceux qui veulent ſortir de la vie.

J'ai parlé au chapitre cinquième de leur humeur, mêlée d'une certaine douceur pleine de gravité, qui forme le tempérament des hommes les plus raiſonnables, & les plus propres à la ſociété. Ils ſont forts, robuſtes & vigoureux, & leur ſanté n'eſt jamais altérée par la moindre maladie. Cette conſtitution admirable vient ſans doute de leur naiſſance & de l'excellente nourriture qu'ils prennent toujours avec modération; comme nos maladies ſont toutes des ſuites de la corruption du ſang dont nous ſommes formés, & de l'excès des mauvaiſes viandes qui nous ſervent de nourriture. En effet nos parens nous communiquent ordinairement tous les défauts qu'ils ont

contractés par leur vie déréglée : leur intempérance nous remplit d'une abondance d'humeurs ſuperflues qui nous tuent, quelque robuſtes que nous ſoyons, ſi nous ne nous purgeons très-ſouvent. Ce ſont les chaleurs exceſſives qu'ils allument dans leur ſang par leurs débauches, qui nous cauſent ces ébullitions, & tous ces autres maux ſouvent ſales & dégoutans qui nous couvrent tout le corps. Leur bile nous donne des diſpoſitions à la colère, leur lubricité augmente notre concupiſcence ; en un mot ils nous ſont tels qu'ils ſont, parce qu'ils ne ſauroient nous donner que ce qu'ils ont.

Les Auſtraliens ſont exempts de toutes ces paſſions, parce que leurs parens n'y étant pas ſujets, ils ne peuvent les leur communiquer : comme ils n'ont aucun principe d'altération, ils vivent dans une eſpece d'indifférence, d'où ils ne ſortent que pour ſuivre les mouvemens que leur imprime la raiſon.

Nous pouvons faire à-peu-près le même raiſonnement touchant la nourriture des Auſtraliens : car, ſi les Européens ont le malheur de n'avoir pour alimens que des viandes fort mal-ſaines, il arrive communément qu'ils en prennent beaucoup plus qu'il ne leur en faut pour ſe raſſaſier : & ce ſont ces excès qui leur cauſent enſuite des foibleſſes d'eſtomac, des fièvres & autres infir-

mités qui ſont entièrement inconnues aux Auſtraliens. La tempérance de ceux-ci & la bonté des fruits, dont ils font toute leur nourriture, les maintiennent dans une ſanté inaltérable; auſſi, bien loin de ſe faire gloire de manger & d'être ſomptueux en feſtins, comme nous, ils ſe cachent & ne mangent qu'en ſecret & comme à la dérobée. Ils dorment très-peu, parce qu'ils ſont perſuadés que le ſommeil eſt une action trop animale, de laquelle l'homme devroit tout-à-fait s'abſtenir, ſi cela étoit poſſible.

Ils conviennent tous que cette vie n'eſt qu'un mouvement plein de trouble & d'agitation. Ils ſont perſuadés que ce que nous appelons la mort eſt leur repos, & que le plus grand bien de l'homme eſt d'arriver à ce terme, qui met fin à toutes ſes peines : de-là vient qu'ils ſont indifférens pour la vie, & qu'ils ſouhaitent paſſionnément de mourir. Plus je témoignois d'appréhenſion pour la mort, plus ils ſe confirmoient dans la penſée que je ne pouvois être homme, puiſque, ſelon leurs idées, je péchois contre les premiers principes du raiſonnement. Mon vieillard m'en parla pluſieurs fois, & voici à-peu-près les raiſons qu'il me donna : Nous ſommes différens des bêtes, me diſoit-il, en ce que leurs connoiſſances ne pénétrant pas dans le fond des choſes, elles n'en jugent que par l'écorce & la couleur :

c'eſt

c'eſt de-là qu'elles fuyent leur deſtruction comme leur plus grand mal, & qu'elles travaillent pour leur conſervation comme pour leur plus grand bien, ne conſidérant pas que, puiſque c'eſt une néceſſité abſolue qu'elles périſſent, toutes les peines qu'elles ſe donnent pour l'empêcher ſont vaines & inutiles. Pour raiſonner de même ſur ce qui nous regarde, continua-t-il, il faut que nous conſidérions la vie comme un état de misère, quoiqu'elle conſiſte dans l'union d'une ame ſpirituelle avec un corps matériel, dont les inclinations ſont entièrement oppoſées l'une à l'autre : tellement que deſirer de vivre, c'eſt ſouhaiter d'eſſuyer la violence de ces oppoſitions ; & demander la mort, c'eſt aſpirer au repos dont chacune de ces deux parties jouit lorſqu'elles ſont toutes deux dans leur centre.

Comme nous n'avons rien de plus cher que nous-mêmes, ajouta-t-il, & que nous ne pouvons nous regarder que comme des compoſés dont la diſſolution eſt certaine & infaillible, nous languiſſons plutôt que nous ne vivons ; ce qui étant ainſi, ne vaudroit-il pas mieux n'être point, que d'être pour connoître que bientôt on ne ſera plus ? Les ſoins de ſe conſerver ſont inutiles, puiſqu'enfin il faut mourir. La vue de nos plus rares talens & de nos connoiſſances les plus exquiſes, nous cauſe un ſecond tourment, puiſque nous ne pouvons les conſidérer que comme des biens paſſagers dont l'ac-

quiſition nous a coûté mille peines, & dont il n'eſt pas en notre pouvoir d'empêcher la perte. Enfin tout ce que nous conſidérons au-dedans & au-dehors de nous, contribue à nous rendre la vie odieuſe, inſupportable.

Je répondis à tout cela, qu'il me ſembloit que ce raiſonnement prouvoit trop, que pour lui donner toute ſa force, il faudroit que je fuſſe triſte de ce que je connois quelque choſe qui me ſurpaſſe : ce qui eſt pourtant faux, puiſque la bonté du jugement conſiſte à ſe pouvoir contenter de ſa condition, & à éloigner les réflexions qui ne ſervent qu'à nous affliger, ſurtout ſi nous ne pouvons pas y apporter de remède.

Il y a du ſolide dans ta réponſe, répartit-il, mais elle eſt foible en deux chefs; l'un eſt de pouvoir ſuſpendre ſon jugement, & l'autre de ſe pouvoir aimer ſans déteſter ſa diſſolution. Pouvoir le premier, c'eſt pouvoir être ſans voir ce qui eſt ſans ceſſe devant nos yeux, pouvoir le ſecond, c'eſt aimer l'être ſans haïr le néant.

C'eſt une grande foibleſſe de croire qu'on puiſſe vivre ſans être continuellement frappé de ſa deſtruction : c'en eſt une encore plus grande de craindre ce qu'on ſait qui arrivera infailliblement; mais c'eſt une folie achevée de chercher des préſervatifs pour éviter ce qu'on connoît inévitable. Pouvoir être ſans voir la mort, c'eſt pouvoir vivre ſans ſe

connoître, puiſque la mort eſt inſéparable de nous-mêmes, & que nous voir en toutes nos parties, c'eſt ne voir rien que de mortel. Pouvoir craindre la mort, c'eſt pouvoir accorder deux choſes contradictoires, puiſque craindre ſuppoſe un doute de ce qui arrivera, & que nous ſavons que la mort arrive indubitablement : c'eſt encore pis de prendre des préſervatifs pour la détourner, puiſque nous ſommes aſſurés que cela eſt impoſſible. Je répliquai que nous pouvions, avec juſtice, craindre, non la mort, mais ſes approches : & que les préſervatifs étoient utiles, puiſqu'ils pouvoient au moins nous en éloigner pour un tems. Fort bien, répartit-il; mais ne vois-tu pas que la néceſſité de mourir étant indiſpenſable, ſon éloignement ne peut nous cauſer qu'une ſuite de peines, de chagrins & d'ennuis. Je lui répondis que ces raiſons auroient beaucoup plus de poids parmi les Européens que chez eux, où ils ne ſavent ce que c'eſt que ſouffrir, au lieu que la vie des Européens n'étoit qu'une chaîne de ſouffrances & de misères.

Quoi donc! dit-il, avez-vous d'autres infirmités que celles d'être mortels & de vous connoître mourans ?

Je l'aſſurai qu'on mouroit ſouvent pluſieurs fois auparavant que d'achever de mourir, & que la mort n'arrivoit aux Européens qu'à force de maladies qui les abattoient & les faiſoient enfin

défaillir. Cette réponſe fut pour lui un myſtère : & comme je m'efforçai de lui faire comprendre nos gouttes, nos migraines, nos coliques; je vis qu'il n'entendoit pas ce que je voulois dire; il fallut donc, pour me faire entendre, que je lui expliquaſſe en particulier quelques-unes des douleurs que nous ſouffrons; & comme il m'entendit, il ajouta : ſeroit-il poſſible qu'on pût aimer une telle vie? Je répondis que non-ſeulement on l'aimoit, mais encore qu'on employoit toutes choſes pour la prolonger : d'où il prit un nouveau ſujet de nous accuſer d'inſenſibilité ou d'extravagance; ne pouvant, diſoit-il, comprendre qu'un homme raiſonnable, aſſuré de ſa mort, qui ſe voyoit tous les jours mourir à force de ſouffrances, & qui ne pouvoit prolonger ſa vie ſans une continuelle langueur, pût ne pas ſouhaiter la mort comme ſon plus grand bien.

Nos ſentimens ſont bien éloignés des vôtres, ajouta-t-il : auſſitôt que nous ſommes capables de nous connoître, comme nous ſommes obligés de nous aimer, & que nous nous conſidérons comme les victimes néceſſaires d'une cauſe ſupérieure qui peut à tous momens nous détruire, nous faiſons fort peu de cas de notre vie, & nous ne la regardons que comme un bien étranger que nous ne pouvons poſſéder qu'en fuyant. Le tems pendant lequel nous en jouiſſons, nous eſt à charge, parce

qu'il ne ſert qu'à nous faire regretter un bien qu'on nous ôte plus facilement qu'on ne nous le donne. Enfin nous nous ennuyons de vivre, parce que nous n'oſons nous attacher à nous-mêmes de toute la tendreſſe que nous pourrions avoir, pour ne pas ſouffrir de trop grandes violences quand nous ſerons obligés de nous quitter.

Je lui dis à cela que la raiſon nous apprenoit que l'être étoit toujours préférable au néant, & qu'il valoit mieux vivre, quand ce ne ſeroit que pour un jour, que de ne pas vivre : ſurquoi il me répondit qu'il falloit diſtinguer deux choſes dans notre être; l'une eſt l'exiſtence générale qui ne périt point, l'autre eſt cette exiſtence particulière, ou cet être individuel qui périt. La première eſt meilleure que la privation : & c'eſt ce qu'on doit abſolument entendre, quand on dit que l'être eſt préférable au néant. La ſeconde eſt ſouvent pire que la privation, ſurtout ſi elle eſt accompagnée d'une connoiſſance qui ne tende qu'à nous rendre malheureux.

Je repartis que ſi l'être en général étoit meilleur que le non-être, il s'enſuivoit que l'être en particulier valoit mieux que ſa privation; mais il me ſatisfit en me propoſant l'exemple même de l'état où j'avois été. Dis-moi de grace, me dit-il, quand tu te conſidérois ſeul dans ces lieux dont tu nous as parlé, environné de toutes parts de la mort, pouvois-tu croire alors que ta vie fût un bien, &

l'eſtimois-tu plus que le néant? N'eſt-il pas vrai que tes connoiſſances ne ſervoient qu'à te rendre miſérable, & que tu aurois préféré d'être inſenſible aux ſentimens que tu avois de ta misère? Il ne ſert donc à rien de vouloir ſoutenir que connoître eſt un bien, puiſque la connoiſſance qui m'afflige non-ſeulement ne m'eſt pas un bien, mais encore un mal d'autant plus ſenſible que je le connois mieux. C'eſt de ce principe que ſuit notre véritable misère, de connoître ce que nous ſommes & ce que nous devrions être; nous ſavons que nous ſommes des êtres nobles, excellens, en un mot, dignes d'une éternelle durée; & nous voyons qu'avec toute notre nobleſſe & notre excellence, nous dépendons de mille créatures qui ſont beaucoup au-deſſous de nous. Voilà ce qui eſt cauſe que nous ne nous regardons que comme des êtres qu'on n'a élevés que pour les rendre plus malheureux, & ce qui fait que nous aimerions mieux n'être point du tout, que d'être tout enſemble & ſi excellens & ſi miſérables.

Nos ancêtres étoient tellement convaincus de cette vérité, qu'ils cherchoient la mort avec le plus grand empreſſement du monde : & comme nos pays devenoient déſerts, on trouva des raiſons pour convaincre ceux qui reſtoient, de s'épargner durant quelque tems; on leur remontra qu'il ne falloit pas rendre inutile une ſi belle & ſi grande terre : que nous faiſions un ornement de cet univers, & que

nous devions endurer la vie quand ce ne seroit que pour complaire au souverain maître qui nous l'avoit donnée. Quelque tems après, pour remplacer ceux qui avoient cherché leur repos dans une mort volontaire, tous ceux qui restoient s'obligèrent de présenter jusqu'à trois enfans aux Hebs. Tout le pays ayant été ainsi repeuplé, on publia qu'on accorderoit désormais la permission du grand repos à quiconque présenteroit un homme au Heb, soit que ce fût son propre fils ou quelqu'autre qui voulût bien lui servir de lieutenant & occuper sa place; mais on délibéra en même-tems, que personne ne pourroit demander cette permission qu'il n'eût au moins cent ans, ou qu'il ne fît paroître quelque blessure qui l'incommodât extraordinairement. Lorsqu'il achevoit ces mots, nous fûmes joints par deux frères, dont je fus très-fâché; car je n'avois jamais trouvé mon vieillard si bien disposé à me découvrir les mystères de toutes les choses sur lesquelles je lui demandois quelque éclaircissement.

Au reste, il ne se fait point d'assemblée au Hab, où il n'y ait vingt ou trente personnes qui demandent la liberté de retourner au repos, & on ne la refuse à qui que ce soit, quand on a de justes raisons pour la demander. Lorsque quelqu'un a obtenu son congé pour sortir de la vie, il présente son lieutenant qui doit avoir au moins trente-

cinq ans. La compagnie le reçoit avec joie, & on lui donne le nom du vieillard qui veut ceſſer de vivre. Cela étant fait, on lui repréſente les belles actions de ſon prédéceſſeur, & on lui dit qu'on eſt aſſuré qu'il ne dégénérera pas de la vertu de celui dont il va remplir la place. Cette cérémonie étant achevée, le vieillard vient gaiement à la table des fruits du repos, où il en mange juſqu'à huit, d'un viſage ſerein & riant. Lorſqu'il en a mangé quatre, ſon cœur ſe dilate, ſa rate s'épanouit; de ſorte que la joie extraordinaire qu'il reſſent, lui fait faire pluſieurs extravagances, comme de ſauter, de danſer & de dire toutes ſortes de ſottiſes auxquelles les frères ne font point d'attention, parce qu'elles partent d'un homme qui perd la raiſon. On lui préſente encore deux autres fruits qui altèrent tout-à-fait ſon cerveau; alors ſon lieutenant avec un autre le conduiſent au lieu qu'il s'eſt choiſi quelque tems auparavant pour ſépulture: & là ils lui donnent deux autres fruits qui le plongent dans un ſommeil éternel. Ils ferment enſuite ſon tombeau, & s'en retournent en conjurant le ſouverain être d'avancer les bienheureux momens auxquels ils doivent jouir du repos pareil à celui de leur frère. Voilà comme naiſſent, vivent & meurent les Auſtraliens.

CHAPITRE VIII.

Des exercices des Auſtraliens.

LES Auſtraliens comptent leurs années depuis le premier point du ſolſtice du Capricorne, juſqu'à la révolution du même point, & ils en jugent exactement par l'ombre d'une pointe attachée contre une muraille, & oppoſée directement au midi : lorſque cette ombre eſt parvenue au point le plus bas qui eſt marqué dans tous leurs appartemens, ils reconnoiſſent que l'année eſt finie.

Depuis ce ſolſtice juſqu'à l'équinoxe de Mars, ils comptent un ſueb ou un mois : depuis l'équinoxe de Mars juſqu'au ſolſtice de l'Ecreviſſe, ils comptent un autre mois. Depuis ce tems juſqu'à l'autre équinoxe, un troiſième mois, & le quatrième s'étend depuis cet équinoxe juſqu'au ſolſtice du Capricorne ; de ſorte qu'ils n'ont ainſi que quatre mois en l'année : ils nomment ſuëm, ce que nous appelons ſemaine, & ils en comptent autant que de lunaiſons ; ils diviſent les jours qu'ils nomment ſuec en trois parties ; murc, le jour commençant ; durc, le jour avancé ; & ſpurc, le jour finiſſant : ils ne font aucune diviſion de la nuit, parce qu'ils la paſſent dans un profond ſommeil,

qu'ils ſe procurent par le moyen des fruits qu'ils mangent avant que de s'endormir; car ces fruits les aſſoupiſſent tellement, que rien n'eſt capable de les réveiller tant que leurs ſens ſont engourdis par la vertu de ces fruits.

Le murc commence à cinq heures du matin, & dure juſqu'à dix heures : le durc ſuit qui dure juſqu'à trois heures du ſoir, après lequel eſt le ſpurc qui finit à huit heures. La première partie du jour eſt pour le Hab & les ſciences : la ſeconde pour le travail, & la troiſième pour l'exercice public. Ils vont au Hab de cinq jours en cinq jours : l'ordre qu'ils obſervent eſt tel, que le premier quartier vient y paſſer le murc; le ſecond quartier le durc, & le troiſième le ſpurc. Le ſecond jour, le quatrième quartier vient au murc, le cinquième au durc, & le ſixième au ſpurc. Troiſième jour, le ſeptième, & puis le huitième & le neuvième, & ainſi des autres : de ſorte que le ſixième jour, le premier quartier recommence, non au murc ou au matin, mais au durc. On voit ainſi ſans ceſſe dans ce Hab, quatre cents perſonnes, ſans compter celles des Hebs qui ſuivent leurs quartiers. Ils paſſent donc le tiers du jour au Hab, ſans prononcer une ſeule parole, éloignés d'un pas les uns des autres, & ſi attentifs à ce qu'ils penſent, que rien n'eſt capable de les diſtraire. J'ai appris qu'ils faiſoient autrefois certains ſignes extérieurs, accompagnés

de grimaces & de contorſions, mais qu'on les avoit entièrement bannis, comme indignes d'un homme raiſonnable. Les jours qu'ils ne vont pas au Hab, il ſont obligés de ſe trouver au Heb, pour traiter des ſciences, ce qu'ils font avec un ordre & une méthode merveilleuſement claire & bien ſuivie. Ils propoſent les uns après les autres leurs difficultés, qu'ils appuient de puiſſantes raiſons : ils répondent enſuite à toutes celles qu'on leur oppoſe. La diſpute étant finie, ſi on a propoſé quelque choſe d'importance, on l'écrit dans le livre public, & un chacun le remarque en particulier avec un grand ſoin; s'il arrive que quelqu'un ait connu quelque choſe qui lui déplaiſe, ou qu'il juge néceſſaire à l'avantage de la patrie, il le propoſe aux frères, & on conclud ce que l'on juge de plus raiſonnable, ſans avoir égard à autre choſe qu'au bien public.

Ils emploient l'autre tiers du jour à leurs jardins, qu'ils cultivent avec une adreſſe qui n'eſt point connue en Europe; ils ſavent donner une douceur ſi agréable à leurs fruits par de certaines liqueurs dont ils arroſent leurs arbres, qu'on ne peut rien manger de plus délicieux. Leurs parterres ſont émaillés de mille ſortes de fleurs, les unes plus belles que les autres, & qui ſemblent ſe diſputer l'avantage de l'éclat de la variété des couleurs, & des charmes de l'odeur. Leurs allées y ſont d'une

longueur à perte de vue, & d'une propreté à laquelle on ne ſauroit rien ajouter. Tout cela eſt entrecoupé de mille pièces d'eau toutes différentes, qui forment des baſſins, des canaux, des caſcades, & tout ce que l'art peut inventer pour le plaiſir des ſens; ſi bien que ces jardins ſont réellement tels que nous nous en figurons quelquefois en idée, lorſque nous laiſſons agir notre imagination au gré de nos deſirs.

Le dernier tiers du jour eſt deſtiné à trois ſortes d'exercices fort divertiſſans. Le premier conſiſte à faire paroître ce qu'ils ont inventé de nouveau, ou à répéter ce qu'on a déjà fait voir auparavant; mais il ne ſe paſſe guère ſans qu'on propoſe quelqu'invention nouvelle; & le nom de ceux qui en ſont les auteurs, eſt écrit dans le livre des curioſités publiques, ce qu'ils eſtiment le plus grand honneur qu'on puiſſe recevoir parmi eux. En trente-deux ans que j'ai demeuré dans le pays, j'en ai remarqué plus de cinq mille qui paſſeroient pour autant de prodiges parmi nous.

Le ſecond exercice conſiſte à manier deux ſortes d'armes, dont les unes ont beaucoup de rapport à nos hallebardes, & les autres à nos tuyaux d'orgues, ils manient celles-là avec une grande agilité, mais non pas cependant avec toute la dextérité que j'ai remarquée en Europe: leurs hallebardes ſont ſi groſſes & ſi fortes, qu'elles peuvent percer facile-

ment ſix hommes enſemble; ce ſont des pièces de bois façonnées & trempées dans une eau de mer, mêlée de quelques autres drogues qui les endurcit, & les rend en même-tems plus légères.

L'autre ſorte d'arme que j'ai comparée aux montres de nos orgues, eſt compoſée de dix ou douze tuyaux, qui ont certains reſſorts au bout, leſquels étant lâchés pouſſent des balles avec tant d'impétuoſité, qu'elles percent cinq & ſix hommes d'un coup; l'action de ce reſſort eſt ſi rapide & ſi prompte, qu'il eſt impoſſible de s'en garantir, & que l'on eſt plutôt frappé qu'on n'a penſé à parer le coup.

Au reſte, ils jettent leurs hallebardes de trente ou quarante pas, & de quinze coups ils n'en manqueront pas deux à frapper au blanc.

Mais leur force eſt encore plus prodigieuſe que leur adreſſe, car ils portent, ſans aucun effort, ſix & ſept quintaux, & arrachent avec facilité des arbres que nous ne pourrions pas même remuer; je me ſouviens d'en avoir vu un qui ayant percé de ſa hallebarde quatre demi-hommes, comme ils nous appellent, les portoit ſur l'une de ſes épaules ſuſpendus à la même hallebarde, deux devant & deux derrière.

Le troiſième exercice conſiſte à jeter, avec la main, certaines balles de trois ou quatre groſſeurs différentes; ils jettent les unes en l'air, les autres

contre des buts, & quelquefois ils ſe les jettent l'un à l'autre : celles qu'ils jettent en l'air doivent ſe choquer en un certain point marqué, pour être bien jetées ; & pour celles qu'ils jettent contre un but, elles doivent paſſer par un trou qui eſt au but, ce qu'ils font ſouvent dix & douze fois de ſuite.

Ce qui eſt plus remarquable dans ces exercices, c'eſt qu'ils les font d'un air gai, bien que grave & majeſtueux, ſans aucun déſordre ni aucune altération.

Les balles qu'ils ſe jettent l'un à l'autre ſont ſemblables à celles de nos jeux de paume, ſi ce n'eſt qu'elles ſont plus douces & moins dangéreuſes : l'adreſſe de celui qui les jette conſiſte à frapper celui contre lequel il joue, & celui-ci, de ſon côté, met toute ſon adreſſe à éviter le coup qu'on lui porte ; le plaiſir de les voir eſt ſi grand, qu'il n'eſt rien qu'on ne quitte pour avoir ce divertiſſement. Tantôt ils ſautent en cabriolant, pour donner lieu à la balle de paſſer : tantôt ils ſe contournent & ſe courbent de tant de façons, qu'il n'eſt danſeur de corde ou voltigeur parmi nous, qui approche de leur agilité ; quand celui qui jette les balles en lance trois ou quatre de ſuite coup ſur coup, c'eſt une choſe admirable à voir que le manège de celui qui les reçoit, lequel ſe courbe à l'une, ſe plie pour l'autre, reçoit & rejette la troi-

ſième & la quatrième de ſes mains, & quelquefois de ſes pieds; ce qui ſe fait preſqu'au même inſtant; car comme les balles ſont toujours jetées parfaitement droit, c'eſt une néceſſité ou que tous les coups portent, ou que celui qui eſt le but ait une adreſſe extraordinaire pour les éviter & les détourner. J'ai été eſtimé aſſez adroit en Portugal; mais je paroiſſois fort peſant parmi les Auſtraliens, & ſi ce n'eût été que je m'excuſois ſur le grand nombre de plaies que j'avois reçues, j'aurois fait paſſer ma nation pour tout-à-fait lourde & groſſière.

CHAPITRE IX.

De la langue auſtralienne & des études des Auſtraliens.

LES Auſtraliens ſe ſervent de trois façons d'expliquer leurs penſées comme en Europe; à ſavoir, des ſignes, de la voix & de l'écriture. Les ſignes leur ſont familiers, & j'ai remarqué qu'ils paſſent pluſieurs heures enſemble ſans ſe parler autrement.

Ils ne parlent que lorſqu'il eſt néceſſaire de lier un diſcours & de faire une longue ſuite de propoſitions. Tous leurs mots ſont monoſyllabes, & leurs conjugaiſons ſont toutes ſemblables, par

exemple, *af* ſignifie aimer, & voici comme ils le conjuguent au préſent : *la*, *pa*, *ma*, j'aime, tu aimes, il aime. *lla*, *ppa*, *mma*, nous aimons, vous aimez, ils aiment. Ils n'ont qu'un prétérit que nous appelons parfait : *lga*, *pga*, *mga*, j'ai aimé, tu as aimé, &c. *llga*, *ppga*, *mmga*, nous avons aimé, vous avez aimé, &c. Le futur c'eſt *lda*, *pda*, *mda*. j'aimerai, tu aimeras, &c. *llda*, *ppda*, *mmda*, nous aimerons, vous aimerez, &c. Travailler, en langue Auſtralienne c'eſt *uf*; ils le conjuguent ainſi : *lu*, *pu mu*, je travaille, tu travailles, il travaille : *lgu*, *pgu*, *mgu*, nous travaillons, vous travaillez, ils travaillent; & ainſi des autres tems.

Ils n'ont aucune déclinaiſon, ni même aucun article & très-peu de noms. Ils expriment les choſes ſimples par une ſeule voyelle : & celles qui ſont compoſées, par les voyelles qui ſignifient les principaux d'entre les corps ſimples dont elles ſont compoſées. Ils ne reconnoiſſent que cinq corps ſimples, dont le premier & le plus noble eſt le feu qu'ils appelent d'une ſeule lettre *A*, le ſecond eſt l'air qu'ils appellent *E*, le troiſième eſt le ſel qu'ils nomment *O*, le quatrième l'eau nommée *I*, & le cinquième la terre appelée *V*.

Tous leurs adjectifs & leurs épithètes ſe marquent par une ſeule conſonne dont ils ont un bien plus grand nombre que les Européens. Chaque

conſonne

conſonne ſignifie une qualité qui convient aux choſes ſignifiées par les voyelles; ainſi *B*, veut dire clair : *C*, chaud : *D*, déſagréable : *F*, ſec ; & ſuivant ces explications, ils forment ſi parfaitement leurs noms, qu'en les entendant on conçoit auſſitôt la nature de la choſe qu'ils nomment. Ils appellent par exemple, les étoiles *Aeb*, mot qui fait entendre tout d'un coup les deux corps ſimples dont elles ſont compoſées, & qu'elles ſont avec cela lumineuſes. Ils appellent le ſoleil *Aab*, les oiſeaux *Oef:* ce qui marque tout à la fois qu'ils ſont d'une matière sèche, piquante & aérienne. Ils nomment l'homme *Vez:* ce qui ſignifie une ſubſtance partie aérienne, partie terreſtre, accompagnée d'humidité ; & ainſi des autres choſes. L'avantage de cette façon de parler eſt qu'on devient philoſophe en apprenant les premiers mots qu'on prononce, & qu'on ne peut nommer aucune choſe en ce pays, qu'on n'explique ſa nature en même tems ; ce qui paſſeroit pour miraculeux, ſi on ne ſavoit pas le ſecret de leur alphabet & de la compoſition de leurs mots.

Si leur façon de parler eſt ſi admirable, celle d'écrire l'eſt encore davantage. Ils n'ont que des points pour expliquer leurs voyelles, & ces points ne ſe diſtinguent que par leur ſituation ; ils ont

cinq places : la ſupérieure ſignifie l'*A* : la ſuivante l'*E*, &c. par exemple :

A.

E.

I.

O.

U.

Et bien qu'il nous ſemble que la diſtinction en ſoit aſſez difficile, l'habitude qu'ils en ont, la leur rend très-aiſée. Ils ont trente-ſix conſonnes, dont vingt-quatre ſont très-remarquables ; ce ſont de petits traits qui environnent les points & qui ſignifient par la place qu'ils occupent ; par exemple *E B* ! air clair, *O C* — eau chaude, *I X* — eau froide, *U L* ; terre humide, *A F* ! feu ſec, *E S* ! air blanc, & ainſi des autres. Ils en ont encore dix-huit ou dix-neuf ; mais nous n'avons aucune conſonne en Europe qui les puiſſe expliquer.

Plus on conſidérera cette façon d'écrire, plus on y trouvera de ſecrets à admirer. Le *B.* ſignifie clair, le *C.* chaud, l'*X.* froid, *L.* humide, *F.* ſec, *S.* blanc, *N.* noir, *T.* vert, *D.* deſagréable, *P.* doux, *Q.* plaiſant, *R.* amer, *M.* ſouhaitable, *G.* mauvais, *Z.* haur, *H.* bas, *J.* rouge, *A.* joint avec *I*, paiſible. Auſſitôt qu'ils

prononcent un mot, ils connoiſſent la nature de la choſe qu'il ſignifie; comme quand ils écrivent ce mot *Ipin*, on entend auſſitôt une pomme douce & deſirable, *Izd*, un fruit mauvais & deſagréable : & ainſi du reſte.

Quand on enſeigne un enfant, on lui explique la ſignification de tous les élemens & la nature de toutes les choſes qu'il profère : ce qui eſt un avantage merveilleux, tant pour les particuliers que pour le public; puiſqu'auſſitôt qu'ils ſavent lire, c'eſt-à-dire, communément à trois ans, ils comprennent en même-tems tout ce qui convient à tous les êtres. Ils ſavent lire parfaitement à l'âge de dix ans, & ils connoiſſent tous les ſecrets de leurs lettres à quatorze. Ils ſavent toutes les difficultés de la philoſophie à vingt : & depuis vingt juſqu'à vingt-cinq, ils s'appliquent à la contemplation des aſtres, & ils diviſent cette étude en trois parties; la première eſt de la révolution des aſtres qui comprend leurs années : la ſeconde de leur diſtinction, & la troiſième de leurs qualités : avec des raiſonnemens qui ſont tout autres que ceux que l'on fait en Europe ſur cette matière. Mais comme ce ſujet eſt purement philoſophique, ce n'eſt pas ici le lieu d'en parler plus en détail.

Ils s'occupent depuis ving-cinq juſqu'à vingt-huit ans de la connoiſſance de leur hiſtoire; & ce n'eſt qu'en ce ſeul point qu'ils font paroître une

foibleſſe d'eſprit ſemblable à celle des autres peuples, tant pour l'antiquité juſqu'à laquelle ils font remonter leur origine, que pour les choſes fabuleuſes qu'ils racontent des premiers hommes dont ils diſent être deſcendus. Ils comptent plus de douze mille révolutions de ſolſtices depuis le commencement de leur république. Ils débitent qu'ils tirent leur origine du Haab, ou d'une divinité qui d'un ſeul ſouffle produiſit trois hommes deſquels tous les autres ſont venus. Ils ont de vieilles écorces qui contiennent huit mille révolutions de leur hiſtoire, & elle y eſt écrite en forme d'annales. Le reſte eſt compris dans quarante-huit volumes d'une groſſeur prodigieuſe; mais tout ce qui y eſt rapporté a plus l'air de prodiges que d'évènemens hiſtoriques, & eſt plutôt merveilleux que croyable; car ſi tout ce qu'ils racontent étoit vrai, les étoiles ſe ſeroient multipliées des deux tiers; le ſoleil ſeroit groſſi de la moitié, & la lune fort diminuée; la mer auroit changé de place, & il ſeroit arrivé mille autres choſes pareilles qui ſont hors de toute apparence.

Pour ce qui eſt de nous, ils ne nous font commencer que cinq mille révolutions après eux, & l'origine qu'ils nous donnent eſt tout-à-fait ridicule; car ils diſent qu'un ſerpent d'une groſſeur démeſurée, & amphibie, qu'ils nomment *Ams*, s'étant jeté ſur une femme pendant ſon ſommeil,

& en ayant joui, ſans lui faire aucun autre mal, cette femme ſe réveilla ſur la fin de l'action, de laquelle elle eut tant d'horreur qu'elle ſe précipita dans la mer; le ſerpent ſe jeta auſſitôt dans l'eau après elle, & la ſoutenant toujours, la porta juſqu'à une iſle voiſine, où touchée de l'amitié de cet animal, & ſe repentant de ſon propre déſeſpoir, elle réſolut de ſe conſerver la vie, & chercha, dans ce lieu deſert, tout ce qui pouvoit lui ſervir d'alimens & de nourriture; le ſerpent de ſon côté lui apportoit tout ce qu'il trouvoit. Enfin cette femme accoucha de deux enfans, l'un mâle & l'autre femelle; le ſerpent redoubla alors ſes ſoins, ne ceſſant d'aller & de venir pour trouver de quoi nourrir la mère & les enfans: quand les fruits ordinaires lui manquoient, il prenoit des poiſſons, & quelquefois de petits animaux qu'il leur apportoit; à meſure que ces deux enfans croiſſoient, ils faiſoient paroître les plus grands ſignes de malice, & les plus grandes marques de brutalité, ce qui cauſa tant de triſteſſe & de chagrin à la mère qu'elle en devint inconſolable. Le ſerpent s'appèrçut de ſes ennuis, & penſant qu'elle regrettoit ſon pays, après avoir fait ſon poſſible pour la conſoler, ſans rien avancer, il lui fit pluſieurs ſignes pour lui faire entendre que ſi elle vouloit retourner avec les ſiens, il l'aſſiſteroit en ſon retour, comme il l'avoit aidée à ſa venue. Cette femme

ſe jeta dans l'eau, plutôt à deſſein d'éprouver la volonté du ſerpent, que pour aucune autre conſidération : au même inſtant, le ſerpent ſe mit à la nage, ſe plaça ſous ſon eſtomac, & la porta en peu d'heures en ſon pays; après quoi il repaſſa pour joindre ſes deux petits, qui étant devenus grands, s'accouplèrent, & multiplièrent beaucoup, ne vivant que de chaſſe & de pêche, comme des bêtes carnacières : l'Iſle étant devenue, par la ſuite, trop peuplée, ils trouvèrent le moyen de paſſer en d'autres pays, & de les remplir de leurs productions, avec tous les déſordres que nous expérimentons. Voilà l'origine que les Auſtraliens nous donnent; mais revenons à eux.

Lorſqu'ils ſont parvenus à l'âge de trente ans, ils ont la permiſſion de raiſonner ſur toutes ſortes de matières, excepté ſur celle du Haab, c'eſt-à-dire, de la divinité. Quand ils ont environ trente-cinq ans, ils peuvent être lieutenans dans les hebs, & faire un corps de famille avec les autres freres, dans un appartement ſéparé; après vingt-cinq autres années ils peuvent retourner au heb, pour y ſervir à l'inſtruction de la jeuneſſe; mais ils obſervent ordinairement en cela le rang de l'ancienneté, ſi ce n'eſt que quelque vieillard cede volontiers ſa place à un autre.

CHAPITRE X.

Des animaux de la Terre-Auſtrale.

IL n'y a perſonne pour peu qu'il ſoit verſé en la connoiſſance des pays, qui ne ſache que les animaux y ſont auſſi différens que les terres qui les portent. L'Angleterre n'a point de loups; & les ſerpens ne ſauroient vivre ſur la terre de l'Irlande, quelque part même qu'elle ſoit tranſportée.

Le bois des forêts de ce même pays ne ſouffre ni vers, ni araignées : les iſles Orcades n'ont point de mouches; la Candie ne porte aucun animal venimeux; le venin même tranſporté aux iſles de la Trinité perd ſa malignité, & ceſſe d'être mortel.

C'eſt une choſe aſſurée que les gros animaux ne ſont pas toujours les plus incommodes; les menues vermines que les Auſtraliens ne peuvent concevoir, & qui n'ont rien de rare que la vie, font tant de déſordre en pluſieurs endroits de l'Europe, qu'elles cauſent ſouvent la ſtérilité, la peſte & d'autres maux auſſi conſidérables; c'eſt pourquoi je dois mettre au nombre des plus grands biens des Auſtraliens, l'avantage qu'ils ont d'être abſolument exempts de toutes ſortes d'inſectes.

Il ne ſe trouve chez eux aucune bête venimeuſe en quelqu'endroit que ce ſoit; auſſi ſe couchent-ils très-ſouvent ſur la terre nue, non-ſeulement ſans éprouver aucune incommodité, mais même avec plaiſir. C'eſt de-là auſſi en partie qu'ils ont un ſi grand nombre de fruits également délicieux & beaux.

Ils ont gardé aſſez long-tems trois ſortes d'animaux à quatre pieds, & ils en gardent encore en certains endroits; je pourrois comparer les moindres à nos ſinges, excepté que leur face n'eſt pas velue; leurs yeux ſont à fleur de tête; leurs oreilles ſont aſſez longues; ils ont la bouche & le nez de forme humaine, les pattes plus longues, avec cinq doigts, dont ils tiennent & portent tout ce qu'ils veulent avec autant de facilité que des hommes; ils ſont fort actifs, & ils font quantité de tours qui demandent autant d'adreſſe que d'agilité. L'amitié qu'ils ont pour l'homme, eſt telle qu'ils meurent de faim & d'ennui quand ils ſont obligés d'en être éloignés. Lorſqu'ils ſont en la préſence de quelqu'un, ils ne ceſſent de lui donner quelque divertiſſement par leurs tours: on les a bannis de pluſieurs ſezains, parce qu'ils étoient trop importuns, particulièrement dans le Hab; comme on ne pouvoit les empêcher d'y aller qu'on ne les retînt enfermés, & qu'on ne les trouvât mourans au retour, auſſi on ne pouvoit les y laiſſer venir

ſans s'expoſer à une diſtraction continuelle, & à la profanation d'un lieu ſi vénérable.

Les animaux de la ſeconde ſorte ont quelque conformité avec nos porcs; mais leur poil eſt doux comme de la ſoie, & leurs muſeaux ſont de la moitié plus longs: on les nomme hums, ils ont l'inſtinct de fouir & renverſer la terre en lignes droites avec autant & même plus d'adreſſe que nos meilleurs laboureurs; ils n'ont beſoin d'aucun conducteur pour commencer, continuer & finir leurs raies; on les a cependant détruits dans la plupart des ſezains, à cauſe des ordures qu'ils y amènent, & parce qu'ils ne ſont utiles que ſept ou huit jours de l'année; il faut les tenir enfermés le reſte du tems, ou ſouffrir des dégats & des incommodités très-fâcheuſes.

La troiſième ſorte d'animaux a du rapport à nos dromadaires, ſi ce n'eſt que leur tête approche plus de celles des chevaux; l'échine de leur dos eſt enfoncée par-tout, & les côtes qui s'élèvent par-deſſus font une eſpèce de cœur, dont la pointe eſt en bas, & deux hommes couchés peuvent tenir facilement dans le creux de deſſus: on les nomme ſuefs, ils portent ſans peine huit hommes de ce pays, qui pèſent au moins douze Européens, & on s'en ſert de même pour tranſporter les fardeaux les plus peſans & les autres choſes néceſſaires dans le commerce de la vie.

Outre ces animaux, on y trouve quatre ſortes d'oiſeaux qui méritent nos réflexions : les premiers ſe nomment effs; ils voltigent comme les poules privées, & ils ſont de leur groſſeur; leur couleur eſt d'un incarnat charmant; cependant on commence à les bannir des ſezains, parce qu'ils cauſent beaucoup de déſordre dans les parterres & les jardins.

Les ſeconds & les troiſièmes ſont ſemblables à nos tarins & à nos méſanges, mais ils ſont un peu plus gros, & ſi privés, qu'il les faut ſouvent chaſſer de deſſus les perſonnes, & leur voix eſt ſi douce, qu'on la préfère aux plus beaux concerts de muſique. Ils voltigent avec les frères & les ſuivent par-tout; ils entrent même dans le Hab, où ils charment l'eſprit par leur gaſouillement qu'ils appellent pacd, c'eſt-à-dire, divertiſſement de béatitude. Ils ne mangent jamais qu'avec les frères, & ils ne prennent aucun repos qu'ils ne ſoient ſur eux. Ils ont cette propriété de ſentir de fort loin les oiſeaux carnaciers, & de piquer les frères pour les avertir; en un mot, c'eſt une des plus agréables & des plus utiles récréations de ce peuple.

Les quatrièmes oiſeaux ſont de la groſſeur de nos bœufs, ils ont une longue tête qui finit en pointe, & un bec d'un grand pied, lequel eſt plus affilé que l'acier éguiſé. Ils ont de vrais yeux de bœuf qui ſortent de leur tête, deux grandes oreilles,

des plumes rouſſes & blanches, un cou un peu délié, mais fort large, un corps long de douze pieds & large de quatre, avec une queue de grandes plumes & recourbée, un eſtomac ſous leurs plumes à l'épreuve des coups & dur comme fer, des pattes plus menues que groſſes, finiſſant en cinq effroyables ſerres, capables d'enlever facilement un poids de trois cents livres. Ces horribles bêtes ſe nomment urqs & elles ne vivent que de proie. Elles font, en certain tems, une guerre ſi cruelle aux Auſtraliens, qu'elles en enlèvent quelquefois quatre ou cinq cents en un jour. Auſſitôt qu'elles ont goûté de la chair humaine, l'avidité qu'elles ont d'en avoir s'augmente, & il n'eſt ni ſtratagême ni invention dont elles ne ſe ſervent pour en attraper : tantôt elles ſont en embuſcade, tantôt elles fondent de la moyenne région de l'air, douze & quinze enſemble, & ſe jetant au milieu d'une troupe d'Auſtraliens, elles ne manquent guères à enlever chacune le leur.

Comme ces animaux ſont les plus grands ennemis qu'aient les Auſtraliens; ils ont fait & font encore tous les jours des choſes inconcevables pour les exterminer, juſqu'à détruire des iſles entières de trente & trente-cinq lieues de circuit, & raſer des montagnes d'une lieue de hauteur pour les chaſſer; mais quoi qu'ils aient fait & quoi qu'ils faſſent, je ne vois aucune apparence qu'ils puiſſent

s'en délivrer : car les iſles ſont en ſi grande quantité en ce pays, & elles y ſont pleines de rochers ſi élevés, qu'il eſt impoſſible d'en venir à bout; mais nous parlerons plus amplement de ces oiſeaux dans le chapitre ſuivant.

Je ne puis m'empêcher de dire ici, que bien loin que les Auſtraliens mangent de la chair, ils ne ſauroient ſeulement concevoir comment un homme en peut manger; les raiſons qu'ils alléguent de cela, ſont, premièrement, que cette ſorte de nourriture ne peut compatir avec l'humanité qui doit être naturellement très-éloignée de la cruauté. Secondement, que la viande des animaux ayant beaucoup de rapport avec celle des hommes, celui qui peut bien manger de la chair de ceux-là, mangera ſans difficulté de la chair de ceux-ci. Troiſièmement, que la digeſtion en eſt trop dangereuſe. Quatrièmement, que la chair d'une brute eſt tellement modifiée à cette brute, qu'on ne peut s'en nourrir ſans lui devenir ſemblable à proportion qu'on en mange. Cinquièmement, qu'une bête eſt quelque choſe de ſi bas, qu'il vaudroit mieux qu'un homme ne fût point du tout, que de communiquer de la ſorte avec elle.

Au reſte, les Auſtraliens ne déteſtent pas moins les poiſſons que les animaux terreſtres. On en voit fort peu chez eux, parce que les oiſeaux de proie dont je viens de parler, s'en nourriſſent & leur font

une guerre perpétuelle. Pour moi, je n'y en ai jamais vu d'autres que certaines ſortes d'anguilles de trois & de quatre aunes de long, & certains petits pattus qui reſſemblent aſſez à nos porc-épics, d'un noir luiſant comme ébène.

CHAPITRE XI.

Des raretés utiles à l'Europe, qui ſe trouvent dans la Terre-Auſtrale.

CEUX-LA ſe trompent étrangement, qui s'imaginent que l'Europe n'a nul beſoin de ſes voiſins. Les nouvelles commodités que le commerce avec l'Aſie & avec l'Amérique nous a apportées depuis cent ans, en ſont une preuve bien certaine, & on ne peut pas douter que ſi elle pouvoit communiquer avec les Auſtraliens, elle n'en retirât des avantages tout autrement conſidérables. Je ne veux ſeulement parler ici que de quatre des principaux avantages qu'elle en recevroit infailliblement.

Entre les animaux dont j'ai parlé, les hums rendroient des ſervices ineſtimables, puiſqu'ils exempteroient les hommes des peines extraordinaires qu'il faut avoir pour labourer la terre; mais les ſuefs ſeroient encore d'une bien plus grande utilité; ce

ſont des bêtes plus douces que les bœufs les plus traitables, & elles ſont d'un entretien ſi facile, que deux livres d'herbes les nourriſſent plus de trois jours. Elles peuvent même demeurer un jour ſans manger; & dans les voyages les plus difficiles, elles font dix-huit & vingt lieues tout d'une traite, ſans qu'il ſoit beſoin de s'arrêter pour les repaître.

Il eſt aiſé de comprendre l'utilité que les marchands retireroient de ces animaux; ils ne feroient pas la dixième partie de la dépenſe qu'il ſont obligés de faire pour le tranſport de leurs marchandiſes : deux de ces animaux portent la charge d'un grand charriot tiré à ſix chevaux. Les Auſtraliens qui n'ont beſoin d'aucun trafic, ſont excuſables d'en faire ſi peu de cas; mais les Européens trouveroient leur compte à en faire venir, même à quelque prix que ce fût.

Mais rien de tout cela n'approche de l'utilité que les Européens pourroient tirer des oiſeaux carnaciers dont j'ai parlé : car ces animaux qui ſont fort cruels étant ſauvages, peuvent s'apprivoiſer comme nos animaux domeſtiques. Lorſque j'arrivai dans la Terre-Auſtrale, on en conſervoit encore dans le ſezain qui portoient un homme avec plus de facilité qu'un cheval d'Eſpagne; on les monte au défaut de leurs aîles, & les plumes de leur dos ſervent d'un couſſin fort commode. Il ne faut ſimplement que leur attacher une ficelle

au bec, pour les conduire où & comme l'on veut; on fait ainſi quarante & cinquante lieues tout d'une traite, & après s'être repoſé environ deux heures pour les faire repaître, on en fait encore autant, de ſorte qu'on peut faire en un jour cent lieues ſans aucune incommodité, ſans crainte & ſans danger, ſans ſe mettre en peine ni des ruiſſeaux, ni des rivières, ni des bois, ni des montagnes, ni d'aucune mauvaiſe rencontre. Deux raiſons qui n'ont aucun lieu en Europe, ont obligé les Auſtraliens à s'en défaire; la première, c'eſt qu'ils ſont d'une ardeur extrême pour la conjonction charnelle: ce qui étoit cauſe qu'un mâle portoit quelquefois celui qui le montoit dans une iſle où il ſentoit quelque femelle, & l'Auſtralien y étoit dévoré par les oiſeaux ſauvages. La ſeconde eſt qu'ils ſe perſuadèrent que ces oiſeaux privés attiroient ſur leur terre les autres qui leur cauſoient de ſi grands déſordres. Ces conſidérations n'auroient point lieu à l'égard des pays ſeptentrionaux, où l'on ne tranſporteroit que ceux de ces oiſeaux qui ſeroient apprivoiſés, & où il n'y en auroit point de ſauvages. Voilà ce que j'ai remarqué de plus conſidérable touchant les animaux de la Terre-Auſtrale; quant aux fruits qu'elle porte, ils ſurpaſſent tout ce qu'on peut imaginer de beau & de délicieux; mais outre leur beauté & leur délicateſſe, le fruit du repos a des propriétés vraiment miraculeuſes; le ſommeil qu'il procure

pour autant de tems qu'on veut, & toutes les plaies que ſon jus guérit en très-peu de tems, me portent à croire qu'il n'y a aucun mal en Europe contre lequel il ne pût être un remède ſouverain. J'ai ſu que ce fut par ſon moyen qu'on guérit toutes mes bleſſures à mon arrivée, & ayant reçu enſuite en pluſieurs combats quantité de coups, dont les uns m'avoient fait de grandes plaies, & les autres m'avoient fracaſſé les os, j'ai toujours été parfaitement rétabli en trois jours. On tireroit de ce fruit ſalutaire plus de ſecours que de cette multitude de drogues & de remèdes qui coûtent ſi cher en Europe, & qui tuent la plupart des malades à qui on les donne.

J'étois ſujet à pluſieurs foibleſſes pendant mon ſéjour dans le Portugal, & les effroyables ſecouſſes que j'avois ſouffertes ſur la mer m'avoient beaucoup affoibli; cependant étant arrivé en ce pays, & y vivant des fruits qui ſervent de nourriture, je dois dire que je n'ai pas ſenti la moindre foibleſſe, ni la plus légère infirmité, & bien que l'éloignement de mon pays, joint à des coutumes toutes extraordinaires que j'étois obligé de pratiquer, me donnaſſent pluſieurs ennuis, auſſitôt que je mangeois un fruit de repos, mes reſſentimens s'adouciſſoient, mon cœur revenoit, & je me ſentois dans une ſituation de corps & d'eſprit, qui me rendoit ſi content, que je ne pouvois deſirer quoi

que

que ce fût. De quel prix ne seroient pas de tels fruits en Europe, où la tristesse tue la plupart des hommes, & où les chagrins causent des langueurs qui sont pires que la mort?

Mais que peut-on s'imaginer de plus souhaitable que de vivre splendidement & très-délicatement sans faire aucune dépense? Il ne faudroit pour cela qu'avoir trois ou quatre de ces fruits, plus délicats & plus appétissans que nos viandes les plus succulentes & les mieux assaisonnées, & boire d'une espèce de nectar naturel qui coule par ruisseau en ce pays, chacun peut se rassasier des fruits & boire de cette eau sans être obligé ni de labourer la terre, ni de cultiver des arbres.

J'ai admiré cent fois comme la nature donne en se jouant, & même avec profusion en ce pays, les choses dont elle est si avare chez nous. Mais je ne saurois passer sous silence l'abondance de cristal qui s'y rencontre, & que les Australiens savent tailler & poser l'un sur l'autre avec tant de propreté & d'adresse, qu'on a de la peine à en trouver les jointures. Ce cristal est si transparent, qu'on n'en pourroit pas distinguer les pores, si les riches figures de diverses couleurs que la nature y forme, ne les faisoient connoître.

Mais ce qui passe à mon sens, tout ce qu'on peut voir de plus prodigieux au monde, c'est un Hab qui se voit dans le sezain de Huf, lequel est

d'une ſeule pièce de criſtal, ce qui ne s'eſt pu faire qu'à force de piquer & de tailler dans un gros rocher tout de cette matière : ce merveilleux Hab ſurpaſſe les ordinaires en hauteur & en largeur, car il eſt haut de deux cents pieds & large de cent cinquante. Les figures dont le criſtal eſt entremêlé, ſont plus grandes que les autres, & on voit bien qu'elles ſont de toute leur longueur ſans aucune pièce rapportée. On m'a aſſuré qu'on avoit déjà délibéré pluſieurs fois s'il ne valoit pas mieux le détruire que de le conſerver, parce qu'il tente la curioſité de ceux qui en ſont éloignés, & qu'il cauſe de la diſtraction à ceux qui s'y aſſemblent ; cependant il ſubſiſte encore, & j'ai peine à croire qu'on puiſſe ſe réſoudre à détruire une pièce ſi riche & ſi rare.

Tout ce que je trouve de plus difficile en cela, à l'égard des Européens, c'eſt de pouvoir communiquer, & d'avoir commerce avec ces peuples, & après y avoir bien fait réflexion, j'y vois des difficultés inſurmontables, car comme ils ne ſouhaitent rien, & qu'ils n'ont beſoin de rien, il n'y a pas d'apparence qu'on les puiſſe attirer par l'amorce du gain, de la récompenſe ou du plaiſir, ni vaincre l'étrange averſion qu'ils ont pour nous, & qui eſt telle qu'ils ne peuvent entendre parler de nous ſans témoigner l'envie qu'ils ont de nous détruire. D'ailleurs, tout ce que nous portons aux

terres nouvellement découvertes, & ce qui nous a procuré quelqu'accès auprès de leurs habitans, paſſe dans l'eſprit des Auſtraliens pour des bagatelles & des jouets d'enfant; ils regardent toutes nos étoffes comme nous conſidérons les toiles d'araignées; ils ne ſavent ce que ſignifient les mots d'or & d'argent; en un mot, tout ce que nous croyons précieux paſſe chez eux pour ridicule. Il ne nous reſteroit plus que la voie des armes pour nous faire une entrée chez eux par la force ouverte; mais ils ont en cela un avantage ſur nous, qui rendroit tous nos efforts inutiles; car la mer eſt ſi peu profonde en ces pays, qu'elle ne peut porter un bateau à deux ou trois lieues de leurs bords, ſi ce n'eſt par quelques détours particuliers, où il y a des veines d'eau qu'on ne peut connoître ſans une longue expérience. Outre cela, ils ont des gardes ſi exacts ſur les rivages, qu'il eſt impoſſible de les ſurprendre, ni même de les attaquer avec eſpérance de ſuccès, comme on verra dans la ſuite.

CHAPITRE XII.

Des guerres ordinaires des Auſtraliens.

C'EST un ordre conſtant en ce monde qu'on ne peut avoir de bien ſans peine, ni le conſerver ſans

difficulté; ainſi on ne doit pas être ſurpris que les Auſtraliens ſoient obligés quelquefois de ſoutenir de grandes guerres, pour défendre un pays dont leurs voiſins connoiſſant les avantages, font tous leurs efforts pour y pénétrer. Les plus redoutables de ces voiſins ſont les Fondins, peuple fier & belliqueux, qui eſt toujours prêt à faire irruption du côté qu'on l'attend le moins : ce qui oblige les Auſtraliens à avoir pluſieurs milliers d'hommes continuellement en garde ſur les montagnes & ſur les rivages de la mer, où ils ont juſqu'à vingt mille hommes en ſoixante lieues de pays.

Le premier des gardes qui s'apperçoit des approches de l'ennemi fait auſſitôt le ſignal dont on eſt convenu. Ce ſignal conſiſte à jeter une eſpèce de fuſée volante qui s'élève fort haut, & dont le bruit s'entend de deux lieues : auſſitôt les autres qui ſont à droite & à gauche font le même ſignal, & toute la côte en vingt-quatre heures eſt avertie: la moitié des gardes court vers le lieu de l'alarme avec une telle promptitude qu'en moins de ſix heures il s'y trouve juſqu'à trente & quarante mille hommes; quand on connoît qu'on eſt aſſez de monde pour repouſſer l'ennemi, on ôte le premier ſignal, & en même-tems tous les autres ceſſent, & il ne vient plus de renfort.

Mais ce qui me paroît le plus admirable, c'eſt de voir que, ſans avoir de chefs qui les mènent,

ſans s'avertir ni ſe parler de quoi que ce ſoit, ils ſavent ſe poſter avec tant d'ordre & de diſcipline, qu'on diroit que ce ſont autant d'admirables capitaines, qui n'ont tous qu'un même deſſein, & un même moyen pour l'éxécuter.

J'ai aſſiſté à deux irruptions que les Fondins firent dans le pays. La première fut environ dix-ſept ans après mon arrivée, & l'autre s'y fit l'année paſſée. Les Fondins s'étoient amaſſés au nombre d'environ cent mille pour eſſayer de paſſer par un endroit moins bien gardé que les autres. Il y en avoit déjà trente mille qui défiloient à la faveur de la nuit, & ſi quelques étourdis n'avoient inconſidérément fait du bruit, ils ſeroient tous entrés dans le pays avant qu'on s'en fût apperçu. Mais cet éclat les ayant fait découvrir, les Auſtraliens qui virent le danger extrême où ils étoient, doublèrent les ſignaux, auquel cas tous les ſezains doivent prendre les armes, & courir au ſecours.

Cependant les Fondins qui entroient en foule ne trouvèrent que trois cents Auſtraliens qui faiſoient ferme, mais avec tant de vigueur qu'ils arrêtèrent aſſez long-tems une partie des ennemis; mais comme ceux qui étoient déjà dans le pays les environnoient de toutes parts, ils furent taillés en pièces; néanmoins comme ils vendirent leur vie très-chèrement, & qu'ils combattirent plus de deux heures, les deux ſezains eurent le tems de

s'approcher; de ſorte que pendant que ceux-ci ſuccomboient, un autre gros ſe forma d'environ quinze cents hommes, les Fondins ayant paſſé ſur le ventre aux premiers ſe jetèrent au nombre de plus de ſoixante mille dans le pays, criant *ham*, *ham*; c'eſt-à dire, victoire, victoire: cependant les quinze cents tenoient ferme comme un rocher, faiſant front de toutes parts, mais les Fondins les environnèrent enfin, & en firent une épouvantable boucherie.

Cependant le jour commença, & une partie des Fondins s'étant opiniâtrée au combat contre les quinze cents Auſtraliens, alluma de grands feux autour d'eux pour les brûler, ou du moins pour les empêcher de fuir; mais le reſte des Auſtraliens qui accouroient de toutes parts, forma enfin un gros de vingt-cinq mille hommes, avec leſquels j'étois, & s'étant partagé en trois corps, le plus petit qui étoit de cinq à ſix mille, tâcha de gagner le paſſage par où les Fondins étoient entrés: les Fondins qui avoient appréhendé ce deſſein, y avoient laiſſé vingt mille hommes pour le garder, & ces vingt mille hommes donnèrent avec tant de furie ſur les Auſtraliens pendant cinq heures entières, qu'ils les auroient tous défaits, ſans un renfort de trois mille qui ſurvint, & ſoutint le combat cinq autres heures, avec un carnage horrible de part & d'autre. Cependant les

deux autres corps combattoient avec la même vigueur contre le reſte des Fondins, & la boucherie fut ſi grande en cet endroit, que le champ de bataille étoit plein d'une eſpèce de mortier compoſé de terre & de ſang, où on enfonçoit juſqu'aux genoux; les Fondins néanmoins commençoient à ſe laſſer, lorſqu'un autre ſecours de vingt mille Auſtraliens arriva, qui ayant percé les Fondins ſans beaucoup de réſiſtance, ſe joignirent à nous: comme nous nous trouvions de beaucoup ſupérieurs à nos ennemis, nous détachâmes dix mille hommes pour aller ſecourir les frères du paſſage, dont il y en avoit déjà eu beaucoup d'aſſommés par les Fondins, qui jetoient ſur eux de groſſes pierres du haut des montagnes où ils étoient en embuſcade. De notre côté, nous qui avions des troupes toutes fraîches, nous recommençâmes comme un nouveau combat contre des gens preſque abattus de fatigue; ils plièrent auſſitôt, & ſe diſposèrent à prendre la fuite; mais comme ils trouvèrent les chemins fermés, & qu'ils virent leur perte inévitable, ils retournèrent contre nous qui les pourſuivions en queue, & combattant en déſeſpérés ils s'ouvrirent un paſſage au travers de nos ſoldats, qui étoient las de les tuer.

S'étant ainſi fait jour à travers de nous, ils ſe mirent à fuir en déſordre à travers le pays, diſperſés d'un côté & d'autre dans les campagnes:

le combat dura juſqu'au milieu de la nuit ſuivante ; & comme les Auſtraliens qui ne ceſſoient d'accourir de toutes parts rencontroient par-tout les Fondins qui fuyoient, ils n'en laiſsèrent échapper aucun : on courut en même-tems au paſſage où les Fondins ſe défendoient encore avec beaucoup de vigueur ; mais voyant venir ce grand ſecours, ils prirent auſſitôt la fuite. Le combat étant fini, les Auſtraliens qui avoient combattu ſe rafraîchirent, & ſe reposèrent ; & les autres prirent ſoin de rendre les derniers devoirs aux frères qui étoient morts dans cette défaite. On trouva plus de dix-neuf mille Auſtraliens tués ſur la place ; & il y en eût environ douze mille de bleſſés, du nombre deſquels je dois me mettre, puiſque j'y eus un bras caſſé, & une cuiſſe percée. Un chacun reconnut ſes morts, & eut ſoin de les tranſporter dans leurs départemens. On donna auſſi les ordres néceſſaires pour faire porter tous les corps des Fondins à l'endroit où ils avoient fait leur irruption, & on en compta plus de quatre-vingt-dix mille, qu'on mit les uns ſur les autres.

Voilà quel fut le premier combat des Auſtraliens contre les Fondins, où je me trouvai, & que je décris comme témoin oculaire ; je n'y remarquai aucune règle de notre côté, ſi ce n'eſt de tenir ferme & de ſe laiſſer plutôt tuer qu'enfoncer. Au reſte, ils ont tous dans le combat une

eſpèce de petite cuiraſſe légère, mince comme notre papier, mais ſi dure qu'à moins de porter des coups avec des efforts extraordinaires, on ne ſauroit la percer. Pour ce qui eſt de leur nourriture, elle ſe tire, pour chacun en particulier, de l'appartement d'où il eſt : les frères la portent en leur Hab le matin, & les frères du Hab voiſin la tranſportent dans le leur : & ainſi des autres juſqu'à l'endroit où ſont ceux auxquels les fruits ſont deſtinés.

Le ſecond combat des Auſtraliens où je me trouvai, arriva ſeize ans après celui-là : & voici quelle en fut la cauſe. Les Fondins s'étoient emparés d'une iſle fort conſidérable à dix lieues du ſezain de *Pief* ; elle avoit dix-huit lieues de longueur & quatorze de largeur : & comme la terre en étoit très-bonne, ils s'y étoient fortifiés & beaucoup multipliés. La douceur de l'air, jointe à l'abondance, y attiroit tous les jours de nouvelles colonies, & ils avoient trouvé le ſecret de faire des courſes dans le continent des Auſtraliens.

La réſolution ayant donc été priſe de les chaſſer de cette iſle, on en écrivit ſeulement aux cinq cents ſezains voiſins qui détachèrent chacun quatre cents perſonnes ; ainſi on eut tout d'un coup une armée de deux cents mille hommes. On fit auſſitôt une eſpèce de grand bac ſemblable à une plateforme, qui contenoit trois cents hommes de front

& quatre cents de côté : ainſi il portoit douze mille hommes rangés en bataille qu'on fit avancer de cette ſorte vers l'iſle. Outre cela, ils équipèrent ſix cents petits vaiſſeaux qui pouvoient porter chacun cent hommes, & quatre cents autres qu'on chargea de vivres & de munitions.

Entre toutes les machines de guerre que j'y vis, j'en remarquai une bien particulière; elle conſiſtoit en pluſieurs échelles qui pouſſoient dans les murailles certaines pointes de fer, leſquelles par le moyen d'un reſſort s'élargiſſoient en crochet auſſitôt qu'elles étoient entrées dans la pierre; de ſorte qu'en tournant après cela une roue, ces machines ébranloient les plus fortes murailles & les renverſoient. J'étois placé ſur le bac ou la plateforme quand on commença à marcher contre les Fondins, qui ſe préparoient depuis trois mois à ſe bien défendre. Ils étoient munis de toutes ſortes de proviſions, & leur armée étoit compoſée de trois cent mille combattans tous réſolus de vaincre ou de mourir. Cependant les Auſtraliens étant arrivés à la vue de l'iſle des Fondins, s'arrêtérent pour délibérer de quelle façon ils les attaqueroient; & après avoir tenu conſeil, il fut arrêté qu'on débarqueroit la nuit vingt mille hommes dans les petits vaiſſeaux, pour environner l'iſle, & attirer au combat les Fondins, pendant que dix mille ſe jeteroient à la nage pour aborder l'iſle avec

les instrumens nécessaires pour renverser les murailles ; ce qui fut exécuté avec tant d'ordre & de promptitude, que les Fondins n'eurent pas le tems de se reconnoître. Les dix mille s'attachèrent à la première muraille, & l'ayant renversée, deux mille passèrent le fossé à la nage, & s'attachèrent au second mur : auquel ayant fait quelques brèches, les sentinelles entendirent le bruit, & allèrent aussitôt avertir le corps-de-garde le plus proche ; mais l'ardeur des Australiens étoit si grande, qu'avant que leurs ennemis eussent été avertis, il y en avoit déjà plus de cinq cents au-delà de la muraille, qui faisoient ferme pour soutenir les autres qui montoient avec tant de promptitude, qu'en une heure vingt mille se trouvèrent passés malgré tous les efforts des Fondins. Cependant leur roi ayant été averti que c'étoit tout de bon que les Australiens entroient dans l'isle, prit six mille hommes d'un corps de réserve, & vint à la tête pour les reconnoître. Les Australiens, de leur côté, poussèrent de grands cris pour avertir ceux de leur parti, & leur faire connoître qu'ils étoient au-delà de la muraille ; si bien que les Fondins ayant commencé un combat très-opiniâtre, les Australiens qui n'étoient pas encore passés, grimpèrent de tous côtés, & malgré la résistance des Fondins, il y en eut plus de cinquante mille qui passèrent, & qui se rendi-

rent maîtres d'une partie de la muraille, dans le tems que le jour commençoit à paroître. Les vaiſſeaux y abordèrent auſſitôt, & en moins de deux heures il y en eut encore vingt mille qui paſsèrent par-deſſus les murailles; de ſorte que les Fondins qui s'étoient déjà amaſſés au nombre de plus de cent mille, voyant le danger qui les menaçoit, ſe réunirent tous en un ſeul corps, réſolus de riſquer le tout pour le tout, & ſe jetèrent avec tant d'impétuoſité ſur un gros d'ennemis qui faiſoient ferme, qu'ils l'auroient entièrement défait, ſi un autre corps d'Auſtraliens qui avoient renverſé plus de deux cents toiſes de muraille ne fût venu à leur ſecours. C'étoit un détachement de ſix mille ſoldats de la plate-forme tout frais, & en bon ordre qui prirent les Fondins en queue, & qui en firent un tel carnage, qu'à peine en reſta-t-il deux mille qui ſe ſauvèrent dans une petite fortereſſe voiſine; ainſi les Auſtraliens ſe trouvèrent maîtres de la campagne. Néanmoins avant que d'aller attaquer les forts qui étoient plus avant dans l'iſle, ils s'emparèrent de tous les dehors, afin d'ôter aux Fondins les moyens de leur échapper. On employa deux jours à cela, & on en mit deux autres à reconnoître les corps des frères qui avoient été tués dans le combat; on en compta juſqu'à quarante-deux mille, & on leur rendit les

devoirs ordinaires de la ſépulture. On fit auſſi le compte des Fondins morts, & on en trouva ſix-vingt mille.

Après cela, les Auſtraliens allèrent par toutes les villes de l'iſle ; ils en forcèrent cinq en un jour, & firent un carnage effroyable de tous ceux qui s'y rencontrèrent. Au reſte, je ne crois pas qu'il ſe voie en aucun lieu du monde de plus belles femmes que celles de ce pays; & quelqu'effort que je fiſſe ſur moi pour m'accommoder aux manières dures & inſenſibles des Auſtraliens, je ne pus m'empêcher de donner des marques de compaſſion en voyant égorger impitoyablement de ſi belles perſonnes, ce qui ſcandaliſa fort ceux des frères qui s'en apperçurent; mais ce fut bien pis lorſqu'étant entré dans une maiſon qui paroiſſoit plus conſidérable que les autres, j'y trouvai une vénérable matrone avec deux filles de vingt-cinq à vingt-ſix ans, qui ſe jetèrent à mes pieds : car leurs charmes me tranſportèrent ſi fort, que je faillis à en perdre la connoiſſance & la raiſon, & m'étant avancé vers une de ces filles que j'embraſſois en la relevant, deux Auſtraliens entrèrent dans ce moment. Je vis bien dans le feu de leurs yeux & dans l'indignation qui paroiſſoit ſur leur viſage que j'étois perdu; néanmoins ils ſe contentèrent d'égorger les dames en ma préſence. Je ne ſavois plus ni à quoi me réſoudre ni ce que j'allois devenir; je n'oſois plus

enviſager un Auſtralien en face : & auſſitôt que quelqu'un d'eux s'approchoit de moi, ma confuſion paroiſſoit ſur mon viſage & me faiſoit baiſſer les yeux. Dans cette perplexité je retournai ſur un vaiſſeau où je fis ſemblant d'être bleſſé, afin que l'on ne trouvât pas mauvais que j'euſſe quitté l'armée ; & j'y demeurai l'eſprit ſi abattu d'ennui & de triſteſſe, que j'avois peine à me ſouffrir moi-même. Cependant le plat pays & toutes les villes de l'iſle ayant été ſaccagés, on réſolut d'attaquer les places fortes : on en environna trois à la fois, & tous les travaux d'un ſiège ſe réduiſant parmi ces peuples à creuſer la terre autour de la place qu'on attaque, trois cents hommes y furent occupés pendant trois jours, au bout deſquels ils arrivèrent enfin aux murailles nonobſtant les ſorties des Fondins. Il ſapèrent donc ces murailles & démantelèrent ces villes au grand étonnement de tous les habitans. Ils donnèrent en même-tems un aſſaut général, & toute l'ardeur des Fondins qui ſe défendirent très-courageuſement, n'empêcha pas que les trois forts ne fuſſent pris en quatre jours. Le carnage y fut général, & on n'épargna ni les femmes, ni les vieillards, ni les enfans ; tout fut enveloppé dans un commun maſſacre. Ceux qui étoient dans les autres forts, n'attendirent pas qu'on les y vînt aſſiéger, ils en ſortirent tous la nuit du jour auquel on avoit réſolu de les inveſtir. On vit donc le len-

demain ſur le bord de la mer plus de deux cents mille perſonnes de tout ſexe, dont les uns ſe précipitoient dans l'eau, les autres ſe jetoient à la merci de leurs ennemis, & les autres attendoient, en levant les mains au ciel, la mort qu'ils voyoient inévitable.

Voilà comment cette belle iſle fut dépeuplée; les Auſtraliens amaſsèrent, en pluſieurs monceaux, les corps des Fondins, & les laiſsèrent ſur le bord de la mer ſans ſépulture, expoſés aux oiſeaux qui les dévorèrent. Outre les Auſtraliens morts au premier aſſaut de l'iſle dont nous avons parlé, on en trouva encore plus de dix-huit mille qu'on tranſporta au pays ſur pluſieurs vaiſſeaux; on remena de la même manière les bleſſés, qui étoient au nombre de plus de trente mille.

Comme les Auſtraliens obſervent les aſſemblées du Hab & du Heb, auſſi bien hors de leurs pays que chez eux, ils s'aſſemblèrent auſſitôt que l'iſle fut en leur poſſeſſion, pour louer Dieu, & pour délibérer ſur quantité d'affaires ſurvenues, dont les principales étoient comment on devoit diſpoſer de ma perſonne, & comment on devoit travailler à la deſtruction de l'iſle. Je fus accuſé de cinq chefs dont chacun méritoit la mort, & ayant été ouï, je fus renvoyé dans mon ſezain. On réſolut enſuite de faire raſer l'iſle par deux troupes chacune de cinquante mille hommes, & toute cette prodigieuſe

maſſe de terre fut détruite & couverte d'eau en dix de leurs mois : ouvrage que les Européens non-ſeulement n'auroient pu achever en dix ans, mais encore qu'ils n'auroient jamais oſé entreprendre. Voilà ce que j'ai vu des combats des Auſtraliens contre les Fondins.

Outre ces ennemis, les Auſtraliens ont encore à combattre ceux qu'ils nomment monſtres marins : car c'eſt ainſi qu'ils nomment les Européens, parce qu'ils ne connoiſſent point leur pays, & qu'ils ne les voient jamais venir que du côté de la mer ſur des vaiſſeaux. Ils ne leur donnent donc point d'autre nom que celui de monſtres marins, monſtres inconnus ou demi-hommes. Le vieillard philoſophe qui m'étoit ſi fort ami & qui ſe plaiſoit à m'entendre parler de mon pays, un peu avant qu'il fût ſorti de ce monde, me diſoit qu'il avoit vu aborder, aſſez proche de leur continent, des gens faits à-peu-près comme ceux dont je lui parlois ; qu'il avoit admiré la fabrique de leurs vaiſſeaux : qu'il avoit toujours ſouhaité d'avoir quelque éclairciſſement touchant le pays de ces demi-hommes, & qu'il trouvoit beaucoup de rapport entre ce que je lui en diſois & ce qu'il en avoit cru.

Il me conta qu'entr'autres combats qu'ils avoient eus avec ces demi-hommes, ils avoient eu un jour affaire à des gens ſi déterminés, qu'ils avoient

avoient été trois jours entiers à ſe rendre maîtres de ſept grands vaiſſeaux, ſur leſquels ils étoient venus : je vis leurs vaiſſeaux ſur le ſable ; car les Auſtraliens conſervent tous ceux qu'ils prennent, comme des trophées de leur valeur, & des monumens de leurs victoires.

Dans le tems que j'arrivai chez eux, il n'y avoit pas ſix mois qu'ils avoient défait une flotte entière, & je vis pendus aux mâts des vaiſſeaux pluſieurs corps, entre leſquels je reconnus des Portugais, des François & des Eſpagnols, à leurs habillemens qui s'étoient conſervés. Mon vieillard, qui fut ſpectateur du combat qui ſe fit alors, m'aſſura qu'après ce que j'avois fait contre les oiſeaux ſauvages, il n'avoit rien vu de pareil ; car le pilote ayant découvert quelques veines d'eau aſſez profondes, aborda juſqu'à demi-heure des côtes, où n'ayant pas trouvé deux pieds d'eau, il fut contraint de s'arrêter. Il fit auſſitôt mettre pied à terre à 1000 hommes, pour reconnoître le pays : ils entrèrent avec une intrépidité extraordinaire, & forcèrent facilement les gardes de la mer, qui, de leur côté, arborèrent auſſitôt le ſignal ; mais les ennemis s'étant jetés dans le premier quartier d'un ſezain qu'ils rencontrèrent, & s'étant mis à le piller, on redoubla tellement les ſignaux, qu'avant que les Européens euſſent achevé le butin qu'ils vouloient faire, plus de 8000 Auſtraliens parurent

ſur le bord de la mer : on leur tira pluſieurs volées de canon de deſſus les vaiſſeaux, mais il y eut très-peu de coups qui portèrent. Cependant les Auſtraliens entourèrent ceux qui étoient deſcendus dans une maiſon qu'ils avoient forcée, & dans laquelle ils ſe défendirent quelque tems ; mais enfin il fallut ſuccomber à la multitude qui les accabloit de toutes parts, & il n'en échappa pas un qui pût porter des nouvelles à la flotte. Les Auſtraliens firent enſuite un détour aſſez long pour aller boucher l'entrée aux vaiſſeaux ; ce qu'ils ſavent faire ſi adroitement par certains monceaux de terre dont ils rempliſſent les avenues, qu'il leur eſt abſolument impoſſible de paſſer. Après cela on entreprit de les aborder, mais les Européens ſe ſervirent ſi bien de leur canon & de leurs armes en cette rencontre, que de 8000 Auſtraliens qui vinrent à l'abordage, il y en eut plus de ſix mille tués avant qu'aucun d'eux fût monté ſur les vaiſſeaux, & mon vieillard m'avoua qu'ils n'avoient jamais éprouvé tant de bravoure dans aucun des ennemis dont ils euſſent été attaqués : néanmoins comme les ſecours venoient de toutes parts aux Auſtraliens, ils recommencèrent une nouvelle attaque avec 12000 hommes, qui furent très-bien reçus des Européens, non pas toutefois avec autant de perte que les premiers. Ils abordèrent les vaiſſeaux avec un courage & une intrépidité ſurpre-

nantes : cependant, comme les Européens les tiroient à brûle-pourpoint, ils en avoient déjà tué près de 4000, lorſqu'il arriva aux Auſtraliens un renfort de 20000 hommes tout frais, leſquels trouvant les ennemis recrus d'une fatigue incroyable, les défirent avec beaucoup de facilité : ils avoient encore ſur leurs vaiſſeaux 3000 ſoldats, & autant de matelots, qui furent tous égorgés en moins d'une heure.

Mais les combats ordinaires que les Auſtraliens ont contre les oiſeaux deſquels nous avons parlé, les embarraſſent bien davantage, parce que, venant & retournant par l'air, il n'y a aucun moyen de les arrêter, ni de les détruire. Ils combattent de trois façons contre ces effroyables bêtes, parce qu'ils en ſont attaqués de trois manières différentes ; car tantôt ces oiſeaux ſe couvrent à la faveur des arbres, tantôt ils s'élèvent dans l'air à perte de vue pour fondre ſur leur proie en un inſtant. Les petits oiſeaux dont j'ai parlé les ſentent de très-loin, & ils s'écrient d'une façon triſte & empreſſée, juſqu'à donner pluſieurs coups de bec aux Auſtraliens, pour les obliger à ſe mettre ſur leurs gardes. Cependant nonobſtant toutes leurs précautions, ces animaux ſont ſi ſubtils & ſi adroits, qu'ils ne manquent preſque jamais leur coup. Il me ſouvient qu'allant un jour au Hab en la compagnie de mon philoſophe, & de trois autres,

armés à notre ordinaire, c'eſt-à-dire, avec nos hallebardes, nos caſques & nos cuiraſſes, à peine eûmes-nous fait la moitié du chemin, que nos petits oiſeaux commencèrent à crier d'une manière effrayante, voltigeant autour de nous d'une façon inquiète, pour nous donner à connoître le danger où nous étions : en effet nous vîmes auſſitôt ſix de ces oiſeaux qui nous attaquèrent avec beaucoup de furie. Nous nous preſsâmes l'un contre l'autre ; nous nous couvrîmes de nos armes, & nous nous diſposâmes à parer les coups. Une de ces épouvantables bêtes s'étant jetée ſur ma hallebarde, l'enleva de mes mains avec une force à laquelle il n'y a point d'homme qui pût réſiſter. Les cinq autres embarraſſoient ſi fort mes compagnons, qu'ils avoient une peine incroyable à s'en défendre; & à peine eus-je tourné la tête pour voir comment je pourrois les ſecourir, que je fus enlevé, & j'aurois été aſſurément perdu, ſi je n'euſſe été ſecouru par cinq autres frères, qui me dégagèrent des ſerres de l'oiſeau qui me tenoit : pluſieurs autres frères étant encore venus à notre ſecours, les oiſeaux s'envolèrent.

Mais, ce qu'il y a de bien plus terrible, c'eſt que ces effroyables bêtes s'aſſemblent quelquefois au nombre de quatre & cinq cents, compoſant une eſpèce de corps d'armée, où il ſemble qu'elles obſervent quelque ſorte de diſcipline pour com-

battre les Auſtraliens. Elles campent par-tout indifféremment où elles trouvent de quoi ſe repaître.

Les Auſtraliens des quartiers ſe cantonnent alors dans leurs maiſons, & perſonne n'oſe ſortir. On plante le ſignal pour faire connoître l'ennemi, & chacun ſe tient ſur ſes gardes.

La régularité qu'ils obſervent alors pour les combattre eſt beaucoup plus exacte que celle qu'ils gardent contre les Fondins : ils ſe preſſent les uns contre les autres, ils font un carré fort égal qui fait front de tous les côtés ; ils ont leurs ſarbacanes dont j'ai parlé ; enfin ils s'arment de hallebardes & de coutelas : ſi-tôt que les oiſeaux apperçoivent l'armée qui vient contr'eux, ils ſe ſéparent tous, volant l'un d'un côté & l'autre de l'autre, & la plupart s'élèvent à perte de vue ; mais ce n'eſt que pour ſe réunir bientôt, & fondre tous enſemble ſur les Auſtraliens qui, nonobſtant toutes leurs gardes & toutes leurs défenſes, perdent toujours quelques-uns des leurs dans ces premières attaques. Je me ſuis trouvé à trois de ces combats : nous perdîmes au premier ſix hommes ; au ſecond, huit ; & au dernier, trois ; & aux trois combats enſemble nous ne tuâmes que ſept de ces oiſeaux. Il eſt impoſſible d'expliquer l'impétuoſité avec laquelle ils fondent ſur les hommes, & la violence des coups de bec qu'ils leur portent. Je vis une action, au dernier combat où j'aſſiſtai,

qui mérite d'être racontée : Un urg enleva la hallebarde de mon compagnon, un autre urg ſe ſaiſit en même tems de ſa perſonne, je voulus le défendre avec ma hallebarde, mais un troiſième urg me l'arracha; mon voiſin s'attacha à celui qu'on enlevoit, & le même oiſeau les ſoulevoit l'un & l'autre : un troiſième embraſſa le ſecond, mais un autre urg s'élança ſur lui, &, comme il l'enlevoit, je m'attachai à lui pour le retenir; mais nous aurions été infailliblement perdus tous quatre, ſi à force de coups on n'eût enfin aſſommé un de ces oiſeaux; car les autres quittèrent priſe au même inſtant, & nous trouvâmes un des Auſtraliens qu'ils lâchèrent étranglé & mort, à force d'avoir été ſerré.

On a obſervé que, lorſque la mer continue à être orageuſe cinq ou ſix jours de ſuite, ces oiſeaux entrent dans une eſpece de rage, parce qu'ils ne peuvent prendre les poiſſons néceſſaires à leur nourriture. J'ai déjà dit que les Auſtraliens ont fait & font encore tous les ans des efforts extraordinaires pour détruire ces effroyables ennemis. Ils ont raſé trois iſles très-conſidérables, de deux lieues de longueur, en trente ans, & ils travaillent maintenant à la deſtruction d'une autre, qui eſt à ſix lieues de leur pays. Le tems le plus commode pour cela eſt le tropique du Capricorne, où ils commencent leurs travaux, qu'ils conti-

nuent juſqu'à l'equinoxe de Mars, auquel tems les oiſeaux commençant à entrer en chaleur, font pluſieurs menaces, mais ſans effet, juſqu'à ce que le ſoleil entre au ſigne du Taureau ; car c'eſt alors qu'ils viennent en troupes attaquer les Auſtraliens avec tant de rage & d'impétuoſité, que, quoi qu'on faſſe pour ſe défendre, il faut ſe réſoudre à perdre pluſieurs hommes. La chaleur de cet horrible combat dure quelquefois ſix heures entières ſans aucun relâche durant trente jours, & après ce tems ils s'en vont peu-à-peu, juſqu'au mois d'Octobre, où ils reviennent commencer les mêmes combats avec la même fureur.

CHAPITRE XIII.

Du retour de Sadeur à l'iſle de Madagaſcar.

J'ÉCRIS ce qui ſuit de l'iſle de Madagaſcar, & je commence à me flatter que cette hiſtoire pourra aller avec moi juſqu'à mon pays.

Il eſt aiſé de juger par tout ce que j'ai dit de l'incompatibilité des Auſtraliens avec les peuples de l'Europe, que je ne devois la conſervation de ma vie qu'à l'action de déſeſpéré que je fis paroître en arrivant dans la Terre-Auſtrale, à la violence continuelle que je me faiſois pour me con-

former à leur manière de vivre, & aux ſoins que prit de moi le vieillard qui me ſervit de protecteur. Cependant, comme la nature ne ſe peut détruire, quelques précautions que je priſſe, il m'échappoit toujours quelques paroles ou quelques actions qui me faiſoient connoître pour ce que j'étois. Pendant tout le tems que mon vieux philoſophe vécut, il fit cent harangues pour arrêter les deſſeins que les frères formoient de ſe défaire de moi : il dépeignoit mon combat comme un prodige inouï, qui ſeul me rendoit digne de leur protection, nonobſtant tous mes défauts : il ſoutenoit que, puiſqu'on m'avoit accordé la vie, bien qu'on connût que je n'étois point du pays, on ne pouvoit me l'ôter ſans injuſtice pour des défauts qui provenoient de ma nature : il ajoutoit qu'après tout, puiſque j'étois étranger, on ne pouvoit me condamner ſans entendre ce que je pouvois dire pour ma juſtification : quand il voulut ſe retirer de cette vie, il redoubla ſes prières & ſes raiſons pour les obliger à me conſerver, il me nomma pour tenir ſa place, après une exhortation vraiment paternelle qu'il me fit, & tous les frères m'acceptèrent d'un commun conſentement : enfin on me ſupporta juſqu'à la guerre des Fondins, dont j'ai parlé, où ma perte fut réſolue & arrêtée.

Les chefs d'accuſation qu'on forma contre moi

ſe peuvent réduire à cinq principaux. Le premier fut, que je n'avois point combattu avec les autres, puiſque je n'avois produit aucune oreille des Fondins : le deuxième, que j'avois témoigné de la douleur en voyant la deſtruction de leurs ennemis : le troiſième, que j'avois embraſſé une Fondine : le quatrième, que j'avois mangé des viandes des Fondins : & enfin le cinquième, que j'avois fait aux frères des queſtions pleines de malice. Pour entendre ces accuſations, il faut ſavoir que c'eſt la coutume des Auſtraliens de couper les oreilles de ceux qu'ils tuent dans le combat, & de s'en faire une ceinture : celui qui en apporte davantage eſt eſtimé le plus courageux ; & il y en eut qui, en la priſe de l'iſle, en apportèrent juſqu'à 200.

Quant à moi, bien loin d'en avoir tué, j'avois témoigné un extrême regret de voir la ſanglante boucherie de ces malheureux. J'ai parlé de la tendreſſe que je témoignai à une de ces belles Fondines, que je trouvai dans leur maiſon avec leur mère : les Auſtraliens regardèrent cette action comme le plus grand crime que je puſſe commettre ; dès-lors il n'y en eut pas un qui ne m'eût en horreur.

On me chargea encore d'avoir oſé faire la propoſition de garder quelques Fondines, ſous prétexte de s'en ſervir comme d'eſclaves ; & d'avoir

dit tout haut que j'en préférerois une ſeule à tout le butin que je pouvois prétendre dans le pillage de cette iſle.

Auſſitôt qu'on eut ouï ces accuſations, on me propoſa de prendre le fruit du repos, mais d'un ton ſi impérieux, & avec des termes ſi précis, que je n'eus pas d'autre parti à prendre que celui de l'accepter.

Comme on gardoit un grand ſilence, lorſque je vins à la table pour le manger à la manière accoutumée, je pris la parole, & je dis aux frères aſſemblés que je leur avois des obligations ſi eſſentielles que je ne pouvois les quitter ſans leur communiquer un grand ſecret que je ſavois pour détruire facilement les urgs. J'ajoutai qu'effectivement j'étois coupable des crimes dont on m'accuſoit, mais que comme tous ces crimes venoient de mon naturel, que tout le monde ſavoit bien être ſemblable à celui des Fondins, j'atteſtois leur raiſon, ſi, s'étant réſolus à me ſouffrir parmi eux, me connoiſſant bien pour Fondin, ils ne devoient pas auſſi me pardonner des défauts qui étoient inſéparablement attachés à ceux de mon eſpèce. Il eſt vrai, diſois-je, que j'ai témoigné de la tendreſſe pour mes ſemblables, il eſt vrai que je n'ai pu les égorger, il eſt vrai que j'ai fait paroître de la compaſſion pour d'autres moi-même; ſi je ne l'avois pas fait, je devrois paſſer pour dénaturé, & votre raiſon ſi pure & ſi

clairvoyante me trouveroit, avec juſtice, coupable de barbarie & de cruauté.

Si un Auſtralien ſe trouvoit par malheur entre les Fondins, ne ſeroit-il pas excuſable ſi, dans une guerre contte ſa propre nation, il témoignoit de l'humanité & de la bienveillance envers ſes frères?

Au reſte, ne croyez pas que je veuille me ſervir de ces raiſons pour vous porter à me prolonger la vie; je ſuis ravi de me retirer, & je ne vous demande qu'un délai de peu de jours, ſeulement pour avoir le tems de vous marquer que ce pauvre étranger que vous avez bien voulu ſupporter, ſait reconnoître des bienfaits qu'il a reçus de vous.

On ſortit du Hab à la manière accoutumée, ſans m'avoir donné aucune réponſe, & ainſi je vis bien que je n'avois plus de reſſource que dans l'induſtrie avec laquelle je devois chercher quelque moyen de retourner en mon pays. Dans cette penſée, toutes les aventures de mon premier voyage, qui m'avoient porté dans le lieu où j'étois, me paſsèrent par l'eſprit; j'avois ſans ceſſe devant les yeux cette planche qui m'avoit été ſi favorable; il me ſembloit que ſi je pouvois me dérober à la vue des Auſtraliens, mon ſalut & mon retour étoient aſſurés. Enfin après avoir roulé dans ma tête une infinité de deſſeins & de moyens, voici la réſolution que je pris & que j'exécutai. Je fis

une corde de l'écorce de l'arbre nommé Schuëb ; je la frottai du jus du fruit du repos, mêlé avec un peu d'eau de la mer, ce qui la rendit dure comme le fer : je la frottai enſuite d'un autre jus qui la rendit flexible, & enfin j'en fis une eſpèce de filet que j'étendis ſur un arbre où les urgs avoient coutume de ſe percher ; je ne ceſſois d'aller & de venir, attendant avec impatience le ſuccès que je me promettois de mon deſſein. Enfin mes petits oiſeaux m'ayant averti de me retirer, je vis deux urgs fort élevés dans l'air, leſquels vinrent juſtement s'abattre ſur l'arbre où j'avois tendu mon filet, & il y en eut un des deux qui s'y prit par le haut de la patte.

Les frères qui le virent ainſi arrêté, couroient déjà à lui pour l'aſſommer, mais je les priai de ne le point toucher & de me laiſſer faire, les aſſurant qu'ils verroient bientôt quelque choſe de plus ſurprenant que ce qu'ils voyoient.

L'oiſeau ſe voyant pris, la faim le preſſant, s'adoucit & ſouffrit que j'en approchaſſe pour lui donner à manger. Comme j'étois le ſeul qui le ſervoit, il ne tarda pas à me donner quelques marques de reconnoiſſance ; je le flattois, je levois ſes groſſes pattes, je conſidérois ſes griffes, j'ouvrois même ſon bec, & je montois ſur ſon dos, enfin j'en faiſois tout ce que je voulois : je me dis donc pour lors à moi-même, ne ſe pourroit-il pas

faire que, comme je ne ſuis arrivé en ce pays que par la perſécution de ces bêtes, j'en puſſe ſortir par leur ſecours ? J'eſpérois tout de mon oiſeau, & mon eſpérance ſe fortifioit à meſure qu'il redoubloit les marques de ſon amitié.

Cependant on parla de ma conduite au Hab avec éloge, & voyant qu'on en étoit étonné, je pris la parole, & je dis que je commençois à me regarder comme une perſonne qui ceſſoit d'être ; que c'étoit la coutume de ceux de notre nation, lorſqu'ils étoient ſur le point de mourir, de vivre dans une grande retenue, que mon eſprit ne me permettoit pas d'être le même que j'avois été, ſachant que j'allois ceſſer d'être dans peu de tems ; que j'occupois les momens qui me reſtoient, à méditer une dernière action qui devoit les édifier beaucoup plus que la première. Ces raiſons ſatisfirent beaucoup l'aſſemblée, & il y fut réſolu qu'on me laiſſeroit finir comme je voudrois, ſans parler davantage de moi ni de mes actions, puiſque je devois déjà être cenſé du nombre des morts ; on y nomma même mon lieutenant, & on ne me regarda plus que comme un mourant libre de finir ſa vie comme il voudroit. Cette ordonnance me donna tant de conſolation, que je crus alors ma délivrance aſſurée.

Je paſſois preſque tout le jour auprès de mon oiſeau, & je n'omettois rien pour lui témoigner

toutes les marques poſſibles de bienveillance. Je m'apperçus un jour qu'il avoit peine à ſe ſoutenir, & je trouvai que la corde qui l'arrêtoit, le tenoit ſi ſerré, qu'elle avoit coupé la peau de ſa patte, & étoit entrée bien avant dans la chair. La plaie étoit très-conſidérable, & je cherchai auſſitôt tous les moyens poſſibles de le ſoulager; j'y verſai du jus d'un fruit propre à conſolider la plaie, je le bandai proprement, & je fis tant qu'en huit jours elle fut parfaitement guérie. Son inclination alors s'augmenta tellement pour moi, qu'il ne pouvoit plus ſouffrir que je m'éloignaſſe de lui, & moi réciproquement, je n'étois content que lorſque j'étois auprès de lui. Je lui laiſſai, peu-à-peu, la liberté d'aller ſeul; mais au lieu de penſer à prendre la fuite, il faiſoit de continuels efforts pour me ſuivre par-tout; je voulus voir s'il pourroit me porter en volant, & je trouvai qu'il le faiſoit avec plaiſir, & avec une légèreté ſurprenante. Alors je fis une ceinture de pluſieurs feuilles que je frottai du jus du fruit du repos, pour la rendre impénétrable à l'eau je fis enſuite une eſpèce d'écharpe creuſe, & ayant rempli l'une & l'autre des fruits les plus nourriſſans du pays, & de quelques bouteilles de la liqueur qu'on y boit, avec quoi je mis auſſi le manuſcrit de cette hiſtoire; je bouchai le tout très-proprement & le ceignis autour de moi.

Je fis encore une petite valiſe que je remplis de

fruits pour la nourriture de ma bête, & l'ayant proprement liée ſur ſon dos, je me réſolus de partir la nuit ſuivante qui étoit le quinzième du ſolſtice du Capricorne, trente-cinq ans & quelques mois après mon arrivée dans la Terre-Auſtrale, & le cinquante-ſeptième de mon âge.

Afin donc que mon oiſeau pût plus aiſément prendre ſon vol, je le fis monter ſur un arbre, où m'étant ajuſté au défaut de ſes aîles, je commençai par l'élever fort haut en l'air, dans la crainte que j'avois d'être apperçu des gardes de la mer; mais le grand froid de la moyenne région de l'air m'obligea bientôt à deſcendre un peu plus bas.

Cependant il y avoit bien déjà ſix heures que nous étions en chemin; mais ſoit que ma bête ſe ſentît encore de ſa bleſſure, ou que le long repos qu'elle avoit eu, l'eût rendu plus peſante, je m'apperçus qu'elle fatiguoit extrêmement, & qu'elle n'en pouvoit plus. Je fis donc en ſorte qu'elle s'abattit ſur l'eau, & comme elle enfonçoit trop, je deſcendis de deſſus pour la ſoulager, ſachant bien que ma ceinture me ſoutiendroit, & me mettroit hors de danger. Ce pauvre animal, craignant alors que je ne périſſe, ou que je ne vouluſſe le quitter, ſe mit à crier & à tourner autour de moi avec une agitation qui marquoit ſa peine & ſon inquiétude; mais comme j'étois encore plus fatigué que lui, j'appuyai ma tête ſur ſes plumes, & lui ayant

donné des fruits de la valiſe, le ſommeil m'abattit entièrement, & je dormis très-profondément : je trouvai le jour très-beau & très-ſerain à mon reveil; je fis encore manger mon oiſeau, & ayant auſſi pris ma réfection, je remontai deſſus aſſez légèrement, à deſſein d'avancer chemin; mais quelqu'efforts qu'il fît il ne put jamais prendre ſon vol, parce que la peſanteur étrangère de mon corps l'enfonçoit trop dans l'eau : il fallut donc, bon gré malgré, reſter au lieu où nous étions. Chacun peut juger quelle fut alors ma peine & mon embarras; néanmoins ayant fait réflexion que ma bête marchoit très-bien & très-vîte dans l'eau, je m'attachai à ſa queue, & elle me tira aſſez loin pour découvrir une iſle qui me paroiſſoit quaſi à perte de vue. Comme la nuit approchoit & que mon oiſeau étoit fort fatigué, j'arrêtai pour le repaître, & je mangeai auſſi avec lui; mais je fus bien étonné après cela de le voir demeurer tout court; car, ſoit qu'il regrettât ſa première condition, ſoit qu'il ne pût vivre dans un air différent de celui de ſon climat, ou qu'il fût ſeulement touché de la peine où il me voyoit, il ne voulut jamais paſſer outre.

La nuit étant ſurvenue peu de tems après, il s'endormit d'un profond ſommeil. Pour moi il me fut impoſſible de fermer l'œil; je délibérai donc long-tems ſur ce que j'avois à faire, & après bien

bien des réflexions, je jugeai à propos de détacher doucement ma valiſe de deſſus mon oiſeau, & je me réſolus à m'en ſéparer entièrement, quoiqu'avec un extrême regret.

Après que j'eus fait cela, voyant que ma ceinture & mon écharpe me ſoutenoient parfaitement bien, je commençai à m'éloigner de ma bête, & à avancer à la faveur d'un vent auſtral qui m'aidoit; de ſorte qu'à la pointe du jour j'arrivai ſans aucune incommodité à l'iſle que j'avois apperçue le ſoir précédent.

Je ſortis donc de l'eau, & m'étant aſſis ſur la terre, je mangeai quelques-uns de mes fruits avec un plaiſir mêlé de je ne ſai quelle conſolation que je n'avois point encore reſſentie. Le ſommeil m'abattit enſuite, je dormis environ ſix heures, & m'étant réveillé, je réſolus de continuer mon voyage, & d'avancer en tirant toujours du côté du nord, de peur de me mettre en danger de demeurer toujours dans la grande mer qui ſépare le vieux monde du nouveau; mais à peine me fus-je mis dans l'eau, que j'entendis le bruit du vol des gros oiſeaux dont j'ai parlé. Toutes mes entrailles furent émues à ce bruit, & je crus d'abord être perdu; mais ma crainte ſe changea bientôt en joie, lorſque je reconnus que c'étoit ma bête qui me cherchoit, & qui vint ſe jeter à mes

pieds avec tant de careſſes & tant de marques de douleur de ce que je l'avois quittée, que je fus touché de la plus tendre compaſſion que j'euſſe jamais eue; puis ayant reconnu qu'elle s'étoit extraordinairement fatiguée à me chercher, je demeurai un jour & une nuit dans l'iſle pour la faire repoſer; je lui donnai des fruits de ma valiſe, & elle ne faiſoit que commencer d'en manger, lorſque tout-à-coup dix bêtes de la groſſeur & preſque de la couleur de nos loups, s'approchèrent de nous. Mon oiſeau les apperçut avant moi, & s'étant jeté deſſus avec impétuoſité & avec furie, il en attrapa une, & l'ayant élevée en l'air, il la jeta ſur une autre qu'il aſſomma : toutes les autres prirent auſſitôt la fuite; mais avant qu'elles fuſſent arrivées à leurs trous, il en prit encore une troiſieme dont il mangea la moitié, & m'apporta le reſte, & comme la nuit ſurvint alors, je dormis auprès de lui environ ſix ou ſept heures; mon oiſeau ne s'endormit qu'après que je fus endormi; il s'éveilla preſqu'auſſitôt que moi, & à peine eût-il les yeux ouverts, qu'il ſe jeta ſur une des bêtes qu'il avoit tuée & en fit ſon déjeûner; je mangeai auſſi quelques-uns de mes fruits, & auſſitôt après je le conduiſis ſur un petit rocher, d'où je montai ſur ſon dos comme auparavant, & il prit ſon vol du côté que je le conduiſois; nous

avancions avec une rapidité ſurprenante, & nous avions déjà fait beaucoup de chemin, lorſque deux oiſeaux de ſa groſſeur vinrent à notre rencontre, & ſe lançant contre nous, commencèrent à nous combattre à grands coups de griffes & de bec; il étoit impoſſible que ce pauvre animal ne ſuccombât, tant parce que ſa charge le mettoit hors de défenſe, que parce qu'il étoit attaqué par deux oiſeaux auſſi forts que lui. J'avois déjà reçu quelques coups qui m'avoient mis tout en ſang; ainſi voyant que nous étions tous deux également en danger, & qu'en l'empêchant de ſauver ſa vie je ne mettois pas la mienne en ſûreté, je ſautai de deſſus lui & me jetai dans l'eau où je demeurai quelque tems à regarder le combat. Mon oiſeau ſe tenoit ſur la défenſive, ſe contentant de préſenter les griffes & le bec pour darder autant de coups qu'il pouvoit; mais enfin le brouillard qui s'épaiſſiſſoit inſenſiblement, me déroba tout-à-fait la vue de ce ſpectacle; je tombai alors dans une profonde triſteſſe qui me fit faire pluſieurs réflexions ſur le malheureux état où il me ſembla que je n'étois réduit que par ma propre faute.

La Terre Auſtrale ſe repréſentoit à mon eſprit avec tous ſes avantages; l'iſle que je venois de quitter me ſembloit infiniment commode: il me paroiſſoit que j'y aurois pu paſſer le reſte de mes

jours ſans crainte & ſans danger, que mon oiſeau m'y auroit tenu lieu de gardes contre tout ce qui auroit oſé m'attaquer. Je reconnoiſſois donc que j'étois moi-même la ſeule cauſe de ma misère.

Le comble de mon malheur étoit que je ne ſavois de quel côté tourner, parce que je ne voyois pas à trente pas de moi; ces triſtes penſées accabloient mon eſprit lorſque j'entendis un grand bruit comme d'un vaiſſeau qui voguoit à pluſieurs voiles, & je délibérois ſi je me mettrois à crier, lorſque je fus apperçu par les nautoniers qui tirèrent ſur moi pluſieurs coups dont je fus bleſſé en pluſieurs endroits, mais fort légèrement.

Cependant le vaiſſeau s'étant approché, ils reconnurent à ma voix & à mes geſtes que j'étois un homme; ils m'abordèrent & me tirèrent avec beaucoup de marques de compaſſion, ils viſitèrent mes bleſſures, ils lavèrent mes plaies avec de l'huile & du vin, & y ayant verſé d'un baume très-précieux, ils les bandèrent fort proprement.

Comme ils me parurent être des Européens, je leur parlai latin, & j'appris d'eux qu'ils étoient François, & que leur vaiſſeau étoit parti depuis peu de l'iſle de Madagaſcar, à deſſein de butiner.

Le capitaine, qui étoit un homme de qualité, ayant ſu que j'étois Européen, vint me trouver, me parla avec beaucoup d'honnêteté, me fit don-

ner un de ſes habits, me prit en ſa compagnie, & voulut que je mangeaſſe à ſa table. Le premier entretien que j'eus avec lui dura plus de trois heures; je lui contai l'hiſtoire de ma naiſſance, de mon éducation, de mes naufrages, & de mon arrivée en la Terre-Auſtrale; il m'écoutoit avec beaucoup d'attention, & s'étonnoit comment j'avois pu ſurvivre à tant de maux. Je vis bien qu'il rediſoit en françois à la compagnie ce que je lui diſois en latin, & que tout le monde admiroit comment je pouvois avoir échappé à tant de dangers. Il eut enſuite la diſcrétion de me laiſſer manger ſans m'interroger davantage; mais comme j'avois perdu l'uſage des viandes de l'Europe, je n'y trouvois nul goût, & mon eſtomac ne put que très-difficilement les ſouffrir. Je pris donc de mes fruits qui commençoient à vieillir, & de mes petites bouteilles qui ſe deſſéchoient; j'en offris une au capitaine qui la goûta, & proteſta qu'il n'avoit jamais rien bu de ſi délicieux; il m'en demanda une ſeconde qu'il fit boire au maître pilote; il en voulut une troiſième & puis une quatrième, & ne ceſſa point que ma ceinture ne fût vidée. Il n'y avoit perſonne qui n'admirât & la couleur & la délicateſſe des fruits, & qui n'eût de la peine à ſe perſuader qu'ils fuſſent naturels.

Le repas étant achevé, je fus obligé de recommencer mon hiſtoire, & de raconter, le mieux qu'il me fut poſſible, les ſingularités de la Terre-Auſtrale, les mœurs & les coutumes de ſes habitans, & le reſte. Le capitaine avoit effectivement quelque peine à me croire; mais je rapportois tant de circonſtances des choſes que j'avançois, qu'il ne pouvoit pas en douter. Il proteſta pluſieurs fois qu'il eût voulu, au péril de ſa vie, avoir vu les choſes que j'avois vues; & ſur ce que je lui diſois de la ſituation & de la difficulté des abords de la Terre-Auſtrale, il déclaroit qu'il voyoit bien que ſes amis, qui y étoient allés, y périroient infailliblement.

Cependant ayant réſolu de retourner à Madagaſcar, il fit mettre à la voile, & après huit jours de navigation nous arrivâmes au port de Tombolo, qui eſt en quelque façon auſtral à l'iſle de Madagaſcar, c'eſt-à-dire ſud-oueſt. Le capitaine eut toujours pour moi les mêmes honnêtetés, & ne me quitta que parce que le gouverneur de Tombolo me voulut avoir.

CHAPITRE XIV.

Du ſéjour de Sadeur dans l'iſle de Madagaſcar.

TOMBOLO eſt un port accompagné d'une petite ville médiocrement forte, dans laquelle il y a environ cinq ou ſix mille habitans, dont la plupart ſont François, quelques-uns Portugais, d'autres Anglois & fort peu de Hollandois; il y reſte quelques naturels du pays qu'on a bien de la peine à apprivoiſer; elle eſt ſous le tropique du Capricorne, au ſoixante & cinquième méridien, ſelon Ptolomée.

La terre de cette contrée eſt non-ſeulement ſtérile, mais encore très-mal ſaine, autant que j'en ai pu juger. On n'y vit que de vivres apportés d'ailleurs, & les naturels du pays qui ne ſont pas encore aſſujettis, n'y ont aucune demeure arrêtée. Il fallut encore ici raconter mon hiſtoire au gouverneur, j'eus pluſieurs conférences avec lui; néanmoins comme je commençois à m'ennuyer en attendant quelque vaiſſeau qui retournât en Europe, je priai le gouverneur de me donner quelques hommes avec leſquels je puſſe monter par un fleuve qu'ils appellent Sildem, & entrer

plus avant dans le pays, afin d'y faire quelque découverte. Le gouverneur m'aſſura qu'il avoit eu autrefois la même curioſité, mais qu'il en avoit été détourné, ayant ſu que les habitans de ce pays étoient tellement ſauvages, qu'ils n'épargnoient perſonne. Il ajouta qu'il y avoit environ trois mois qu'ils avoient attrapé deux de ſes ſoldats, & qu'il avoit appris par un ſauvage que les ayant liés par les pieds & pendus à des arbres à cinq ou ſix pas de diſtance, ils les avoient jetés l'un contre l'autre, afin que s'entre-heurtant & s'entre-choquant, ils puſſent expirer à force de meurtriſſures; qu'il y avoit tout autour d'eux un grand nombre d'enfans qui attendoient que le ſang & la cervelle de ces miſérables tombaſſent pour les recueillir & les manger; & qu'enfin ces barbares leur ayant vu rendre les derniers ſoupirs dans ce cruel ſupplice, avoient détaché leurs corps meurtris, & les avoient mangés ſans aucun autre apprêt.

Ces cruautés firent que je n'eus pas envie de connoître plus particulierement ni le pays, ni les habitans. Je commençois donc à m'ennuyer extrêmement lorſqu'il arriva au port un vaiſſeau françois qui amenoit avec lui une eſpèce de chaloupe, dont il s'étoit ſaiſi dans un trajet qu'elle faiſoit pour paſſer en une iſle auſtrale. Il n'y avoit deſſus qu'un vénérable vieillard accompagné de ſix ra-

meurs qui lui ſervoient auſſi de valets. Cet homme approchoit fort de la taille des Auſtraliens, ſon front & ſon menton étoient plus carrés que longs, ſes cheveux & tout ſon poil noir, & ſon corps de couleur brune. Auſſitôt que je le vis, je fus touché de compaſſion pour lui, & pouſſé d'un extrême deſir de ſavoir qui il étoit. Le gouverneur ne fit point difficulté de m'accorder la liberté de le voir, ſouhaitant que je puſſe tirer, par ſon exemple, la connoiſſance du pays; mais il ne croyoit pas que j'en puſſe venir à bout. J'abordai donc le vieillard, & lui ayant témoigné par pluſieurs ſignes que j'étois réduit à la même captivité que lui, il fit paroître quelque marque de conſolation. Après trois ou quatre entrevues, je trouvai le moyen de m'expliquer de cette ſorte. Nous convînmes, par ſignes, de prendre certains mots pour expliquer nos penſées, & j'en formai en une nuit près de deux cents qu'il comprit facilement. Ayant ainſi formé, en deux mois, une eſpèce de langage ſuffiſant pour nous entendre, je lui contai toute mon hiſtoire, mes naufrages, mon arrivée en la Terre-Auſtrale, le ſejour que j'y avois fait, & la manière dont j'en étois ſorti. L'ayant engagé par toutes ces ouvertures à avoir confiance en moi, il ne fit plus de difficulté de me découvrir pluſieurs circonſtances fort conſidérables de ſon pays. Il me

dit qu'il comprenoit tout le milieu de l'iſle, que le climat en étoit très-ſain, la terre très-fertile, & le peuple fort poli, qu'ils avoient deux puiſſans boulevarts qui les ſéparoient à l'orient & à l'occident, de deux peuples barbares, c'eſt-à-dire, deux prodigieuſes montagnes; que celle de l'orient s'appeloit Harnor, & celle de l'occident Canor; & que du côté de la mer la nature les avoit munis de tant de bancs de ſable, qu'on n'y pouvoit aborder ſans une expérience de pluſieurs années. Il ajouta que leur pays avoit environ ſix mille lieues de tour, que le gouvernement y étoit ariſtocratique, qu'on y éliſoit de trois ans en trois ans ſix gouverneurs; le premier pour la mer du nord, le ſecond pour la mer auſtrale, le troiſième pour le mont Harnor, le quatrième pour le mont Canor, & les deux autres pour le reſte du pays; que ces gouverneurs avoient puiſſance de vie & de mort ſur tous les peuples de leur département, de quelque condition qu'ils fuſſent; qu'au reſte on y cultivoit la terre, on ſemoit & on moiſſonnoit comme en Europe; que les animaux dont on ſe ſervoit pour labourer, étoient de la groſſeur des éléphans; qu'en général les peuples de ce pays aimoient mieux leur liberté que leur vie; qu'il étoit un des gouverneurs dont il m'avoit parlé, que le malheur de ſa perte étoit arrivé par une tempête qui s'étoit

élevée, contre toute apparence, lorſqu'il étoit allé reconnoître certains bancs de ſable qui groſſiſſoient extraordinairement, & que la tempête l'ayant écarté fort loin, il étoit tombé entre les mains des pirates qui l'avoient livré au gouverneur de Tombolo.

Nous paſſions les jours entiers à nous entretenir, lorſqu'il arriva du Mogol deux vaiſſeaux qui devoient partir dans peu de jours pour Ligourne; j'avois de la peine à me priver de la converſation d'un homme ſi agréable & ſi raiſonnable; néanmoins ne voulant pas perdre une ſi favorable occaſion, je lui déclarai que j'étois réſolu à me ſervir de la commodité qui ſe préſentoit pour retourner en mon pays.

Cette nouvelle l'affligea ſenſiblement, néanmoins il me témoigna qu'il trouvoit mon deſſein trop raiſonnable pour s'y oppoſer, & quelques jours après l'étant allé voir pour prendre congé de lui & pour m'en ſéparer, il me répondit froidement qu'il me quitteroit le premier, & qu'il me prioit de lui conſerver dans mon cœur l'amitié dont je lui avois donné tant de témoignages depuis que je le connoiſſois.

Auſſitôt après il ſe jeta à mes pieds pour me marquer l'eſtime qu'il faiſoit de ma perſonne, & s'étant écrié cinq ou ſix fois en ſa langue, deux de

ſes valets accoururent qui lui tordirent le cou, & enſuite s'entre-choquèrent l'un l'autre ſi fortement de leurs têtes, qu'ils ſe les brisèrent & tombèrent morts ſur la place; les quatre autres, bien qu'éloignés, en firent autant dans le même moment, de ſorte qu'on les trouva morts tous enſemble, ce qui étonna extrêmement le gouverneur & tous ceux qui étoient avec lui.

VOILA tout ce que portent les mémoires écrits de la propre main de Sadeur; ſon hiſtoire finit ici, & il y a apparence que s'étant embarqué bientôt après la mort du vieillard dont nous venons de parler, il n'eut plus le loiſir d'écrire les aventures de ſon retour en Europe.

Fin des aventures de Jacques Sadeur.

F 8728

TABLE
DES VOYAGES IMAGINAIRES
Contenus dans ce Volume.

VOYAGE DANS L'AUTRE MONDE.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR, pages 1
Avertiſſement de M. Fielding, 7
CHAPITRE PREMIER. *L'auteur meurt, & rencontre Mercure, qui le conduit à la voiture, qui part pour l'autre monde*, 13
CHAP. II. *L'auteur réfute premièrement quelques fauſſes opinions des eſprits voyageurs; ils racontent enſuite leurs différens genres de mort*, 19
CHAP. III. *Aventures arrivées aux voyageurs dans la ville des Maladies*, 27
CHAP. IV. *Contenant quelques converſations qui ſe ſont tenues en route, avec la deſcription du palais de la Mort*, 39
CHAP. V. *La compagnie continue ſon voyage, & rencontre différens eſprits qui retournent dans le bas monde pour reprendre de nouveaux corps*, 45

CHAPITRE VI. *Description de la roue de fortune, avec la manière de préparer les esprits au séjour du globe terraqué,* pages 54

CHAP. VII. *Conduite du juge Minos à la porte des Champs-Élisées,* 60

CHAP. VIII. *Premières Aventures de l'auteur, après son arrivée aux Élisées,* 77

CHAP. IX. *Autres aventures de l'Élisée,* 83

CHAP. X. *Étonnement de l'auteur de trouver Julien l'Apostat aux Élisées. Julien l'en fait revenir par le récit de la manière dont il a acquis cette félicité. Aventure de ce prince dans la condition d'esclave,* 88

CHAP. XI. *Julien raconte sa vie sous le caractère d'un Juif,* 103

CHAP. XII. *Aventures de Julien sous le caractère d'un général, d'un riche héritier & d'un charpentier,* 109

CHAP. XIII. *Julien est petit-maître,* 117

CHAP. XIV. *Aventures de Julien dans la personne d'un moine,* 118

CHAP. XV. *Julien devient racleur de violon,* 123

CHAP. XVI. *Julien paroît dans le monde sous le caractère d'un sage,* 131

CHAP. XVII. *Julien parvient à la dignité royale,* 142

CHAP. XVIII. *Julien devient bouffon de cour,* 154

CHAPITRE XIX. *Julien paroît dans la perſonne d'un mendiant,* pages 160
CHAP. XX. *Julien naît prince, & enſuite homme d'état,* 168
CHAP. XXI. *Aventures de Julien devenu ſoldat,* 177
CHAP. XXII. *Aventures de Julien dans la condition de tailleur,* 186
CHAP. XIII. *Julien raconte ſa conduite étant aldermann, c'eſt-à-dire échevin,* 192
CHAP. XXIV. *Aventures de Julien devenu poëte,* 200
CHAP. XXV. *Julien devient templier, & enſuite maître de danſe,* 207
Anne de Boulen raconte ſa vie, 210

AVENTURES DE JACQUES SADEUR.

CHAPITRE PREMIER. *De la naiſſance de Sadeur & de ſon éducation,* pages 247
CHAP. II. *Voyage de Sadeur au royaume de Congo,* 260
CHAP. III. *Des accidens qui conduiſirent Sadeur en la Terre-Auſtrale,* 273
CHAP. IV. *Deſcription de la Terre-Auſtrale,* 285
CHAP. V. *De la conſtitution des Auſtraliens, & de leurs coutumes,* 301
CHAP. VI. *De la religion des Auſtraliens,* 324

CHAPITRE VII. *Du ſentiment des Auſtraliens touchant cette vie.* pages 331
CHAP. VIII. *Des exercices des Auſtraliens,* 345
CHAP IX. *De la langue auſtralienne & des études des Auſtraliens,* 351
CHAP. X. *Des Animaux de la Terre-Auſtrale,* 359
CHAP. XI. *Des raretés utiles à l'Europe, qui ſe trouvent dans la Terre-Auſtrale,* 365
CHAP. XII. *Des guerres ordinaires des Auſtraliens,* 371
CHAP. XIII. *Du retour de Sadeur juſqu'à l'iſle de Madagaſcar,* 391
CHAP. XIV. *Du ſéjour de Sadeur dans l'iſle de Madagaſcar,* 407

Fin de la table des Chapitres.